



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

R. 92.448

L'ORIGINE DES DIEUX DU PAGANISME;

ET

LE SENS DES FABLES DÉCOUVERT PAR
UNE EXPLICATION SUIVIE

DES POÉSIES D'HÉSIODE,

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie,
Chanoine de l'Eglise de Paris, Membre de
l'Académie de Besançon & de la Société
Royale de Nancy.

Numquid faciet sibi homo Deos? & ipsi non sunt Dii.
JÉRÉM. 16, 20.

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la
rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Yves.

M. D C C. L X X I V.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ENF. 28.0





A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE COMTE DE CLERMONT,
PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR.

*LES plus grands Princes se sont
fait gloire de protéger les Lettres :
il en est peu qui se soient appliqués
à les cultiver ; leur nom tient dans*

l'Histoire une place d'autant plus distinguée , que cet exemple est plus rare. VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME n'avoit à desirer aucun des avantages que peuvent donner la naissance , le rang , la fortune ; touchée d'une gloire encore plus pure , elle emploie à l'étude de la Religion , des Sciences & des Arts , le cours d'une vie dont elle a consacré les prémices au service de l'Etat & à l'appui du Trône. Un goût si noble , MONSEIGNEUR , est digne du sang auguste qui coule dans vos veines. Il fait l'éloge du regne sage , éclairé , pacifique sous lequel nous avons le bonheur de vivre. Heureuse la Nation dont les Princes aiment les Lettres & sont capables de donner des leçons de sagesse ! Dans un siècle où il est ordinaire de faire ostentation de philosophie , où il n'est pas moins

É P I T R E. ♥

commun d'en abuser , *VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME* donne l'exemple d'un respect sincere pour la Religion , elle daigne protéger & encourager ceux qui travaillent à la défendre. C'est à ce seul titre qu'elle a bien voulu m'accorder l'honneur de lui présenter cet Ouvrage : & c'est , *MONSEIGNEUR* , une des plus flatteuses récompenses que je pouvois attendre de mes veilles. Les recherches sur la Mythologie ne sont point absolument étrangères à l'étude de la Religion : examiner les voies par lesquelles tant de peuples sont tombés dans l'erreur ; envisager l'excès & les suites de leur égarement , est un motif de plus pour nous attacher à une Religion qui nous a préservés du même malheur. Si *VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME* daigne honorer de son suffrage ce foible essai sur

vj

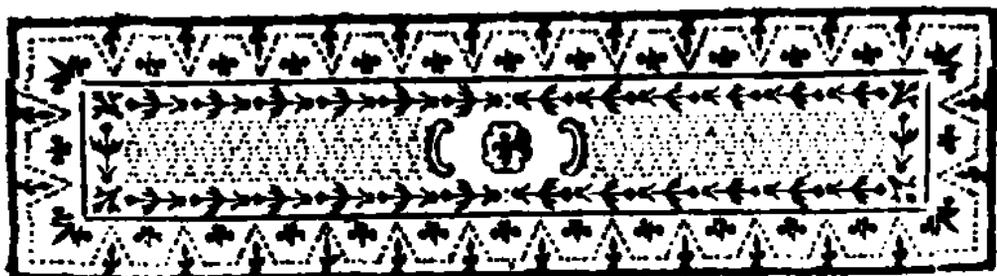
É P I T R E.

*une matiere toujours très-obscuré , je
me croirai assuré de l'approbation
publique. Je la supplie du moins
d'agrèer ce témoignage du très-pro-
fond respect , avec lequel j'ai l'hon-
neur d'être ,*

MONSEIGNEUR ,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ;

**Le très-humble & très-
obéissant serviteur ,
BERGIER.**



AVANT-PROPOS.

Plan & Division de cet Ouvrage.

LE systême de Mythologie que l'on propose, n'est pas nouveau pour le fond, puisque l'on a tâché de l'appuyer principalement sur l'autorité des anciens ; mais l'arrangement, la méthode, les principes que l'on a suivis pour l'établir, n'ont rien de commun avec ceux qui ont été adoptés par un grand nombre de Savans. Quoiqu'il ait été indiqué sommairement dans quelques Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, il avoit besoin d'être développé, soutenu de ses preuves, confronté avec les autres systêmes, suivi dans ses conséquences ; c'est ce que l'on a tâché d'exécuter dans le Discours préliminaire. Il falloit encore l'appliquer aux fables principales, & le vérifier en détail ; on ne pouvoit le faire plus commodément

viiij AVANT-PROPOS.

qu'en s'attachant au texte d'Hésiode qui est le plus ancien Mythologue, qui a fait de la généalogie des Dieux, une suite & un recueil complet. On s'est donc trouvé dans la nécessité de traduire la Théogonie, d'y ajouter un commentaire; de montrer la source & le sens des fables grecques selon les principes discutés dans le Discours. Comme il n'y a point encore eu de traduction entière d'Hésiode dans notre langue, il convenoit d'ajouter la description du *Bouclier d'Hercule* & le Poëme intitulé: *Les Travaux & les Jours*. Ils renferment quelques fables qui ne sont point dans la Théogonie, & donnent lieu à des observations qui ont paru nécessaires pour bien entendre les anciens Poëtes. Les quatre traductions Gothiques *des Travaux & des Jours* qu'on ne lit plus depuis deux siècles, ne sont d'aucune utilité (a).

L'Ouvrage se trouve ainsi naturellement divisé en trois parties. La première est le Discours où l'on établit les preuves & les conséquences du système proposé; la seconde contient les trois Poëmes d'Hésiode traduits en françois;

(a) Voyez Bibliot. Française, tome 4, ch. 3.

AVANT-PROPOS. ix

la troisième, les remarques nécessaires pour en prendre le vrai sens. Ces remarques renfermant une infinité de discussions de grammaire & d'étymologies ne peuvent être au goût du plus grand nombre des Lecteurs qui ne veulent s'instruire de la Mythologie que par manière d'amusement. Il leur faudroit simplement un Dictionnaire poétique & mythologique dégagé de tout appareil d'érudition ; des études plus sérieuses & plus nécessaires ne nous permettent point de nous occuper de ce travail.

On doit prévenir le Lecteur qu'il trouvera ici des idées singulieres, contraires aux principes communément reçus, & qui paroîtront peut-être trop hardies ; mais nous ne sommes plus dans le siècle des préjugés : il est désormais permis de chercher le vrai sans prévention, de peser les raisons, sans avoir égard à l'autorité. En conservant pour nos maîtres le respect qui leur est dû, nous pouvons sans scrupule nous écarter de leurs opinions. Supposer qu'ils ont tout vû, qu'il ne reste rien à examiner après eux, est le parti le plus commode, mais ce n'est ni le plus raisonnable ni le plus sûr. Il en coûte de

x AVANT-PROPOS.

les suivre pas à pas dans une défiance continuelle, d'examiner, de vérifier, de comparer les preuves & les témoignages : si après une marche si pénible on croit découvrir ce qu'ils n'ont pas apperçu, pourquoi hésiteroit-on de le dire ? Dans le sujet que l'on traite, l'erreur est sans conséquence, mais la découverte de la vérité ne peut jamais être indifférente. Si l'on pouvoit se flatter d'y être enfin parvenu, il en résulteroit de nouvelles lumières pour distinguer dans les anciens ce qu'il y a de vrai, ce qu'on doit regarder comme douteux, & ce qui est évidemment faux & fabuleux.

L'étude de la Mythologie n'est plus un objet de pure curiosité, elle est devenue nécessaire aux Apologistes de la Religion pour détruire plusieurs prétentions de leurs adversaires. 1°. Les Incrédules soutiennent que la croyance d'un Dieu est née de la même cause qui a enfanté le polythéisme & l'idolâtrie, savoir de l'ignorance des premiers hommes, & de la crainte que leur ont inspiré les phénomènes terribles de la nature. Il est essentiel de faire voir que la vraie Religion est venue d'une source différente, d'une révélation & d'une

AVANT-PROPOS. xj

tradition primitive; puisque chez tous les peuples l'adoration d'un seul Dieu a précédé le polythéisme. D'où il résulte que cette révélation a existé & a été nécessaire dès le commencement du monde. 2°. Ils ont essayé de faire l'apologie de l'idolâtrie & de montrer que ce culte pouvoit se rapporter à un Dieu suprême (a). Une connoissance plus exacte de ce culte prouve qu'il n'a rien de commun avec l'adoration du vrai Dieu, qu'il est absurde & inexcusable, de quelque manière qu'on l'envisage. 3°. Ils se sont attachés à contredire & à décréditer nos Livres Saints; nous sommes en état de démontrer qu'indépendamment de l'inspiration, les Auteurs de ces Livres étoient mieux instruits que les Ecrivains profanes, & sont plus en état de nous faire remonter à l'origine des choses. Nous n'aurons pas lieu de regretter notre travail, si nous parvenons à convaincre le Lecteur de ces trois articles importants.

Dans le grand Ouvrage de M. l'Abbé Banier, le système du sens historique

(a) Voyez Herbert de Cherbury, de *Religione Gentilium*.

xij *AVANT-PROPOS.*

des fables est développé & prouvé autant qu'il pouvoit l'être ; ceux qui ont écrit depuis, n'y ont rien ajouté. L'opinion contraire, quoique plus ancienne, n'a pas encore eu le même avantage ; jusqu'ici l'on n'en a point rassemblé les preuves, l'on n'a point tenté de la dépouiller du ridicule dont plusieurs Ecrivains se sont efforcés à l'envi de la couvrir. Quand le lecteur aura vu ce que l'on peut dire pour l'établir, il sera en état de choisir avec connoissance de cause, & de se décider sans prévention. Peut-être qu'après avoir pesé les raisons de part & d'autre, il aura peine à comprendre comment l'on a pu s'obstiner pendant si long-temps à chercher des événemens réels dans les fables.

Déjà ce préjugé semble moins répandu. On voit par les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, que le sens historique des fables n'est plus l'opinion dominante de cette savante Compagnie. M. de la Barre, tomes 16 & 18 ; M. Freret, tome 23 ; M. L'Abbé Foucher, tomes 27 & 34 ; M. de Bougainville, tome 29, ont établi des principes contradictoires à ceux de M. l'Abbé Banier. L'Auteur du *Méchanisme du lan-*

gage, tome 1, n. 25, p. 88, a fait de même : en marchant sur les traces de ces habiles maîtres, nous ne pouvons craindre de nous égarer.

Depuis la première édition de *l'Origine des Dieux*, M. Mentelle, dans sa *Géographie abrégée de l'ancienne Grèce*, a bien voulu approuver nos idées ; M. Court de Gébelin, dans son grand Ouvrage du *Monde primitif comparé avec le Monde moderne*, a embrassé le même système, l'a confirmé par de nouvelles preuves & par une savante explication de trois allégories orientales ; nous en avons emprunté plusieurs observations. Si quelquefois nous nous écartons du sens qu'il a donné à certaines circonstances des fables, c'est que le sujet que nous traitons nous y oblige. Bornés à expliquer la Mythologie d'Hésiode, nous sommes forcés d'envisager les fables selon le tour particulier que les Grecs leur avoient donné. Il nous annonce encore l'Ouvrage d'un savant Anglois, connu par des recherches profondes sur l'antiquité, qui s'est hautement déclaré pour le sens allégorique des fables.

Des suffrages d'un si grand poids, joints à l'accueil favorable que l'Aca-

xiv AVANT-PROPOS.

démie de Nanci a daigné faire à notre travail, nous ont engagé à faire de nouveaux efforts pour rendre cette seconde édition moins imparfaite. Nous avons mis plus d'ordre & de méthode dans le Discours préliminaire, retouché la traduction d'Hésiode en quelques endroits, fait plusieurs additions & corrections dans les Remarques, ajouté une Table sommaire des principaux personnages de la Mythologie.

Quelques Savans même qui n'ont point goûté le système des allégories, en particulier l'Auteur de *l'Essai sur la population de l'Amérique*, ont pris la peine de nous adresser des réflexions critiques; nous en avons profité avec reconnoissance & nous avons répondu aux objections qui nous ont paru solides. Ces différens secours semblent devoir nous inspirer une nouvelle confiance & nous promettre, malgré le préjugé dont on ne peut trop craindre l'empire, l'approbation des Lecteurs judicieux & instruits.

Il en est d'autres que nous ne pouvons pas espérer de persuader; leur arme la plus redoutable est le ridicule: c'est un genre de combat auquel

nous ne sommes point aguerris. Mais ils nous opposent des présomptions générales auxquelles nous ne pouvons nous dispenser de répondre.

« C'est de nos jours, dit un Philo-
 » phe, une érudition bien ridicule
 » que celle qui roule sur l'identité des
 » Dieux de diverses nations; comme
 » si Moloch, Saturne & Chronos pou-
 » voient être le même Dieu; comme si
 » le Baal des Phéniciens, le Zéus des
 » Grecs & le Jupiter des Latins pou-
 » voient être le même; comme s'il pou-
 » voit rester quelque chose commune
 » à des êtres chimériques portant des
 » noms différens » (a).

Tel est le ton philosophique que certains Ecrivains ont mis à la mode; toutes les connoissances qu'ils ne possèdent point, toutes les études auxquelles ils ne se sont point appliqués, sont ridicules; cela est décidé. Il est beaucoup plus aisé de fronder un genre d'érudition que de l'acquérir; mais si l'ignorance volontaire donne droit de mépriser tout ce qu'on ne fait pas, où en sommes-nous?

(a) Du Contrat social, l. 4, c. 8. De la félicité publique, sect. 2, c. 2, p. 155 & 162.

xvj AVANT-PROPOS.

Selon cette décision souveraine, *Ephialtés*, *Incubus*, le cochemar, n'ont rien de commun; ce sont trois noms très-différens & ils désignent tous trois un être chimérique, un lutin qui n'a jamais existé. Cependant si ces trois noms font la traduction l'un de l'autre & rendent précisément la même idée dans trois langues, que s'ensuit-il de la diversité du son? Or il en est de même de Chronos & Saturne, de Zéus & Jupiter. *Tyché*, *fors*, le hasard, sont encore trois termes divers qui désignent un être chimérique; faut-il en conclure que les Grecs, les Latins, les François, n'y ont pas attaché le même sens, & n'ont pas eu en vue le même objet? Les Phéniciens, les Grecs, les Latins, comprenoient que les phénomènes de l'air, le tonnerre, la pluie, les orages, le beau temps, avoient une cause; trop mauvais Physiciens pour la comprendre, ils supposoient un Esprit, une Intelligence, un Génie particulier occupé à produire ces différens effets: les uns le nommoient Baal ou Bélus, les autres Zéus, les autres Jupiter; si ce n'est pas le même mot, c'est le même sens. Ils avoient tort, ils devoient tous parler François, pour épargner aux
Philosophes

Philosophes du dix-huitième siècle la peine d'apprendre les anciennes langues.

Ferez-vous aujourd'hui, disent nos Critiques, ce que Platon & Socrate, Varron & Cicéron n'ont pu faire il y a deux mille ans? Selon vous, les Grecs n'entendoient plus le vieux langage de leurs peres; l'entendez-vous mieux qu'eux, & ferez-vous plus heureux en fait d'étymologies? plaisante prétention!

Si cette objection est aussi péremptoire que le pensent ceux qui la proposent, voilà bien des études auxquelles il faut renoncer. Nous avons tort d'apprendre l'hébreu dans les sources; pouvons-nous espérer de l'entendre mieux que les Septante ou que les anciens Rabbins? Mal-à-propos nous voulons juger des antiquités Chinoises sur les livres classiques & originaux de cette nation, les Lettrés de la Chine en savent plus que nous sur ce point. Pourquoi examiner l'Alcoran dans le texte? Les commentaires des Musulmans doivent faire autorité, &c. &c.

Je réponds que pour découvrir le sens des termes de l'ancien grec, nous avons des secours qui manquoient aux

xviiij *AVANT-PROPOS.*

Philosophes, ou dont ils n'ont pas su tirer parti. 1°. La comparaison des langues; ils ne savoient que la leur, ils ne se donnoient pas seulement la peine d'en confronter les différens dialectes, ils n'avoient ni Grammaire ni Dictionnaire, ils ne faisoient aucune attention au langage populaire des différentes contrées. Nous voyons cependant par le Glossaire d'Hésychius de quelle conséquence est cette comparaison. Quand on dit à certains Littérateurs que pour trouver l'origine & le sens des vieux mots François devenus intelligibles, il faut la chercher dans les patois des Provinces, ils sont encore Grecs sur ce point, ils n'en veulent rien croire. 2°. La recherche des racines & de la maniere dont les langues se sont formées, mêlées & altérées par la variété de prononciation; étude que les anciens n'ont jamais faite & dont il ne reste aucun vestige dans leurs écrits. 3°. La Mythologie des différens peuples, leurs traditions rapprochées; chose à laquelle les Grecs n'ont donné qu'une très-légère attention. Lorsqu'ils retrouvèrent la plupart de leurs Dieux & de leurs fables chez les Egyptiens, ils furent tout étourdis

Diodore de Sicile & Pausanias ont rassemblé ces traditions dans la suite ; c'est à eux principalement, que nous sommes redevables de nos connoissances mythologiques. 4°. Les idées populaires de nos contrées & celles des nations encore sauvages, l'idolâtrie des peuples récemment découverts ; autant d'objets sur lesquels les Philosophes d'Athènes ni de Rome ne pouvoient faire des observations, & que les nôtres dédaignent encore. Ce n'est qu'avec le secours de toutes ces connoissances que nous pouvons nous flatter de voir plus clair que les anciens dans leur Mythologie. Il est naturel de penser que les premiers habitans de la Grèce ont envisagé l'univers des mêmes yeux que les autres peuples peu instruits.

Fausse méthode, selon nos Censeurs. En décomposant les langues, en y cherchant de prétendues racines, on y trouve tout ce qu'on veut ; les étymologies fondées sur cette analyse sont des rêves systématiques qui ne prouvent rien.

Qu'il me soit permis de demander d'abord si dans les langues tous les termes sont primitifs, ou s'il y en a de composés ; si ces derniers ont été for-

més de syllabes qui signifient quelque chose, ou d'éléments qui ne signifient rien; si le grec est sorti tout formé des entrailles de la terre, ou si les Grecs ont fait leur langue par le même procédé que les autres peuples; lorsque dans vingt langues différentes un mot simple désigne un objet sensible, commun, qui est le même par-tout, avons-nous tort de présumer qu'il le désignoit aussi en grec où on le retrouve? Lorsque toutes ces questions seront résolues, nous verrons si ceux qui travaillent à découvrir les éléments primitifs du langage sont aussi ridicules qu'on le prétend.

Mais les Etymologistes en suivant cette méthode ne s'accordent point. Soit. Les Mythologues historiens s'accordent-ils mieux? Les Philosophes, les Littérateurs, les Savans de toute espèce, forment-ils entr'eux un concert parfait? Si toutes les sciences sont nulles, à moins que ceux qui les professent ne soient tous du même avis, il faut supprimer les livres & brûler les bibliothèques.

C'est perdre le temps que de répondre sérieusement à des objections qui sont évidemment absurdes, quand on les examine de près. Il y a un moyen

AVANT-PROPOS. xxj.

plus simple de terminer la contestation. Puisqu'en décomposant les langues on y trouve tout ce qu'on veut, je supplie nos Censeurs de trouver par cette méthode dans la Mythologie Grecque, l'histoire de Pantagruel, ou les contes des Fées de Madame d'Aunoy. Quand ils en feront venus à bout, je m'oblige à publier hautement leur victoire & à confesser que je suis dans l'erreur.





T A B L E.



TOME PREMIER.

L'ORIGINE DES DIEUX DU PAGANISME.

D ISCOURS sur l'Origine des fables & sur les différentes manières de les ex- pliquer ,	Page 1
CHAP. I. Les Dieux du Paganisme étoient des Génies préposés aux différentes par- ties de la nature ,	ibid.
CHAP. II. Révolutions arrivées dans la Re- ligion des Grecs ,	13
CHAP. III. 1 ^{re} Preuve du système que l'on vient d'exposer : Le témoignage des Au- teurs sacrés ,	31
CHAP. IV. 2 ^e Preuve du même système : Le sentiment des Philosophes & des Poètes ,	42
CHAP. V. 3 ^e Preuve : La Mythologie des Romains & ce qu'elle avoit ajouté à celle des Grecs ,	61
CHAP. VI. 4 ^e Preuve : Conformité de l'ancienne Idolâtrie avec la moderne , & avec les idées populaires ,	73
CHAP. VII. 5 ^e Preuve , tirée de la My- thologie des Egyptiens & du culte qu'ils rendoient aux animaux ,	97

- CHAP. VIII.** 6^e Preuve : Difficultés auxquelles on ne peut satisfaire quand on suppose que les fables sont historiques. 111
- CHAP. IX.** 7^e Preuve : L'aveu des Mythologues historiens; la contradiction de leurs principes; la foiblesse de leurs raisons, 127
- CHAP. X.** 1^{re} Conséquence du système que l'on vient de prouver : La plupart des fables sont des allégories; Nécessité de recourir au sens allégorique dans tous les systèmes; Quelles sont les allégories que l'on doit rejeter, 153
- CHAP. XI.** 2^e Conséquence : Les principales sources des fables sont une explication grossière des phénomènes de la nature, les équivoques du langage, l'abus du style poétique, 171
- CHAP. XII.** 3^e Conséquence : Les dogmes ridicules, les pratiques superstitieuses, le cérémonial minutieux du Paganisme sont nés de la même source que les fables, 193
- CHAP. XIII.** Que doit-on penser des Héros? leurs fables sont-elles de même nature que celles des Dieux? 221
- CHAP. XIV.** 4^e Conséquence : Les fables grecques ne sont point venues d'Égypte ni de Phénicie, ou elles ont été altérées par les Grecs, 251
- CHAP. XV.** 5^e Conséquence : Utilité de la comparaison des Langues pour expli-

quer les fables ; défauts que l'on y doit éviter,	275
CHAP. XVI. Examen de deux autres systèmes, & réponses à quelques objections,	286
CHAP. XVII. Pourquoi l'on suit Hésiode ; Idée de la Version françoise de ses Poësies & des Remarques qui l'accompagnent,	305
POÈMES D'HÉSIODE TRADUITS EN FRANÇOIS,	313
THÉOGONIE. PART. I. Invocation des Muses,	315
PART. II. Regne de Cœlus, génération des Etres,	320
PART. III. Regne de Saturne & des Titans : seconde époque de la Religion Grecque,	323
PART. IV. Regne de Jupiter & des autres Dieux ; établissement des Sacrifices : troisième époque de la Religion Grecque,	337
PART. V. Hommes placés au nombre des Dieux : quatrième époque de la Religion Grecque,	353
LE BOUCLIER D'HERCULE,	357
LES TRAVAUX ET LES JOURS,	377
REMARQUES SUR LA THÉOGONIE,	415
PART. I. Invocation des Muses,	ibid.

Fin de la Table du Tome premier.



L'ORIGINE
DES DIEUX
DU PAGANISME.

DISCOURS

Sur l'Origine des Fables, & sur les différentes
manieres de les expliquer.

CHAPITRE PREMIER.

*Les Dieux du Paganisme étoient des Génies
préposés aux différentes parties de
la nature.*

DEPUIS long-temps on travaille à
éclaircir l'ancienne Mythologie, peut-être
n'est-il aucun sujet sur lequel les Savans se
soient plus exercés; malgré tant de recher-
ches, il n'en est point qui soit encore enve-

veloppé de plus épaisses ténèbres. Comment un système aussi monstrueux que celui de la Religion Grecque a-t-il pu se former ? Par quelle voie un peuple, si éclairé d'ailleurs, est-il tombé dans cette espèce de délire, dont la philosophie même n'a pu le guérir ? Qu'étoit-ce que ces divinités bizarres auxquelles il offroit son encens ? Etoit-ce des personnages réels ou des êtres imaginaires ? Ces questions sans doute ont de quoi piquer la curiosité. Les Romains, en adoptant les idées ridicules de la Grèce, les ont communiquées à tous les peuples qu'ils ont soumis à leur empire ; les Dieux d'Athènes & de Rome ont été pendant long-temps les Dieux de nos peres. Bannis des temples & des autels que la superstition leur avoit érigés, ils regnent encore sur nos théâtres ; la peinture, la poésie, la sculpture, nous les reproduisent sans cesse : ne sçaurons-nous jamais l'origine de ces personnages toujours si intéressans, à la destinée desquels semble attaché le sort des beaux arts ?

L'histoires des différentes opinions que l'on a suivies pour en découvrir la naissance, seroit très-longue & nous jetteroit dans des détails infinis ; nous nous bornerons à examiner les principales, lorsque nous aurons exposé & prouvé celle qui nous paroît la plus vraisemblable, & qui répand un plus grand jour sur la Mythologie.

Après une lecture attentive de la Théogonie, Poëme d'Hésiode, où le plan de l'ancienne Mythologie est développé, il a paru, 1^o. que les Dieux des Grecs ne sont point des hommes ou des Rois qui ayent vécu dans aucune contrée de l'univers; mais des Génies, des Intelligences que l'on supposoit occupées à diriger les différentes parties de la nature. L'ignorance des ressorts qui la font mouvoir, l'admiration stupide de ses phénomènes, ont persuadé aux anciens peuples que des esprits en étoient les auteurs; & nous verrons que ce préjugé est encore aujourd'hui répandu chez toutes les nations barbares, dans toutes les parties du monde. Selon cette physique puérile & grossière, Jupiter est le génie qui anime le ciel; Junon, celui qui produit les agitations de l'air; Neptune, le pouvoir qui domine sur la mer & sur les eaux; Pluton, l'esprit qui réside dans l'intérieur de la terre; Minerve, l'industrie qui a inventé les arts; Cérès, l'Intelligence qui dirige l'agriculture; Bacchus, l'influence bienfaisante qui fournit aux hommes les différentes espèces de boissons, &c. Aux yeux des peuples sauvages tout est animé dans l'univers, tout respire, tout est mû par des esprits occupés des besoins de l'homme & chargés d'y pourvoir. S'ils lui sont favorables, ils le com-

blent de bienfaits ; s'ils sont irrités , ils font pleuvoir sur lui les fléaux & les malheurs. L'intérêt & la reconnoissance , la crainte & la douleur l'engagent de concert à rendre un culte à ces êtres puissans , qu'il envisage comme les arbitres de sa destinée. Telle est la première source du polythéisme , de cette multitude infinie de Dieux que les Payens ont adorés.

2°. Pour rendre présent l'objet de son culte , pour le mettre sous ses yeux , l'homme a voulu peindre les Dieux ; il les a représentés d'abord par des figures informes , par des symboles arbitraires , ensuite par des statues ; il s'est persuadé que ces esprits avides d'hommages , de respect , d'offrandes , venoient habiter les temples , les autels , les symboles qu'il leur consacroit. C'est l'origine de l'idolâtrie proprement dite , du cérémonial & des superstitions payennes. Ce fait sera prouvé dans la suite.

3°. L'on a donné d'abord aux Dieux le nom même des êtres physiques auxquels on a supposé qu'ils présidoient ; chaque peuple les a désignés dans son langage selon cette idée , ce procédé étoit naturel. Dans la suite des siècles , ces noms sont devenus surannés & inintelligibles au commun des hommes , lorsque les langues ont changé , & souvent on a perdu de vue leur signification.

DÉS. DIEUX DU PAG.

primitive. Les opérations des Dieux, c'est-à-dire, les phénomènes de la nature exprimés de même, ont été pris pour des actions humaines; le style figuré des Poètes a augmenté le prestige; l'esprit frivole & léger des Grecs, a saisi le merveilleux par-tout où il a cru l'appercevoir. Delà sont nées la généalogie, les alliances, la postérité, les aventures des Dieux, en un mot, toutes les fables & les imaginations bizarres de la Mythologie.

4°. Il y a eu des héros ou des hommes célèbres honorés d'un culte religieux après leur mort & placés au nombre des Dieux, on en convient; mais on soutient qu'il y en a très-peu dont l'existence soit suffisamment constatée. Chez tous les peuples cet usage est postérieur de plusieurs siècles à l'établissement de la religion publique & à la naissance des fables: il n'est point la source du polythéisme ni de l'idolâtrie, il en est seulement une conséquence: il n'a rien changé aux idées ni aux pratiques anciennes du Paganisme. Les fables que l'on a débitées sur ces héros, ont été composées selon la même méthode que celles des Dieux.

Tel en est abrégé le système que l'on a tâché d'établir dans ce Discours; on en rassemble les preuves, on en développe les conséquences, on les compare aux autres systè-

L'ORIGINE

mes. Malgré la force des autorités & des raisons sur lesquelles il paroît fondé, on ne se détermine qu'avec répugnance à le publier. Il est toujours dangereux de contredire les opinions qui regnent parmi les Savans. Depuis long-temps ils nous ont accoutumés à regarder les Dieux de la Grèce comme des Rois, des conquérans, des hommes célèbres par leurs exploits ou par leurs talens, qui ont vécu dans les premiers âges du monde, quoiqu'on ne s'accorde pas sur le lieu où l'on doit placer la scène de leurs aventures. Ils nous ont appris à chercher dans les fables l'histoire ancienne altérée par les fictions des Poètes; ici on présente ces objets sous un coup d'œil bien différent, & la Mythologie se trouve étrangement dégradée. Les Dieux sont des êtres imaginaires, enfantés par l'ignorance, par l'admiration, par la peur: les fables sont de pures allégories, aussi grossières que ceux qui en sont les auteurs. C'est l'histoire naturelle; non telle que des observateurs instruits ou des philosophes auroient pu la faire, mais telle que des hommes encore sauvages l'ont envisagée & déguisée sous des expressions dont leurs descendans ne comprenoient plus le sens, ou dont ils ont volontairement abusé. Pourra-t-on goûter cette métamorphose? Les Dieux qui trouverent autrefois des apologif

tes si zélés, même parmi les Savans, pour justifier leur culte, manqueront-ils aujourd'hui de défenseurs pour revendiquer leur état?

Ce n'est encore là que le moindre des inconvéniens. Dès que l'on part du principe directement opposé à celui des Mythologues historiens, il faut nécessairement suivre une méthode différente de la leur pour expliquer les fables, & en chercher le sens ailleurs que dans l'histoire. Si les Dieux ne sont autre chose que les êtres naturels personnifiés, quelle relation peut-il y avoir entre les fables, & les événemens civils ou politiques de la Grèce? Une physique grossière, les équivoques & l'abus de l'ancien langage, sont les seules ressources qui restent pour débrouiller le chaos de la Mythologie. Ce fond qui semble fort stérile au premier coup d'œil, devient d'une fécondité surprenante quand on le considère de près. Mais cet examen entraîne des discussions minutieuses, des détails épineux & désagréables. Remonter à la signification primitive des noms & aux élémens du langage, comparer, analyser, disséquer des mots, insister continuellement sur le double sens & sur l'abus des termes, trouver par un procédé si uniforme, & par-là même si insipide, le sens de plusieurs fables qui semblent n'avoir rien de commun; ne montrer sous le pompeux

verbiage des Poètes , que les objets les plus simples & des observations souvent puériles , quelle occupation pour un écrivain ! Quel spectacle à présenter au lecteur ! Mais enfin , si cette méthode est la plus vraie , doit-on l'abandonner à cause des difficultés & des obstacles qu'il faut surmonter ?

5. 5. Il est aisé de comprendre tout l'avantage qu'ont eu ceux qui ont expliqué les fables par l'histoire ; ils ont présenté des faits. Il leur étoit aisé d'en faire un récit agréable & intéressant , en supprimant le faux merveilleux dont les Poètes les avoient enveloppés. Par cette distinction commode de l'historique & du fabuleux , ils sont devenus maîtres de leur sujet. Dans le système des allégories , l'on se trouve également gêné par la matière & par la forme. Il faut rendre raison de tout , faire un assemblage lié & suivi de mille circonstances qui semblent enfantées par une imagination en délire ; expliquer toutes les énigmes par une seule clef , par les bizarreries du langage. Souvent on s'expose à révolter le lecteur par la futilité des objets sur lesquels on a fait les plus beaux vers du monde. Si malheureusement ce système n'est pas vrai , on ne me fera pas du moins le même reproche qu'aux anciens allégoristes ; on ne m'accusera pas de l'avoir suivi pour ma commodité.

DES DIEUX DU PAG. 7

De tous les genres de travail, il n'en est peut-être aucun qui prête davantage à la satire: or, en France plus qu'ailleurs, & dans notre siècle plus que jamais, avoir pour soi les rieurs, c'est avoir essentiellement raison. Quelle ridiculité! dira-t-on; un système renouvelé des Grecs, dont on a démontré cent fois l'absurdité, un système bâti sur des étymologies, fondement le plus fragile & le plus arbitraire qui fut jamais! Ceux qui l'envisageroient ainsi, me permettront de m'inscrire en faux contre ce double reproche.

1°. Ce que j'emprunte des Grecs, c'est-à-dire, des anciens philosophes, c'est que les Dieux du Paganisme étoient les Génies que l'on supposoit répandus dans toute la nature, & non pas des hommes; que leurs fables sont des allégories & non pas des histoires. A-t-on démontré que ce sentiment est faux? J'entreprends de prouver qu'il est vrai & de répondre à tout ce que l'on y oppose. L'on a montré sans doute l'absurdité des allégories que les anciens avoient imaginées pour cacher le ridicule des fables; mais a-t-on fait voir qu'il est impossible d'en trouver de plus raisonnables & de mieux proportionnées à la grossièreté du génie des anciens Grecs? C'est le point qui reste encore à décider.

2°. Ce n'est point l'étymologie du nom des Dieux forgée d'avance qui nous a forcés de renoncer à la Mythologie historique ; c'est le défaut de preuves, les raisons qui établissent l'opinion contraire, la lecture attentive de la Théogonie. Dès qu'il a paru certain que les Dieux n'étoient pas des hommes, il a fallu nécessairement conclure que leurs fables ne sont pas des histoires, mais des allégories, & l'on s'est trouvé engagé à en rechercher la source. On a cru l'apercevoir dans les obscurités & les équivoques de l'ancien Grec, & l'on ne peut en assigner aucune qui soit plus analogue à l'ignorance & à la grossièreté d'un peuple encore barbare. La nécessité de rechercher les divers sens des noms, est donc une conséquence & non pas une preuve de la thèse principale. Quand toutes les étymologies que l'on a données, seroient fausses, ce qui n'est guère possible, le sentiment des Mythologues historiens n'en seroit pas pour cela mieux établi, & l'on doit se souvenir qu'ils ont souvent recours eux-mêmes aux étymologies pour expliquer les circonstances de plusieurs fables, que dans aucun système on ne peut s'en passer.

§. 7. La Mythologie présente trois questions à éclaircir ; on prie le lecteur d'y faire attention. Premièrement, de quelle nature sont

les Dieux du Paganisme ? sont-ce des hommes ou des Génies ? On soutient ici que ce sont des Génies & non pas des hommes ; ce point paroît démontré, autant que la matière en est susceptible. On en conclut que les fables ne sont point des histoires, mais des allégories ; la conséquence paroît incontestable. Secondement, les héros qui dans la suite des siècles ont été adorés comme des Dieux, sont-ils tous des personnages réels, qui ayent véritablement existé ? Cette question fournit la matière à plusieurs doutes : on les a détaillés dans le chapitre 13. Mais on prétend qu'en supposant même l'existence de tous ces héros, il est très-vraisemblable que leurs fables sont de même espèce que celles des Dieux, & ont été composées selon la même méthode. Troisièmement, quelle est la source où les Grecs ont puisé ces fables ? Ici l'incertitude augmente, parce que différentes causes ont pu contribuer à l'erreur. On a cru appercevoir qu'une physique grossière est le principal objet des fables des Dieux, que la géographie mal entendue a fourni la matière de celles des héros, que les équivoques & l'abus du langage ont également influé dans les unes & les autres. On ne pouvoit le montrer que par une explication suivie des fables selon cette méthode ; & il est aisé de sentir que

l'on doit ici se borner à des conjectures. C'est la simplicité, l'uniformité, la liaison, la vraisemblance de ces explications qui peut en faire tout le mérite; mais il est impossible que tous les esprits en pensent de même. Le plus ou moins de connoissances que l'on a des anciennes langues, le goût, les préventions, les opinions particulières que l'on peut avoir adoptées, doivent nécessairement influer beaucoup dans le jugement qu'en porteront la plupart de lecteurs. C'est la partie de l'ouvrage la plus exposée à la censure; heureusement c'est aussi la plus indifférente. Quand elle seroit un tissu de rêveries, les deux autres, & sur-tout la première, n'en recevraient aucune atteinte. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue, si l'on veut prononcer équitablement sur tout le système; & ne pas confondre le fond avec l'accessoire.

Après ces observations qui nous ont paru indispensables, nous allons exposer le plan selon lequel nous avons envisagé la Théogonie d'Hésiode; il est d'autant plus intéressant qu'il répand un nouveau jour sur les sources de l'idolâtrie & sur la manière dont elle est née chez toutes les Nations.



CHAPITRE II.

Révolutions arrivées dans la Religion des Grecs.

IL paroît certain que dans les premiers §. 12
 temps les Grecs ont connu & adoré un seul
 Dieu éternel, créateur & souverain maître
 de l'univers. Ce fait essentiel a été solide-
 ment prouvé par M. Boivin l'aîné, dans
 les Mémoires de l'Académie des Inscrip-
 tions (a); il cite à ce sujet les témoignages
 de Platon, de Stace, de Pronapidès Précep-
 teur d'Homère, & du fragment de San-
 choniathon; l'on peut en ajouter quelques
 autres,

Aristote dans sa lettre sur le système du
 monde, dit que c'est une tradition ancienne
 transmise par-tout des peres aux enfans, que
 c'est Dieu qui a tout fait & que c'est lui qui
 conserve tout (b). Platon avant lui avoit dit
 la même chose & en mêmes termes (c). L'o-
 rigine de cette tradition étoit donc antérieure
 à la naissance du Polythéisme chez les Grecs.
 Ocellus Lucanus, le plus ancien Philosophe

(a) Tome 1, page 1.

(b) De mundo, c. 6. à la suite d'Ocellus Lucanus
 de M. Bartheux.

(c) Plato, de Legib. l. 4.



dont nous ayons les écrits, parle de Dieu comme d'une Intelligence unique, attentive aux actions des hommes (a); & il paroît que c'étoit la doctrine traditionnelle des sages qui l'avoient précédé.

Porphyre nous a conservé un passage de Théophraste qui nous apprend que la religion dans ses commencemens étoit fondée sur des pratiques très-pures. « On n'adoroit
 » alors, dit-il, aucune figure sensible, on
 » n'offroit aucun sacrifice sanglant; on n'a-
 » voit pas encore inventé les noms & les gé-
 » néalogies de cette foule de Dieux qui ont
 » été honorés dans la suite; on rendoit au
 » premier principe de toutes choses des hom-
 » mages innocens, en lui présentant des her-
 » bes & des fruits pour reconnoître son sou-
 » verain domaine (b) ».

Ce fait est confirmé par Hérodote qui dit que les Pélasges, premiers habitans de la Grèce, honoroient confusément des Dieux qu'ils ne distinguoient point & auxquels ils ne donnoient point de noms (c). S'ils en avoient adoré plusieurs, ils auroient été forcés de les distinguer par des noms.

Hésiode même nous fournit plusieurs preu-

(a) Chap. 4.

(b) Porphyr. de Abstin. Animal.

(c) Hérodote. l. 2, n. 69.

tes de cette vérité. 1°. Il peint Cœlus & ensuite Saturne, comme des Dieux jaloux qui ne vouloient point partager l'empire avec les Titans ou enfans de la terre, qui retenoient dans une obscurité profonde, ou qui dévoient leurs propres enfans par la crainte d'en être détrônés, qui vouloient conséquemment être seuls adorés. Apollodore confirme cette idée, lorsqu'il dit au commencement de son histoire des Dieux, que Cœlus est le premier qui ait régné sur tout l'univers. Au contraire Jupiter qui leur succède, accorde des honneurs & des prérogatives à tous ceux qui l'avoient aidé à vaincre & à chasser les Titans; il leur assigne à chacun leur département & le pouvoir sur certaines parties de la nature. Cette allégorie nous paroît désigner clairement une révolution dans les idées religieuses des Grecs. 2°. Il dit formellement que sous Saturne les hommes ne vouloient point adorer les Dieux comme il convient, c'est-à-dire, comme ils furent adorés dans la suite. « Les hommes, dit-il, ne cessoient de » commettre des injustices, ils ne vouloient » pas honorer les Dieux, ni offrir des sacrifices sur leurs autels, comme il est juste & » établi par l'usage. Jupiter fils de Saturne » irrité contr'eux, les fit bientôt disparaître, » parce qu'ils ne rendoient point de culte » aux Dieux bienheureux qui habitent l'O-

» lympe (a) ». Le passage est important & ne paroît point équivoque. 3°. Selon lui, c'est à Méconé ou Sicyone, l'une des premières villes de la Grèce, qu'arriva la dispute entre les Dieux & les hommes, pour savoir quels honneurs ceux-ci leur rendroient (b). Avant la fondation des Villes, il n'y avoit donc encore point de culte public des Dieux, ni par conséquent d'Idolâtrie chez les Grecs.

Il est bon de faire attention qu'Hésiode a vécu au moins quatre cens ans avant Hérodote & Théophraste, & que le témoignage de ces derniers doit servir de commentaire au texte du Poëte.

Eschyle le plus ancien des Poëtes tragiques, suppose comme Hésiode un changement arrivé dans la Religion Grecque. Prométhée enchaîné (c) nomme Jupiter le jeune souverain des immortels. « Jupiter, dit-il, » tout impérieux qu'il est, sera humilié. L'Hy- » men qu'il médite, le perdra. Privé du sceptre, il verra s'accomplir les imprécations » que fit contre lui son pere, quand il fut détrôné par ce fils ingrat. Il n'est que moi » parmi les Dieux qui puisse le préserver de » ce malheur.... Il ne commandera pas long-

(a) Voyez les Travaux & les Jours, v. 135.

(b) Théog. v. 525.

(c) Acte 1, Scène II.

» tems aux Dieux (a). Vous êtes jeune , dit-
 » il à Mercure , vous regnez depuis peu de
 » temps. Il vous semble que les Palais céleſ-
 » tes ſont inacceſſibles aux revers. N'en ai-je
 » pas vû tomber deux Souverains ? Je verrai
 » encore la chute de leur ſucceſſeur. Elle ſera
 » prompte & honteuſe. Crois-tu donc que
 » je craigne ou que j'honore les nouveaux
 » Dieux (b) » ? L'altération du culte primi-
 tif étoit donc une tradition conſtante chez les
 Grecs.

Il faut que le dogme ancien de l'unité de Dieu ait été bien connu au ſiècle de Sophocles , pour qu'il ait oſé dire ſur le théâtre d'Athènes : « Dans la vérité il n'y a qu'un Dieu ;
 » il n'y en a qu'un qui a formé le ciel , la ter-
 » re , la mer & les vents. Cependant la plu-
 » part des mortels , par une étrange illuſion ,
 » drefſent des ſtatues des Dieux de pierre , de
 » cuivre , d'or & d'ivoire , comme pour avoir
 » une conſolation préſente dans leurs mal-
 » heurs. Ils leur offrent des ſacrifices , ils leur
 » conſacrent des fêtes , ſ'imaginant vaine-
 » ment que la piété conſiſte en ces cérémo-
 » nies (c) ».

Les Grecs ſans doute avoient puisé cette tradition primitive , comme toutes les autres

§. 24

(a) Acte IV.

(b) Acte V.

(c) Euseb. Præpar. Evang. l. 13, c. 13.

nations, à la source commune du genre humain, ils la tenoient de leurs premiers pères & de la famille de Noé. Comment fut-elle altérée dans la suite des tems ? Comment le culte d'un seul Dieu fut-il étouffé par la multitude des Divinités bizarres qu'enfanta l'imagination du peuple ? Hésiode nous fournit l'explication de ce phénomène. Sa Théogonie est moins l'histoire de la manière dont les Dieux sont nés les uns des autres, que de la façon dont ils sont éclos successivement dans le cerveau des Grecs. Par ce dénouement, plusieurs passages dont on ne voyoit pas le sens, deviennent clairs & intelligibles ; son Poëme qui avoit l'air d'une rapsodie sans liaison, présente un plan suivi. En nous apprenant comment les Grecs sont devenus polythéistes & idolâtres, il nous montre la voie par laquelle, avant ou après eux, les autres peuples sont tombés dans la même erreur. Voici les différentes époques de la Religion Grecque qu'il semble avoir voulu nous indiquer.

La première & la plus ancienne est le temps où l'on adoroit un seul Dieu habitant dans le Ciel, sous le nom d'*Ouranos* ou de *Cælus* ; l'être céleste, l'être supérieur, qui demeure au-dessus de nous ; temps dont nous ne pouvons fixer la durée, mais pendant lequel les Grecs ne rendoient aucun culte aux différentes par-

ties de la nature que l'on n'avoit pas encore personnifiées. C'est en ce sens qu'Ouranos ou le Dieu suprême, seul en possession de l'empire ne le partageoit avec aucun de ses enfans, ni des fils de la terre: ce qui a fait dire à Hésiode qui les tenoit cachés dans les entrailles de leur mere, parce qu'on rendoit à lui seul les honneurs divins.

La seconde époque est le regne de Chronos ou de Saturne & des Titans. Avec le secours du temps & de l'expérience, les anciens Grecs apprirent à considérer le ciel & ses révolutions pour diriger leurs travaux; ils distinguèrent les différentes saisons, les jours, les semaines, les mois, les années. Cette succession fut appelée *Chronos*, ce qui tourne; & par les Latins *Saturnus*, qui en est l'équivalent. De même que nous confondons souvent le temps avec le ciel, quand nous disons *le temps est serein*, *le temps est obscur*, confusion que le peuple fait encore quand il dit *qu'il y a de l'orage dans le temps*, c'est-à-dire, dans le ciel: ainsi chez les Grecs *Ὀυρανός* & *χρόνος*, le ciel & le temps, furent pris l'un pour l'autre, parce que ce sont les mouvemens du ciel qui marquent le temps (a). Au lieu que la Divinité avoit été nommée

§. 32

(a) Voyez le v. 269. de la Théog. où *μετακρησις* signifie *sublimis* ou *cælestis*.

d'abord *Ouranos*, l'être céleste, on l'appella *Chronos*, celui qui fait tourner le ciel. C'est en ce sens que *Chronos* est fils d'*Ouranos*, que Saturne ou le Temps est fils du Ciel. C'est ainsi que Saturne a mutilé son pere, comme il a été mutilé lui-même par Jupiter; parce que ces noms nouveaux firent successivement oublier le nom plus ancien. On verra dans les notes les équivoques qui ont donné lieu à ces manieres de parler.

Dans ce même temps les Grecs frappés de l'ordre qui regne dans la nature, & du mécanisme admirable de toutes ses parties, ne purent concevoir qu'un seul esprit fût assez puissant pour tout conduire; on crut que c'étoit assez pour lui d'être occupé à faire tourner le ciel. On lui associa donc des Intelligences particulieres pour avoir soin du reste, & on en mit par-tout; pas un seul élément, pas une seule créature mobile que l'on ne crût animée. La terre, la mer, le soleil, la lune, les vents, &c. furent regardés comme autant d'êtres doués d'intelligence & de raison. Voilà les Démons ou Génies, les Nymphes bienfaisantes ou Mélies, qui prirent naissance sous Saturne (a). On les appella du nom général de *Titans*, ou êtres supérieurs; cette étymologie sera prouvée (b). Ce n'est

(a) Théog. v. 187.

(b) Ibid. v. 207.

point encore là le commencement du polythéisme; nous avons vu que sous Saturne, ces Intelligences subalternes ne furent point honorées d'abord d'un culte religieux, du moins d'un culte suprême : Chronos étoit toujours l'unique Divinité. Mais l'idée de sa providence n'étoit plus aussi juste que sous le regne précédent, parce qu'elle étoit plus restreinte & plus bornée.

La troisième époque est le regne de Jupiter avec la troupe des Dieux qui lui furent associés, & avec lesquels on suppose qu'il partagea l'empire. Alors on ne se contenta pas d'admettre des Intelligences répandues dans toutes les parties de la nature, on en créa de nouvelles pour présider aux arts & aux sciences qui commençoient à être connus; ces nouveaux Dieux attirèrent bientôt toute l'attention : l'on en fit une espèce de république ou plutôt de monarchie, à la tête de laquelle on plaça *Zéus* ou *Jupiter*, c'est-à-dire, le pere céleste, le maître souverain. On assigna à chacun des autres Dieux son département particulier, on lui fit une famille, une généalogie. On imagina entre les Dieux une société & une subordination semblable à celle que l'on voyoit se former dans les divers cantons de la Grèce qui commençoit à se policer. Ainsi les anciens Titans, Saturne & ses ministres disparurent, ou furent beaucoup

moins honorés ; la nouvelle cour de Jupiter éclipsa tout. On vit bientôt établir pour les nouveaux Dieux, un culte extérieur & pompeux, des fêtes, des mystères, des temples, des autels chargés de victimes ; ainsi le cérémonial fut réglé. C'est en ce sens qu'Hésiode a dit que Jupiter avoit précipité Saturne & les Titans dans les ténèbres du Tartare, qu'il avoit donné des privilèges & distribué des honneurs à tous ceux qui lui avoient aidé à les détrôner (a).

§. 5. Enfin la quatrième époque dont Hésiode fait mention, c'est lorsque l'on plaça des hommes au rang des Dieux, que certains héros reçurent le nom de quelque Divinité, que l'on appella plusieurs Rois fils de Jupiter, pour désigner leur dignité ; plusieurs femmes, filles de Vénus, pour exprimer leur beauté, &c. ce qui mit dans la Mythologie la confusion qui y regne encore ; c'est l'une des causes qui fit attribuer aux Dieux les aventures, les passions, les vices des hommes. Ainsi la Religion Grecque, très-simple & très-pure dans ses commencemens, dégénéra peu-à-peu en superstition & en libertinage.

§. 6. Les quatre regnes racontés dans la Théogonie, sont donc probablement quatre ma-

(a) Théogon. v. 717 & 885.

nieres différentes, dont on a envisagé & honoré la Divinité. Sous le regne de Cœlus, le Dieu qui demeure dans le ciel, fut regardé précisément comme l'auteur & le seigneur de toutes choses; idée aussi simple que vraie. A cette époque, le Poëte rapporte la naissance du monde, la formation des êtres, telle qu'on l'avoit retenue par une tradition confuse & altérée dans plusieurs points, en supposant tous ces objets animés par une Intelligence selon l'opinion commune de toute la Grèce. Sous Saturne, l'être souverain fut adoré comme le gouverneur du monde, l'arbitre des temps & des saisons, qui fait rouler les astres sur nos têtes, & règle ainsi les travaux des hommes. Il n'y a rien encore de faux ni de reprehensible dans cette idée; mais elle pêche en ce qu'on ne comprenoit pas assez l'étendue du pouvoir de Dieu, & qu'on lui associoit des esprits inférieurs pour l'aider à gouverner le monde. Sous Jupiter on ne le connoît plus que comme l'auteur des météores, de la pluie & du beau temps, du tonnerre & des orages, qui exerce son pouvoir dans le ciel ou plutôt dans les airs, tandis que d'autres Dieux regnent sur la mer ou dans les entrailles de la terre, avec une autorité presque égale. On le représente comme un monarque puissant, qui a sous lui des inférieurs, qui fait des loix, qui punit, & qui

récompense , qui exige des honneurs extérieurs , & qui veut que l'on en rende de même aux autres Divinités. Ici , à proprement parler , commence le polythéisme. Sous la quatrième époque où l'on confond les Dieux & les héros , la Religion n'est plus qu'un mélange monstrueux d'erreurs & de crimes. Ainsi elle s'est altérée peu-à-peu , à mesure que l'on a borné les idées de la Divinité.

9.7.

Il est à propos de remarquer que ces quatre époques sont exactement relatives à l'état contemporain de la société chez les Grecs ; on prie le lecteur d'y faire attention. La première a subsisté lorsque la Grèce n'étoit encore habitée que par quelques familles de Pélasges ou de Colons , dispersés dans le vaste continent de la Macédoine , de la Thessalie , de la Grèce proprement dite & des pays voisins , sans autre liaison qu'entre les peres & les enfans qui se séparent quand il leur plaît pour choisir d'autres demeures , & dans un temps où l'on n'étoit occupé que de chasse ; de pêche , & des besoins les plus indispensables de la vie. Alors les Grecs encore sauvages , n'avoient qu'une notion confuse de la Divinité qu'ils croyoient résider dans le ciel. La seconde est arrivée lorsque ces familles ont commencé à se rapprocher pour former des sociétés , pour s'appliquer à l'agriculture ; il a fallu alors une espèce de calendrier pour régler

régler les assemblées, les travaux communs & les secours que l'on pouvoit tirer les uns des autres : l'on a honoré Dieu comme le dispensateur des saisons & l'auteur des fruits de la terre, qui gouvernoit toutes choses par des ministres inférieurs chargés de distribuer aux hommes ses bienfaits. La troisième, lorsqu'on s'est trouvé en assez grand nombre pour bâtir des villes & former des corps particuliers de république. Alors les arts ont commencé à être connus; on a exercé l'agriculture plus en grand, la maçonnerie, la métallurgie, on a fait des essais de navigation & de commerce, &c. On a cru que des Intelligences n'étoient pas moins nécessaires pour diriger tous ces talens, que pour présider aux différentes parties de la nature : & comme les divers états de la Grèce ont été dans leur origine autant de petites monarchies, comme tous les autres états du monde, on a introduit la même hiérarchie dans la Religion. La quatrième révolution est arrivée par degrés; à mesure que les Grecs sont devenus successivement guerriers, polis & vicieux, ils ont déifié la bravoure, les talens, les passions. Après s'être figuré des Dieux semblables aux hommes, il n'a pas été difficile de supposer des héros parfaitement égaux aux Dieux.

On conçoit déjà par quels degrés l'erreur s'est ainsi emparée des esprits, mais il est bon

d'insister encore sur ses progrès, & de suivre le fil des idées populaires qui ont égaré les hommes dans toutes les contrées de l'univers.

1°. Les anciens Grecs ayant conservé par tradition la notion d'une Divinité, la désignèrent par un nom qui signifioit seulement *l'être supérieur*, l'être au-dessus de nous; telle est l'énergie du nom de Dieu chez tous les peuples: le Clerc a très-bien remarqué que c'est la seule signification qui y étoit attachée chez les Grecs. Or ce nom *l'être supérieur*, renferme trois idées analogues; il exprime l'être d'une nature plus parfaite que la nôtre, l'être qui est plus puissant que nous, l'être qui habite dans le ciel au-dessus de nous. Il n'étoit pas possible de mieux désigner l'être que nous nommons *Dieu*: & c'est dans le même sens qu'il est appelé dans l'écriture le *Très-haut*, 2°. L'on a cru les différentes parties de la nature animées par des Intelligences. C'est la première idée qui vient à l'esprit des peuples grossiers; elle est fondée sur cette vérité incontestable & universellement connue, que tout ce qui se meut, est mû par un esprit, que la matière ne peut point se mouvoir elle-même, & nous retrouvons cette opinion chez tous les idolâtres modernes. 3°. Ces Intelligences paroissant avoir un pouvoir supérieur à l'homme, on leur a donné le nom de *Dieux*, parce qu'il exprime

cette supériorité de pouvoir, comme on vient de le remarquer. 4°. Ce pouvoir de nuire ou de faire du bien qu'on leur supposoit, a engagé les peuples à leur rendre un culte; insensiblement ce culte s'est trouvé le même que celui que l'on rendoit auparavant à la Divinité suprême & unique, & il l'a étouffé entièrement. 5°. Ces Intelligences ayant été bientôt multipliées à l'infini, on a pensé qu'il devoit y avoir entr'elles de la subordination; l'on a imaginé entr'elles la même distinction de rangs que l'on voyoit établie parmi les hommes, des peres & des enfans, des maîtres & des serviteurs, un Roi & des sujets. 6°. Sur ce modèle on s'est persuadé que le Roi des Dieux n'étoit que le premier & le plus puissant des individus de même nature, tout comme un Roi n'est qu'un homme supérieur en dignité & en autorité aux autres hommes. Ainsi ont été créés Jupiter & la troupe des Dieux du Paganisme. 7°. Dès que la Divinité a été dégradée à ce point, il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour lui attribuer les passions & les défauts des hommes, & l'on y est aisément parvenu. Les opérations des Intelligences qui gouvernoient la nature, exprimées en style poétique, ont été prises pour des actions humaines: au lieu de dire simplement, le tonnerre gronde, la mer est agitée, une fontaine tombe dans une riviere, le cré-

puscule précède le jour, on a dit, Jupiter fait gronder la foudre, Neptune ébranle la terre de ses flots, une Nymphe épouse un fleuve, l'aurore est la mere du jour : voilà des hommes & des femmes tout formés. 8°. Il n'est pas surprenant qu'avec ces idées on se soit figuré qu'un homme pouvoit devenir Dieu après sa mort. Pour mériter cet honneur, il n'étoit pas nécessaire d'avoir eu de grandes vertus ou d'avoir rendu de grands services au genre humain, puisqu'en général on adoroit des Dieux que l'on supposoit très-malfaisans & très-vicieux. L'intérêt & la crainte avoient beaucoup plus de part que l'admiration dans le culte que les Payens rendoient à leurs Divinités. Voilà pourquoi nous croyons que le culte des héros chez les Grecs n'est pas de la plus haute antiquité, & qu'il n'a commencé chez ces peuples que lorsqu'ils ont été policés. 9°. Un instinct naturel persuadant à tous les peuples, même aux Sauvages, que Dieu habite dans le ciel, que sa demeure est au-dessus de nous, aussi-bien que sa nature & son pouvoir; cette opinion a regné chez les Grecs comme chez nous, & ils l'ont exprimée par le nom qu'ils ont donné à Dieu; ils l'ont appelé successivement *Ouranos*, le ciel, *Chronos*, le temps, *Zéus*, le maître, le souverain; tous ces noms signifient ce qui est au-dessus de nous. C'est la maniere de parler des Chi

nois, chez lesquels *tien*, désigne Dieu, le ciel; un maître, un gouverneur (a). L'équivoque subsiste même dans notre langue; nous disons, *le ciel vous assiste, le ciel vous préserve de malheur*. Les Hottentots & les Sauvages, pour désigner Dieu, disent *l'homme d'en haut*.

Ce fut donc un usage constant dans la Grèce, de dire que Dieu habitoit ἐν Οὐλύμπῳ, dans le ciel; mais dès qu'une fois l'idée attachée au mot Ζεὺς, Δίας, eût été altérée, & que par-là on entendit un personnage particulier, alors les Grecs, toujours fertiles en équivoques, prirent Οὐλυμπός, le ciel, pour le mont Olympe, dans la Thessalie. Delà le prétendu regne de Saturne & de Jupiter dans la Thessalie, le combat des Dieux sur le mont Olympe, & toutes les rêveries des Poètes.

Telle est la progression que l'erreur a dû naturellement faire dans l'esprit des peuples ignorans, & qu'elle a faite effectivement partout. Si nous pouvons appercevoir le même ordre dans Hésiode, ne devons-nous pas présumer que nous prenons le vrai sens de son poëme & de la mythologie payenne?

On peut contester sans doute sur le pro- §. 10.

(a) Hist. gén. des Voyages, tome 24, p. 4 & suiv. Description de l'Empire de la Chine, par le P. Duhalde, tome 3, p. 52, édit. in-4°.

grès que nous avons fait faire à l'imagination des Grecs , & sur le plan que nous avons tracé de leurs erreurs. On dira , peut-être , qu'il n'est pas vraisemblable que des peuples si grossiers aient procédé avec tant de méthode , & se soient égarés par une marche si régulière : mais les ignorans non plus que les autres , ne pensent point par hasard ; il y a entre les erreurs , aussi-bien qu'entre les vérités , un enchaînement naturel. Jusqu'à ce que les Savans nous aient tracé un plan plus satisfaisant , nous sommes fondés à nous en tenir à celui-ci ; il est lié & suivi , donc il est vraisemblable. On peut soutenir encore que dans l'état de barbarie où les peuples furent plongés d'abord , leur première idée fut de croire que tout l'univers étoit animé par des Génies répandus dans chacune de ses parties , que les Grecs n'eurent jamais la notion d'un seul Dieu ; ainsi le prétendent quelques Philosophes modernes. Dans cette supposition que nous avons déjà réfutée & que nous examinerons de nouveau ci-après , il s'en suivroit seulement qu'Hésiode a fondé l'histoire de sa Théogonie sur une fausse tradition ; mais on n'en pourroit rien conclure contre la thèse générale que nous soutenons. Il ne seroit pas moins constant que les Dieux de la mythologie sont des Intelligences occupées à conduire toute la nature , ou comme parloient

les Grecs, des démons, des Génies, & non pas des hommes. Tel est le point essentiel qui est la base de nos remarques & qu'il est important d'établir. Nous allons en donner les preuves, nous en examinerons ensuite les conséquences.

CHAPITRE III.

Première preuve du système que l'on vient d'exposer, le témoignage des Auteurs sacrés.

UN des principaux avantages que nous trouvons dans l'opinion que nous avons embrassée, c'est qu'elle nous paroît conforme à ce que les livres saints nous enseignent sur l'origine & les progrès de l'idolâtrie. Cette matière est traitée avec toute l'exactitude possible dans le livre de la Sagesse. On y apprend 1°. que les Payens n'ayant pas su reconnoître le Seigneur dans ses ouvrages, ont pris pour des Dieux les élémens & les diverses parties de la nature, le feu, l'air, les vents, les astres, les eaux ou la mer, le soleil, la lune, & les ont envisagés faussement comme les seuls gouverneurs du monde. Chap. 13, v. 1 & 2. *Non potuerunt intelligere eum qui est, neque ex operibus attendentes agnoverunt*

quis esset artifex : sed aut ignem , aut spiritum , aut citatum aërem , aut gyrum stellarum , aut nimiam aquam , aut solem & lunam , rectores orbis terrarum Deos putaverunt. 2°. Qu'ils ont représenté ces Divinités prétendues par des statues qu'ils ont appelées des Dieux , auxquelles ils ont adressé leurs vœux , leur encens , leurs sacrifices , comme si le bois & la pierre eussent été capables de les entendre & de leur donner du secours. Ibid. v. 10. & suiv. Appellaverunt Deos , opera manuum hominum. . . . similitudines animalium , aut lapidem inutilem operum manus antiquæ ; aut si quis artifex faber de sylva lignum secuerit . . . & assimilet illud imagini hominis aut alicui ex animalibus illud comparet & votum faciens pro sanitate infirmum deprecatur , & pro vita rogat mortuum , & in adjutorium inutilem invocat. 3°. Qu'ils ont honoré de même l'image des personnes qui leur étoient chères , d'un fils dont ils avoient pleuré la mort , d'un Prince dont ils éprouvoient les bienfaits ; que ces nouvelles idoles ont reçu un culte comme les premières , & sont ainsi devenues des Dieux. Chap. 14. v. 15 & suiv. Acerbo enim luctu dolens pater citò sibi rapti filii fecit imaginem ; & illum qui tunc quasi homo mortuus fuerat , nunc tanquam Deum colere cæpit evidentem imaginem regis quem honorare vo-

lebant fecerunt, ut illum qui aberat, tanquam præsentem colerent. 4°. Qu'à ce culte impie l'on a mêlé encore des crimes abominables, des sacrifices de sang humain, des mysteres nocturnes, l'impudicité, l'adultere, le mensonge, le parjure; qu'ainsi l'idolâtrie est devenue la source & le comble de tous les maux. Ibid. v. 22 & suiv. Aut enim filios suos sacrificantes, aut obscura sacrificia facientes, &c. infandorum enim idolorum cultura omnis mali causa est, & initium & finis.

L'Auteur sacré distingue donc quatre degrés dans l'idolâtrie. 1°. Le culte des différentes parties de la nature. 2°. L'usage des statues ou des symboles, pour les représenter. 3°. L'honneur rendu aux hommes & à leurs images. 4°. Les sacrifices & les crimes dont ils étoient accompagnés. Le point capital est que cette doctrine s'accorde avec les auteurs profanes pour nous apprendre que le polythéisme a commencé par adorer les différentes parties de la nature que l'on a cru animées, & que ce culte a précédé celui des hommes ou des héros. Mais elle est directement opposée aux différentes opinions des Mythologues, qui prennent les principaux Dieux des Payens, pour des Rois d'Egypte ou de Thessalie, pour les anciens Patriarches, ou pour des symboles de l'Écriture Egyptienne. 6. 2.

S. 3.

Les Savans , prévenus pour le sens historique des fables , ont beaucoup insisté sur le troisième passage que l'on vient de citer , ils en ont conclu que la première idolâtrie avoit été le culte rendu aux morts. Mais il n'y a qu'à suivre le texte du Sage & en remarquer la progression. Au commencement du chap. 13 , il parle du culte rendu aux différentes parties de la nature & aux symboles faits pour les représenter : ce n'est qu'au milieu du chapitre 14 , qu'il fait mention de l'honneur rendu aux morts & à leurs images. Voilà donc deux espèces d'idoles clairement distinguées ; les unes ont été les Dieux naturels représentés sous des figures d'hommes , d'animaux ou de pierres brutes ; les autres , le portrait des morts que l'on vouloit honorer. Reste à savoir lesquelles ont été les premières ; il est naturel sans doute que l'on ait représenté les hommes sous leur propre image , avant que l'on ait peint les Dieux sous la figure des hommes , qu'ainsi les idoles humaines aient précédé celles des Dieux : mais avant que d'honorer ceux-ci par des statues , on les adoroit déjà sous des symboles d'animaux & de pierres taillées grossièrement : *similitudines animalium aut lapidem inutilem opus manûs antiquæ*, ch. 13, v. 10. Les idoles n'ont pas été dès le commencement : *Neque enim erant ab initio*, ch. 14, v. 13. On les a introduites dans

la suite des temps , par un usage criminel qui s'est fortifié peu à peu : *Deinde interveniente tempore convalescente iniquâ consuetudine*, v. 16. C'est donc mal prendre le sens de l'Écriture , que de nous donner les idoles humaines comme la source première de l'idolâtrie , puisque le culte des êtres naturels & de leurs symboles grossiers , avoit déjà précédé.

Mais , dira-t-on , le Sage enseigne que *le commencement de la fornication ou de l'idolâtrie , est la recherche des idoles*, ch. 14 , v. 12. Cela est vrai de l'idolâtrie humaine , poussée à l'excès , accompagnée de débauches & de crimes , de l'idolâtrie telle qu'elle étoit déjà au siècle du Sage ; mais elle avoit été précédée par un culte moins criminel , quoiqu'il fût inexcusable , par le culte des êtres naturels & de leurs symboles , ch. 13 , v. 6 , 7 & 8. Ce culte qu'on appelle fétichisme , subsiste encore aujourd'hui chez des peuples qui n'ont jamais eu l'adresse de tailler une statue : & c'est incontestablement la première idolâtrie. En lisant attentivement ces deux chapitres de la Sagesse , on se convaincra que l'auteur sacré , comme tous les écrivains profanes dont nous verrons bientôt les témoignages , a distingué nettement deux espèces de Dieux : les principaux , les plus anciens , & le plus grand nombre , sont les différentes parties de la nature que l'on croyoit animées , les derniers

font les héros divinifiés. On les représenta les uns & les autres, & ces représentations furent également adorées; mais jamais on ne prouvera que le culte des héros & de leurs images ait fait abandonner le culte des Dieux plus anciens & de leurs symboles.

§. 4. Il est à propos de remarquer encore que l'auteur sacré nous indique en passant, la source du culte rendu aux animaux par les Egyptiens; c'étoient autant de symboles des Dieux naturels; car il y auroit eu de la folie à choisir des animaux pour représenter des hommes. Cette seule observation nous fait entrevoir le véritable objet de la Religion Egyptienne, sur lequel on a tant disputé, & dont nous parlerons ci-après.

§. 5. Le Sage confirme la même doctrine, ch. 15, v. 17. L'homme, dit-il, est un être supérieur aux Dieux qu'il adore: il est vivant quoique sujet à la mort, pour eux ils n'ont jamais vécu. *Melior est ipse his quos colit, quia ipse quidem vixit cum sit mortalis, illi autem nunquam.* Paroles qui ne seroient pas exactement vraies, si les principaux Dieux des Payens ou le plus grand nombre avoient été des hommes.

§. 6. Le Psalmiste nous apprend la même chose, Ps. 95, 2. Il ne dit point que les Dieux des nations sont des hommes, mais que ce sont des démons ou Génies, c'est-à-dire, de

prétendues Intelligences occupées à conduire l'univers : *Omnes Dii gentium Dæmonia*. Quand il parle de l'idolâtrie des Chananéens , dont les Israélites s'étoient rendus coupables , il dit qu'ils ont sacrifié leurs enfans aux Démons : *Pf. 105 , 37. Immolaverunt filios suos & filias suas Dæmoniis*. Cette expression si souvent répétée dans l'Écriture , n'a jamais signifié les ames des morts ; & il est aussi impossible de la concilier avec les diverses opinions des Savans , que la doctrine du livre de la Sagesse. Bientôt nous verrons que les profanes s'expriment de même.

Enfin Moÿse nous fait assez comprendre quels étoient les Dieux des Egyptiens & des Chananéens , par les termes dont il se sert pour préserver les Israélites de l'idolâtrie. Il leur défend , *Exode 20 , v. 4 , & Deut. 5. 6* , de faire des idoles ni aucune représentation de ce qui est dans le ciel , sur la terre , ou dans les eaux pour l'adorer. Si les Egyptiens ou les Chananéens avoient adoré des hommes , est-il à présumer que Moÿse n'eût rien dit de cette espèce de culte ?

9. 7.

Il leur répète la même défense , *Deut. 4. 15* : « Lorsque le Seigneur , leur dit-il , vous a parlé sur la montagne d'Horeb , au milieu des flammes , il ne s'est montré sous aucune figure , de peur que séduits par cette apparence , vous ne vous fissiez quelque

» statue ou quelque image de mâle ou de fe-
 » melle , d'animaux , d'oiseaux , de reptiles
 » ou de poissons : de peur encore qu'élevant
 » vos yeux vers le ciel , & frappés de la beau-
 » té du soleil , de la lune & des astres , vous
 » ne fussiez assez insensés pour adorer des
 » créatures que Dieu a formées pour l'utilité
 » de tous les peuples de la terre ». Il ne dé-
 fend en aucun endroit d'adorer des hommes
 vivans ou morts , ni de rendre un culte à
 leur image : preuve certaine que du temps
 de Moysé cette espèce d'idolâtrie n'étoit
 point encore en usage parmi les Egyptiens
 ni les Chananéens.

§. 8. Puisque l'Auteur du livre de la Sagesse est
 le premier des écrivains sacrés qui en parle ,
 nous devons conclure que le culte des hom-
 mes & de leurs images , s'est introduit pen-
 dant les 450 ans qui se sont écoulés depuis
 Moysé jusqu'à Salomon. Selon le système
 des Mythologues historiens , les colonies d'E-
 gypte & de Phénicie l'ont communiqué aux
 Grecs dès le temps d'Abraham , c'est-à-dire ,
 plus de 900 ans avant le regne de Salomon.
 Il est évident que cette supposition est con-
 traire à l'histoire sainte.

§. 9. Un Auteur célèbre de nos jours qui s'est
 fait un plan de contredire en tout les écri-
 vains sacrés , a prétendu que l'on accusoit
 mal à propos d'idolâtrie les Grecs , les Ro-

mains, les Egyptiens & les autres peuples
 anciens. Selon lui, « dans toute l'antiquité
 » il n'y a pas un seul fait d'où l'on puisse
 » conclure que les idoles fussent adorées &
 » que le culte fût adressé à une statue; il y a
 » mille témoignages que les sages abhor-
 » roient non-seulement l'idolâtrie, mais en-
 » core le Polythéisme; il soutient que les
 » Payens n'étoient pas plus idolâtres que
 » nous qui représentons par des images l'ob-
 » jet de notre culte (a) ».

Nous avons réfuté dans un autre Ouvrage
 ces assertions fausses & téméraires (b). Nous
 avons prouvé que les sages du Paganisme,
 les législateurs, les philosophes, loin d'ab-
 horrer le Polythéisme ni l'idolâtrie, les ont
 soutenus de toutes leurs forces. Nous avons
 fait voir par des témoignages formels, que
 selon l'opinion constante & universelle des
 Payens, les Dieux ou Génies résidoient dans
 leurs statues dès qu'elles étoient consacrées.
 L'Auteur le reconnoît lui-même & prend la
 peine de se réfuter. « L'opinion régnante,
 » dit-il, étoit que les Dieux avoient choisi
 » certains autels, certains simulachres, pour
 » y venir résider quelquefois, pour y donner
 » audience aux hommes, pour leur répon-

(a) Dict. Philos. art. *Idoles, Idolâtrie.*

(b) Apol. de la Relig. Chrét. tome 1, c. 7, §. 59

» dre ». Le culte étoit donc adressé à la statue comme symbole, comme demeure, comme gage de la présence du Dieu que l'on invoquoit. A-t-on jamais entendu autre chose sous le nom d'*Idolâtrie*? Nous avons montré la différence essentielle qu'il y a entre ce culte & celui que nous rendons aux images de Dieu & des Saints. Dieu & les Saints ne sont ni des êtres imaginaires, ni des personnages vicieux; jamais nous n'avons rêvé qu'ils vinssent habiter dans les images qui les représentent, & nous ne croyons pas les honorer par des crimes.

§. 10. L'opinion des Payens sur la présence des Dieux dans leurs simulachres, est une nouvelle preuve que ces Dieux n'étoient point des hommes dont on eût fait l'apothéose. On ne croyoit point que les ames des morts habitassent dans les statues, mais autour des tombeaux, dans les Champs-Elysées, dans l'isle Achillé ou ailleurs; pour avoir commerce avec elles, il falloit les évoquer par des sacrifices & des enchantemens; au lieu que l'on conversoit immédiatement avec les Dieux dans leurs temples & aux pieds de leurs autels. Nous aurons encore occasion de toucher ce point dans la suite.

Les Peres de l'Eglise, sur-tout les plus anciens, ont parlé des divinités du Paganisme & de leur culte, comme les écrivains
sacrés,

sacrés. Saint Clément d'Alexandrie qui con-
 noissoit très-bien l'antiquité, a distingué
 clairement les divers objets de l'idolâtrie &
 les différentes imaginations des Payens.
 « Les uns, dit-il, regardant les astres & ad-
 » mirant leur cours, en ont fait des Dieux ;
 » ainsi les Indiens ont adoré le soleil ; les
 » Phrygiens, la lune ; les autres cueillant
 » avec plaisir les fruits qui naissent de la
 » terre, ont fait une divinité du bled qu'ils
 » ont appelée Cérès, & une de la vigne qu'ils
 » ont nommée Bacchus. D'autres craignant
 » les châtimens, les peines, les miseres &
 » les calamités, ont feint des divinités qui
 » les envoyoit aux hommes ou qui les
 » en préservoient ; quelques philosophes sui-
 » vant les idées des Poëtes, ont divinisé les
 » passions, telles que la mort, l'espérance,
 » la joie ; d'autres ont mis les vertus au rang
 » des Dieux & leur ont donné des figures.
 » Hésiode & Homere, enseignant une géné-
 » ration de Dieux & décrivant leurs actions,
 » ont donné cours à une nouvelle théologie.
 » Enfin, le commun des hommes a fait des
 » Dieux de ceux dont ont croyoit avoir reçu
 » quelque bienfait (a) ».

Il est clair que, selon ce Pere, le plus
 grand nombre des divinités payennes & les

(a) Orat. Exhort. ad Gentes, I. part.

plus anciennes étoient les différentes parties de la nature, les phénomènes, ou les passions de l'homme personnifiées; que les héros bienfaiteurs de l'humanité sont les derniers objets auxquels l'antiquité ait accordé les honneurs divins. Saint Justin, Athénagore, Tatien, Saint Théophile dans sa lettre à Autolycus, pensent de même; ils disent que les Dieux des Payens étoient des démons ou Génies & les éléments.



CH A P I T R E I V.

Seconde preuve du même système, le sentiment des Philosophes & des Poètes.

DANS un siècle où il est si commun de trouver des esprits prévenus contre l'autorité de l'histoire sainte, on exige d'autres témoignages pour appuyer les faits anciens. Mais si nous parvenons à montrer que les Philosophes & les Poètes grecs ont parlé comme les Auteurs sacrés sur l'origine de l'idolâtrie & sur son véritable objet, il y a lieu d'espérer que cette conformité pourra faire impression.

§. 1. Or, en premier lieu, les Philosophes ont enseigné constamment que les Dieux anciens & principaux du Paganisme n'étoient autre chose que les différentes parties de la

Senti-
mens des
Philoso-
phes.

nature animées. C'est le sentiment que l'Épicurien Velleius attribue à Chrysipe, chef des Stoïciens, dans le premier livre de Cicéron de la nature des Dieux (a); c'est ce que soutient Balbus, Philosophe de la même secte, dans le livre second; son discours peut servir de commentaire à ce que nous avons cité des livres saints, & à la doctrine d'Hésiode. Une courte analyse en convaincra le lecteur.

Balbus enseigne, n. 20 & suiv. que le monde étant animé & doué d'intelligence, est Dieu; n. 30, qu'il y a de la raison & du sentiment dans toutes les parties de la nature; n. 39 & 42, que les astres sont animés & raisonnables, conséquemment autant de Divinités; n. 60, que l'on a donné le nom de *Dieux* aux bienfaits de la nature & à tout ce qui paroît excellent; n. 63 & suiv. que des raisons physiques ont fait imaginer la plupart des Dieux, Saturne, Jupiter, Junon, Neptune, Cérès, Proserpine, Janus, Vesta, les Dieux Pénates, Apollon, Diane, Vénus; n. 70, que ces Dieux nés de la physique, transformés en hommes dans la suite, ont donné lieu aux fables & aux superstitions; n. 17 & 154, que le monde a été créé pour être la demeure des hommes & des Dieux;

(a) De nat. Deor. l. 1, n. 39.

n. 61 & 62, que l'on a aussi déifié les passions qui agitent violemment la nature, & les hommes qui ont fait du bien à leurs semblables, comme Hercule, &c.

§. 3. Velleius attribue encore la même opinion à Platon (a). « Pour ce qui regarde
 » Platon, dit-il, il faudroit un long discours
 » pour exposer ses variations sur cette ma-
 » tiere. Dans le Timée, il dit que le pere de
 » ce monde ne sauroit être nommé, & dans
 » ses livres des Loix, qu'il ne faut pas être
 » curieux de savoir proprement ce que c'est
 » que Dieu. Quand il prétend que Dieu est
 » incorporel, c'est nous parler d'un être in-
 » compréhensible & qui ne pourroit avoir ni
 » sentiment, ni sagesse, ni plaisir, attributs
 » essentiels aux Dieux. Il dit aussi, & dans
 » le Timée & dans les Loix, que le monde,
 » le ciel, les astres, la terre, les ames, les
 » Divinités que nous enseigne la Religion
 » de nos peres, il dit que tout cela est Dieu;
 » opinions qui, prises en particulier, sont
 » évidemment fausses, & prises toutes en-
 » semble, se contredisent prodigieuse-
 » ment ».

La prétendue contradiction que Velleius objecte à Platon, est imaginaire, & il ne lui fait qu'une objection frivole. Ce Philoso-

(a) *De nat. Deor.* l. 1. n. 30.

phe admettoit, comme l'on voit, un premier être spirituel, pere de ce monde, dont on ne peut dire le nom ni comprendre la nature; mais il admettoit en même temps des Intelligences subalternes qui gouvernoient les différentes parties de l'univers, qui en étoient comme l'ame & qui faisoient l'objet de la religion populaire: *quos Majorum institutis accepimus*. Il avoit tort sans doute de les nommer des Dieux, mais il ne se contredisoit pas. Il falloit être Epicurien déterminé, c'est-à-dire, matérialiste aveugle, pour objecter qu'un pur esprit seroit incapable de sentiment, de sagesse & de plaisir.

Dans le *Cratyle*, Platon fait dire à Socrate que les anciens Grecs ont eu les mêmes Dieux que les Barbares, le soleil, la lune, la terre, les étoiles, le ciel; a-t-on des preuves qu'il en aient changé?

Selon Aristote, les premiers Philosophes ont transmis à la postérité une doctrine fautive, que les corps célestes eux-mêmes étoient des Dieux, & que la Divinité renferme toute la nature des choses. Quant aux autres parties de notre Théologie, dit-il, on croit qu'elles ont été ajoutées pour mieux persuader la multitude & la porter à obéir aux Loix. C'est pour cette raison que l'on a dit que les Dieux ont une figure humaine ou ressemblent à certains animaux, & ce qui

s'ensuit. Si l'on sépare le principe originaire d'avec ces additions & que l'on s'en tienne à ceci, que les anciens ont cru *que les premières substances des choses étoient des Dieux*, on croira qu'ils ont parlé divinement sur ce sujet (a).

§. 4. Ce même systême est aussi celui qui paroïssoit le plus vraisemblable à Cicéron (b), comme il le témoigne à la fin du 3^e livre, & son suffrage est ici d'un grand poids; il avoit lû les Poètes, les Historiens, les Philosophes, ceux même que nous n'avons plus; il traite la question avec soin. Malgré les subtilités des Epicuriens, & les objections des Académiciens, au milieu des doutes & des difficultés qui l'arrêtoient, il semble persuadé comme Balbus, que parmi les Dieux; les uns étoient des êtres purement physiques, les autres des passions violentes de l'humanité, quelques-uns des hommes célèbres par leurs talens & leurs exploits.

§. 5. Enfin, M. l'Abbé Bannier convient qu'à l'exception des Epicuriens, c'étoit le sentiment commun de tous les Philosophes; nous en verrons de nouvelles preuves dans le chap. 7; mais il suppose que c'étoit

(a) Arist. Physic. cité par Blackwell, Lettres sur la Mythol. tome 1, p. 228.

(b) Varron pensoit de même. Voyez son Texte, ch. 9 §. 15.

une innovation à l'ancienne théologie des Payens (a). Plutarque nous atteste le contraire ; selon lui , Isis , Osiris , Typhon , les Géans & les Titans des Grecs , étoient plutôt des démons que des hommes : ainsi en ont jugé Pythagore , Platon , Xénocrate , Chrysispe , qui ont suivi en cela , dit-il , les opinions des vieux & anciens Théologiens (b). Diodore de Sicile nous apprend la même chose (c). Ce sont donc plutôt les Mythologues historiens qui ont innové en prenant tous ces personnages pour des hommes ; & il est singulier que l'on prétende être mieux instruits , après deux mille ans , d'une chose que les anciens Philosophes paroissent avoir examinée de près.

Leur opinion subsistoit encore à la naissance du Christianisme. Lorsque S. Paul voulut prêcher aux Athéniens la divinité de Jesus-Christ & sa résurrection ; les Epicuriens & les Stoïciens qui l'entendirent , crurent qu'il leur annonçoit de nouveaux démons ou Génies : *novorum daemoniorum videtur annuntiator esse* (d). §. 6.

« Pourquoi , dit l'Epicurien Celse , n'adoreroit-on pas les Génies ? ne font-ce pas

(a) Tome 1 , l. 1 , chap. 2 , p. 23.

(b) *De Iside Osir.* n. 11 & 12.

(c) Voyez son témoignage , chap. 7 , ci-après.

(d) *Act.* 17 , 18.

» eux qui administrent toutes choses selon
 » la volonté du souverain Dieu? Tout ce
 » qui se fait ou par Dieu, ou par les Anges,
 » ou par les Génies, ou par les ames des
 » héros, ne se fait-il pas selon les ordres
 » du Dieu souverain? chacun de ces Génies
 » n'a-t-il pas été préposé par le souverain
 » Dieu sur quelqu'espèce de Créatures, &
 » n'a-t-il pas reçu de lui le pouvoir de les
 » administrer? Est-ce donc que celui qui
 » honore le Dieu souverain, n'adore pas
 » avec raison celui à qui le souverain Dieu
 » a fait part de son pouvoir (a)? ou il ne
 » faut pas venir en ce monde, ou si l'on
 » y vient, il faut rendre graces aux Génies
 » qui président aux choses terrestres; il faut,
 » tant que nous vivons, leur offrir des pré-
 » mices & des prieres pour mériter leurs fa-
 » veurs (b). Car il seroit injuste de jouir des
 » choses dont ils ont la dispensation, sans
 » leur payer un tribut d'honneur (c) ».

Selon Julien, le Dieu souverain a ordon-
 né aux Dieux inférieurs de créer les hommes
 & les animaux (d). « En disant, continue-
 » t-il, que le souverain Dieu que nous ado-
 » rons comme le souverain Seigneur de tou-

(a) Orig. contre Celse, l. 7, n. 68.

(b) Orig. contre Celse, l. 8, n. 33.

(c) Ibid. n. 55.

(d) Dans S. Cyrille, l. 2.

ces choses, a commis un Dieu inférieur
 à chaque Nation pour en avoir soin, de
 même qu'un Roi commet un Gouver-
 neur à chaque province, nous pensons
 mieux que Moysé qui adore le Dieu d'une
 petite portion de la terre, comme le Créa-
 teur de toutes choses (a). Les Juifs, dit-il
 encore, sont religieux en partie, puisque
 le Dieu qu'ils adorent, est le Dieu très-
 puissant & très-bon, qui gouverne le mon-
 de visible & que nous adorons nous-mêmes
 sous d'autres noms, comme je ne puis en
 douter. Ainsi je ne saurois les blâmer de
 cet attachement à leurs Loix. Ils se trom-
 pent seulement en ce qu'ils lui rendent
 un culte exclusif & ne veulent point ado-
 rer les autres Dieux (b).

On voit par ces témoignages combien
 l'on peut se fier au Critique que nous avons
 réfuté dans le chapitre précédent, & qui sou-
 tient que les sages du Paganisme abhor-
 roient le Polythéisme. Sans doute il ne re-
 fusera pas de mettre Celse & Julien, au
 nombre des sages: il est vrai que leur sagesse
 ressembloit souvent à la folie.

S. Justin, Philosophe Platonicien, après
 sa conversion au Christianisme, n'avoit pas

(a) Ibid. l. 4.

(b) Julien, Lettre 63, à Théodore Pontife.

encore entièrement perdu les idées de son ancien Maître. Il croyoit que Dieu ayant créé l'univers, avoit confié aux Anges le gouvernement des différentes parties de la nature, que ces Esprits étant devenus amoureux des femmes, les avoient rendues meres des Génies que les Payens adoroient (a). C'étoit une erreur sans doute; mais on doit la pardonner à un Philosophe récemment éclairé des lumières de la foi, & qui a eu le courage de mourir pour elle. Toujours est-ce un témoignage que la croyance des Inteligences maîtresses de l'univers, avoit constamment persévéré dans les écoles de philosophie; que ce n'étoit point une opinion nouvelle, imaginée après la naissance du Christianisme pour sauver le ridicule de la Religion Payenne, & pour la justifier des reproches que lui faisoient les Peres de l'Eglise.

6. 8.

Bien plus, si nous voulons en croire un fameux Critique, le germe de cette opinion se trouve encore dans les divers systêmes de la philosophie moderne. En rapportant ses paroles, nous ne prétendons point approuver toutes ses réflexions. « Nous tournons en ridicule, dit-il (b), le systême des anciens Payens, leurs Naïades, leurs Oréades »

(a) Première Apologie, pag. 170.

(b) Bayle, Dict. Crit. Gaiques, Rem. D.

» leurs Hamadriades, &c. & nous sommes
 » très-bien fondés quand nous condamnons le
 » culte que l'on rendoit à ces êtres; car nous
 » savons par l'Écriture, que Dieu défend
 » tout culte de religion qui ne s'adresse
 » point à lui directement & uniquement (a).
 » Mais quand on se représente la raison de
 » l'homme abandonnée à elle-même & des-
 » tituée du secours de la révélation, on
 » comprend fort aisément, ce me semble,
 » qu'elle a dû se figurer ce vaste univers
 » comme pénétré par-tout d'une vertu très-
 » active, & qui savoit ce qu'elle faisoit. Or,
 » afin de donner raison de tant d'effets dif-
 » férens les uns des autres, & même con-
 » traire les uns aux autres, qui se voyent
 » dans la nature, il a fallu imaginer ou un
 » être unique qui diversifie son opération
 » selon la diversité des corps, ou un grand
 » nombre d'ames & d'Intelligences, pour-
 » vues chacune d'un certain emploi, & pré-
 » posées les unes aux sources des rivières,
 » les autres aux montagnes, les autres aux
 » bois, &c. Il y a eu des gens parmi les
 » Payens, qui, dans le culte de Cérès & de
 » Bacchus, n'ont prétendu honorer que
 » l'Être suprême, en tant qu'il produit les
 » grains & le vin. D'autres ont prétendu

(a) Cette proposition a besoin de correctif.

» vénérer l'Intelligence particuliere, qui;
» dans la distinction des charges du grand
» univers, avoit eu le département des terres
» ensemencées & des vignobles. Ce fonde-
» ment une fois posé, on ne fait plus où
» s'arrêter : le nombre des Dieux se multi-
» plie sans fin & sans cesse : on sacrifie à la
» peur, à la fièvre, aux bons vents & à la
» tempête : il s'éleve une hiérarchie dont les
» degrés sont innombrables ; les combinai-
» sons d'intérêts se diversifient à l'infini par-
» mi ces Intelligences qu'on ne voit pas,
» & que l'on admet pourtant comme des
» causes très-actives. La foi des intelli-
» gences préposées à divers emplois dans
» l'univers, est d'une aussi grande étendue
» que la croyance d'un Dieu ; car je ne pen-
» se pas que jamais peuple ait eu une reli-
» gion, sans reconnoître des Intelligences
» moyennes. Les Philosophes les plus sub-
» tils, celui que l'on nomme le Génie de la
» nature, les Cartésiens les plus pénétrants
» en ont reconnu. Les sectateurs d'Aristote
» en mettent par-tout encore aujourd'hui
» sans s'en bien appercevoir : car ils mettent
» dans tous les corps une forme substan-
» tielle, qui a pour son apanage un certain
» nombre de qualités avec quoi elle accom-
» plit ses desirs ; elle repousse l'ennemi & se
» conserve le mieux qu'elle peut dans son

» état naturel. N'est-ce point admettre dans
 » les plantes une Intelligence préposée à
 » faire végéter une partie de l'univers, en
 » agissant pour cette fin sous les ordres de
 » l'être suprême? Celui d'entre les Car-
 » tésiens qui a le plus fait valoir les volontés
 » simples & générales de Dieu, (Malle-
 » branche) insinue très-clairement en divers
 » endroits de ses livres, qu'il y a un très-
 » grand nombre de causes occasionnelles que
 » nous ne connoissons pas. Or, ces causes
 » occasionnelles ne sont autre chose que les
 » volontés & les desirs de certaines Intelli-
 » gences. Il en faut admettre par-tout où les
 » loix de la communication du mouvement
 » ne sont pas capables de produire certains
 » effets. Cela va loin : on ne peut compren-
 » dre qu'elles fussent à la construction d'un
 » navire ; personne ne fait difficulté d'avouer
 » que jamais le mouvement ne produiroit
 » une horloge sans la direction d'une Intel-
 » ligence particulière. Par conséquent, ces
 » loix-là sont incapables de produire la
 » moindre plante, le moindre fruit ; car il y
 » a plus d'artifice dans la construction d'un
 » arbre & d'une grenade, que dans celle d'un
 » navire. Il faut donc recourir à la direction
 » particulière d'une Intelligence pour la for-
 » mation des végétaux, & à plus forte raison
 » pour celle des animaux Encore un

» coup cela va loin & nous conduit à un
 » Génie qui préside à la fabrique des machi-
 » nes animées. Mais les minéraux, mais les
 » météores font-ils bien aisés à faire? n'y a-
 » t-il point beaucoup d'artifice dans leur
 » construction? plus qu'on ne pense. Les
 » Scholastiques, au lieu de Génie ou d'Intel-
 » ligence, se servent des mots de *forme subs-*
 » *tantielle, vertu plastique, &c.* mais les
 » noms n'y font rien ».

9. 9. Encore une fois, l'on ne garantit point la
 vérité de toutes ces réflexions: mais elles
 prouvent du moins qu'il y a dans l'humanité
 un penchant universel à croire des Intelli-
 gences préposées aux différentes parties de
 la nature; & cette inclination doit être en-
 core plus forte & plus marquée dans le peu-
 ple, que chez les Savans & les Philosophes.
 Il est donc très-vraisemblable qu'elle a été
 chez toutes les Nations, la source du Poly-
 théisme.

Une nouvelle observation qui confirme la
 précédente, c'est que les enfans s'imaginent
 que les objets dont ils sont environnés, pen-
 sent & ont du sentiment comme eux. Toutes
 les fois que par étourderie ils viennent à se
 blesser, on les voit se fâcher, frapper une
 table, une chaise, le plancher ou tel autre
 corps qui a contribué au mal qu'ils souffrent
 ou à une chute qu'ils ont faite. Par la réfle-

tion , par l'expérience , par les leçons qu'on leur fait , ils guérissent peu à peu de cette folie naturelle ; mais un sauvage pourroit la conserver toute sa vie. Les hommes non instruits par la société ne sont que des enfans.

Enfin les Philosophes qui ont embrassé le matérialisme , ont affecté de rapporter à la même cause les premières idées que les peuples ignorans & grossiers se sont formées de la Divinité. « L'homme , d'après lui-même , » prête une volonté , de l'intelligence , du » dessein , des projets , des passions , en un » mot des qualités analogues aux siennes , » à toute cause inconnue qu'il sent agir sur » lui. Dès qu'une cause visible ou supposée » l'affecte d'une façon agréable ou favorable » à son être , il la juge bonne & bien intentionnée pour lui : il juge au contraire que » toute cause qui lui fait éprouver des sensations fâcheuses , est mauvaise par sa nature » & dans l'intention de lui nuire. Il attribue » des vuës , un plan , un système de conduite » à tout ce qui paroît produire de soi-même » des effets liés , agir avec ordre & suite , opérer constamment les mêmes sensations sur » lui. D'après ces idées que l'homme emprunte toujours de lui-même & de sa propre façon d'agir , il aime ou il craint les objets qui l'ont affecté ; il s'en approche avec » confiance ou avec crainte , il les cherche ou

» il les fuit, quand il croit pouvoir se souf-
 » traire à leur puissance. Bientôt il leur parle,
 » il les invoque, il les prie de lui accorder
 » leur assistance, ou de cesser de l'affliger ; il
 » tâche de les gagner par des soumissions,
 » par des bassesses, par des présens auxquels
 » il se trouve lui-même sensible ; enfin il
 » exerce l'hospitalité à leur égard, il leur
 » donne un asyle, il leur fait une demeure &
 » leur fournit les chosesq u'il croit devoir leur
 » plaire le plus, parce qu'il y attache lui-mê-
 » me un très-grand prix. Ces dispositions ser-
 » vent à nous rendre compte de la formation
 » de ces *Dieux tutélaires* que chaque hom-
 » me se fait dans les nations sauvages & gros-
 » sieres. Nous voyons que des hommes sim-
 » ples regardent comme les arbitres de leur
 » sort des animaux, des pierres, des substan-
 » ces informes & inanimées, des fétiches
 » qu'ils transforment en Divinités, en leur
 » prêtant de l'intelligence, des desirs & des
 » volontés (a) ».

Ces réflexions sur la marche naturelle de
 l'esprit humain, sur le penchant invincible
 des ignorans à supposer de l'intelligence à
 toute cause qui paroît animée & qui agit d'u-
 ne maniere uniforme, sont vraies dans le
 fond. Mais les matérialistes en tirent une con-

(a) Syst. de la Nat. tome 2, c. 1, p. 11 & 12.

séquence très-fausse, lorsqu'ils concluent que telle est la source de toutes les idées religieuses des hommes, que tous les peuples ont procédé de cette manière, ont commencé par être Polythéistes & Idolâtres. Le fait contraire est prouvé par tous les monumens de l'histoire sacrée & profane. La première religion du genre humain a été le culte d'un seul Dieu, & il l'avoit reçue de Dieu même au moment de la création. C'est après la dispersion des hommes que les différentes peuplades sont tombées dans l'ignorance & la barbarie, ont oublié les leçons de leurs peres, & se sont livrées à l'erreur par le procédé que l'on vient d'exposer. Ce n'est point ici le lieu d'entrer plus avant dans cette discussion (a).

En second lieu, les Poètes plus attentifs que les Philosophes à se conformer aux idées populaires, ne nous représentent les Dieux que comme des Démons ou Génies; chez les Tragiques, les noms *Θεός* & *Δαίμων* sont parfaitement synonymes, on pourroit en apporter cent exemples; & ils ne disent rien qui puisse faire soupçonner qu'ils aient regardé les Dieux comme des hommes qui avoient autrefois vécu sur la terre. Il est évident par la manière dont ils font parler leurs personnages, qu'ils ont cru le monde peuplé

§. 10.
Sentimens des Poètes.

(a) Voyez l'Examen du Matérialisme, tome 2, c. 2.

de Démons ou de Génies, les uns bons, les autres mauvais, auxquels ils ont attribué tous les événemens heureux ou malheureux; & l'on doit présumer qu'ils ont suivi en cela l'opinion la plus universellement répandue.

Dans l'Œdipe de Sophocles, acte 1, la peste qui ravageoit la ville de Thebes, est attribuée à un Génie, le Chœur conjure Minerve & Jupiter de l'exterminer. « Mettez en » fuite cette divinité barbare, ce Mars exter- » minateur, qui, plus redoutable que le » Dieu des combats, nous fait impitoyable- » blement périr..... Grand Jupiter, écrasez » ce Génie de vos foudres (a) ». Eschyle, dans sa tragédie des Sept Chefs devant Thebes, suppose Etéocle & Polynice, animés par un noir Génie qui les acharnoit l'un contre l'autre (b).

Dans l'Electre d'Euripide, acte 4, Oreste incertain s'il doit commettre un parricide ordonné par Apollon, s'écrie : « Ah! si c'étoit » un mauvais Démon qui m'eût trompé sous » la forme d'un Dieu (c) ». Dans l'Hyppolite du même, acte 4, le Chœur invoque le Génie tutélaire de la maison de Thésée (d). Electre, dans la tragédie de son nom chez

(a) Théâtre des Grecs, tome 1, pag. 266.

(b) Tome 3, p. 251.

(c) Tome 2, p. 49.

(d) Ibid. p. 236.

Sophocles , invoque les Dieux de sa famille.

Iphigénie en Tauride , acte 3 , s'explique ainsi au sujet d'un rêve : « Vous , Génies , que » que l'on appelle savans , votre science n'est » pas moins vaine que les songes. Je le vois , » l'erreur est le partage des Dieux aussi-bien » que des foibles hommes (*a*) ».

Dans les Troyennes , acte 4 , Hécube fait cette apostrophe singulière à Jupiter : « Puis- » fant moteur de l'univers , vous dont la terre » même est le trône ; être impénétrable à nos » lumières , qui que vous soyez , soit une na- » ture nécessaire , soit l'esprit des mortels , je » vous adore. C'est vous dont l'équité par des » routes secrètes conduit les choses humai- » nés à ses fins (*b*) » . Si Jupiter avoit été regardé comme un homme , y auroit-il rien de si ridicule que ce langage ?

Delà , l'usage familier à tous les héros tragiques de raconter leurs infortunes au ciel , au soleil , en leur adressant la parole , d'invoquer cet astre & les autres parties de la nature , comme la terre & la nuit , de les prendre à témoin dans les sermens , de jurer par le soleil , par l'air , &c. Ces coutumes se feroient-elles introduites , si l'on n'avoit pas cru ces différens êtres animés ?

(*a*) Tome 3 , pag. 40.

(*b*) Théâtre des Grecs , tome 4 , p. 521.

Homere , le maître & le modèle de tous les Poètes , avoit donné l'exemple de ces manieres de parler. Dans l'Iliade , le sommeil exige un serment de Junon , il la fait jurer non-seulement par le styx , mais encore par la terre & par la mer , *afin* , dit-il , *que nous ayons pour témoins tous les Dieux infernaux qui sont avec Saturne* ; ce sont ceux que le Poëte appelle ensuite les Titans (*a*). Il n'est donc pas surprenant que Jesus-Christ ait défendu ces sortes de sermens dans son Evangile (*b*). Ils pouvoient être regardés alors comme un acte d'idolâtrie. Junon dit dans le même poëme que tous les Dieux sont nés de l'océan & de Téthys (*c*).

Dans l'Odyssée, Homere parlant du soleil , dit qu'il voit & entend toutes choses (*d*). Il lui rend ses hommages dans une hymne particuliere , il fait la même chose à la lune ; & dans une autre adressée à la terre , il appelle celle-ci , la mere des Dieux , l'épouse du ciel lumineux (*e*). Se persuadera-t-on que le Poëte ait voulu nous faire regarder le ciel , la terre , le soleil , la lune , la mer , l'océan , le sommeil , comme des hommes parvenus à la Divinité ?

(*a*) Iliad. l. 14. v. 270 & 279.

(*b*) Matth. 5. 34.

(*c*) Iliad. l. 14, v. 302.

(*d*) Odyss. l. 12, v. 323.

(*e*) Hymnes d'Homere à la suite de l'Odyssée.

Un simple coup d'œil jetté sur Hésiode, §. 12^e suffit pour nous convaincre qu'il n'a pas pensé autrement que les autres. Au lieu d'une Théogonie, il nous donne réellement une Cosmogonie, c'est-à-dire, la généalogie des différentes parties de la nature, telle que les anciens la concevoient. En faut-il davantage pour juger de quelle espèce étoient les Divinités du Paganisme ? Cette observation que plusieurs Savans ont déjà faite, auroit dû détromper ceux qui prétendent trouver l'histoire des hommes dans les fables des Dieux.

CHAPITRE V.

Troisième preuve ; la Mythologie des Romains & ce qu'elle avoit ajouté à celle des Grecs.

LES Romains avoient reçu des Grecs, §. 1. leurs principaux Dieux & le fond de leur religion ; mais à ces Divinités empruntées ils en ajoutèrent un grand nombre d'autres : la manière dont ces nouveaux personnages furent imaginés, semble nous indiquer la source d'où les Grecs avoient tiré les leurs. Sans doute ces deux peuples furent dirigés par le même esprit, & leur culte d'ailleurs si ressemblant, s'adressoit aux mêmes objets. Ce

que l'Histoire nous apprend de l'origine de quelques-uns, suffit pour nous faire juger des autres.

- §. 2. L'an de Rome 364, Cédicius, homme du peuple, vint dire aux Tribuns, que marchant seul la nuit dans la rue neuve, il avoit entendu une voix plus forte que celle d'un homme qui lui avoit annoncé d'aller avertir les Magistrats, que les Gaulois approchoient; comme Cédicius étoit un homme sans nom, & que d'ailleurs les Gaulois étoient une Nation fort éloignée, & par cette raison inconnue, on ne fit aucun cas de cet avis. Cependant l'année d'après, Rome fut prise par les Gaulois. Après qu'on fut délivré de ces ennemis, Camille pour expier la négligence qu'on avoit eue, en ne faisant point attention à la voix nocturne, fit ordonner qu'on éléveroit un temple en l'honneur du Dieu Aïus-Locutius, dans la rue neuve, au même endroit où Cédicius disoit l'avoir entendu. « Ce Dieu, » dit plaisamment Cicéron, lorsqu'il n'étoit » connu de personne, parloit & se faisoit entendre; ce qui l'a fait appeller Aïus-Locutius. Mais depuis qu'il est devenu célèbre, » qu'on lui a érigé un autel & un temple, il » a pris le parti de se taire & de devenir » muet (a) ». Que l'histoire soit vraie ou

(a) *De Divin.* l. 2.

fausse, les conséquences sont égales; on jugea qu'une voix si singulière & qui avoit prédit l'avenir, venoit d'un Génie ou d'un Dieu attentif à la conservation de Rome, & qu'il convenoit de lui décerner un culte par reconnaissance (a).

Annibal, campé sous les murs de Rome; étoit prêt d'en faire le siège; frappé tout-à-coup d'une terreur panique, il renonce à l'entreprise, il s'en retourne sur ses pas, Rome est sauvée. Un événement si extraordinaire pouvoit-il venir d'ailleurs que d'un Dieu chargé de veiller au salut de la ville? on lui bâtit une chapelle sous le nom de *Rediculus*, le Dieu qui fait retourner (b).

Rome délivrée de la vengeance de Coriolan, par les prières de Véturie & des Dames Romaines, reconnoît dans ce bienfait l'assistance d'une Divinité tutélaire; on consacre un temple à la fortune des Dames: *Fortunæ muliebri* (c).

Tullus Hostilius est abandonné par ses alliés au commencement d'un combat; craignant que ses troupes ne fussent découragées par cette trahison imprévue, il fait vœu de bâtir des temples à la crainte & à l'effroi pour

(a) Plutarque, vie de Camille.

(b) Festus, au mot *Rediculus*.

(c) Tite-Live, l. 5. Aulugelle, l. 16, c. 17.

les empêcher d'exercer leur pouvoir sur son armée (a).

§. 3. Ainsi dans tous les événemens singuliers, Rome créa de nouvelles Divinités; l'admiration & la reconnoissance, l'intérêt & la crainte, passions inquiettes & faciles à émouvoir, ne tarderent point de les multiplier à l'infini.

On en supposa pour diriger tous les événemens considérables; toutes les fonctions de la vie, pour présider à tous les travaux, à tous les sentimens de l'humanité, pour être présens dans tous les lieux. Les Grecs n'avoient pas compris qu'un seul Dieu pût suffire à gouverner tout l'univers; les Romains ne conçurent pas mieux que les Dieux des Grecs fussent capables de prendre tant de soins différens; on leur donna des substituts pour les décharger du détail.

§. 4. 1°. Outre la fortune, dont le culte fut toujours pompeux à Rome, on y adora le Dieu *Bonus Eventus*, l'occasion, la nécessité, les Dieux préservateurs *Dii averrunci*, la Déesse *Pellonia*, la Renommée, la Victoire.

§. 5. 2°. Dans la Grèce, Junon, Latone, Hécate étoient chargées de présider à la naissance des enfans; l'imagination vive & peureuse

(a) Tite-Live, l. 2.

des Dames Romaines, ne fut point satisfaite d'un si petit nombre de Divinités tutélaires. On établit un Dieu *Vitumnus*, pour protéger toute la vie; *Hymen & Jugatinus*, pour avoir soin des mariages; *Egeria* ou *Eugeria*, pour veiller sur la grossesse; *Natio. Natura. Partula. Partunda. Dii nixii*, pour soulager les femmes en travail; *Genius & Genita Mana*, pour conserver l'enfant & diriger sa destinée; *Levana*, pour engager son pere à le relever de terre ou à le reconnoître; *Cunina*, pour garder son berceau; *Vagitanus*, pour l'empêcher de pleurer; *Rumilia*, pour donner du lait à la nourrice; *Nundina*, pour inspirer le nom qu'on devoit lui donner le neuvième jour; *Edusa & Pota*, pour le faire manger & boire; *Ossilago. Ossipanga*, pour former & fortifier ses membres; *Statilinus*, pour l'affermir sur ses pieds; *Fabulinus*, pour lui apprendre à parler; *Fascinus & Paventia*, pour le préserver des maléfices & de la peur; *Juventa*, pour le conduire pendant sa jeunesse; *Orbona*, pour protéger les orphelins. La plûpart de ces personnages sont féminins, parce qu'ils ont été forgés par des femmes, & pour aider celles-ci dans leurs occupations. Elles révéroient encore les Génies spécialement affectionnés à leur sexe; sous le nom de *Junones* ou *Deæ Matres*; *Comus*, pour conserver leur beauté; *Viri-*

placa, pour se raccommo-der avec leurs ma-
ris.

Les Romains, non moins superstitieux que leurs épouses, avoient un Dieu *Domiducus*, sous les auspices duquel ils les conduisoient chez eux; *Domitia*, qui inspiroit l'économie aux meres de famille; & plusieurs autres dont les fonctions n'étoient pas fort honnêtes, comme *Deus Crepitus*, &c. (a). *Nænia*, *Libithina*, *Morta*, étoient les Dées-
ses des funérailles.

Il est clair que tous ces Dieux, enfans de l'imagination, avoient été formés sur le modèle de ceux des Grecs, & que la même cause avoit donné naissance aux uns & aux autres.

§. 6. 3°. La multitudes des accidens auxquels sont exposés les fruits de la terre, & les divers obstacles qui empêchent souvent les travaux des Laboureurs, ne pouvoient manquer de rendre les peuples des campagnes excessivement craintifs, & de multiplier parmi eux les dévotions arbitraires. Ceux de la Grèce se contentoient d'honorer Bacchus & Cérès, Mercure & Minerve; ceux d'Italie inventerent d'autres Divinités, & leur assignerent à chacune son emploi particulier. *Palès* & *Rurina* présidoient en général aux champs

(a) S. Aug. l. 6, de Civ. Dei, c. 9.

& aux pâturages; *Redarator*, *Vervactor*, *Occator*, à la charrue & au labourage; *Sterculius*, aux engrais; *Sator*, *Sera*, *Scia*, *Segetia*, *Imporcitor*, aux semailles; *Runcina* & *Sarritor*, au sarclage. On invoquoit *Nodinus*, quand le chaume commençoit à se nouer; *Patella*, quand l'épi se formoit; *Robigo* ou *Rubigo*, quand on craignoit la rouille; *Lactucina*, quand le grain étoit en lait; *Messia* ou *Metina*, lorsque la moisson approchoit; *Deverra*, quand on nettoyoit la grange; *Volutrina*, quand on vannoit le blé; *Mola*, quand on le faisoit moudre; *Tuteli-na*, pour le conserver; *Vacuna*, quand les travaux étoient finis. *Pomona* & *Fructesca* veilloient sur les fruits; *Mellona*, sur le miel & sur les abeilles; *Hippona* ou *Epona*, sur les chevaux; *Puta*, sur la taille des arbres; *Intercidona*, sur la coupe des bois. *Spinensis Deus* étoit chargé d'empêcher les épines de croître; *Terminus*, de s'opposer aux usurpations des voisins; *Furina* ou *Laverna*, d'écarter les voleurs; *Hostilina*, *Pellonia*, *Populonia*, d'arrêter les incursions des ennemis; *Stata*, de prévenir les incendies. On honoroit encore *Februa* & *Lua*, Déesse des expiations; *Vejovis* ou *Vedius*, Divinité mal-faisante; *Sirena*, la Déesse des étrennes ou des profits imprévus: on sacrifioit aux saisons, aux vents, aux tempêtes. Ce procédé

nous ramene à l'idée que les Grecs s'étoient d'abord formée de leurs Dieux; c'étoit autant d'Intelligences occupées à les délivrer de leurs maux & à les combler de biens: *Dii datores bonorum*.

- 6 7. 4°. Cicéron a très-bien compris la raison qui avoit fait diviniser les passions & les sentimens de l'humanité; c'est qu'ils exercent sur l'homme un pouvoir auquel il est difficile de résister. « Ainsi, dit-il, on a consacré les
 » noms de l'amour sensuel & de la volupté;
 » quoique ce soient des passions vicieuses &
 » contraires à la nature; mais ces vices mêmes
 » la maîtrisent souvent, & comme leur em-
 » pire est tel qu'on ne peut le régler sans un
 » secours divin, on les a regardés eux-mêmes
 » comme autant de Dieux (a) ». *Mens*, l'esprit; *Sentia* ou *S-ntinus*, le sentiment; *Consus*, le bon conseil; *Volumnus* & *Volumna*, la bonne volonté; *Cura*, le soin; *Salus*, la santé; *Stimula*, la vivacité; *Sirenuia*, l'activité: la prudence, la précaution, l'espérance, la liberté, l'honneur, la bonne foi, la concorde, l'amitié, la piété filiale, la persuasion, la pudeur, la chasteté, ont eu leurs temples & leurs autels. On en a érigé même aux passions opposées, à la volupté, à la joie, aux ris & aux jeux folâtres, au silence, au

(a) *De Nat. Deor.* l. 2, n. 614

sommeil, aux songes, à la violence, à la fureur, à l'envie, à la paresse, à la douleur, à la fièvre, à la peste, à la punition, à la médecine, sous le nom de *Meditrina*. N'est-il pas à présumer que Vénus, Mars, Némésis, les Muses, Esculape, &c. personnages analogues aux précédens & nés chez les Grecs, étoient de même espèce, puisqu'ils avoient les mêmes fonctions ?

5°. Les Dieux locaux furent extrêmement multipliés chez les Romains. *Tellumon*, *Tellus*, étoit le Génie ou la Divinité de la terre ; *Palès*, celle des campagnes ; *Vallona*, des vallées ; *Portumnus*, des ports de mer ; *Feronia*, des bois & des vergers ; *Sylvanus*, *Faunus* & *Fauna*, des forêts ; *Lares* & *Penates*, du foyer ou de la maison ; *Forculus*, *Limentinus*, *Carna*, des portes ; *Fornax*, des fours & des fournaïses. *Antia* étoit la Déesse d'Antium ; *Ferentina*, de Ferentum ; *Roma*, de Rome ; *Palatua*, du Mont-Palatin, &c. Croirons-nous que Jupiter, Junon, Pluton, Neptune, Vulcain, Vesta, imaginés par les anciens Grecs & attachés aux différentes parties de la nature, comme ceux dont nous venons de parler, étoient des êtres plus réels, des hommes auxquels on avoit confié après leur mort, le soin des élémens & des divers objets qui se meuvent dans l'univers ?

A la vérité, la coutume s'établit à Rome §. 2e

de déifier les Empereurs après leur mort; mais ces apothéoses, loin de prouver l'opinion des Mythologues historiens, semblent au contraire la détruire. 1°. Cet usage est postérieur à la première naissance du Polythéisme chez les Romains; il ne s'introduisit qu'après la chute de la République. La prétendue consécration de Romulus, immédiatement après sa mort, est une fable des siècles suivans. Plutarque, dans la vie de Numa, soutient « que ce Législateur défendit à son peuple de représenter Dieu sous la forme d'un homme ou d'un animal, & de le peindre sous aucune figure; que pendant les 170 ans qui suivirent la fondation de Rome; on ne vit aucun simulacre dans les temples, qu'alors on étoit persuadé que l'esprit seul peut avoir l'idée de Dieu ». L'excès d'adulation envers un Souverain, ne peut avoir lieu dans un état aussi pauvre & aussi borné qu'étoit alors celui de Rome; on n'en trouve d'exemple que dans les grands empires. Si les anciens Romains avoient pensé à placer entre les Dieux leur premier Roi; le sage Numa, son successeur, n'auroit-il pas eu plus de droit de prétendre à cet honneur (a)? Il

(a) Comme ils avoient imaginé un Dieu *Quirinus*, c'est-à-dire, protecteur de la Ville, leurs descendans le figurent que ce *Quirinus* étoit Romulus leur fondateur, même préjugé que chez les Grecs.

n'est pas vraisemblable que l'on eût attendu jusqu'à Jules-César, pour renouveler cette cérémonie, & que l'on se fût contenté d'ériger des statues à tant de grands hommes qui avoient vécu sous la République.

2°. Ces Empereurs déifiés étoient toujours §. 10.
 fort différens de Jupiter & des autres Dieux apportés de la Grèce. On ne leur attribuoit point le même pouvoir, on n'en avoit point la même idée. On supposoit que Jupiter daignoit leur donner une place parmi les immortels, mais non pas qu'ils partageoient avec lui par leur nature, les privilèges de la Divinité. L'inscription *Dis Manibus*, les honneurs que l'on rendoit aux morts, ce que l'on publioit des Enfers & de l'Elysée, témoigne assez que l'on mettoit une distinction essentielle entre les mortels & les Dieux. Que ceux-ci aient voulu associer à leur bonheur les ames des grands hommes pour récompenser leurs vertus, cela se conçoit; mais si l'on avoit commencé par déifier les hommes, par quelle voie les êtres naturels ou des Intelligences imaginaires seroient-ils entrés avec eux dans le Ciel?

Il est donc certain que les hommes déifiés dans la suite des siècles, sont un nouvel objet ajouté à l'ancien culte, une nouvelle idolâtrie entée sur la première, par une progression d'idées très-naturelle, mais qu'ils ne

sont point les premiers, ni les principaux Dieux auxquels les Grecs & les Romains ont offert leur encens.

§. II. On demandera peut-être pourquoi les Romains n'avoient pas comme les Grecs, une mythologie particuliere, des fables fondées sur la description de leur pays & sur les équivoques de leur langue? La même cause n'a-t-elle pas dû produire le même effet chez les deux peuples?

Je pourrois répondre que les Romains n'ont pas eu besoin de forger de nouvelles fables, parce qu'ils avoient adopté celles de la Grèce, parce que leur imagination n'étoit pas aussi féconde, ou si l'on veut, aussi folle que celle des Grecs; & ces deux raisons paroissent suffisantes. Mais il est faux que les Romains n'ayent pas eu des fables particulieres. Outre celles qu'Ovide avoit prises dans l'Histoire Grecque, source inépuisable, il y en a plusieurs qui appartiennent à l'Italie, & qui viennent, comme les premières, de l'abus des noms propres & de la situation des lieux; nous aurons occasion d'en citer quelques-unes dans la suite. La source de l'erreur des uns & des autres est donc absolument la même dans son objet & dans ses circonstances.

Contentons - nous d'en rappeler deux exemples. Dans les hymnes Romaines des Saliens,

liens, une expression qui, dans le langage primitif, signifioit *ancienne mémoire*, avoit fait imaginer un *Veturius Memurius*, dont on croyoit chanter l'éloge (a). Les jeux séculaires se célébroient à Rome, à la révolution du siècle, pour demander aux Dieux la santé & des temps heureux; les deux termes *Volvere* & *Valere*, qui y avoient rapport, donnerent lieu de supposer qu'un certain *Valerius Volufius* étoit l'instituteur de ces jeux. Voilà comme l'oubli de l'ancien langage & l'abus des termes, ont fait naître des fables chez tous les peuples.

(a) *Varro de Lingua Lat.* l. 5, n. 6.

CHAPITRE VI.

*Quatrième preuve; conformité de l'ancienne
Idolâtrie avec la moderne, & avec
les idées populaires.*

LA règle la plus sûre pour juger des idées des anciens peuples, est sans doute de les comparer avec celles des peuples modernes placés dans les mêmes circonstances. Par-tout les hommes se ressemblent, ils sont toujours affectés de même par les objets extérieurs; ce qui a été pour eux une source d'erreurs depuis

de commencement du monde, continuera de les abuser jusqu'à la fin des siècles, à moins qu'une lumière surnaturelle ne les éclaire. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs se sont égarés par la même voie, leur croyance étoit à peu près la même; il est à présumer que l'idolâtrie qui subsiste encore aujourd'hui chez les Nations barbares, est de même espèce que celle des peuples anciens, & n'a pas une autre origine. Or quelles sont les opinions des différens peuples idolâtres qui occupent les climats de l'univers les plus éloignés? Un court extrait de l'histoire générale des Voyages, & de quelques autres monumens, suffira pour nous l'apprendre, & nous convaincra que leur Religion & leur Mythologie ne sont point différentes dans le fond de celles des Grecs & des Romains.

§. 2. Pour commencer par l'Europe, il est à propos de donner d'abord une notion de la croyance des anciens peuples du nord, telle qu'on la trouve dans l'*Edda*, ou livre mythologique des Islandois (a). Ces peuples admettoient un Dieu suprême, auteur de toutes choses, qu'ils nommoient le pere universel, & l'immortalité de l'ame. Ils enseignoient que le Dieu suprême, éternel, invi-

(a) Introd. à l'Hist. de Dannemarck, tome 2, p. 69, 70, 105, 113, 154 & 155,

sible, incorruptible, qu'ils n'osoient nommer par crainte & par respect, avoit établi des Divinités inférieures pour gouverner le monde. Ils appelloient *Nornes*, c'est-à-dire, fées ou parques, les Génies qui président à la naissance des enfans & à leur destinée. Ils en supposoient de différentes espèces; l'on trouve chez eux la théorie complète de la féerie & de tout ce qu'en ont dit les Romains : idée féconde avec laquelle on peut se passer de la physique & rendre raison de tout. Ils avoient un Jupiter, un Mars, un Neptune, un Apollon, une Vénus comme les Grecs, mais sous des noms différens. Enfin l'on remarque que les superstitions, la magie, les terreurs paniques sont toujours subsistantes chez les montagnards du nord, que les anciennes loix de Norvège défendent d'adorer les Génies des lieux, des tombeaux & des fleuves.

Un Philosophe moderne a très-bien remarqué que la Mythologie Payenne n'est point différente du vieux système Européen, dont on auroit retranché Dieu & les Anges, en n'y laissant que les fées & les lutins (a).

Aujourd'hui encore les Lapons & autres Barbares du nord se croient éternellement infestés par de mauvais Génies qui ne cherchent qu'à leur faire du mal & à troubler leur

§. 31

(a) Hume, Hist. Nat. de la Relig. §. 4, à la fin.

repos, ils ne sont occupés qu'à les apaiser par leurs prières & leurs sacrifices, & à se les rendre favorables. Delà, leur confiance excessive aux forciers & à la magie. Ils n'ont pour idoles que des pierres brutes, ils regardent les animaux féroces comme des espèces de Génies auxquels ils demandent pardon, lorsqu'ils en ont tué quelqu'un (a).

- §. 4. En Asie, le principal objet du culte des Chinois est l'être suprême qu'ils regardent comme le principe de toutes choses. Ils honorent aussi, mais d'un culte subordonné, les esprits inférieurs qui dépendent du premier être, & qui président, suivant la même doctrine, aux villes, aux rivières, aux montagnes, &c. Les sectaires de Fô ont divisé les esprits en différentes classes. Ils ont chargé les uns du soin des champs & des terres cultivées; les autres de présider aux villages, de veiller à la santé des habitans & d'entretenir la paix parmi eux. Aux autres, ils ont assigné les pays déserts & montagneux, sous le titre d'*Esprits des hautes montagnes*. Enfin, ceux qu'ils placent dans les grandes villes, sont les Dieux tutélaires des habitans contre les calamités publiques. Les sectateurs de Fô sont persuadés que ces esprits opèrent sou-

(a) Mythol. de Banier, tome 2, l. 7, c. 7, pag. 732. Du culte des Dieux Fétiches, page 61. Hist. gén. des Voyages, tome 58, pag. 374 & 380.

vent des prodiges & se présentent en songe sous la forme humaine. L'ignorance grossière de la physique dont les Auteurs Chinois ne sont pas plus exempts que le peuple, leur fait attribuer les plus simples effets des causes naturelles à quelque mauvais Génie. Cette opinion est presque généralement établie, sur-tout dans l'esprit du peuple & parmi les femmes. Quelquefois ce mauvais Génie est une de leurs statues, ou plutôt, selon la remarque du P. Duhalde, c'est le Démon qui l'habite. Pour d'autres c'est une haute montagne, un grand arbre, un dragon imaginaire, ou quelque autre animal. Lorsque la fièvre fait rêver un malade, c'est visiblement le Démon qui le tourmente (a), &c.

La Doctrine même de Confucius & des Lettrés avoit préparé les voyes à cette erreur, puisque ces Philosophes, aussi-bien que les sectateurs de Fô, admettent une multitude d'esprits préposés aux différentes parties de la nature, au ciel, à la terre, aux montagnes, aux vents, aux rivieres, aux villes, aux provinces. Dans leurs livres classiques, sur-tout dans le Chou-king, on recommande sans cesse le culte des esprits & des ancêtres. L'Empereur seul a le privilège de sacri-

(a) Hist. gén. des Voyages, tome 23, p. 4, 73, 94, 97, Description de la Chine par le P. Duhalde, tome 3, p. 3 & 46, édit. in-4°.

fier au Chang-ti ou Souverain du Ciel, le peuple ne doit adresser son culte qu'aux esprits inférieurs & aux ancêtres. Confucius veut que chaque particulier connoisse les esprits qui lui sont propres, & ne s'adresse point à ceux d'un ordre différent; il y a des temples particuliers pour le culte du ciel, pour celui de la terre, pour celui des ancêtres (a).

Cette Doctrine digne d'un peuple très-ignorant a infatué les Chinois de la confiance à la divination, aux songes, aux pronostics, aux sortilèges; C'est le sort de la tortue qui regle chez eux les délibérations les plus importantes. Point de nation plus crédule, plus entêtée de prodiges & d'astrologie judiciaire, plus superstitieuse. Ceux qui nous ont vanté ce peuple comme un modèle de sagesse, se sont joués de notre confiance.

Les Tartares Chinois & les sectateurs Tonquinois de Confucius ont à peu près la même croyance & les mêmes préjugés. (b).

9. 5. Les Siamois croient un Dieu, mais ils entendent par ce grand nom un Etre composé d'esprit & de corps. Ils prennent à témoins de leurs bonnes œuvres, les Anges qui président aux quatre Nations du monde; ils

(a) Chou-King, 1 part. c. 2, p. 15. 4^e. part c. 12, p. 208. c. 13 p. 219.

(b) Hist. gén. des Voyages, tome 27, p. 121; tome 33, p. 322.

versent de l'eau en implorant le secours de l'Ange *gardienna* de la terre ; car ils établissent une différence de sexe parmi les Anges. Leur office est de veiller éternellement à la conservation des hommes & au gouvernement de l'univers. Chaque partie du monde, les astres, la terre, les villes, les montagnes, les forêts, le vent, la pluie, &c. ont une de ces puissances qui les gouverne. C'est aux Anges ou Génies que les Siamois s'adressent dans leurs besoins, & qu'ils croient avoir obligation des grâces qu'ils reçoivent (a).

La religion des Indiens professée par les Bramines étoit, dit-on, très-pure dans son origine ; ils adoroient un seul Dieu sous le nom de *Brim* ou *Brimha* ; mais ils ont personnifié tous ses attributs & ses opérations : ces noms divers multipliés à l'infini sont devenus autant de Divinités différentes dans l'esprit du peuple. Non-seulement ils adorent la sagesse divine, son pouvoir créateur, son pouvoir destructeur, mais encore tous leurs effets, le temps, la fortune, la politique, la renommée, l'amour, la richesse, le soleil, la lune, les esprits qui président aux éléments, aux rivières, aux montagnes, l'air, l'eau, le feu, les esprits qui disposent des

(a) Histoire générale des Voyages, tome 34, page 330.

ames des morts (a), &c. Tous ces Dieux imaginaires, comme ceux des Grecs, sont mâles & femelles, se sont épousés les uns les autres, ont eu des enfans, une postérité, des aventures. Cette religion n'est plus qu'un chaos de fables & de superstitions.

Quoique les Perfes ou Parfis sectateurs de Zoroastre connoissent un seul Dieu éternel qu'ils nomment *le temps sans borne*, ce n'est point à lui qu'ils adressent leurs vœux & leurs hommages, mais à *Ormuzd*, le plus excellent des esprits créés, qu'ils adorent sous le symbole du feu. Ils honorent encore sept esprits inférieurs nommés *Amschaspands*; ils font des prières & rendent des respects à toutes les créatures, à tous les êtres réels ou imaginaires (b). Ils invoquent la terre, les arbres, les fruits, les villes, les rues, les maisons, les mois, les jours, les heures, &c. ou les esprits qui y président. Si Zoroastre est l'auteur de toutes ces folies, c'est mal à propos qu'il a voulu réformer l'ancienne religion des Perfes ou des Chaldéens qui adoroient les astres; celle qu'il a établie, est encore plus puéile & plus absurde: mais elle a peut-être dégénéré par l'ignorance & l'imbécillité de ses sectateurs.

(a) Dissert. sur les mœurs & la relig. des Hindons, par M. Dow, p. 128. & suiv.

(b) Zend-Avesta, 2^e part. du tome 1, p. 81 & suiv.

En Afrique, la Religion des Negres de la côte de Guinée ou de la côte d'Or mérite une attention particulière. Ces peuples croient un seul Dieu auquel ils attribuent la création du monde & de tout ce qui existe, mais ils ne lui attribuent point les productions ni les bienfaits de la nature, si ce n'est la pluie & la formation de l'or. Ils ne lui font ni offrandes ni prières, ils les réservent pour les *Fétiches*. Ils attribuent au Diable ou à une puissance maligne, toutes leurs infortunes : ils croient les apparitions des Esprits qui prennent plaisir à les venir effrayer, & une espèce de transmigration des âmes. Le nom de *Feitisso* ou *Fétiche* est Portugais dans son origine, & signifie proprement *Charme* ou *Amulette*. Tout ce qui sert au culte de la Divinité des Negres, prend le même nom, de sorte qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer leur idole des instrumens de son culte ; mais ils n'adorent point tous les Fétiches comme des Divinités. Il y en a de personnels pour chaque particulier, de communs à toute une famille, à toute une bourgade, à toute une contrée. Ce sont les Prêtres qui les forment à leur fantaisie, & qui y attachent autant de vertus particulières qu'il leur plaît. Les peres de famille ont dans leur maison un Fétiche auquel ils croient les yeux sans cesse ouverts sur leur

conduite , pour récompenser leurs actions & punir leurs crimes. Outre les Fétiches domestiques , il y en a de publics qui passent pour les protecteurs du pays ou du canton. C'est quelquefois une montagne , un arbre , un rocher ou une pierre , quelquefois un poisson ou un oiseau. Ces Fétiches tutélaire prennent un caractère de Divinité pour toute la Nation. Les Negres adressent leurs prieres aux arbres fétiches , & prétendent y voir quelquefois sous la figure d'un chien noir , le Diable qui leur répond avec une voix humaine. Ils s'imaginent que les plus hautes montagnes , celles d'où ils voyent partir les éclairs , sont la résidence de leurs Dieux. Ils ne rendent pas moins de respect aux rochers & aux collines. Les lacs , les rivières & les étangs , ont aussi part à la superstition des Negres. Ils en regardent un comme le messager de toutes les eaux du pays , ils le prient de porter leurs vœux à ces eaux pour une abondante moisson. Ils sont persuadés que leur Fétiche voit & parle , & lorsqu'ils commettent quelque action que leur conscience leur reproche , ils le cachent soigneusement sous leur pagne , de peur qu'il ne les trahisse : ils jurent par leur Fétiche , & craignent d'être punis s'ils se parjurent. Ils redoutent excessivement le tonnerre , & ont peur d'être enlevés par les Fétiches , lorsqu'il

fait de l'orage. Dans les occasions où leurs affaires les obligent de consulter leurs Divinités domestiques, ils s'écrient : *faisons le Fétiche & voyons ce que notre Dieu pense là-dessus*. C'est un principe généralement établi parmi les Negres, que leurs Prêtres conversent familièrement avec les Fétiches, qu'ils apprennent d'eux tout ce qui se passe dans les lieux les plus secrets & à toute sorte de distance, & qu'ils sont revêtus du pouvoir de ces Divinités. C'est ce qui fonde le crédit prodigieux de ces Prêtres ou *Ferifferos*, & la vénération excessive que les Negres ont pour eux. Une superstition qui est commune aux Negres & à presque toutes les Nations du monde, c'est de rapporter tout ce qui leur arrive d'extraordinaire, à quelque cause surnaturelle (a).

: Les Hottentots du Cap de Bonne-Espérance reconnoissent un Dieu créateur de tout ce qui existe. Ils disent que c'est un excellent Homme qui ne fait de mal à personne, de qui l'on n'en doit jamais craindre & qu'il demeure bien au-delà de la lune. Mais il ne paroît pas qu'ils ayent aucun culte institué pour l'honorer. Ils rendent des adorations à la lune, ils lui offrent des sacrifices à chaque pleine lune, ils félicitent cet astre de

(a) Hist. des Voyages, tom 13, pag. 439 jusqu'à 493.

son retour, ils lui demandent un temps favorable, des pâturages pour leurs troupeaux, & beaucoup de lait. Ils honorent aussi comme une Divinité favorable, certain insecte de l'espèce des cerfs-volans qui est particulière à cette région. Ils rendent une espèce de culte ou de vénération religieuse à leurs Saints, c'est-à-dire, aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus & par leurs bonnes œuvres. Ils reconnoissent aussi une Divinité maligne qu'ils appellent *Tou-quo*a, source de tout le mal qui arrive dans le monde. Plusieurs raisons portent à croire qu'ils sont persuadés de l'immortalité de l'ame: ils rendent un honneur aux ames des morts, ils craignent les revenans, ils croient que les forciers peuvent faire revenir ces Esprits (a).

§. 8. En Amérique, on fait que l'Idolâtrie des Péruviens consistoit à adorer le soleil & la lune (b).

§. 9. Les Indiens du Brésil n'ont aucune sorte de temples ni de monumens religieux, mais ils ne sont point dans une ignorance absolue de la Divinité; ils lui rendent même une sorte d'hommage en levant souvent les mains vers le soleil & la lune, avec des marques

(a) Hist. des Voyages, tome 18, pag. 81 & suiv.
 (b) *Ibid.* Tome 52, p. 10 & 173.

d'admiration qu'ils expriment par des interjections fors vives. Ils croient l'immortalité de l'ame, des punitions pour le crime & des récompenses pour la vertu. De mauvais Esprits qu'ils nomment *Aymans*, & dont ils se plaignent d'être souvent maltraités dans cette vie, sont les bourreaux qu'ils croient destinés dans l'autre à tourmenter les méchans. Une autre preuve qui peut leur faire attribuer quelque lueur de Religion, c'est qu'ils paroissent persuadés que leurs Devins sont en commerce avec des puissances invisibles, dont ils reçoivent le pouvoir d'inspirer de la force & du courage aux guerriers, & de faire croître les plantes & les fruits. Enfin, leurs fêtes ne laissent aucun lieu de douter qu'ils n'ayent la connoissance d'un être ou d'un principe supérieur à la race humaine (a).

Ceux de la Virginie croient un Dieu 5. 10.
plein de bonté, qui demeure dans les Cieux & dont les bénignes influences se répandent sur la terre; mais ils ne l'adorent point, parce qu'ils pensent que Dieu, quoiqu'auteur de tous les biens, ne se mêle pas de les distribuer aux hommes; au lieu que s'ils n'appaisoient pas le mauvais Esprit, il leur enlèveroit tous ces biens, leur enverroit la guerre,

(a) Hist. gén. des Voyages, tome 54, pag. 272.

la famine, la peste, que pendant que Dieu jouit de son bonheur dans le ciel, ce méchant Esprit est sans cesse occupé de leurs affaires; qu'il les visite souvent, qu'il est dans l'air, dans le tonnerre, dans les tempêtes. Souvent ils élevent des pyramides & des colonnes de pierre qu'ils peignent & qu'ils ornent, pour leur rendre ensuite une espece de culte; non comme à la Divinité suprême qu'ils n'adorent point, mais comme à l'emblême de sa durée & de son immortalité. Ils rendent aussi des honneurs aux rivieres & aux fontaines, parce que leur cours perpétuel représente l'éternité de Dieu (a). En un mot, ils élevent des autels à la moindre occasion, & quelquefois pour des raisons mystérieuses (b).

5. 11. La Religion des Mexicains est mieux connue. Solis prétend que, malgré la multitude des Dieux du Mexique, que les premières relations font monter jusqu'à deux mille, on ne laissoit pas de reconnoître dans toutes les parties de l'Empire, une Divinité supérieure à laquelle on attribuoit la création du ciel & de la terre; mais que cette première cause

(a) L'on prête ici des idées bien spirituelles & bien subtiles à des peuples sauvages; il est à craindre que L'Auteur de la relation ne leur ait attribué ses propres pensées.

(b) Hist. des Voyages, tome 54, p. 361 & 373.

de tout ce qui existe, étoit pour les Mexicains un Dieu sans nom, parce qu'ils n'avoient point dans leur langue, de terme pour l'exprimer. Ils faisoient seulement comprendre qu'ils la connoissoient, en regardant le ciel avec vénération. Cette idée, ajoute le même Historien, servit peu à les désabuser de l'idolâtrie. Il fut impossible de leur persuader tout d'un coup que le même pouvoir qui avoit créé le monde, fût capable de le gouverner sans secours. Ils croyoient Dieu oisif dans le ciel. Ce qui paroît de plus clair dans leurs opinions sur l'origine des Divinités qu'ils adoroient, c'est que les hommes commencèrent à les connoître à mesure qu'ils devinrent misérables & que leurs besoins se multiplierent. Ils les regardoient comme des Génies bienfaisans, dont ils ignoroient la nature & qui se montroient lorsque les mortels avoient besoin de leur assistance. Ainsi c'étoient les nécessités de la race humaine qui donnoient l'être suivant des notions si confuses aux différens objets de leur culte. Herrera, dit qu'ils confessoient un Dieu suprême, & que c'étoit le principal point de leur croyance; qu'ils contemploient le ciel, qu'ils lui donnoient les noms de créateur, & d'admirable, mais qu'outre leurs Idoles, ils adoroient le soleil,

la lune , l'étoile du jour , la mer , & la terre (*a*).

Lorsque les Espagnols proposerent aux Mexicains d'embrasser le Christianisme , ils répondirent que le Dieu des Espagnols étoit très-grand & peut-être au-dessus des leurs , mais que chaque pays devoit avoir les siens , que leur République avoit besoin d'un Dieu contre les tempêtes , d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moissons , d'un autre pour les assister à la guerre & de même pour les autres nécessités , parce qu'il étoit impossible qu'un seul Dieu fût capable de suffire à tant de soins (*b*).

Il ne nous reste à examiner que la Religion des Sauvages ou des peuples septentrionaux de l'Amérique. Entre le premier Etre & d'autres Dieux que les Sauvages confondent souvent avec lui , ils admettent une infinité d'Esprits subalternes ou de Génies bons & mauvais , qui sont les objets de leur culte. On ne s'adresse aux mauvais Génies , que pour les prier de ne pas nuire , mais on suppose que les autres sont préposés à la garde des hommes & que chacun a le sien. C'est à leur puissance bienfaisante que l'on a recours

(*a*) Hist. des Voyages , tome 48 , pag. 46.

(*b*) *Ibid.* Tome 46 , p. 394.

dans les périls & dans les entreprises, ou pour obtenir quelque faveur extraordinaire. Il n'est rien dans la nature qui n'ait son *Esprit* pour les Sauvages, mais ils en distinguent de plusieurs ordres & ne leur attribuent pas la même vertu. Dans tout ce qu'ils ne comprennent point, ils supposent un *Esprit* supérieur, & leur expression commune est de dire alors : *c'est un Esprit*. Ils l'emploient aussi pour ceux qui se distinguent par leurs talens ou par quelque action extraordinaire; ce sont des *Esprits*, c'est-à-dire, ils ont un *Génie* protecteur d'un ordre éminent. Ces *Esprits* sont honorés par différentes sortes d'offrandes & de sacrifices. On jette dans les rivières & dans les lacs, du tabac & des oiseaux égorgés en l'honneur du Dieu des Eaux, pour le soleil on les jette au feu. La crainte du moindre danger fait rendre le même honneur aux *Esprits* malfaisans. L'opinion qui paroît la mieux établie parmi eux, est celle de l'immortalité de l'ame. Quand on leur demande ce qu'ils pensent des ames, ils répondent que ce sont les ombres ou les images animées des corps, & c'est par une suite de ce principe qu'ils croient tout animé dans l'univers. Les ames des bêtes ont aussi leur place dans le pays des ames, car ils ne les croient pas moins immortelles que les leurs propres : ils leur attribuent une sorte

de raison , & non - seulement chaque espèce d'animaux , mais chaque animal a son Génie comme eux. Ils admettent enfin une espèce de Métempfycofe , des Champs-Elysées , des fables semblables à celles d'Homère & de Virgile , une aventure pareille à celle d'Orphée & d'Eurydice , dans laquelle il n'y a que les noms de changés (a).

Le P. Lafiteau , frappé de cette ressemblance , établit pour principe que tout le fond de la Religion ancienne des Sauvages est le même que celui des premiers Barbares qui occupoient la Grèce & qui se répandirent dans l'Asie , le même qui servit ensuite de fondement à toute la Mythologie Payenne & aux fables des Grecs (b).

§. 12 Il est donc prouvé que la croyance des Génies moteurs de la nature , & le penchant à les honorer , est un préjugé répandu de l'un des bouts de l'univers à l'autre , qu'il est le fondement de toute l'idolâtrie , tant ancienne que moderne. M. l'Abbé Banier l'a compris lui-même , & il en a tiré cette conclusion remarquable , « que , malgré le raffinement des Nations les plus policées , on a pensé à peu près de même dans tous les lieux

(a) Hist. des Voyages , tome 57 , p. 74 jusqu'à 83. Mœurs des Sauvages Américains , tome 1 , p. 145 , 179 & 402.

(b) Mœurs des Sauvages , tome 1 , pag. 113.

du monde où la véritable Religion n'a pas été connue (a) ». 9. 13.

Sur ce principe qui est puisé dans la nature, nous sommes très-bien fondés à douter que les anciens peuples aient jamais pris des hommes pour principal objet de leur culte, que les Grecs n'aient eu guere d'autres Dieux que des hommes déifiés, comme M. l'Abbé Banier l'a soutenu (b), qu'ils aient rendu si communément les honneurs divins aux inventeurs des Sciences & des Arts. Car enfin les idolâtres modernes n'ont point encore poussé l'aveuglement jusqu'à confondre des hommes vivans ou morts avec leurs Dieux; jamais les Sauvages n'ont érigé des autels à ceux des Européens qui leur ont enseigné quelque usage utile & qui leur ont prouvé que nous sommes plus habiles qu'eux. Croirons-nous les anciens Grecs plus superstitieux & plus imbécilles que les Sauvages; toujours prêts à quitter l'ancien culte des Génies qu'ils avoient adorés de tout temps, pour leur substituer des hommes, & à recevoir de nouvelles Divinités de l'Égypte ou de la Phénicie? 9. 14.

Mais n'allons point chercher au-delà des mers & dans les climats barbares, les idées

(a) *Mythol. de Banier, tome 1, l. 2, c. 7.*

(b) *Ibid. l. 5, c. 2, p. 412.*

grossières qui ont été la source du Polythéisme & de l'Idolâtrie. Elles subsistent encore parmi nous, & se reproduisent tous les jours sous mille formes différentes. Dans le sein même du Christianisme, au milieu des connaissances lumineuses que donne la vraie Religion, le peuple toujours ignorant & peureux demeure persuadé que le monde est plein de Génies qu'il nomme *Esprits*, *Lutins*, *follets* ou *revenans*, & il ne manque pas de leur attribuer tous les effets naturels dont il ne conçoit pas la cause. Delà tant de fables & tant d'erreurs parmi les habitans des campagnes. Selon leur opinion commune, les feux nocturnes ou exhalaisons enflammées qui paroissent sur les marais, sont produits par un *Esprit follet*, qui se plaît à égarer & à faire périr les voyageurs; & cette croyance est très-ancienne, si nous en croyons Damascius (a). Le cochemar est encore pour eux le même lutin que les Grecs nommoient *Ephialtès*; jamais ils ne concevront que les somnambules puissent faire en dormant les mêmes actions que font les autres hommes étant éveillés, panser les chevaux, ranger un ménage, parcourir une maison du haut en bas; conséquemment ils croient que ce sont les ames des morts qui reviennent

(a) Dans Photius, n.º 242 p. 1063.

de l'autre monde, ou des Esprits qui se plaisent à faire du bruit & à inquiéter les vivans.

Ce même peuple instruit par sa Religion que Dieu est l'auteur de tous les biens, que sa providence les distribue comme il lui plaît, ne laisse pas d'attribuer à des Génies malfaisans, les maux qui lui arrivent. Ce sont des Sorciers ou des Démons qui produisent les orages, qui tiennent leur *Sabat* & font du bruit dans les airs, qui envoient des maladies cruelles & incurables : c'est par leur entremise que de prétendus Magiciens jettent des sortilèges sur le bétail, empoisonnent les pâturages, corrompent le lait, tirent le vin des celliers. Souvent un Esprit foible tourmenté par des vapeurs, se croit possédé du Démon. L'on ne prétend point insinuer par-là qu'il n'y ait jamais rien eu de réel dans la magie ni dans les possessions, mais qu'il y a eu très-souvent de l'illusion ou de la fourberie. Le pouvoir des Démons, sur-tout avant la venue de Jesus-Christ, est clairement prouvé par l'Évangile, & on ne peut le révoquer en doute sans impiété. Il y a même des faits modernes si bien constatés que l'on ne peut les nier sans donner dans le pyrrhonisme historique. Dans une matière aussi obscure, l'incrédulité opiniâtre & la crédulité aveugle sont deux excès éga-

lement blâmables, également ridicules. Mais pour un fait réel le peuple en suppose cent qui sont imaginaires. Le Démon peut s'emparer des corps, notre Religion nous l'enseigne : donc toute maladie singulière & que l'art ne peut guérir, est une opération du Démon ; on peut jeter des sortilèges sur les hommes & sur les animaux, cela est prouvé juridiquement & par des faits incontestables ; donc toute maladie du bétail est l'effet d'un sortilège : voilà comme le peuple grossier raisonne, & toutes les instructions du monde ne le corrigeront jamais.

L'on en trouve d'assez simples pour se persuader que dans les vieux châteaux, dans les ruines des anciens édifices, il y a des Esprits occupés à garder les trésors qui y ont été enfouis, que souvent l'on voit aux environs ou que l'on entend des chasseurs & des meutes de chiens, des fantômes, &c. L'on ne finiroit pas, si l'on vouloit faire un détail exact de tous les préjugés populaires en ce genre. Il n'est pas surprenant que les Savans n'y aient pas fait attention ; élevés dans le monde poli, peuvent-ils penser à chercher la copie des anciens Grecs dans les habitans grossiers des campagnes ?

§. 15. Ces erreurs ont été dans tous les temps l'apanage de l'humanité, les terreurs paniques, la crainte des intelligences maîtresses

de la nature, ont été la maladie de tous les siècles, sur-tout des siècles ignorans & grossiers. Ce n'est point la philosophie qui nous en a guéris, c'est l'Évangile. Si la maxime de Pétrone, que les premiers Dieux ont été enfantés par la crainte; *primus in orbe Deos fecit timor*, n'est pas absolument vraie, elle l'est du moins à l'égard des Dieux du Paganisme; presque tous sont nés d'une imagination effrayée, & la même cause est toujours prête à les reproduire (a). Si la foi d'un Dieu unique, souverain maître de l'univers venoit à s'effacer de l'esprit des peuples ignorans, à quoi tiendrait-il qu'ils ne rendissent un culte à tous ces Êtres dont ils ont l'imagination frappée, & que l'on ne vît renaître toutes les pratiques dont on se servoit autrefois pour les rendre propices? Voilà donc un monument toujours subsistant de

(a) Les Grecs ont souvent imaginé des Génies à bon marché. Comme il arrivoit quelquefois aux chevaux qui couroient dans la lice à Olympie de s'épouvanter, de culbuter le char & celui qui le montoit on jugea que la chose valoit la peine de créer un Génie *Taraxippus l'effroi des chevaux* fils de Neptune *Hippius*, ou de Neptune Cavalier & on lui érigea une statue dans la lice même. Il y avoit dans un portique d'Athènes, une tête de marmouzet qui paroissoit sortir de la muraille. Il plut aux Athéniens d'en faire un Dieu sous le nom d'*Acratus*. *A'κρῆς* signifioit proprement tête ou élévation; mais en le confondant avec *A'κρῆς τῷ Νερῷ*, vin pur, on décida qu'*Acratus* étoit un Génie de la suite de Bacchus. Voyez *Pausan.* l. 6, c. 40, & l. 2, c. 2.

l'origine du Polythéisme , & de la manière dont il s'est introduit chez les Nations les plus sages.

§. 16. Mais il y a encore loin de cette première erreur jusqu'à l'adoration des hommes. En général , les peuples ne sont pas fort enclins à rendre les honneurs divins à leurs semblables. Lorsque des Rois ou des conquérans par un excès de vanité ont exigé de leurs sujets cette basse flatterie , elle n'a duré qu'aussi long-tems qu'ils ont été en état de se faire craindre. L'apothéose des Empereurs Romains étoit plutôt dans son origine un hommage fervile rendu au successeur , qu'une marque sincère de respect pour la mémoire du mort. On peut se former une grande idée des Esprits que l'on suppose maîtres de la nature , parce qu'on ne les voit pas , & que leurs opérations nous étonnent ; mais on voit les héros , & ordinairement ils perdent beaucoup à être vûs de près. Si nous pouvions rapprocher de nous ceux de la Grèce ; nous trouverions bien à rabattre de leur réputation. Il a donc fallu plusieurs siècles , pour leur donner le temps de croître par l'éloignement , & aux conteurs de fables le loisir d'enchérir les uns sur les autres. Ce n'est que par une longue suite d'erreurs que les idées religieuses d'une Nation se sont perverties , jusqu'à croire que certains hommes

mes avoient été semblables aux Dieux. Soutenir que cette révolution a été en Egypte l'ouvrage de quelques années, que l'esprit de vertige, qui a saisi tout-à-coup les Egyptiens, a tourné en peu de temps toutes les têtes dans la Phénicie & dans la Grèce, c'est un étrange paradoxe que l'on pourroit croire à peine, quand même il paroîtroit appuyé sur des preuves démonstratives.

CHAPITRE VII.

Cinquième preuve, tirée de la Mythologie des Egyptiens & du culte qu'ils rendoient aux animaux.

C E n'est pas une des moindres difficultés de la Mythologie que de trouver la raison du culte que les Egyptiens rendoient à certains animaux, & de montrer comment il a pu s'introduire parmi eux. Ce que l'on a écrit sur ce sujet, n'a point tranché le nœud principal; on n'a point encore fait sentir la liaison de cet usage bizarre avec le principe général du Polythéisme, l'énigme demeure toujours aussi obscure. Quelque monstrueuses qu'ayent été les idées des Egyptiens, elles ne leur sont

point venues par hazard. Si l'on peut faire voir qu'ils ont, pour ainsi dire, extravagué par principes, que la même cause qui a donné naissance aux fables grecques, a dû enfanter les folies égyptiennes, il y aura lieu de croire que l'on touche enfin à la vérité.

§. 2. M. l'Abbé Banier, après avoir prouvé par une foule d'autorités irréprochables que le fait n'est pas douteux, que les Egyptiens ont réellement rendu un culte religieux à certains animaux qu'ils nommoient sacrés, observe (a) que ce culte étoit relatif; ils n'honoroient point un animal pour lui-même, mais comme symbole de quelque Divinité. Osiris étoit représenté par un bœuf; Isis, par une vache; Pan ou Bacchus, par un bouc; Diane; par un chat, Anubis ou Mercure, par un chien. Il donne ensuite quatre raisons de cette coutume; 1°. comme on avoit désigné les douze signes du Zodiaque par des animaux, & que l'on avoit commencé par adorer les astres, il n'est pas suprenant que l'on ait rendu un culte à ces animaux célestes; 2°. selon la fable, les Dieux poursuivis par Typhon avoient été obligés de se cacher sous la figure de certains animaux, nouveau motif d'honorer ceux-ci; 3°. la Métempychose ou l'opinion établie en

(a) Explic. Hist. des Fables, tome 1, l. 6, c. 4, p. 508.

Egypte , que les ames des hommes passoient après la mort dans le corps des animaux , avoit aussi contribué à ce culte ; 4°. l'utilité qu'on retiroit des animaux , inspiroit un fond de respect pour eux. Diodore de Sicile dit à-peu-près la même chose sur le témoignage des Egyptiens mêmes (a).

Si l'on veut examiner de près toutes ces raisons , l'on verra qu'aucune n'est satisfaisante & ne résout la difficulté. Pourquoi les Egyptiens se sont-ils avisés de prendre les animaux pour symboles de leurs Dieux ; d'y loger les ames des morts , d'en faire les signes célestes ? Ces questions demeurent toujours indéçises , & l'on fait ici plusieurs suppositions sans fondement.

1°. L'auteur de l'histoire du Ciel a montré que les 12 signes du Zodiaque n'ont aucun rapport à l'adoration des astres , mais qu'ils sont relatifs aux productions & à l'état de la nature pendant les 12 mois de l'année. Le belier a désigné le mois de Mars , parce qu'alors les brebis mettent bas leurs agneaux : le taureau est au mois d'Avril , parce que les veaux ont coutume de naître vers ce temps - là : au lieu des gémeaux qui marquent le mois de Mai ,

(a) Hist. univ. de Diodore , traduction de M. l'Abbé Terrasson , tome 1 , p. 182.

il y avoit autrefois deux chevreaux , parce que leur naissance succède aux précédens. L'écrevisse nous apprend au mois de Juin que vers le solstice le soleil semble reculer ou ralentir sa course ; ainsi du reste (a). Il est très-vraisemblable que les noms que nous donnons encore aux mois, sont à peu près la même allusion à l'état de la nature, quoiqu'il seroit difficile de le faire voir en détail. Si l'on perd de vûe ces idées simples, les seules dont les anciens peuples étoient susceptibles dans l'état de grossièreté où ils étoient encore, on ne peut plus rendre raison de leurs usages.

2°. Il est évident que le Zodiaque n'a point été inventé par les Egyptiens ; la suite des mois ne nous représente point l'état de la nature en Egypte, où les saisons & les travaux sont fort différens des autres pays du monde. Il est prouvé d'ailleurs que les noms des signes leur ont été donnés par les Grecs, & que les Orientaux ne les caractérisoient pas de même (b). Enfin le culte des animaux en Egypte paroît plus ancien que le Zodiaque ; puisque nous en voyons déjà des marques au temps de Moïse dans l'adoration du veau d'or.

(a) Hist. du Ciel, tome 1, p. 17 & suiv.

(b) Origine des Loix, des Arts & des Sciences, tom. 6, p. 124 & suiv.

3°. La fable du déguisement des Dieux est une imagination des Grecs ou des Egyptiens des derniers siècles, postérieure de beaucoup aux institutions religieuses des premiers temps; le culte des animaux ne lui doit pas sa naissance, c'est la fable au contraire qui est née de l'allusion à ce culte ancien.

4°. La Métempychose est un dogme aussi surprenant que l'usage que nous examinons; l'un ne peut pas servir à expliquer l'autre, puisqu'il s'agit d'indiquer également leur origine.

5°. L'utilité des animaux n'est pas une raison suffisante pour leur décerner un culte religieux, M. l'Abbé Banier en convient: autrement les Egyptiens auroient dû adorer le le bois, la pierre, les minéraux, parce qu'ils sont utiles.

Il faut donc remonter au principe de toutes ces imaginations. Nous avons déjà dit, & nous ne tarderons pas de le montrer, que l'ignorance des opérations de la nature, l'admiration stupide de ses phénomènes & les équivoques du langage ont été la source du Polithéisme, de l'Idolâtrie & des superstitions grecques; il y a bien de l'apparence que les mêmes causes ont produit les mêmes effets chez les Egyptiens.

Le préjugé commun à tous les peuples ignorans, a été de croire que toute la nature

étoit animée par des Esprits : nous avons vu, chap. 6, que cette persuasion subsiste encore d'un bout de l'univers à l'autre. C'est une Intelligence, disoient les Grecs, qui conduit le soleil, qui dirige son cours avec cette régularité qui nous étonne, qui par sa chaleur bienfaisante donne la vie à toute la nature ; c'en est une autre qui préside à la mer, qui gouverne un élément tout-à-la-fois si utile & si redoutable, qui excite à son gré les vents & les tempêtes. C'est une Nymphé qui fournit les eaux d'une fontaine ou qui entretient le cours d'un fleuve : c'est à une Divinité que nous sommes redevables des fruits de la terre & des merveilles de la végétation. La matière seule est incapable de se mouvoir & de produire des opérations si admirables. Il est donc juste de rendre un culte à ces Génies bienfaisans, qui ne sont occupés qu'à pourvoir à nos besoins. Telle est l'origine du Polythéisme.

6. 5. Or, parmi les phénomènes de la nature, en est-il un plus surprenant que l'industrie & les opérations des animaux ? Pouvons-nous trouver mauvais que les Egyptiens en aient été frappés jusqu'à l'admiration ? Avec tous les raisonnemens de la Philosophie, sommes-nous venus à bout de concevoir que la matière seule puisse être le principe de ces opérations admirables, & le peuple le croira-t-il

jamais? On connoît déjà la prévention de presque toutes les Nations sur cet article: personne n'ignore la tendre amitié des Arabes pour leurs chevaux, avec lesquels ils vivent dans la plus étroite fraternité; l'opinion des Turcs qui pensent que l'aumône faite à un chien, est une œuvre très-méritoire pour l'autre vie; la croyance des Negres qui sont persuadés que les singes sont une espèce d'hommes, & qu'ils s'abstiennent volontairement de parler, de peur qu'on ne les fasse travailler; le préjugé des Sauvages qui croient que les brutes ont une ame tout comme les hommes; le sentiment des Lapons qui regardent les animaux féroces comme des Génies, l'habitude des Bergers occupés à nourrir & à conduire des animaux, ils conversent avec eux comme s'ils parloient à leurs semblables. On a vu des payfans effrayés, faire le signe de la croix & s'enfuir pour avoir oui parler un perroquet, persuadés que le Diable inspiroit cet animal. Enfin, l'on se souvient que le ridicule des opinions philosophiques sur l'ame des bêtes a donné lieu parmi nous à un amusement fort ingénieux, dont les Esprits simples auroient pu aisément être la dupe (a).

(a) Amusement philos. sur le langage des bêtes, par le P. Bougeant.

§. 6. Ce que l'on n'a proposé que par plaisanterie & comme un pur jeu d'esprit, les Egyptiens le croyoient fort sérieusement. Ils n'avoient pas appris de Descartes, que les bêtes sont de simples machines; conséquemment ils les croyoient animées par un Génie (a). Voici à peu près comme ils raisoient. C'est sans doute une Intelligence bienfaisante, qui fait revenir exactement la hupe avec le souffle des vents étésiens, pour manger les vers & les insectes qui endommageroient nos moissons; c'en est une autre qui ramene chaque année l'ibis ou la cigogne pour détruire les serpens & les reptiles dont nos campagnes seroient infestées: c'est un Génie obligé qui engage l'ichneumon à chercher les œufs du crocodile & à les casser, pour empêcher ce dangereux animal de multiplier: c'est un esprit supérieur, qui donne au chien une sagacité singulière & un attachement inviolable pour son maître. On ne sauroit assez remercier ces Dieux si officieux de tous les services qu'ils nous rendent.

§. 7. Avec ces raisonnemens, est-il plus ridicule de voir un Egyptien prosterné religieusement aux pieds d'un barbet, que de voir un bel esprit grec immoler un taureau à la

(a) Mœurs des Sauvages Américains, tome 1, p. 362.

Nymphe d'un fleuve, ou le pieux Horace sacrifier gravement un chevreau à la fontaine de Blandusie? Je soutiens que celui-ci est moins raisonnable que le premier : il y a plus de marques d'intelligence dans le manège d'un chien que dans le cours d'une fontaine. Rien n'est si risible que d'entendre Juvenal s'égayer aux dépens d'un peuple qui honore les chiens, tandis qu'il ne connoît point Diane; comme si cette Divinité imaginaire eût été plus utile à un chasseur, qu'un limier de bon nez pour lancer le gibier, ou un fort levrier pour le poursuivre. De quel front ose-t-il railler les Egyptiens sur leur respect pour les oiseaux, pendant qu'à Rome aussi-bien qu'en Grèce; on leur supposoit l'esprit prophétique, & que les augures les consultoient sur les affaires d'état? folie pour folie, l'une vaut l'autre; en fait d'opinions & d'usages bizarres, les Romains n'avoient rien à reprocher à personne.

Toutes ces rêveries venoient évidemment de la même source, de la persuasion répandue chez tous les peuples, que des Esprits ou Intelligences faisoient mouvoir toute la nature, & du penchant naturel à leur rendre un culte pour les bienfaits que l'on croyoit en recevoir.

Les Philosophes mêmes avoient subtilisé sur cette opinion populaire. Selon quelques- 9. 24

uns, les abeilles avoient une portion de l'Intelligence divine, comme les hommes & les autres animaux. Virgile nous étale ce dogme dans ces beaux vers :

*His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthereos dixere: Deum namque ire per om-*

nes

Terrasque, tractusque maris, cælumque pro-
fundum:

Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne
ferarum,

Quemque sibi tenues nascentem arcessere
vitas.

GEORG. l. 4, v. 219.

Les Egyptiens étoient-ils donc plus blâmables d'adorer l'Intelligence divine dans les animaux, que les Romains d'encenser leurs Empereurs?

§. 9. Ce seroit ici le lieu d'examiner quelle relation les Egyptiens avoient imaginée entre telle divinité & tel animal, en vertu de laquelle l'un étoit le symbole de l'autre; mais comme cette discussion dépend des principes qui seront établis dans le chapitre 10, on se trouve obligé de renvoyer cet examen au chapitre 11, §. 20.

§. 10. De ce que nous venons de dire, on peut déjà tirer plusieurs conséquences. En supposant que les Dieux des Egyptiens, comme ceux des Grecs, étoient les Esprits mo-

teurs de la nature, on comprend 1°. comment ils ont imaginé que plusieurs de ces Intelligences s'étoient logées dans les animaux utiles pour rendre service aux hommes, & comment la reconnoissance a engagé la multitude à rendre un culte à ces êtres bienfaisans. Malgré l'utilité des animaux, jamais les Egyptiens ne les auroient adorés, s'ils ne les avoient supposés intelligens. 2°. Par quelle raison la crainte les a portés à honorer les Esprits malfaisans qu'ils ont cru habiter dans les animaux nuisibles, tels que le crocodile, le loup, &c. 3°. Comment ils ont jugé ensuite que les ames des morts pouvoient aller occuper la même place que ces Génies prétendus, & résider comme eux dans les animaux. Ainsi le dogme de la Métémpsychose est né de la même source que le culte dont nous parlons. 4°. L'on conçoit encore pourquoi les différentes villes d'Egypte n'honoroient point le même animal. Le dogme des Génies, bons ou mauvais, avoit sans doute persuadé aux Egyptiens, comme aux Grecs & aux Romains, que chaque ville avoit son Dieu ou Génie tutélaire particulier, qu'il ne manquoit pas de se loger dans celui des animaux qu'on lui consacroit & dont chaque ville portoit le nom. Ainsi les Romains se forgerent une Déesse *Roma*; ceux d'Antium, une Déesse *Antée*;

ceux d'Alabanda, un Dieu *Alabandus*, &c. conséquemment on devoit présumer qu'il y avoit souvent de la dissention entre ces Dieux locaux, tout comme il y avoit guerre entre les Dieux de Troye & d'Argos, entre ceux de Rome & de Carthage. Delà s'enfuit la coutume de tuer dans une ville les animaux que l'on adoroit dans une autre, les querelles & les combats occasionnés par cet acte d'hostilité, la haine héréditaire entre certaines villes pour ce sujet, &c. 5°. L'on comprend comment cette même croyance des Divinités locales, si analogue aux idées des peuples ignorans, a fait naître & perpétue chez les Negres le culte des Dieux fétiches qui est le même que celui des Egyptiens, & la Métempfycofe, sans qu'il soit besoin que ceux-ci les aient portés dans ces divers climats. Nous le verrons dans le chap. 14. 6°. Que si les Egyptiens ont adoré les oignons & les autres plantes, ce culte étoit relatif aussi-bien que celui des animaux, ils pensoient honorer par-là le Génie auquel ils étoient redevables de ces alimens, tout comme les Grecs ont honoré Cérés pour leur avoir donné du blé, & Bacchus, pour leur avoir procuré du vin. 7°. Que tous ces cultes bizarres n'ont point été absolument incompatibles avec la croyance d'un Dieu suprême, dont les Egyptiens paroissent avoir

conservé l'idée, les uns sous le nom de *Phtha*, les autres sous le nom de *Cneph*; puisque nous voyons Platon allier ensemble la connoissance d'un Dieu souverain & pere de ce monde, avec la foi des Dieux populaires ou des Intelligences du second ordre (a). C'étoit à la vérité une pitoyable philosophie, mais elle est bien plus pardonnable aux peuples de l'Égypte qu'au divin Platon.

Si l'on tient l'hypothèse contraire, si l'on §. 11.
suppose que les Dieux de l'Égypte étoient originaiement des hommes, tout devient inintelligible; il n'est pas surprenant qu'avec cette prévention les Mythologues n'ayent pas vu clair dans la Religion des Egyptiens. 1°. Jamais ils ne parviendront à nous montrer par quel enchaînement d'idées ces peuples ont passé de l'adoration des astres à celle des hommes, de celle-ci à la Métempfycofe, au culte des animaux & des plantes, & quelle relation il y avoit entre ces différentes erreurs. 2°. Jamais ils n'accorderont leur systême avec le texte de l'Écriture. Nous avons remarqué (b) que le Sage, parlant des divers objets de l'idolâtrie, place en premier lieu les êtres naturels, ensuite leurs symboles; enfin les hommes &

(a) Voyez ci-dessus, chap. 4. §. 3.

(b) Chap. 3. §. 2.

leurs images. Par cet ordre successif nous voyons que ce sont les Etres physiques ou les Génies maîtres de la nature qui ont été adorés d'abord, avant que l'on rendît un culte aux héros & à leurs statues. Que l'on ait métamorphosé en homme ou en animal, un Génie que l'on ne voyoit pas, cela n'est pas surprenant; mais que l'on eût peint des hommes sous la figure de bêtes, au lieu de les représenter dans leur état naturel, ce seroit une bizarrerie inconcevable. 3°. Jamais ces Mythologues ne seront d'accord avec eux-mêmes. M. l'Abbé Banier observe après Hérodote (*a*), que les Egyptiens ne connoissoient point de héros ou de demi-Dieux; nouvelle preuve qu'ils n'ont pensé que fort tard à déifier des hommes & à confondre leurs Rois avec les Dieux, comme ils faisoient du temps de Diodore de Sicile (*b*). Ce n'est donc pas eux qui ont porté ce culte dans la Grèce. 4°. Quand même on auroit quelques Auteurs anciens à nous opposer, nous serons toujours en droit de nous en tenir au sentiment de Pythagore, de Platon, de Plutarque qui avoient voyagé en Egypte, & qui ont sans doute examiné la Religion de ce Pays, avec des yeux philosophes. Ils

(*a*) Explication hist. des fables, tome 3, pag. 1.

(*b*) Voyez son texte, chap. 9, §. 12.

ont jugé qu'Isis, Osiris, Typhon & les autres Dieux Egyptiens étoient plutôt des Démons que des hommes; que leurs fables étoient à-peu-près les mêmes que celles des Géans & des Titans de la Grèce, & ils ont suivi en cela les opinions des vieux & anciens Théologiens (a). L'explication des fables par l'histoire est donc contraire à la plus saine antiquité. Nous le verrons plus en détail dans les chapitres suivans.

(a) Plutarque, sur Isis & Osiris, n. 11 & 12.

CHAPITRE VIII.

Sixième preuve; difficultés auxquelles on ne peut satisfaire quand on suppose que les fables sont historiques.

JUSQU'A présent les savans se sont formé de la Mythologie une idée bien différente de celle que nous en avons conçue; ils pensent que les fables grecques ne sont autre chose que l'ancienne histoire, déguisée sous des expressions équivoques & chargée de circonstances merveilleuses imaginées à plaisir, pour exciter une frivole admiration. Les Grecs, sous les noms de leurs Dieux, ont adoré ou leurs propres

§. 1.

ancêtres , ou les premiers Princes qui ont fondé des empires , qui ont réuni les peuples en corps de société , qui ont enseigné les arts les plus nécessaires. Ouranos ou Cœlus , Chronos ou Saturne , Zéus ou Jupiter , sont trois Monarques qui se sont succédés. La troupe des Dieux qui leur ont été associés , sont les principaux personnages qui ont vécu sous leur regne ou immédiatement après. Ce que l'on raconte de leurs guerres , de leurs conquêtes , de leurs crimes même , est vrai pour le fond , mais défiguré par des circonstances fabuleuses. Les Egyptiens & les Phéniciens qui ont amené différentes colonies dans la Grèce , ayant raconté quelques événemens arrivés chez eux , l'on entendit leurs narrations de travers , tant à cause de l'obscurité de leur langage , que par le penchant invincible des Grecs pour le faux merveilleux , & on en fit de nouveaux épisodes à l'ancienne histoire. Ce mélange bizarre de personnes qui ont vécu en différens temps , de faits arrivés en différens lieux , de noms dont on n'a pas pris le vrai sens , a formé un assemblage ridicule que les poètes ont habillé selon leur goût. En ajoutant des personnages allégoriques à ceux qui ont existé réellement , ils ont augmenté la confusion. Ainsi s'est arrangée successivement l'espèce de

de généalogie qu'Hésiode nous a donnée dans sa Théogonie, & qu'Homere avoit déjà suivie dans ses deux Poëmes. Pour démêler le vrai au milieu de tant d'accessoires étrangers, il faut chercher l'étymologie des noms grecs dans les langues de l'Orient, rapprocher autant que l'on peut l'histoire de la Grèce de celle de l'Egypte & de la Phénicie, rapporter le tout aux idées & aux mœurs des anciens peuples.

Ce système, dont nous examinerons les preuves dans la suite, a été soutenu par Bochart, continué par le Clerc dans son commentaire sur Hésiode & dans quelques volumes de sa Bibliothèque universelle, adopté avec quelques changemens par M. l'Abbé Banier, dans son explication historique des fables, développé dans plusieurs mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, supposé vrai par la plupart des Savans qui ont écrit depuis. Rien ne manquoit à ces divers auteurs pour le mettre dans tout son jour; connoissance parfaite du grec & des langues orientales, étude profonde & suivie de l'ancienne histoire & des mœurs des différens peuples, critique judicieuse des anciens, pour fixer le degré d'autorité qu'on peut leur donner, lecture immense de tous les Mythologues. Avec des talens si rares, on voit qu'ils ne sont pas con-

rens de leurs découvertes, qu'il reste toujours des doutes à éclaircir, des difficultés auxquelles on ne répond point. Souvent ils racontent plutôt ce que l'on a dit, qu'ils ne donnent la raison pourquoi on s'est avisé de le dire. Comment les Grecs font-ils parvenus au point d'aveuglement, d'adorer des hommes pour toute Divinité? Quelle étoit auparavant leur croyance? Par quelle progression de fausses idées font-ils tombés dans cette erreur? Ont-ils suivi pour s'égarer la même route que les autres peuples? Tant que nous ne ferons point appaisés sur ces questions, la Mythologie ne sera pas suffisamment expliquée.

§. 3. Si le système que l'on vient d'exposer, n'est pas vrai, il est du moins hardi, & il convenoit de l'être à ceux qui l'ont imaginé. Les Latins, mieux instruits que nous de l'histoire grecque, parce qu'ils touchoient de plus près aux événemens, l'avoient partagée en trois époques principales: ils nommoient la première, les temps inconnus; ceux-ci s'étendent depuis la création, ou plutôt depuis la dispersion des nations, jusqu'au déluge d'Ogygès, c'est-à-dire, jusques vers l'an 2200 du monde, 544 ans après le déluge universel, 1800 ans avant Jesus-Christ. La seconde comprend les temps fabuleux ou héroïques qui

durent environ 1000 ans, depuis Ogygès jusqu'aux Olympiades, 776 ans avant Jésus-Christ, époque à laquelle commencent les temps historiques. Nos Mythologues moins timides, prétendent retrouver l'histoire des temps héroïques, sous l'enveloppe des fables dont on l'a défigurée; ils se flattent même de porter la lumière dans le chaos des siècles inconnus: essayons si, avec le flambeau qu'ils nous prêtent, nous pourrons marcher en sûreté.

On commence par supposer un empire de Titans, ou des Rois devenus Dieux, dans des siècles où il n'y avoit point de villes bâties, ni d'arts cultivés dans la Grèce, où les peuples de ces contrées étoient encore sauvages & barbares. Selon l'opinion commune, les plus anciennes villes grecques, Athènes, Argos, Thèbes, Sicyone, remontent à-peu-près au temps d'Abraham & aux commencemens du premier empire des Assyriens, c'est-à-dire, environ à l'an 400 après le déluge. Etoit-ce trop de quatre siècles pour peupler toute l'étendue de l'Asie mineure, & amener insensiblement des colonies jusques dans la Grèce & la Thessalie? Comment s'est-il pu former un vaste empire avant cette époque?

S. 4.
Première
difficulté.

Dom Pezron, pour sortir de cet embar-

ras & soutenir le regne des Princes Titans, n'a point trouvé de meilleur moyen que de prolonger les temps, d'adopter la chronologie des Septante, de supposer que depuis le déluge jusqu'aux premières époques de l'histoire profane, il s'est écoulé un plus grand nombre de siècles que l'on n'en compte communément. Sans entrer dans cette discussion chronologique, arrêtons-nous à une preuve de fait. Selon l'ordre des migrations du genre humain, les premiers empires ont dû commencer dans le voisinage de la Mésopotamie, parce que c'est là que les hommes se sont trouvés rassemblés après le déluge. Les Etats de l'Asie doivent donc être plus anciens que ceux de l'Europe; il est donc impossible que dès les commencemens de la domination des Assyriens, avant la Monarchie des Egyptiens, avant la naissance des royaumes de l'Asie mineure, il y ait eu à 400 lieues des plaines de Sennahar & au-delà des mers, un prétendu empire des Titans.

La maniere dont il a fini, est encore plus incompréhensible que ses commencemens. Peut-on concevoir qu'un empire si étendu & si célèbre n'ait laissé après lui ni succession ni vestiges certains? A-t-il duré peu ou long-tems? Quelles en étoient les

bornes précises & le siège principal? A la mort du dernier Souverain, comment les Etats ont-ils été démembrés? Que sont devenus Jupiter, Pluton, Neptune? Rien de connu sur leur destinée. Des Princes qui naissent à l'un des bouts du monde pour aller regner à l'autre, dans un temps où la navigation n'étoit pas connue, qui font des conquêtes dans des pays où il n'y avoit pas de villes, qui fondent un empire chez des peuples aussi sauvages que ceux de l'Amérique, qui disparoissent tout-à-coup sans laisser aucun monument certain de leur règne; cela est-il plus aisé à comprendre que les rêves de la Mythologie?

Dans quel pays du monde ces Princes ont-ils vécu? Les Grecs prétendent que c'est dans la Thessalie, les Egyptiens & les Phéniciens soutiennent que c'est chez eux: les uns les placent chez les peuples Atlantiques sur les côtes d'Afrique, d'autres plus hardis les transportent dans le fond du Nord. Il est fort probable que des Rois qui ont vécu en tant de lieux, n'ont existé nulle part.

Ici la Chronologie se trouve aussi confondue que la Géographie; pour concilier toutes les époques, il faut supposer que les galanteries de Jupiter ont duré au moins cinq cens ans; autrement il ne peut avoir

été contemporain de toutes les femmes qu'on lui fait épouser, ni de tous les enfans qu'on lui attribue.

Dans les premiers temps, tous les Etats furent héréditaires; aussi l'on prétend que Saturne & Jupiter ont succédé à leur père: mais après eux plus de succession; Jupiter, Pluton, Neptune, trois Monarques puissans n'ont point laissé d'héritiers: on leur attribue un grand nombre d'enfans qui ne font après eux aucune figure. Ils avoient appris aux Grecs les sciences & les arts, tout a disparu avec eux: après plusieurs siècles, il a fallu que des Etrangers, des Egyptiens, des Phéniciens vinssent de nouveau tirer les Grecs de la barbarie.

Quand donc le regne de Jupiter seroit aussi réel qu'il est fabuleux, il seroit impossible que l'histoire en fût parvenue aux siècles suivans, sur-tout une histoire détaillée qui nous eût appris la généalogie, les alliances, les enfans, les querelles, les crimes de ce Dieu prétendu. Chez les peuples sauvages, tels qu'ont été les anciens Grecs, même après le siècle des Titans, on ne trouve ni tradition ni monumens. L'histoire se tait, ou par la stérilité des événemens, ou par le défaut d'observateurs attentifs. Par-tout, le regne des Dieux a précédé celui des hommes, par-tout il y a

en des Rois, c'est-à-dire, des chefs de peuplades long-temps avant qu'il y eût des historiens.

Homere, le plus grand conteur de l'univers, qui dit tout ce qu'il fait & fou-
vent ce qu'il ne fait pas, qui ne finit point
sur les généalogies & sur les antiquités vraies
ou fausses de sa nation, qui n'omet rien
de ce qui peut flatter la vanité des Grecs,
n'a point connu ce fameux empire des Ti-
tans sur la terre. Il les place dans le ciel,
il les peint comme des Dieux qui se mê-
lent de tout, qui gouvernent toute la na-
ture; jamais il n'en parle comme de mor-
tels qui ayent vécu dans la Grèce. Ceux
qui ont écrit plusieurs siècles après, ont-ils
recouvré d'anciens mémoires ou fouillé dans
des archives que le Poëte n'avoit pas vûs?

Hésiode qui a suivi Homere, parle en-
core sur le même ton; il s'explique mê-
me plus clairement; selon lui les Titans
font le ciel, la terre, le temps, le maî-
tre du ciel, la reine de l'air, le seigneur
des eaux, le tombeau ou les enfers, le
soleil, la lune, la nuit & toutes les par-
ties de l'univers dont il fait la généalogie.
Par quel enchantement des Rois, des con-
quérans, des hommes sont-ils devenus tout-
à-coup des êtres physiques? Comment cette
métamorphose a-t-elle pu se faire dans l'i-
magination des Grecs?

6. 5.

Deux

xième
difficul-

té.

Dans le style de nos deux Poètes, l'idée de la divinité emporte l'existence de tout temps; ils appellent souvent les Dieux, *la race divine des immortels qui existent éternellement* (a). Leur auroient-ils donné ce titre, s'ils avoient cru que les Dieux n'étoient point d'une autre nature que les hommes? Ils se sont contredits, à la vérité, en attribuant une naissance aux Dieux; mais enfin jamais ils n'ont parlé de même des hommes; jamais Hésiode n'a fait mourir les Dieux, quoique M. l'Abbé Banier, par inattention, lui ait attribué cette erreur (b). Puisque les anciens Grecs étoient déjà assez instruits pour connoître l'immortalité de l'ame, comment ont-ils pu être assez stupides pour confondre la nature humaine avec la nature divine?

§. 6. Hésiode sur-tout, auquel nous devons
Troisième
me diffi-
culté. une attention particulière, distingue nettement les Dieux d'avec les hommes les plus anciens. Les premiers hommes, selon lui, sont ceux de l'âge d'or (c). Tandis qu'ils vivoient sur la terre, Saturne regnoit dans le ciel; après leur mort, ils sont devenus

(a) Iliad. l. 1, v. 290, 494, L. 24, v. 244. Théogon. v. 21, 33, 100.

(b) Explication historique des fables, tome 1, l. 3, s. 1, p. 420.

(c) Poème des Travaux, v. 108 & suiv.

des démons, des Génies du second ordre; c'est Jupiter, qui, en qualité de Dieu souverain, leur a fait cet honneur; mais il ne les a point transportés dans le ciel, séjour des Dieux. Les hommes des âges suivans, les héros ou demi-dieux sont dans les Champs-Elysées, dans les isles fortunées où ils sont gouvernés par Saturne. C'est par une grace spéciale, par une exception unique qu'Hercule a été transporté au ciel avec les Dieux : aucun mortel n'a partagé avec lui ce privilège. Encore y avoit-il avant lui un Hercule Dieu, avec lequel le héros s'est trouvé confondu.

Dans la Théogonie le Poëte fait la même distinction (a). Il fait naître sous Saturne les Nymphes Méliés ou Intelligences subalternes, qui distribuent aux hommes les bienfaits de la nature; mais elles n'ont rien de commun avec les Déeses immortelles qui habitent l'Olympe. Lorsqu'il parle du regne de Cœlus, de peur qu'on ne le prenne pour un Roi, il lui donne l'épithète de lumineux *Αἰετῆρας*, pour faire sentir qu'il parle du ciel physique où sont les astres (b). N'est-il pas étonnant qu'après des paroles si claires, on veuille

(a) Théog. v. 187.

(b) Ibid. v. 414.

nous faire regarder les Titans ou anciens Dieux, comme des hommes qui ont vécu dans la Thessalie ou ailleurs ?

§. 7.

Quatrième
difficulté.

Il y a lieu de penser que la Religion Grecque étoit la même dans le fond, & venoit de la même source que celle des Egyptiens, des Phéniciens & des autres anciens peuples idolâtres; mais les Phéniciens ni les Egyptiens n'ont point adoré des hommes. Ils rendoient leur culte aux différentes parties de la nature, ou plutôt aux Intelligences que l'on supposoit y présider; il en est de même des Libyens & des Arabes. Les Scythes, les Chaldéens, les Perses, les Assyriens, les Cariens, les Lydiens, les Phrygiens, les Thraces, les peuples de la Scandinavie, les anciens Germains, les Gaulois n'adornoient point des hommes; il seroit aisé de le montrer. Par quelle fatalité les Grecs seuls ont-ils donné dans cette erreur ?

Quand on seroit parvenu à nous apprendre comment ils ont pû s'égarer au point d'adorer leurs propres ancêtres ou des Princes étrangers, nous n'en serions pas plus avancés pour découvrir l'origine de l'idolâtrie chez les autres nations, ni d'où vient la ressemblance qui se trouve souvent entre les fables de la Grèce & celles de l'Egypte ou de la Phénicie. Si Jupiter & Saturne sont des Rôis de Thessalie, comment ont-ils été

adorés à Memphis ou à Tyr? Si Vulcain a vécu dans la Grèce, comment a-t-on pu rêver sur les bords du Nil qu'il y avoit regné? Si au contraire ces personnages sont Egyptiens d'origine, comment les Phéniciens & les Grecs ont-ils pu quitter leurs premiers Dieux pour adorer des étrangers?

N'est-il pas naturel, dit-on, que les anciens peuples aient été portés d'inclination à diviniser les fondateurs des empires, les Rois bienfaisans & vertueux, les Héros destructeurs de monstres, les inventeurs des arts; qu'après leur mort on leur ait attribué le pouvoir suprême comme une récompense du bien qu'ils avoient fait aux hommes? Rien de plus vraisemblable sans doute dans la spéculation; malheureusement les faits ne s'accordent point avec cette supposition.

1°. Les empires n'ont point été fondés chez les peuples devenus barbares après le déluge, mais chez les nations qui commençoient à se policer: l'idolâtrie au contraire, & les fables, sont nées dans les âges les plus grossiers; leur naissance a précédé presque partout celles des premières monarchies. 2°. Les peuples qui passent pour les premiers auteurs de l'idolâtrie, n'ont point mis leurs Dieux dans la liste de leurs souverains. Les Egyptiens n'ont point enseigné qu'Osiris ait été le fondateur de leur monarchie; selon eux le regne

f. 8.
Cin-
quième
difficul-
té.

des Dieux avoit précédé en Egypte celui des Rois. Les Phéniciens n'ont point regardé Ouranos & Chronos comme la tige de leurs Princes; jamais ceux-ci n'ont prétendu en être descendus; la Théogonie des Phéniciens ne nous donne aucun lieu de le supposer. Les Grecs de même n'ont point envisagé Cœlus, Saturne, Jupiter, comme fondateurs de leurs premiers états: ceux-ci sont tous postérieurs de beaucoup à l'empire des Titans; & cet empire a disparu sans laisser de succession. 3°. Ces Rois prétendus, loin d'avoir mérité par leurs vertus les respects de la postérité, ont été de parfaits scélérats. Cœlus, selon la fable, étouffoit ses enfans, Saturne avaloit les siens & mutila son pere, Jupiter a détrôné Saturne, a rempli l'univers des fruits de ses débauches. La plupart des héros Grecs dans un état policé auroient expiré sur la roue: le ciel des Poètes étoit le séjour des crimes plutôt que le temple de la vertu. Il faut démentir l'histoire de tous ces personnages pour supposer que les honneurs qu'on leur a rendus, ont été la récompense de leurs mérites.

Certainement l'on auroit eu de la vénération pour ceux qui auroient détruit des monstres; mais y a-t-il eu réellement des monstres à combattre dans la Grèce? Croirons-nous l'existence de l'hydre de Lerne,

du sphinx de Béotie, de la biche aux cornes dorées & aux pieds d'airain, de la chimère, &c. Tuer des bêtes féroces, a été un exercice commun à tous les premiers chasseurs; les Sauvages y sont accoutumés: jamais ils n'ont regardé la défaite d'un sanglier, d'un ours ou d'un lion, comme un exploit qui méritât des autels.

De même on auroit rendu de grands honneurs aux inventeurs des arts, si le même homme avoit inventé seul un des arts les plus nécessaires, & l'avoit porté d'abord à la perfection par un effort de génie; mais ce n'est point ainsi que ces arts précieux ont été formés; c'est par des progrès successifs & très-lents, par des essais d'abord très-grossiers, mais que différens ouvriers ont perfectionnés peu à peu, & auxquels le hazard a souvent eu plus de part que l'industrie. Aucune des premières tentatives n'a dû paroître assez admirable pour faire décerner un culte à son auteur. En examinant l'histoire de ces Dieux que l'on a supposés présider aux différens arts, nous montrerons par des détails tirés de *l'origine des Loix, des Arts & des Sciences*, qu'on ne peut pas leur en attribuer la première invention; que le culte de ces Dieux nouveaux a commencé long-temps après la formation des sociétés, & lorsque la Grèce étoit déjà policée. D'ailleurs les En-

ropéens qui ont étalé aux yeux des Sauvages de l'Amérique, des arts tout formés & les ouvrages les plus merveilleux, ont-ils reçu l'encens de ces peuples ?

Enfin, nous voyons l'idolâtrie & les fables regner aujourd'hui chez des nations qui n'ont eu ni souverains, ni héros, ni artistes; il n'est donc pas vraisemblable que l'erreur ait eu chez les anciens l'origine qu'on lui attribue.

§. 9. Sixième difficulté. Les Grecs, sur-tout dans les premiers temps ont mis une différence infinie entre les Dieux & les Héros ou demi-Dieux; ils n'ont point attribué la même puissance, ni rendu les même honneurs à ceux-ci qu'aux premiers; jamais ils ne les ont confondus, & nous verrons qu'Hésiode a grand soin de les distinguer. Dans le système des Mythologues historiens, les uns & les autres sont de même nature; entre Hercule & Jupiter, il n'y a d'autre différence que celle du temps où ils ont vécu.

§. 10. Septième difficulté. Quelque prévenu que l'on soit en faveur des hommes déifiés, l'on est forcé d'admettre un très-grand nombre de Divinités purement allégoriques; nous le verrons en expliquant la Théogonie. Jusqu'à présent on ne nous a pas montré quelle connexion il peut y avoir entre celles-ci & les autres. Ce mélange bizarre d'êtres physiques & de

mortels divinisés est-il concevable? N'est-il pas à présumer que tous les Dieux ont été de même espèce & sont nés de la même source?

Voilà des difficultés auxquelles il ne paroît pas possible de satisfaire dans le système des Mythologues historiens. Que fera-ce, si en l'examinant de plus près il ne se trouve fondé sur aucune preuve solide, mais sur des suppositions qui se contredisent, s'il est contraire aux monumens les plus certains de l'antiquité, si au lieu d'éclaircir les fables, il les rend plus obscures? Le système que nous avons suivi, nous paroît plus simple, mieux lié, moins rempli de difficultés; il nous montre mieux la source des erreurs & des folies de tous les peuples, tant anciens que modernes. Les Savans ne doivent donc pas trouver mauvais que nous le préférions au leur.

CHAPITRE IX.

Septième preuve; l'aveu des Mythologues historiens; la contradiction de leurs principes; la foiblesse de leurs raisons.

POURRA-T-ON douter encore de la vérité du système que nous avons exposé sur l'origine du Polythéïsme & sur le vé-

ritable objet de l'idolâtrie ancienne, s'il se trouve confirmé par les principes mêmes de ceux qui ont soutenu un sentiment différent? M. l'Abbé Banier, malgré la persuasion où il étoit, que la plupart des fables sont fondées sur l'histoire, que le grand nombre des Dieux du Paganisme ont été des hommes, n'a pas laissé d'enseigner & de prouver que le Polythéisme a commencé par le culte des astres & des différentes parties de la nature. Il est difficile sans doute de concevoir comment il a pu accorder ces deux opinions; nous montrerons bientôt qu'elles sont incompatibles: mais son aveu est important, l'on ne peut se dispenser de le rapporter & d'en suivre les conséquences.

§. 2. Il prouve d'abord très-solidement (a) par le témoignage des Auteurs sacrés & profanes, que l'idolâtrie a commencé par adorer le soleil & les astres; que ce culte a été non-seulement le plus ancien, mais encore le plus universel; qu'il se trouve également chez les peuples qui ont paru les premiers dans le monde, & chez les Nations récemment découvertes; enfin que cette Religion, que l'on nomme le *Sabif-*

(a) Explication hist. des fables, l. 3, c. 3, tome 4
pag. 170.

me, a infecté presque le monde entier. « Du
 » culte des astres, dit-il (a), on passa à
 » celui des choses matérielles, sur-tout du
 » ciel, des élémens, des fleuves & des mon-
 » tagnes; enfin au culte des hommes, que
 » l'on plaça au rang des Dieux ».

Il montre ensuite par un détail exact (b),
 que l'on assigna une Divinité particulière
 à chacune des parties de la nature, que
 l'on divinisa toutes les passions & les af-
 fections de l'ame, les vertus & les vices,
 que l'on créa des Dieux pour tous les be-
 soins de l'humanité, qu'outre ces person-
 nages allégoriques dont le nombre est im-
 mense, on adora les hommes célèbres &
 même les animaux. On prie le lecteur de
 remarquer cette progression; c'est précisé-
 ment la même que l'on a indiquée ci-de-
 vant: & il demeure pour constant que les
 hommes déifiés n'ont été que le dernier ob-
 jet de l'idolâtrie. Ce sont les propres ter-
 mes de M. l'Abbé Banier (c).

Cela supposé, 1^o. dès que l'on avoue 6. 36
 qu'il y a eu un nombre immense de Divini-
 tés naturelles & allégoriques, qu'elles ont
 été les premières, que tous ces Dieux étoient

(a) Explication hist. des fables, ch. 4, p. 181.

(b) Ibid. p. 183.

(c) Ibid. p. 413.

connus avant que l'on s'avisât d'adorer des hommes, comment peut-on soutenir que le très-grand nombre des Dieux ont été des hommes, que *les Grecs n'avoient guère d'autres Dieux que des hommes déifiés* (a). N'est-ce pas-là une contradiction palpable ?

2°. Lorsqu'on objecte à M. l'Abbé Bannier qu'il y a dans les Poètes des choses qui ne peuvent s'entendre que d'une manière allégorique, qu'à tout moment ils prennent Jupiter pour l'air; Cérès, pour le blé ou pour le pain; Bacchus, pour le vin; Neptune, pour l'eau ou les poissons; que quand ils disent que l'océan est le pere des fleuves, que les Sirenes sont filles d'Achéloüs, ils font une allégorie évidente à la physique. « Je l'avoue, répond-t-il (b), mais » ce n'est pas-là l'ancien état des fables. » Bacchus y est regardé comme un Prince » conquérant; Jupiter, comme un Roi de » Crète; Cérès, comme une Reine de Si- » cile. Ce n'est que dans la suite qu'on a » attaché à ces fables anciennes, l'idée des » élémens & de toute la nature; ce qui » prouve seulement qu'il s'y est mêlé beau- » coup d'allégories, ce qu'on ne nie pas;

(a) Explication hist. des fables, tome 1, l. 5, c. 2, p. 412.

(b) L. 1, c. 2, p. 23.

» & c'est sans doute ce qui les rend si difficiles à expliquer, les Poètes passant tout d'un coup de l'histoire à la physique ».

- Cette réponse paroît une nouvelle contradiction. Selon M. l'Abbé Banier & selon la vérité, l'idolâtrie a commencé chez tous les peuples par le culte des astres & des différentes parties de la nature : donc le plus ancien état des fables a été une allégorie ou une allusion continuelle à la physique & aux phénomènes les plus communs. Le culte des hommes ou des héros n'est venu que long-tems après ; par conséquent le prétendu sens historique des anciennes fables est une imagination des siècles postérieurs. Ainsi l'ont pensé Cicéron & Plutarque, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédens. 5. 4.

D'ailleurs nous devons en juger par les monumens. Le plus ancien état des fables dont nous ayons connoissance, se trouve dans les Poètes, dans Homère & dans Hésiode ; nous ne voyons rien avant eux. Or les fables, telles qu'ils nous les donnent, sont évidemment allégoriques ; on le verra dans le commentaire sur Hésiode. C'est plusieurs siècles après eux qu'Euémère & quelques autres ont cru voir dans les Dieux de purs hommes, & dans les

fables, l'histoire ancienne de l'Égypte ou de la Grèce.

5. 5. Admettons néanmoins la supposition de M. l'Abbé Banier, quoique contradictoire à ses principes. Puisqu'il est arrivé un changement dans l'idolâtrie & dans le sens des fables, voyons comment il s'est fait chez les différens peuples.

Selon notre savant Mythologue, l'Égypte a été le berceau de l'idolâtrie. Osiris est le même que Misraïm, fils de Cham, le premier qui ait conduit une colonie sur les bords du Nil (a). Il fut adoré peu de tems après sa mort, avec Isis son épouse & Orus leur fils. Mais, comme on auroit été choqué de voir que l'on rendoit les honneurs divins à des personnes qui venoient de mourir, on publia apparemment que leurs ames s'étoient réunies aux astres; on les prit dès-lors pour le soleil & la lune (b).

5. 6. Il y auroit lieu de contester d'abord sur la prétendue identité d'Osiris avec le fils de Cham, dont les noms ni les exploits n'ont aucun rapport; sur la fantaisie de loger les ames des morts dans les astres, qui n'est certainement pas si ancienne; sur

(a) Explication hist. des fables, tome 1, l. 6, c. 1, pag. 484.

(b) *Ibid.* Tome 1, l. 3, c. 4, p. 182.

la destinée d'Orus, auquel on n'a pas daigné accorder une demeure aussi brillante qu'à son pere & à sa mere; mais passons là-dessus.

Voilà donc le premier chef de la colonie Egyptienne adoré peu de temps après sa mort; par conséquent son culte est aussi ancien que sa Nation. Au lieu que chez les autres peuples, l'adoration des hommes a été le dernier période de l'idolâtrie; elle en a été le commencement chez les Egyptiens. Supposition contradictoire à ce que M. l'Abbé Banier a prouvé ailleurs, que chez les Egyptiens mêmes le culte des astres a été la première idolâtrie (a). Elle est démentie par les livres saints, qui au temps d'Abraham, c'est-à-dire, plus de 400 ans après le déluge, ne nous montrent encore en Egypte aucun vestige d'idolâtrie. Elle ne s'accorde point avec Hérodote; qui rapporte d'après les Egyptiens, que pendant 10340 ans aucun Dieu n'avoit paru en Egypte sous une forme humaine; & qu'un homme ne peut pas naître d'un Dieu, l. 2, n. 92. Enfin elle est contraire à la tradition des Egyptiens mêmes, qui regardoient le soleil, la lune & les élémens comme leurs premiers Dieux, &

(a) Explication hist. des fables, c. 3, p. 173.

qui prétendoient que Menès ou Misraïm étoit le premier qui leur avoit appris à honorer les Dieux (a).

§. 7. Dans la Grèce, la révolution fut encore plus inconcevable. Cælus, Rhéa, Jupiter, Vulcain, Neptune, avoient été de fameux personnages adorés à cause de leurs bienfaits; & tout-à-coup ils se trouvent confondus avec le ciel, la terre, l'air, le feu & l'eau, sans que nous puissions deviner la cause d'une métamorphose si singulière (b).

Point du tout, dira-t-on, cela s'est fait tout autrement. Les anciens Grecs adoroient les différentes parties de la nature, mais à l'arrivée des chefs de colonie venus d'Égypte ou de Phénicie, ils renoncèrent à ce culte ancien pour honorer des personnages étrangers & inconnus, auxquels ils donnerent les noms du ciel, de la terre, de l'air, des eaux, &c. l'un est-il plus aisé à comprendre que l'autre? Les peuples changent-ils donc si aisément & sans motifs, de mœurs & de religion? ou tombent-ils en délire de propos délibéré & comme il plaît au premier venu? nous reviendrons à cette question, chapitre 12.

(a) Diodote, tome 1, l. 1, p. 23, 25 & 133.

(b) Voyez le passage de M. Banier ci-dessus, §. 3.

Dans le système que l'on propose, rien de si simple que l'altération qui s'est faite dans le culte primitif; elle est arrivée de même par-tout & par les mêmes causes. De l'adoration du vrai Dieu, l'on a passé à celle des Intelligences, dont on croyoit la nature animée & auxquelles on en attribuoit les phénomènes. Ces effets physiques exprimés en ancien langage ou en style poétique, ont été entendus grossièrement dans la suite par les peuples ignorans & pris pour des actions humaines. Pour dire que le vin croît sur les hauteurs, on a dit que Bacchus naissoit de Sémélé; parce que le temps est souvent pluvieux d'un côté & serein de l'autre, on a raconté que Jupiter se battoit avec Junon: si le soleil cause une chaleur excessive, c'est Apollon qui lance des traits meurtriers, &c. On est aisément parvenu à croire que ces divers personnages avoient été des hommes, parce qu'on leur attribuoit sur de simples équivoques les actions, les inclinations, les passions humaines.

Si au contraire l'on part du principe opposé, si l'on soutient que les premiers Dieux ont été des hommes, on met l'histoire & la fable dans une égale confusion, la Mythologie n'est plus qu'un chaos, & jamais les plus habiles ne parviendront à le débrouiller.

6. 9. Examinons cependant les raisons ou plutôt les autorités par lesquelles M. l'Abbé Bannier a prétendu prouver, *sans réplique*, la thèse fondamentale de son système : *que les Grecs n'avoient guère d'autres Dieux que des hommes déifiés*. Il en faut de bien positives pour appuyer une hypothèse qui se soutient si mal. On les tire des Auteurs Grecs, des Latins & des Orientaux (a).

A la tête des premiers est Hérodote. « Les Perses, dit-il, n'ont ni statues, ni temples, ni autels, & taxent de folie ceux qui en ont : la raison en est, comme je pense, parce qu'ils ne croient pas comme les Grecs, que les Dieux soient nés des hommes (b) ».

Diodore de Sicile, dans les premiers livres de sa bibliothèque, suppose par-tout que Saturne, Atlas, Jupiter & les autres Dieux principaux du Paganisme, ont été des hommes illustres ; il rapporte leur naissance, leur mort, &c.

Les Historiens, les Mythologues, les Poètes, à commencer par Homère & Hésiode, nous peignent les Dieux comme des hommes ; & il faut se souvenir qu'ils n'ont fait que suivre les idées établies de

(a) Bannier, tome 1, l. 5, c. 2, p. 411.

(b) Hérodote, l. 1, n. 36.

leur temps & rapporter la tradition commune.

Les Philosophes mêmes, sur-tout les Stoïciens & les Platoniciens ont distingué deux espèces de Dieux; les Dieux naturels & les Dieux animés: ils ont cru que l'on avoit mis au nombre des derniers tous ceux qui avoient inventé quelque chose d'utile. Ce fut donc le sentiment unanime de toute la Grèce, que les Dieux avoient été des hommes.

Pour juger de la force de ces preuves, il faut distinguer trois opinions différentes sur la nature des Dieux. La première est celle du peuple & du commun des Grecs, qui pensoient, comme l'atteste Hérodote, que tous les Dieux, ou presque tous, avoient été des hommes. La seconde, celle des Philosophes & des Savans, qui distinguent entre les Dieux anciens & les Dieux nouveaux: ceux-là, qui sont les principaux & en plus grand nombre, étoient, selon eux, des êtres naturels; ceux-ci, des hommes ou des héros divinifiés. La troisième, est celle de quelques Ecrivains modernes, qui prétendent qu'il n'y eut jamais aucun homme qui ait été adoré comme un Dieu. Les autorités que l'on vient de citer, réfutent très-bien cette troisième opinion; mais elles ne prouvent pas la première, ni la thèse générale avancée

par M. l'Abbé Banier, que *les Grecs n'avoient guère d'autres Dieux que des hommes déifiés*. On va le montrer en détail.

- §. 11. . 1°. Hérodote n'a point suivi le préjugé populaire qui regnoit de son temps. On croyoit que les Dieux principaux avoient vécu dans la Thessalie & sur le Mont Olympe; ainsi le racontotent les Poëtes; Hérodote pensoit au contraire que ces personnages étoient venus d'Egypte, que les Egyptiens les avoient connus de tout temps (a), & il n'a insinué nulle part que ces Dieux anciens des Egyptiens eussent été des hommes.

En second lieu, Hérodote a distingué Hercule héros, d'avec Hercule Dieu ancien surnommé l'Olympien (b); il a donc admis deux sortes de Dieux aussi-bien que les Philosophes. S'il avoit été dans le sentiment qu'on lui attribue, est-il concevable que dans toute son histoire, il n'en eût dit que les deux mots que l'on a cités & qui ne prouvent rien?

- §. 12. . 2°. Diodore de Sicile a parlé plus clairement; & l'on ne comprend pas comment M. l'Abbé Banier a pu s'appuyer du témoignage de cet historien. Il est certain d'abord que Diodore a distingué, comme les

(a) Hérodote, l. 2, n. 68.

(b) *Ibid.*

Philosophes, deux espèces de Divinités (a).
 « Les anciens, dit-il, ont laissé à la postérité
 » une distinction des Dieux en deux classes ;
 » les uns, selon eux, sont éternels & im-
 » mortels, comme le soleil, la lune & les
 » autres astres : il y joignent les vents & tous
 » les êtres qui tiennent de leur nature. Ils
 » croient que ceux-là ont été de tout temps
 » & qu'ils doivent toujours durer. Les Dieux
 » de la seconde classe sont nés sur la terre &
 » ne sont parvenus aux titres & aux honneurs
 » de la Divinité, que par les biens qu'ils
 » ont faits aux hommes : tels sont Hercule,
 » Bacchus, Aristée & autres semblables ».
 Ce passage est formel.

Selon Diodore, les Egyptiens ont eu pour premiers Dieux, le soleil & la lune, sous les noms d'Osiris & d'Isis, & les autres élémens qu'ils ont divinifiés ; & ils leur ont donné des noms-propres dès la première institution de leur langue. Ils ont aussi admis des Dieux terrestres, nés mortels, & ce sont quelques-uns de leurs Rois auxquels ils ont donné le même nom qu'aux Dieux (b). Il dit la même chose des Ethiopiens (c).

(a) Fragment de Diodore dans Eusebe, *præp. Evang.* l. 2. Voyez Diodore, traduit par M. l'Abbé Terrasson, tome 2, pag. 337.

(b) Diod. tome 1, l. 1, sect. 1, p. 23, 25, 28.

(c) Page 348.

Enfin, Diodore a expliqué dans un sens allégorique plusieurs fables grecques, & les a rapportées aux phénomènes de la nature : celle de Minerve (*a*), celle de Prométhée (*b*), celle de Priape (*c*), celle du soleil & de Rhodé (*d*), celle de Cérès & de Jafius, & il insinue que les initiés aux mystères les entendoient toutes de même (*e*) ; à moins qu'il n'ait voulu se contredire grossièrement, a-t-il pû soutenir que le grand nombre des Dieux ont été des hommes ?

A la vérité, cet historien a rapporté les traditions des différens peuples, sur la naissance & sur les aventures des Dieux, mais il n'en a garanti ni adopté aucune, il n'a donné à aucune la préférence sur les autres. Il rapporte indifféremment ce que disoient les Egyptiens, les Ethiopiens, les Atlantes, les Grecs, les Crétois, les Rhodiens, les Phrygiens ; mais il ne prend aucun parti sur ces narrations souvent contradictoires. C'est donc très-mal-à-propos qu'on l'accuse d'avoir pensé ou écrit, que tous ou presque tous les Dieux ont été des hommes.

(a) Diod. tome 1, l. 1, sect. 1, pag. 27.

(b) Page 38.

(c) Tome 2, p. 13.

(d) Page 285.

(e) Page 275.

Supposons néanmoins pour un moment, ^{6. 13.} qu'Hérodote & Diodore aient été dans cette opinion, il faudroit examiner leurs preuves & leurs raisons. Ce n'est point ici un fait dont ils puissent déposer comme témoins oculaires; les Dieux & les fables étoient nés plusieurs siècles avant eux; ils n'ont pu juger de la nature des anciens Dieux, que sur le récit des Poètes & des Mythologues: leur témoignage se réduiroit donc à la tradition commune. Or, c'est cette tradition même qu'il s'agit d'expliquer. Il seroit question de savoir s'ils en ont mieux pris le sens que les Philosophes qui ont vécu avant & après eux, comme Pythagore, Platon & les Stoïciens. Ceux-ci se sont inscrits en faux contre le préjugé vulgaire, & ils avoient sans doute examiné la matière. La narration de deux historiens, contredite de leur temps même par les Philosophes, ne seroit pas une preuve bien convaincante. Mais encore une fois, Hérodote ni Diodore n'ont pas parlé autrement que les Philosophes.

3°. Nous sommes dispensés de répondre à l'autorité de ceux-ci que M. l'Abbé Banier nous oppose; nous avons vu qu'ils contredifent hautement son système. Quant au récit des Poètes, c'est le point même qui fait l'objet de la contestation, il s'agit

d'en donner le véritable sens ; & l'on se flatte d'en approcher de plus près que les Mythologues historiens.

9. 14. Passons aux Auteurs latins. L'on ne doit pas apporter en preuve ce qui est dit dans le troisième livre de Cicéron de la Nature des Dieux (a), « que le ciel est presque » tout peuplé du genre humain, que ceux » que l'on nomme les grands Dieux, avoient » été des hommes ». C'est le langage d'un Académicien, qui objecte contre l'existence des Dieux, la tradition populaire. Cicéron en le faisant parler n'approuve point son opinion, puisqu'à la fin de ce même livre, il trouve plus probable le sentiment des Stoïciens.

Servius & Labeo, cités par M. l'Abbé Banier, nous attestent seulement qu'il y a eu des hommes devenus Dieux ; mais ils ne disent point s'il y en a eu peu ou beaucoup, si ce sont les Dieux du premier ou du second ordre. Servius, loin d'enseigner que la plupart des Dieux ont été des hommes, observe au contraire que les anciens ont déifié les élémens, (*Æneid. lib. 1, v. 44*) ; que selon leur croyance il n'est aucun lieu qui n'ait eu son Génie particulier, (*Nullus locus sine genio, l. 5, v. 95*).

(a) N. 39 & 53.

Que Jupiter est l'air ; Junon , les nues ; Cybèle , la terre ; Neptune , la mer ; Vulcain , le feu ; Pluton , l'enfer ; Janus , le Dieu du jour & de l'année ; il explique par la physique la plupart de leurs fables. Ce sont-là cependant des Dieux principaux & des Dieux nouveaux. Pouvoit-il prendre les nymphes pour des femmes , après avoir lû dans Virgile , qu'elles sont la source des fleuves , *Nymphæ , genus omnibus undæ est* , (l. 8 , v. 71). Puisque les nymphes sont des fontaines , que signifient toutes leurs aventures avec des Dieux ou avec des héros ? Servius n'est donc rien moins que favorable au système de M. l'Abbé Banier.

Selon Pline , les hommes ont partagé la Divinité en plusieurs parties , pour les honorer séparément selon leurs divers besoins (a). Il ne croyoit donc pas que ces Dieux particuliers fussent autant de personnages réels ou d'hommes qui eussent autrefois vécu.

On prétend que Varron a été plus hardi (b) ; qu'au rapport de S. Augustin , il assuroit que dans les Ecrits des anciens , l'on auroit peine à trouver des Dieux qui

S. 154

(a) Hist. nat. l. 2 , c. 7.

(b) Banier , tome 1 , pag. 414 .

n'eussent pas été des hommes. Mais il est difficile de concilier cette allégation avec ce qu'on lit dans S. Augustin, & avec ce qu'enseigne Varron lui-même. Selon S. Augustin (a), Varron s'est efforcé de prouver que la plupart des Dieux étoient le ciel & la terre déguisés sous des noms différens ; il a eu recours à la physique pour expliquer les fables. Nous en retrouvons la preuve dans le texte même de Varron (b).

« Les principaux Dieux, dit-il, ont été le
 » ciel & la terre ; ils sont nommés par
 » les Egyptiens, Serapis & Isis ; par les
 » Phéniciens, Taautés & Astarté ; par les
 » Latins, Saturne & Ops. Ce sont-là les
 » deux grands Dieux, comme on l'apprend
 » dans les mystères de Samothrace..... Sa-
 » turnus vient de *Satu*, parce que le ciel
 » est le principe de toutes choses..... Le
 » ciel & la terre ont été ensuite appelés
 » Jupiter & Junon ; le premier est pris pour
 » l'air, pour le vent, pour les nuées, pour
 » la pluie, pour le jour : c'est ce que si-
 » gnifie son ancien nom *Diespiter*. Le Dieu
 » de la bonne foi, *Dius fidius*, est le mê-
 » me que Castor ; il est appelé *Sanctus* ou
 » *Sancus*, dans la langue des Sabins, &

(a) *De Civ. Dei*, l. 7, c. 28 & c. 30.

(b) *De Ling. Lat. Latinâ*, l. 4, n. 10.

» Hercule en Grec : Junon , Ops , Tellus ,
 » Cérès , Proserpine , sont différens noms
 » de la terre ; Proserpine vient de *Serpo*.
 » La lune a été nommée *Juno Lucina* , parce
 » que la lune dirige la naissance des enfans
 » & le temps de la grossesse ; voilà pour-
 » quoi les femmes en travail invoquent son
 » secours , & lui consacroient autrefois leurs
 » sourcils ».

Il n'est pas question d'examiner si Varron a bien rencontré dans l'étymologie des noms des Dieux & dans l'identité des personnages ; mais il est clair que cet Auteur n'a point été dans le sentiment que M. l'Abbé Banier lui attribue , que ce n'est point l'autorité de Varron , qui a fait penser à S. Augustin , que tous les Dieux avoient été des hommes. Non-seulement il a pris pour des êtres physiques les anciens Dieux , les Dieux Titans , Saturne , Ops , Rhea , Tellus , la lune ; mais encore les Dieux nouveaux , Jupiter , Junon , Cérès , Proserpine , même les héros ou demi-Dieux , tels que Castor & Hercule. Son opinion est un des plus forts préjugés que l'on puisse opposer aux Mythologues historiens ; il est à présumer que M. l'Abbé Banier n'a pas pris la peine de le consulter , & qu'il l'a cité sur la foi de quelqu'Ecrivain peu exact.

§ 16.

Vainement on chercheroit dans les Orientaux, des preuves plus positives de la thèse générale que nous examinons, *que les Grecs n'avoient guère d'autres Dieux que des hommes déifiés*. Les Ecrivains Hébreux & Phéniciens, sont parfaitement d'accord avec les Grecs & les Latins. Nous avons vu le sentiment des Auteurs sacrés dans le chap. 3. Le traducteur grec de Sanchoniathon, cité par M. l'Abbé Banier, semble avoir copié le fragment de Diodore que nous avons rapporté plus haut. « Les anciens ; » dit-il, avoient deux sortes de Dieux ; » les uns étoient immortels, comme le soleil, la lune, les astres & les élémens : » les autres, mortels, c'est-à-dire, les grands » hommes, qui par leurs belles actions ou » par l'utilité qu'ils avoient procurée au genre humain, avoient mérité d'être mis au » rang des Dieux, & avoient, comme ceux » qui de leur nature étoient immortels, des » temples, des colonnes, un culte religieux », &c. Il est difficile de concevoir comment les Mythologues, prévenus pour le sens historique des fables, peuvent s'autoriser de pareils passages.

Il est vrai, que, selon le même traducteur, Sanchoniathon avoit fait dans son ouvrage l'histoire des anciens Princes qui avoient été mis au rang des Dieux, que

Taüt ou *Taawt*, avoit de même écrit l'histoire des anciens Dieux, que des Auteurs postérieurs avoient tournée en allégorie. Mais ou ces histoires étoient conformes à la doctrine, que ce traducteur vient d'enseigner lui-même, ou elles ne l'étoient pas; dans le premier cas, elles ne font rien contre nous. Dans le second, elles ne prouvent rien; puisque le traducteur ne les a pas suivies, il ne les a pas regardées comme fort authentiques.

M. l'Abbé Banier a cru devoir examiner dans un chapitre particulier, la fameuse *Histoire sacrée* d'Euhémère, où cet Auteur prétendoit que les plus anciens Dieux, Cœlus, Saturne, Jupiter & leur postérité, avoient été des hommes. L'examen finit par convenir que cette histoire porte tous les caractères d'un roman, que tous les anciens l'ont regardée comme une fable, & son auteur comme un athée. C'est le sentiment de Plutarque, & on l'a fait voir par de solides raisons dans une dissertation particulière, inférée dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions (a). Tous les Savans semblent s'accorder aujourd'hui à la rejeter, & n'en font plus aucun cas. Il

(a) Mémoires, tome 8, p. 107.

feroit donc inutile d'entrer sur cet objet dans une plus longue discussion.

5. 18. Il reste cependant encore une difficulté là-dessus. Les Peres de l'Eglise & les plus anciens Apologites de la Religion Chrétienne, semblent avoir regardé comme authentique & vraie, l'histoire d'Euhémere; ils s'en servent pour démontrer aux Payens l'absurdité de leur Religion, qui n'avoit pour objet de son culte que des hommes mortels; ils ont rejeté les explications allégoriques des fables données par les Philosophes comme un subterfuge inventé après coup: ils ont donc cru comme Euhémere que tous les Dieux de la gentilité avoient été des hommes.

Pour répondre à cette objection, il suffit de remarquer qu'il étoit fort indifférent à nos Apologites que l'histoire d'Euhémere fût vraie ou fausse: il leur suffisoit qu'elle fût conforme à la croyance commune du peuple & à la manière dont on entendoit vulgairement les fables. Ils attaquoient, non la Religion particulière de quelques Philosophes, mais la Religion publique & les Dieux tels que le commun des Payens les adoroit. Or, à la vûe des infamies que l'on en publioit, ces Dieux pouvoient-ils être envisagés autrement que comme des hommes & des hommes très-vicieux? Peu

importoit que les Savans en eussent une autre idée, leur sentiment étoit pour eux seuls. Dès qu'il se trouvoit un Ecrivain, tel qu'Euhémere, qui confirmoit par sa narration le préjugé populaire, les Peres avoient droit d'en tirer avantage & de l'objecter aux Payens comme un aveu tiré de leurs propres historiens. Ils n'étoient pas obligés de remonter à la premiere origine de l'idolâtrie sur laquelle les Payens eux-mêmes ne s'accordoient pas, ni d'examiner quelle avoit été la Religion des siècles passés; il suffisoit de montrer le ridicule de la Religion actuelle, de ce qu'on croyoit & de ce qu'on racontoit des Dieux tous les jours. Les allégories des Philosophes venoient trop tard, puisque l'erreur étoit universellement établie; elles étoient aussi trop subtiles pour que le peuple y pût rien comprendre. Les Peres ont eu raison de n'y point faire attention; mais ils n'ont point adopté tous le sentiment d'Euhémere, puisque S. Justin, S. Clément d'Alexandrie, Tatien, Athénagore, S. Théophile, &c. nomment les Dieux du Paganisme *des Démons*, & non les ames des morts.

De toutes les preuves rassemblées par M. l'Abbé Banier, il résulte seulement qu'il y a eu dans le Paganisme deux espèces de Divinités très-différentes, les êtres naturels &

les héros déifiés ; mais il ne s'ensuit nullement que ceux-ci aient été les plus anciens ni le plus grand nombre ; il s'ensuit plutôt le contraire. Le culte des héros ne s'est introduit que fort tard, puisqu'il a commencé à Hercule, alors tous les grands Dieux étoient déjà connus & adorés. Il paroît certain qu'Hercule lui-même est un Dieu plutôt qu'un héros. On verra qu'Hésiode a fait la même différence que les Historiens & les Philosophes entre ces deux espèces de personnages, que l'on ne peut les confondre sans faire violence à son texte & sans embrouiller toute la Mythologie.

- §. 19. Aussi M. l'Abbé Banier semble avoir rétracté sa proposition trop générale. Il se borne à prouver dans la suite que les Dieux de toutes les Nations ont été des hommes, *si vous en exceptez*, dit-il, *les astres & les autres parties de l'univers qui furent déifiées* (a). Mais cette exception emporte au moins les trois quarts des Divinités Payennes. On peut s'en convaincre par la lecture même de la Mythologie de M. l'Abbé Banier. Excepté les douze grands Dieux qu'il soutient constamment avoir été des hommes, la plupart des autres sont évidemment des êtres natu-

(a) Explication hist. des fables, tome 1, l. 5, c. 32 pag. 424.

rels. Quand il parle des Divinités des eaux, dont la multitude est innombrable (a), il se trouve forcé de convenir que ce sont des personnages allégoriques. La plupart de ceux que l'on a placés dans les enfers, ne sont pas plus réels. Malheureusement cet aveu renverse tout son système : car enfin les Poëtes & les Mythologues ont parlé de ceux-ci tout comme des Dieux du ciel & de la terre, ils leur ont également attribué une naissance, une demeure, une famille, des aventures. Si donc tout cela n'est qu'allégorie, pourquoi n'en seroit-il pas de même des autres fables ? Le mélange bizarre d'histoires & de fictions que l'on y suppose, est un chaos & une imagination sans fondement. N'est-il pas plus simple de penser que toute la Mythologie est de même espèce ?

Nous verrons d'ailleurs que les êtres naturels déifiés occupent presque toute la Théogonie d'Hésiode, que dans le petit nombre de héros dont parle le Poëte à la fin de son ouvrage, il en est encore plusieurs dont l'existence est fort douteuse, & qui paroissent des personnages entièrement fabuleux.

L'on sera surpris, sans doute, que des 9. 200

(a) Explication hist. des fables, tome 2, liv. 2, chap. 1, page 280.

Mythologues aussi savans que ceux dont nous sommes obligés de réfuter le système, l'ayent fondé sur des preuves si foibles. Si on avoit pû en donner de meilleures, sûrement elles ne leur auroient pas échappé. On l'est encore davantage quand on voit la hauteur avec laquelle certains Savans ont traité ceux qui suivent l'opinion contraire : ils se plaignent de ce que le figurisme, quoiqu'éternellement en contradiction avec la logique & le sens commun, n'ait pu encore perdre aujourd'hui, dans ce siècle de raison, le vieux crédit dont il a joui durant tant de siècles. Malgré l'amertume de cette censure, on se flatte de montrer que ce figurisme aujourd'hui si décrié, est cependant la méthode à laquelle le sens commun & les contradictions des Mythologues historiens nous forcent de revenir : que pour le réconcilier avec la logique & la raison, il n'est question que d'en retrancher l'arbitraire & les abus, & que cette réforme n'est pas impossible. Telles sont les conséquences de notre système dont nous allons développer la suite ; ce fera autant de nouvelles preuves pour tout lecteur judicieux & non prévenu.



CHAPITRE X.

Première conséquence du système que l'on vient de prouver ; la plupart des fables sont des allégories ; nécessité de recourir au sens allégorique dans tous les systèmes ; quelles sont les allégories que l'on doit rejeter.

DÈS que l'on tient pour certain que les principales Divinités des Payens, sont les différentes parties de la nature personnifiées, ou les Génies dont l'univers leur paroît animé, on ne peut plus prendre à la lettre les histoires que l'on a racontées des Dieux, les aventures qu'on leur attribue, la généalogie que l'on en a faite, les crimes dont on les suppose coupables. Les Philosophes qui en ont eu cette idée, comme nous l'avons fait voir, ont donc été forcés d'entendre dans un sens figuré les narrations des Poètes. Cicéron nous le fait observer, lorsqu'il dit que les Dieux nés de la physique & transformés en hommes dans la suite, ont donné lieu aux fables & aux superstitions. Platon en avoit jugé de même. Il dit qu'Hésiode, Homère & les autres Poètes, n'ont pas su mentir avec décence, qu'ils ont re-

§. 1.

présenté les Dieux & les héros tels qu'ils n'ont jamais été. Il leur reproche non-seulement les fables de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, les combats de Géans, la guerre que les Dieux & les héros ont faite à leurs plus proches parens, les folies de Jupiter & de Junon; mais encore ce qu'ils racontent de la fureur d'Achille, des bassesses de Priam, des brigandages de Thésée & de Pirithoüs: il assure que l'on ne doit point croire tout cela; il défend de proposer à la jeunesse toutes ces narrations, soit qu'on les regarde comme des histoires ou comme des allégories, parce que les jeunes gens ne sont pas capables de faire cette distinction (a). Il est aisé de voir par-là de quel œil Platon les envisageoit lui-même. Denis d'Halicarnasse a porté le même jugement des fables grecques en général (b).

Strabon, l'un des plus judicieux auteurs de l'antiquité, enseigne assez clairement que les fables des Dieux nous apprennent sous des expressions mystérieuses, ce que les anciens pensoient des choses naturelles (c). Mais il est nécessaire d'ajouter que tout ce qu'il y a eu d'hommes sensés chez les Grecs, ont pensé sur ce sujet comme les Philoso-

(a) De Republ. l. 2 & 3.

(b) Antiq. Rom. l. 2, p. 49.

(c) Géogr. l. 10, p. 456.

phes : que si l'on n'admet cette supposition ; l'on ne peut rien concevoir au langage des Poètes ni à la maniere dont ils ont parlé des Dieux sur le théâtre d'Athènes, en présence du peuple le plus éclairé & en même tems le plus superstitieux qu'il y eut alors.

Voici comme Euripide fait raisonner Iphigénie en Tauride, acte 2, sur la prétendue cruauté de Diane (a). « Cette Déesse » écarte de ses autels les profanes dont les » mains impures sont souillées d'un meur- » tre..... & je croirai qu'elle prend plaisir à voir couler le sang des victimes humaines ? Non, la Déesse n'a point puisé dans le sein de Latone, une si aveugle inhumanité. Il n'est pas même croyable que le festin horrible de Tantale ait pu plaire aux Dieux. Les sauvages habitans de ces climats, parce qu'ils aiment le carnage, ont attribué à la Divinité leur barbare inclination. J'en justifie les Dieux & je ne puis penser qu'aucun d'eux soit coupable d'un crime ».

§. 22

Dans la tragédie d'Ion, ce jeune homme harangue ainsi Apollon sur ses amours, acte 1 (b). « A quel dessein séduire des » beautés mortelles & abandonner leurs en-

(a) Théâtre des Grecs, tome 3, page 251.

(b) Ibid. tome 3, p. 136.

» fans au trépas ? songez qu'étant Dieu , vous
 » devez des exemples de vertu. S'il est des
 » méchans parmi nous , vous les punissez :
 » sied-t-il donc aux législateurs de violer les
 » Loix ? si cela étoit , ce que je n'ose croi-
 » re , les mortels vous puniroient à leur tour ,
 » & vos temples seroient bientôt déserts.
 » Car enfin si vous succombez à d'indignes
 » passions , il ne faut plus accuser les hom-
 » mes , c'est à vous qu'il faut s'en prendre.
 » Ils ne sont plus que les imitateurs de vos
 » vices , vous êtes leurs maîtres » .

Dans les Troyennes , acte 4 , lorsque Hé-
 lène rejette sur Vénus sa fuite avec Paris ,
 Hécube lui répond (a) : « Cessez de rendre
 » les Divinités complices de vos crimes ,
 » ou plutôt de les avilir pour vous justifier.
 » Vous ne trouverez nulle croyance dans
 » les esprits sensés. Quelle folie de croire
 » que Vénus ait quitté le ciel pour accom-
 » pagner Paris & pour favoriser un ravif-
 » seur ? hé , ne pouvoit-elle pas , sans for-
 » tir du séjour céleste , enlever Hélène avec
 » toute sa Cour & son Palais ? c'est le fol
 » amour de Paris , c'est votre propre foi-
 » blesse qui vous a tenu lieu de Vénus ,
 » tout devient divinité pour les coupables
 » mortels » .

(a) Théâtre des Grecs , tome 4 , p. 525 .

Dans *Hercule furieux*, acte 5, lorsque Thésée veut consoler ce héros par l'exemple des infortunes & des crimes des Dieux, Hercule lui répond (a) : « Les exemples des Dieux sont étrangers à mon infortune. Non, je ne les crois point capables des forfaits qu'on leur impute. Jamais je ne compris qu'un Dieu pût être le souverain d'une autre Divinité. Un Dieu véritablement Dieu n'a besoin de personne. Laissons-là les fables ridicules que nous débitent les Poètes ».

Des Ecrivains qui avoient de si saines idées touchant la Divinité, des peuples qui écoutoient avec admiration toutes ces belles maximes, ont-ils pu attribuer aux Dieux des folies & des crimes autrement que dans un sens allégorique?

Personne n'ignore les railleries sanglantes qu'Aristophane a fait des Dieux dans son *Plutus* & ailleurs? Il n'est pas étonnant que cette hardiesse ait embarrassé les savans. Comment concilier ces jeux profanes avec le respect des payens pour leurs Dieux, cette censure amère des fables avec leur attachement pour une Religion dont ces fables étoient l'unique fondement, la licence qu'ils accordoient aux Poètes avec la sé-

(a) Théâtre des Grecs, tome 5, page 202.

vérité qu'ils exerçoient envers les Philosophes?

§. 4. En vain, pour expliquer cette bizarrerie, l'on dira comme le P. Brumoy (a), qu'il y avoit chez les Grecs deux sortes de Religion, une Religion poétique, & une Religion réelle, la première pour le théâtre, la seconde pour la pratique; une mythologie pour la poésie, & une théologie pour l'usage; des fables, en un mot, & un culte tout différent d'elles, quoique fondé sur elles. C'est reculer la difficulté, & non pas la résoudre. Comment ces deux espèces de Religion ont-elles pû s'établir & subsister ensemble?

Dans le système des Mythologues historiens, on ne le concevra jamais. Si Jupiter, Apollon, Mercure, ont été des hommes, ou ils sont réellement coupables des crimes & des folies qu'on leur attribue, ou ils ne le sont pas. S'ils le sont, comment a-t-on pu se résoudre à les adorer? n'y avoit-il point d'hommes vertueux sur la terre, plus dignes que ces fameux scélérats de l'encens des mortels? ou le respect pour la vertu s'étoit-il éteint tout-à-coup dans tous les cœurs? s'ils ne le sont pas, comment cette mythologie poétique & ridicule a-

(a) Théâtre des Grecs, tome 6, page 303.

t-elle pût s'introduire contre la vérité de l'histoire, malgré le penchant qu'ont tous les hommes à ne respecter que la vertu dans des morts dont ils n'ont plus rien à craindre ?

Dans la supposition d'une mythologie allégorique, tout se conçoit. 1°. En prenant pour des Dieux les prétendus Génies, souverains de la nature, leurs opérations exprimées en style poétique ou en vieux langage, paroissent être des actions humaines; il n'est donc pas étonnant qu'on leur ait attribué sur de pures equivoques les vices & les passions des hommes. Il est possible que sur ce fondement l'on ait cru vicieux les Génies que l'on avoit adorés de tout temps; mais il ne l'est pas que l'on ait placé dans le ciel des hommes que l'on savoit avoir été des malfaiteurs, ni qu'on leur ait attribué l'empire sur toute la nature. 6. 5.

2°. Dès que l'on a supposé que ces Génies, quoique vicieux & méchants, étoient cependant les maîtres de l'univers, les arbitres du sort des hommes; leurs mauvaises inclinations n'ont pû empêcher le peuple de leur rendre un culte; au contraire, ils n'en paroissent que plus redoutables. Les hommes naturellement timides ont plus de crainte pour les méchants que de recon-

noissance pour les bons : nous avons vû que plusieurs Nations barbares rendent un culte religieux aux Esprits malfaisans dont ils croient être infestés. L'on a donc pu attribuer des crimes aux Dieux , sans préjudice des honneurs intéressés que l'on étoit accoutumé à leur prodiguer. Les Poètes ont pu se donner carrière, accuser ou louer, condamner ou justifier les Dieux sur le théâtre, sans que l'encens cessât de fumer dans les temples, sans que la Religion publique & pratique en fût affoiblie. Un fol amour pour le merveilleux faisoit imaginer les fables, un reste de bon sens & de respect pour la Divinité les faisoit mépriser ensuite & tourner en ridicule, sans que le culte extérieur y perdît rien.

3°. Si au contraire un Philosophe étoit soupçonné de ne pas croire à cette multitude de Génies qui étoient l'objet de l'adoration publique, on le regardoit comme un Athée qui sapoit la Religion dans ses fondemens. Ainsi, tandis que les Athéniens rioient des plaisanteries outrées d'Aristophane, ils condamnoient Socrate à boire la ciguë (a); ils chassoient Stilpon pour

(a) A dieu ne plaise que l'on prétende justifier les Athéniens de la mort de Socrate, ou insinuer qu'ils agissoient conséquemment. La condamnation de ce grand homme, fut l'ouvrage d'une cabale odieuse qui saisit le plus léger prétexte pour satisfaire sa haine.

avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit pas une Divinité; ils exiloient Aristote pour avoir enseigné que le soleil étoit toute autre chose qu'Apollon monté sur un quadrigé. C'est donc avec raison que le P. Bru-moy a conclu de cette contradiction appa-rente, qu'il falloit nécessairement supposer que les Grecs entendoient la plupart des fables dans un sens allégorique; & nous verrons que celles d'Hésiode ne sauroient être entendues autrement.

Si quelqu'un vouloit se révolter au seul nom d'allégorie, on le prieroit de faire attention que dans tous les systêmes on est contraint d'y avoir recours. Les Savans les plus prévenus en faveur du sens historique des fables conviennent cependant que le grand nombre des circonstances est allé-gorique, & ils se servent de cette clef pour les expliquer. Il n'est donc question que du plus au moins, & de savoir si le fond de la Mythologie n'est pas de même genre que les circonstances. Il est à présumer que tout est de même goût, & l'on espère d'en con-vaincre le lecteur par les remarques sur les Poèmes d'Hésiode. §. 6.

Nous bornerons-nous donc à répéter les froides allégories dont les Philosophes Grecs se sont servis autrefois pour cacher le ridi-cule des fables; à copier Héraclide de Pont, §. 7.

Zénon, Cléanthes, Chrysispe, Plutarque; Porphyre, Macrobe chez les Latins, & parmi les modernes, Noël le Comte, le chancelier Bacon, & quelques autres? Ce seroit un travail bien mal employé. Les Savans ont rejeté avec raison toutes ces explications subtiles, & déjà l'Académicien Cotta s'en moquoit dans Cicéron (a). C'étoit des allusions trop ingénieuses & trop étudiées, au-dessus de la capacité de ceux auxquels on les attribuoit. N'est-ce pas une imagination ridicule de prétendre que sous l'enveloppe des fables, les Poètes avoient voulu cacher les plus profonds secrets de la physique, de l'histoire naturelle ou des arts? comme si ces Poètes avoient été de grands Philosophes, d'habiles Naturalistes, ou des Artistes fameux. C'étoit les regarder comme inventeurs, & non comme historiens des fables, c'étoit supposer déjà connus des secrets qui n'ont été découverts que plusieurs siècles après. Rien n'a tant contribué à décréditer le système des allégories, quoique le mieux établi dans le fond; dès qu'une fois il a paru ridicule, on ne s'est plus donné la peine de l'examiner.

§. 2. Loin de tomber ici dans cette erreur;

(a) De la Nat. des Dieux, l. 3, n. 62.

l'on part du principe opposé. Au lieu d'attribuer les fables à la science sublime des Poètes, on les attribue à la profonde ignorance des peuples : on ne les regarde point comme des mystères ingénieusement déguisés, mais comme des vérités simples & triviales entendues grossièrement. Cela doit paroître fort différent. Je ne crains point que l'on m'accuse d'avoir prêté trop d'esprit aux Grecs des premiers temps ; on me blâmeroit plutôt de les avoir supposés trop stupides. Heureusement l'exemple des Sauvages & des Idolâtres modernes est une bonne apologie contre ce reproche.

Comme nous n'avons aucun intérêt à §. 9.
déguiser les torts des anciens allégoristes, nous n'hésiterons pas d'en faire l'énumération, & d'enchérir encore, s'il se peut, sur les reproches des Mythologues historiens. 1°. L'on n'a pas distingué assez soigneusement, comme l'a fait Cicéron, les Dieux physiques, ou identifiés avec les différentes parties de la nature, tels que Jupiter, Vulcain, Neptune, d'avec les êtres purement moraux, comme Mars, Vénus, Némésis, la Peur, la Concorde, &c. Les premiers ont été imaginés par le peuple, par les hommes les plus grossiers ; ce sont les Génies adorés par les Sauvages, les Titans des Grecs.

Les seconds furent créés par les Poètes & sont moins anciens. 2°. Faute de cette distinction, les Mythologes ne se sont pas accordés dans l'idée qu'ils ont eue des différens personnages : ils prennent Jupiter, tantôt pour l'air le plus pur, tantôt pour la lumière du ciel ou le soleil, tantôt pour la planète de ce nom ; Neptune est quelquefois la mer, d'autre fois l'eau élémentaire ou la nature humide. 3°. Ils se sont encore moins accordés sur les allégories ou sur le sens de chaque fable, parce qu'ils n'ont pas remonté à la source qui y a donné lieu. Ils ne se sont pas mis à la place des peuples grossiers chez lesquels elles ont pris naissance ; n'étant dirigé par aucune règle, chacun y a trouvé ce qui lui a plu. Rien n'étoit donc plus aisé que de rendre leur système ridicule : c'étoit le meilleur moyen de le faire oublier ; nous craignons bien moins de donner dans le faux, que d'apprêter à rire à nos dépens.

§. 10. - Mais si l'on examine sans prévention la Mythologie historique, y trouvera-t-on moins d'inconséquences & d'idées arbitraires ? J'en appelle à l'équité des lecteurs. D'abord on multiplie les personnages selon le besoin & à discrétion. Les uns admettent trois Jupiter, les autres cinq, les autres en plus grand nombre : on distingue celui de Crète, celui d'Argos, celui de Phénicie,

celui d'Égypte, celui des pays atlantiques ; il en est de même des autres Dieux. 2°. Sans faire réflexion aux mœurs des siècles barbares, où les peuples n'avoient ni la pensée, ni la hardiesse, ni les moyens de sortir de chez eux, l'on fait voyager Bacchus depuis l'Égypte jusqu'aux Indes, Pluton en Espagne, Saturne en Italie, Hercule au fond de l'Afrique, & l'on attribue des conquêtes brillantes à de prétendus Rois, qui devoient être à peu près aussi puissans que les chefs des Hurons ou des Esquimaux. Quand ceux-ci auront fondé un puissant empire dans leurs forêts, nous pourrons ajouter foi à celui de Saturne ou de Jupiter (a). 3°. Entre différentes traditions historiques également autorisées, ou plutôt également fabuleuses, on choisit celle qui s'accorde le mieux au système que l'on a cru devoir suivre, sans tenir aucun compte des témoignages contradictoires. 4°. Après avoir d'abord tourné en ridicule les allégories, on est tôt ou tard forcé d'y

(a) On m'a objecté que les Sauvages septentrionaux de l'Amérique font souvent des courtes de cinq cens lieues. J'en conviens ; mais ce sont des peuples chasseurs qui sont forcés par le défaut de subsistance, à chercher du gibier au loin : ils ne courent point ainsi pour faire des conquêtes, pour fonder des Royaumes, & ils ne passent pas les mers. La même raison n'avoit pas lieu à l'égard des Égyptiens, des Phéniciens, ni des Grecs, puisque Cérès ou l'Agriculture est aussi ancienne chez eux que Jupiter.

revenir ; on s'en sert pour expliquer les circonstances des fables auxquelles on ne peut pas donner un sens historique , & l'on fait ainsi des deux systêmes un mélange arbitraire. 5°. En rejetant le figurisme comme un systême commode où l'on trouve tout ce qu'on veut , l'on a recours à un expédient qui ne l'est pas moins , aux langues orientales dont on se sert sans regle & sans mesure , & l'on y trouve aussi tout ce qu'on juge à propos. 6°. Après ces bizarreries , l'on triomphe sur les inconséquences du systême allégorique. S'il faut absolument dévorer des absurdités , comptons de quel côté il y en a le plus. Fussent-elles égales de part & d'autre , il faudroit en revenir aux preuves directes pour se déterminer , & sur cet article les allégoristes ne redouteront jamais le parallèle.

§. II. Faisons mieux , retranchons du figurisme ce qu'il y a d'arbitraire & de ridicule ; que pourra-t-on encore lui opposer ? Après en avoir prouvé la nécessité , on le réduit ici à des bornes fort étroites ; à la physique , telle qu'un peuple grossier , ignorant , barbare , est capable de la concevoir & de l'exprimer , & aux équivoques de l'ancien grec. Les fables des Dieux sont l'histoire naturelle de l'univers , les fables des héros sont l'histoire naturelle de la Grèce , on le verra plus en

détail dans le chapitre suivant. Il ne dépend pas de nous de prêter au peuple des idées de physique dont il n'est pas capable, ni de changer la description que nous font de la Grèce les Géographes & les Historiens. Si donc on montre que toutes les fables se bornent à ces deux objets, nous accusera-t-on encore de donner des explications arbitraires ?

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le Clerc, pour prouver le sens historique des fables, a voulu tirer avantage des allégories inventées par les Ecrivains Grecs des derniers siècles. « Les Philosophes, dit-il, ne pouvant digérer ce que les anciens avoient écrit d'indécent & d'absurde sur le chapitre des Dieux, ont eu recours à des allégories ; ont employé un style plus convenable à la Majesté Divine, & ont ainsi donné lieu aux Ecrivains postérieurs de corrompre l'ancienne histoire. Mais si on veut y réfléchir attentivement, continue-t-il, on verra que ç'a été la croyance commune & très-ancienne de la Grèce, d'attribuer aux Dieux les passions, les vices, les misères de l'humanité. Si les anciens avoient pensé autrement, quelle raison auroit-on pu avoir d'imaginer tout cela, & auroit-on osé le dire à ceux qui auroient eu des opinions plus saines sur la Divinité ? Au contraire

» les Philosophes ont été engagés par un
 » motif de Religion & de bon sens à corri-
 » ger ces vieilles erreurs, & tout le monde
 » a dû applaudir à cette réforme. Or les an-
 » ciens n'ont attribué les vices de l'humanité
 » aux Dieux, que parce que ceux-ci ont été
 » des hommes (a) ».

§. 13. On ne peut disconvenir que l'opinion qui attribuoit aux Dieux les vices de l'humanité, ne fût très-ancienne dans la Grèce, mais on soutient qu'elle avoit été précédée par une croyance plus raisonnable: que cette erreur ne vient point de ce que les Dieux avoient été des hommes, mais de ce que les Grecs avoient dégradé la Divinité en l'attribuant à de prétendus Génies répandus dans toute la nature, & avoient pris dans un sens grossier ce que l'on disoit de leurs opérations. Le Clerc auroit dû sentir cette raison mieux qu'un autre, lui qui a souvent rapporté les circonstances des fables aux phénomènes de la nature. C'est donc en vain qu'il insiste sur les vieilles absurdités racontées par les Poëtes; jamais il ne nous persuadera que les Grecs se soient avisés de propos délibéré & sans raison, de révéler comme Dieu souverain un homme aussi méchant que leur Jupiter, fils dénaturé, mari infidèle, frere incest-

(a) Notes de le Clerc sur la Théogonie, p. 922.

tureux, maître injuste, fantasque, colere, libertin, vindicatif, & qui n'a jamais fait que du mal. Si les Grecs ont vécu sous la domination d'un tel monstre, il a dû être détesté de ses sujets, & l'on a dû regarder sa mort comme la plus heureuse délivrance. Des sujets opprimés penserent-ils jamais à consacrer la mémoire d'un tyran? Avant que d'adorer de tels hommes, ou les Grecs avoient déjà l'idée d'une divinité, ou ils ne l'avoient pas. S'ils l'avoient, comment a-t-elle pu s'altérer au point qu'on l'ait attribuée non-seulement à des hommes recommandables par leurs vertus & par leurs bienfaits, mais à des Rois méchans & vicieux? S'ils ne l'avoient pas, outre la fausseté de cette supposition, qui est-ce qui leur en a donné cette opinion bizarre, dont on ne voit point d'exemple chez les peuples les plus sauvages?

Voilà la difficulté à laquelle le système des Mythologues historiens ne satisfait point, §. 14. mais qui n'a pas lieu dans l'hypothèse contraire. Dès que les Grecs ont pris pour des Dieux les Génies auxquels ils attribuoient les phénomènes de la nature, leur ignorance & les équivoques du langage ont aisément donné lieu aux fables les plus absurdes & aux superstitions les plus grossières. Cette révolution n'est pas arrivée tout-à-coup, mais insensiblement, & par des causes dont nous voyons

encore tous les jours les effets. Le mal s'est répandu de même chez toutes les nations, & a gagné de l'un des bouts de l'univers à l'autre.

§. 15. Que les Philosophes n'ayent pu y remédier, cela n'est pas surprenant; il étoit trop enraciné, & l'on en avoit oublié la source. Plus ils ont mis d'esprit & de subtilité dans leurs explications des fables, moins elles étoient propres à éclairer & à détromper le peuple. En rejetant l'opinion vulgaire, ils ne savoient quelle croyance y substituer; jamais il n'ont pu convenir entr'eux d'un même système. Cicéron qui les avoit lûs tous, n'en trouvoit pas moins obscure la question de l'existence & de la nature des Dieux. Après avoir pesé les raisons de toutes les sectes, il panche pour le sentiment des Stoïciens qui déifioient toute la nature, mais sans être pleinement convaincu. Il falloit un maître plus habile & plus puissant que les Philosophes pour détromper le monde, & ramener enfin à la vérité les nations les plus barbares.



CHAPITRE XI.

Seconde conséquence ; les principales sources des fables sont une explication grossière des phénomènes de la nature, les équivoques du langage, l'abus du style poétique.

IL est donc inutile désormais de chercher dans l'Histoire la généalogie des Dieux & des Héros de la Grèce, l'origine des fables que l'on en a publiées, & des monstres dont les Poètes nous font la peinture ; tout cela n'est fondé que sur une physique grossière & sur des équivoques de langage. Les fables des Dieux, on le répète, sont la cosmogonie ou l'histoire naturelle de l'univers, telle que les Grecs la concevoient dans les siècles d'ignorance ; c'est le récit des phénomènes les plus communs, selon le style d'un peuple encore barbare, qui commence seulement à réfléchir sur les objets dont il est environné, & que les Poètes ont su ennoblir par l'harmonie de leurs vers. Les fables des Héros sont l'histoire naturelle particulière de la Grèce & des environs, des topographies très-peu exactes & entendues à contre-sens. Les fleuves, les montagnes,

les rochers , les fontaines , les torrens , les gouffres , les écueils , sont devenus des Rois , des Héros , des Nymphes ou des Monstres dans l'imagination des Grecs ignorans : les travaux que les premiers colons ont été obligés d'entreprendre pour rendre leur pays habitable , sont pompeusement décrits comme autant d'exploits de guerriers & de conquérans ; enfin , les changemens arrivés dans le culte public sont dépeints sous le nom de combats entre les anciens Dieux & les nouveaux. Tel est en abrégé tout le fond de l'ancienne Mythologie.

6. 2. M. l'Abbé Banier rapporte l'origine des fables à plusieurs autres causes ; mais si l'on y veut faire attention , la plupart ne sont que des causes éloignées , comme la vanité des peuples , la fausse éloquence des Poètes & des Orateurs , le défaut de lettres & de monumens. Il y en a même quelques-unes dont on peut contester l'influence , & qui ne sauroient avoir lieu que dans son système. Presque toutes les autres peuvent se réduire aux deux sources que l'on vient d'indiquer ; avec cette clef on peut expliquer aisément toutes les fables. Avant de le montrer en détail par les remarques sur Hésiode , il est nécessaire de poser les principes généraux sur lesquels ces remarques sont

appuyées, & de faire voir que plusieurs Savans modernes ont pensé comme nous sur ce sujet.

On ne doit point envisager les fables §. 3.
comme des visions d'un esprit en délire, ou simplement comme les jeux d'une imagination qui cherche à s'égayer. C'est le peuple qui en est le premier auteur; les Poëtes n'ont fait que les augmenter & les embellir. Si le fond des fables est l'histoire défigurée par des circonstances ridicules, le peuple n'est pas capable de l'avoir fait à dessein; cela est donc arrivé par une erreur fortuite, & il faut en indiquer l'origine. Or de toutes les sources que l'on peut assigner des erreurs populaires, l'ignorance des causes naturelles & les équivoques du langage, ne sont-elles pas les plus communes & les plus fécondes? Quand donc le fond des fables seroit historique, il faudroit encore revenir à notre système pour en expliquer les circonstances.

La vanité, il est vrai, est entrée pour §. 4.
beaucoup dans la composition des fables grecques, sur-tout des fables héroïques. Les Grecs vouloient tous descendre des Héros, & ceux-ci étoient enfans des Dieux. Pour se perdre dans l'obscurité des temps anciens, il fallut multiplier les personnages & étendre les généalogies. On supposa

que les rivières, les montagnes, les rochers, les campagnes avoient pris leurs noms des Héros qui les avoient habités : la même prévention a régné long-tems parmi nous. Ainsi la topographie de la Grèce, l'étymologie des noms de lieu furent les titres de la généalogie des Héros, & les monumens de leurs aventures.

§. 5. D'un côté, les noms des Dieux qui désignoient les Etres naturels, de l'autre les noms des lieux donnés à des Héros, fournirent aux Poètes un fond inépuisable de fictions ; en y ajoutant les Etres moraux personnifiés, en se jouant continuellement sur les équivoques de ces termes anciens, ils bâtirent leur Mythologie, édifice monstrueux dans son assemblage, & qui s'est accru dans la suite du temps, mais dont toutes les parties sont formées sur le même plan. Il est donc absolument nécessaire de remonter à la signification primitive de ces termes pour en démêler les équivoques, & retrouver les matériaux dont les Poètes ont abusé : plusieurs Savans que je prens volontiers pour maîtres, l'ont senti avant moi.

§. 6. L'Auteur du Traité de la Formation mécanique des langues, est persuadé « que les » anciens noms des Dieux mal entendus, » pris dans un sens équivoque, altérés dans

» la prononciation , ou rapportés par les
 » Grecs (peuple menteur & ignorant en
 » histoire étrangere) à certains mots de
 » leur langue assez semblable pour le son ,
 » leur ont donné lieu de débiter sur les
 » histoires anciennes , mille circonstances
 » fausses & ridicules , mille contes puéri-
 » les ; métamorphoses & fables de toute es-
 » péce ; ce qui a donné naissance à la *My-*
 » *thologie* , c'est-à-dire , à la chose du
 » monde la plus absurde & la plus dénuée
 » de liaison , si on n'y porte le flambeau
 » de l'étymologie (*a*) ». Mais il paroît
 qu'en suivant ce principe on peut aller
 plus loin.

Quand on dit que l'obscurité & les équi- 6. 7.
 voques de l'ancien langage sont la source
 la plus féconde des fables & des absur-
 dités de la Mythologie , l'on n'entend pas
 seulement parler des langues orientales , mais
 du grec même : on soutient que les Grecs
 des siècles postérieurs ne comprenoient plus
 le vieux langage de leurs ayeux ; lors mê-
 me qu'ils l'entendoient , ils se sont attachés
 de propos délibéré au sens des noms qui pou-
 voit prêter davantage à l'imagination & aux
 fables. La première de ces deux assertions
 est fondée sur le témoignage de Platon.

(*a*) Tome 1 , n. 25 , pag. 89.

Dans le Cratyle, Socrate dit que les noms *Δαίμων* & *Ἡρώς* viennent de l'ancien Grec, que les noms des Dieux ont changé, que l'on a ôté ou ajouté des lettres à plusieurs, & altéré la prononciation. Voilà pourquoi M. Freret juge qu'il faut absolument chercher le nom des anciennes Divinités dans le vieux Grec d'Hésychius (a). C'est la méthode que nous avons constamment suivie. Comme ce point est de conséquence, il faut nous y arrêter quelques momens.

§. 8. 1°. Lorsque les Grecs donnerent des noms aux différentes parties de la nature, leur langue n'avoit pas encore acquis la construction régulière qu'elle reçut dans la suite; le vieux grec étoit un langage barbare. L'on n'observoit point alors la méthode qui a été suivie depuis pour les déclinaisons des noms, pour les conjugaisons des verbes, pour la dérivation des uns & des autres; c'est un ouvrage des siècles postérieurs qui changea l'ancienne prononciation à plusieurs égards. Il n'en falloit pas davantage pour faire oublier la signification primitive des termes. M. de la Barre observe très-bien dans les Mémoires que nous avons cités, que le grec au temps de Platon étoit fort différent de ce qu'il avoit été dans les commencemens;

(a) Mém. de l'Acad. tome 27, p. 16.

voilà pourquoi ce Philosophe a ordinairement mal réussi à donner l'étymologie du nom des Dieux. On verra dans la Théogonie une infinité de ces termes devenus obscurs, parce qu'on n'en voyoit plus l'origine, & qu'ils ne subsistoient plus que dans les noms propres.

On n'apperçoit pas d'abord, par exemple, que Ἀμφιτριτη, la mer, est dérivé de Ἀμφίρρῳ, *circumfluus*; mais quand on fait attention à Ἀμφίρρῦτες, on conçoit que l'on a pu prononcer Ἀμφιτρίτη pour Ἀμφίρρῦτη, *circumfluens*, que les Grammairiens l'ont rapporté mal-à-propos à τρίζω, *strideo*, ou à τείρω, *tero*, ou à τρέω, *tremo*; que Τρίτων Dieu Marin, & nom de plusieurs lacs ou rivières, peut venir de même de Ρῆω, *fluo*, puisque Hésychius explique Τρίτω par Ρῆυμα, *fluctus* ou *flumen*.

2°. Une autre raison qui a contribué à l'obscurité de l'ancien grec, c'est la liberté que se sont donnée les Poètes de changer les voyelles ou d'ajouter des syllables superflues pour remplir la mesure du vers; à tout moment ils mettent une longue pour une brève, c'est-à-dire, deux voyelles au lieu d'une: cette altération empêche de connoître la vraie signification des termes & les racines dont ils descendent, Μεδία, par exemple, paroît d'abord dérivée de Μέδω,

impero ; mais en écrivant *Mnd'ia*, l'on comprend qu'il vient de *Mad'ia*, *madeo*. *Διδών* paroît mis pour *Διδών* qui vient de *Δέω*. Homere a écrit *Δείος* pour *Δείος* la crainte, &c. il n'en a pas fallu davantage pour tromper les lecteurs & pour faire naître les contes les plus absurdes.

§. 10. 3°. Une troisième raison est l'imperfection & la pauvreté de toutes les langues dans leur origine; elles ont une foule de synonymes, & toutes les idées analogues y sont confondues; profondeur ou lieu profond, canal, fossé, aqueduc, ruisseau, fontaine, riviere, lac, gouffre, mer, eau ou liqueur en général, sont mis sans distinction l'un pour l'autre, sur-tout chez les Poëtes. Ces termes ne sont cependant pas exactement équivalens dans les langues cultivées. Cette inexacitude ne pouvoit manquer de mettre une confusion infinie dans les noms propres, & de donner lieu à bien des erreurs.

§. 11. 4°. Nous ne connoissons pas tous les dialectes du grec; le dictionnaire d'Hésychius peut nous en convaincre. On fait seulement qu'il y en avoit un propre aux Ioniens; & Hérodote nous apprend qu'il y avoit quatre différens langages dans la seule Ionie (a).

(a) Livre 1, n. 38.

L'on n'a rien écrit en Macédonien ni en Laconien. Devons-nous être surpris si chez les Grecs mêmes, un mot usité dans un certain canton étoit inintelligible dans un autre? Il en étoit à peu près des dialectes du grec, comme des divers patois usités dans les provinces de France (a); c'étoient, à la vérité, des langages plus polis que celui des habitans de nos campagnes; mais ils n'étoient pas pour cela également entendus partout. Delà, les Savans sont souvent obligés de faire des dissertations assez longues pour montrer le vrai sens d'un terme grec; les Mémoires de l'Académie des Inscriptions nous en fournissent plusieurs exemples. Delà encore la variété prodigieuse dans les étymologies, que les anciens ont données des noms & surnoms des Dieux; à peine en trouve-t-on un seul qui ait toujours été expliqué de même.

On ne doit donc pas être surpris si l'équivoque des noms propres anciens, dont on ne comprenoit plus le sens, a donné occasion à plusieurs méprises. 1°. Les noms synonymes ont été pris pour des noms différens, & ont fait multiplier les personna-

(a) Je fais que l'on s'est élevé contre M. de Fontenelle pour avoir fait cette comparaison; mais après y avoir sérieusement réfléchi, on ne voit pas en quoi il a eu tort.

ges. 2°. Par la même raison, l'on a souvent pris pour des Dieux nouveaux ceux qui étoient connus depuis long-tems sous un autre nom. 3°. Delà est venue la contradiction de plusieurs généalogies & des différentes histoires que l'on publioit sur les Dieux. Nous aurons souvent occasion de les remarquer.

Malgré la multitude des dictionnaires ; nous n'avons qu'une connoissance très-bornée du grec ; les meilleurs sont ceux qui nous apprennent la signification des termes selon le bel usage, & chez les Ecrivains polis : malheureusement ce n'est point celle qui peut servir davantage pour l'intelligence des fables. Il faudroit connoître le style populaire & les termes surannés ; c'est l'obscurité de ceux-ci qui a fait naître les fables.

6. 13. De même, l'on n'entend plus parmi nous le françois que l'on parloit il y a quatre siècles. Les noms propres de lieux, les sobriquets que l'on donnoit alors, & qui sont devenus des noms de famille, nous sont presque aussi étrangers que l'arabe. Combien de fables n'a-t-on pas débitées sur le compte de certaines familles, sans autre fondement que l'allusion de leur nom ? La même chose est arrivée chez les Grecs & chez les autres nations. Ce n'est pas dans les dictionnaires du françois moderne que nous puiserons l'in-

telligence des termes rapportés par nos premiers Historiens ou par nos vieux Roman- ciers ; il faut des Glossaires comme celui de Ducange , encore celui-ci n'est-il pas assez complet : & il n'y a point eu de Ducan- ge chez les Grecs.

Cela supposé , examinons quel a dû être & quel a été en effet le langage de la My- 6. 14. thologie. Dans le style d'Hésiode , les en- fans du ciel sont divers noms ou épithètes du ciel , les enfans de la mer sont les dif- férens termes qui signifient les eaux ou quel- ques-uns des phénomènes de cet élément ; la postérité du ciel & de la terre sont les êtres auxquels on ne pouvoit pas assigner d'autres ancêtres , & que l'on supposoit aussi anciens que le monde. Parce que deux noms de la mer sont l'un du masculin , l'autre du féminin , le Poëte ne manque pas d'en faire deux personnages , l'un mâle , l'autre fe- melle (a) , de conclure entr'eux un mariage dans les formes , de leur donner une famille & des descendans. De même , parce que le nom d'un animal imaginaire est du féminin , c'est un monstre qui a un visage de femme ; si c'est un mot de trois syllabes , le mon-

(a) Chez les peuples qui ne connoissent point la Grammaire , on ne peut désigner les genres que par les noms de mâle & de femelle : dans leur style , un ruis- seau est un mâle , une fontaine est une femelle.

tre prétendu a trois têtes ou trois corps, &c. En un mot, un très-grand nombre de fables ont été composées selon la méthode que suivent encore aujourd'hui les faiseurs d'énigmes & de logogryphes.

Les Dieux sont donc mâles ou femelles selon le genre de leurs noms, & comme il plaît à la grammaire: Océan, Nérée, Pontus, trois termes qui désignent la mer, sont masculins, par conséquent trois Dieux: Tethys, Doris, Amphitrite, qui expriment la même chose, sont féminins; ce sont donc trois Déeses, qui, par droit de parenté, ont dû épouser les personnages précédens, & qui leur ont donné une nombreuse postérité. Nérée étant un des plus anciens noms de la mer, on l'a appelé le *vieux Nérée*, & on lui assigne pour descendans une foule de noms plus modernes ou d'épithètes, dont on a composé la famille des nymphes marines. Mais comme les regles du langage ne sont rien moins qu'immuables, on rencontre quelquefois des Dieux hermaphrodites, dont le sexe n'est pas certain; ainsi l'on trouve un Dieu *Lunus* au lieu de *Luna*. Pour éviter les erreurs en ce genre, on prenoit la précaution salutaire de rendre les invocations conditionnelles: *Sive tu Deus, sive Dea es.*

f. 15.

Il n'est peut-être aucun terme dans la My-

thologie plus équivoque que celui de fils ou enfant ; on le trouve employé par Hésiode dans huit ou dix significations différentes , & il en a pour le moins autant dans les langues orientales. 1°. Il ne signifie souvent qu'une existence postérieure ; ainsi le chaos ou le néant , qui a précédé tous les êtres , en est censé le pere : la nuit ayant été avant le jour , celui-ci est enfant de la nuit. 2°. Ils désignent quelquefois ce qui existe en même-temps , ce qui accompagne ; les vents , par exemple , se levent ordinairement avec l'aurore , conséquemment celle-ci est appelée la mere des vents , parce que l'on n'a coutume de dormir & de rêver que pendant la nuit , le sommeil & les songes sont nés de la nuit. 3°. Il marque la cause & l'effet : Phaëton , la lumiere , ou ce qui brille , & Persés , la chaleur , ont le soleil pour pere ; la paix est fille de Thémis ou de la Justice. Plutus , Dieu des richesses , est fils de Cérés ou de l'agriculture. 4°. Une fontaine est souvent appelée fille d'un fleuve , parce qu'elle est moins considérable ; en bonne physique elle en est plutôt la mere. De même , les rivieres sont nommées filles de l'Océan ou enfans de Neptune , parce que celui-ci est le réservoir des eaux. 5°. Le nom de fils exprime le lieu où l'on est né , où l'on habite , d'où l'on est sorti ; les premiers habitans d'un pays sont

toujours enfans de la Terre, les peuples maritimes sont nés de la Mer, les colons voisins d'un fleuve lui doivent leur naissance; une ville bâtie au pied d'une montagne en est la fille; un navigateur venu par mer de Libye ou d'Afrique, est fils de Neptune & de la nymphe Libye. 6°. Il désigne la ressemblance; ainsi les belles personnes sont filles de Vénus, & les Rois descendent de Jupiter. 7°. Enfant est quelquefois le même que disciple, sectateur, imitateur; les guerriers sont enfans de Mars, les Musiciens d'Apollon, les Médecins d'Esculape, les Forgerons de Vulcain. 8°. La naissance d'une Divinité désigne souvent le temps où elle a commencé à être honorée & connue; dans ce sens tous les Dieux, dont le culte a été introduit avec celui de Jupiter, sont appelés ses enfans. 9°. Selon les Mythologues historiens, ceux qui étoient nés d'un Prêtre ou d'une Prêtresse de quelque Dieu, ont passé pour fils du Dieu même; mais il seroit difficile d'apporter des exemples bien certains de cette filiation. 10°. Celle-ci n'exprime quelquefois qu'une succession de noms, comme on l'a dit à l'égard de Nérée; delà, le Dieu suprême ayant été d'abord nommé Cœlus, ensuite Saturne, enfin Jupiter; Cœlus est pere de Saturne, & celui-ci de Jupiter.

Homere

Homere appelle les chevaux d'Achille *enfants des zéphirs*, pour exprimer leur légèreté; en prenant les paroles à la lettre, on a dit fort sérieusement que certaines cavales concevoient par la force du vent (a).

Nous verrons dans le Chapitre suivant; que les fonctions, les attributs, les aventures des Dieux, les cérémonies de leur culte, sont fondés sur de semblables équivoques.

L'on aura sans doute beaucoup de répugnance à se persuader que les Grecs aient §. 16.
 établi leur Mythologie, c'est-à-dire, le fond de leur Religion publique, sur des descriptions grotesques de la nature ou du sol de leur patrie, sur des allusions puériles, sur des équivoques souvent ridicules; que leurs Poètes se soient occupés sérieusement de ces bagatelles; & qu'à l'aide des graces dont ils ont su les revêtir, elles aient pu passer à la postérité. Mais il faut se placer pour un moment dans les siècles où cette espèce de phénomènes est arrivée, & juger du goût qui pouvoit y regner, par celui que l'on a vû dominer long-temps parmi nous. Les énigmes, les logogryphes, les anagrammes, les jeux de mots, qui n'amusent plus aujourd'hui que les beaux esprits de village, fai-

(a) Virgil. géog. l. 3. Varro, de re rusticâ, l. 2, c. 1. Pline en plus. endroits.

soient les délices de nos peres. On a débité fort sérieusement dans les siècles passés des fables uniquement fondées sur les équivoques de l'ancien langage, tout comme les fables grecques : telle est l'histoire de Melusine & quelques autres romans. Ce goût décidé pour les allusions, a subsisté bien plus long-temps chez nous ; il regnoit encore dans le plus beau siècle d'Athènes : les Poëtes tragiques, Eschyle, Sophocles, Euripide en sont pleins, & c'est le sujet le plus ordinaire des plaisanteries d'Aristophane. D'ailleurs, des fables nées chez un peuple encore très-grossier, ne sauroient être des prodiges de finesse : plus on y veut trouver d'esprit, plus on s'éloigne du véritable sens.

« Il paroît, dit l'Auteur que j'ai déjà
 » cité plus d'une fois, que les anciens peuples d'Orient aimoient les jeux de mots ;
 » on reconnoît ce même goût chez nos Sauvages modernes ; & dans le cours de mes
 » observations, je l'ai souvent remarqué
 » chez les enfans qui se plaisent à corrompre les mots qu'ils savent fort bien, à dépraver les terminaisons, à rapporter les mots à d'autres à peu près semblables à l'oreille, & rient de bon cœur de leur procédé (a) ».

(a) Traité de la formation mécanique des langues ;
 tome 1, n. 64, p. 210.

On voit, par l'usage que les Poëtes ont fait du préjugé qui regnoit pour lors, combien il prête à l'imagination. Entre leurs mains, toute la nature est animée, tout vit, tout respire, l'homme est environné de Divinités ou de Génies occupés de ses besoins : la multitude des personnages fournit des tableaux variés à l'infini, & des scènes toujours nouvelles. Quoique la Religion ait changé nos idées, la poésie retombe toujours dans les anciennes par une pente presque invincible, à peine peut-elle se soutenir sans le secours des anciens Dieux. On avoit su intéresser la vanité des Grecs, en leur supposant des ancêtres fabuleux, en faisant de leur pays le théâtre des plus merveilleuses aventures ; on auroit pu séduire à moins. §. 17.

N'oublions pas que nos premiers Ecrivains ont été les Romanciers, comme les Poëtes l'ont été chez les Grecs. Quelle réputation ne se seroit pas faite celui qui auroit su mettre dans ses fictions, avec l'harmonie du style, les agrémens, l'intérêt, le feu, la variété des peintures dont Homere a embelli ses poëmes ? On en auroit fait un livre classique, comme les Grecs avoient fait de l'Iliade & de l'Odyssée. Voilà ce qui mit en crédit les fables & les rendit si célèbres ; outre qu'elles établissoient par les plus beaux §. 18.

vers du monde une opinion déjà ancienne & sacrée, elles parurent lorsque les esprits étoient dans les mêmes dispositions qu'au siècle de nos romans, mais elles furent infiniment mieux écrites. Enfin, un autre avantage, c'est que les poésies grecques ont été les premières; rien n'avoit paru avant elles, les livres des Hébreux n'étoient pas connus: au lieu que la réputation qu'ont acquise à juste titre les Grecs & les Romains, fera toujours un tort infini à celles de nos meilleurs Écrivains.

5. 19. De cette comparaison même, on peut tirer une objection qu'il est à propos de prévenir. Il ne paroît point, dira-t-on, que la physique ni les équivoques du langage aient été la source de nos fables; est-il probable qu'elles aient eu plus de part à celles des Grecs & des Romains?

Il est vrai que nous avons eu, comme les anciens, deux espèces de fables. Les premières sont les contes des fées; ils ont été apportés par les Nations du nord, on en retrouve la théorie dans l'*Edda* des Islandois; ils sont nés de l'ignorance & de la peur. Ce sont les rêveries des peuples barbares qui se répandirent dans toute l'Europe à la chute de l'Empire Romain. Ces hommes grossiers & féroces, Payens la plupart, croyoient l'univers peuplé de génies aériens, d'esprits

follets, de lutins malfaisans, de fées & d'enchanteurs, auxquels ils attribuoient tout ce qui arrive de sinistre dans le monde. Ces contes ressembloient pour le fond aux fables grecques sur les Dieux; mais il n'y regne pas la même vivacité d'imagination, ils sont aussi froids que le climat où ils ont pris naissance. On y trouve seulement une peinture gigantesque de quelques phénomènes de la nature, & le tableau grossier des mœurs du temps. Dans les romans des siècles suivans, les enchanteurs continuent de jouer un rôle considérable, comme les devins dans Homere & dans les Tragiques.

L'autre espèce de fables sont les romans de chevalerie qui ont imité les fables héroïques; ils sont postérieurs aux contes des fées; on a commencé à les faire, lorsqu'une valeur aventuriere & la galanterie eurent tourné la tête à nos peres. Parmi les Paladins, comme parmi les Héros Grecs, les uns ont véritablement existé, quoiqu'ils n'ayent peut-être pas fait la moitié des folies qu'on leur attribue; les autres sont absolument fabuleux: mais on voit toujours dans leur histoire, les mœurs, les usages, les préjugés, les erreurs qui regnoient dans les siècles où elle a été composée.

Les unes ni les autres ne sont point ordi-

nairement une allusion marquée aux termes de notre langue, parce que les noms des personnages & les mœurs qui y sont décrites, sont venus en grande partie des Nations étrangères; parce que dans les siècles qui les ont vu naître, la barbarie n'avoit pas encore étouffé entièrement les anciennes connoissances; enfin, parce qu'un reste de Christianisme qui subsistoit, malgré l'ignorance des peuples, les rendoit moins aveugles que les anciens Grecs. Il est donc naturel que nos fables & les leurs, quoique les mêmes pour le fond, n'ayent pas été écrites du même style.

9. 20. Il est croyable, dira-t-on encore, que le bas peuple de la Grèce avoit oublié la vraie signification des noms sur lesquels on avoit forgé les fables; mais les Philosophes n'ont pas pu tomber dans la même erreur. Comment ceux d'entr'eux, qui ont entrepris d'expliquer la Mythologie, n'en ont-ils pas d'abord apperçu la source? Ils avoient sous les yeux les phénomènes de la nature & le pays dont les fables étoient la description; ils parloient la langue dont les équivoques avoient, selon nous, donné lieu aux fictions poétiques. Un François peut-il découvrir après deux mille ans ce qui a échappé aux regards des Savans de la Grèce, beaucoup plus à portée que nous de démêler la vérité?

Cette difficulté, capable d'éblouir au premier coup d'œil, & que l'on peut faire contre toute espèce de découvertes, n'est point difficile à résoudre. 1°. On peut la rétorquer contre les Mythologues historiens; ils voyent de l'histoire & des événemens réels, où les anciens n'ont vu que des mensonges ou des allégories. 2°. Parmi les Philosophes, les uns ont regardé les fables comme de pures rêveries des Poëtes, les autres comme des emblèmes ingénieux; cela est évident par le texte de Platon, cité plus haut (a). Les premiers ne se sont pas donné la peine d'en rechercher le sens ni l'origine; on ne s'avise point d'expliquer les contes d'un homme qui ment de dessein prémédité. Les seconds les crurent plus sérieuses & plus importantes qu'elles ne sont: ils se flatterent d'y découvrir les mystères les plus profonds de la physique & de la morale, idée séduisante qui donnoit à la philosophie un air d'antiquité respectable: voilà le piège auquel Zénon & ses sectateurs ont été pris. 3°. Platon & les autres, contents de savoir le langage d'Athènes, n'ont point songé à rechercher les termes usités dans les autres contrées de la Grèce ou parmi le peuple des campagnes. Y a-t-il beaucoup de Savans parmi nous qui sachent

(a) Ch. X₂ ci-dessus, p. 19

la signification des noms de famille ? C'étoit autrefois du françois, aujourd'hui ce sont des termes surannés. Si Héſychius & d'autres ne s'étoient donné la peine de rassembler les termes du grec barbare, ſans la comparaiſon que nous en pouvons faire avec les autres langues, ſecours qui manquoit aux anciens, il nous ſeroit encore plus impoſſible qu'à eux d'expliquer les noms des Dieux.

Les Mythologues modernes, avec toutes les lumieres & l'érudition poſſible, ont donné dans le même écueil; ils ont conçu des fables une idée trop avantageuſe. Imagine-t-on d'abord que les Poètes. ayent décrit en ſtyle ſi pompeux, des faits ou des phénomènes ſi peu intéreſſans ? D'ailleurs, pour en trouver le ſens, il faut deſcendre à des minuties de grammaire, & les Savans réſervent leurs veilles pour un travail moins ingrat. Si l'on a eu par hazard des idées plus vraies que les leurs, c'eſt que l'on a auſſi des vues plus bornées; ici le ſuccès eſt une mortification de plus pour l'amour propre.



CHAPITRE XII.

Troisième conséquence ; les dogmes ridicules, les pratiques superstitieuses, le cérémonial minutieux du Paganisme sont nés de la même source que les fables.

DOUR nous donner une histoire complète de l'Idolâtrie, les Mythologues ont eu soin de rapporter en détail toutes les superstitions & les erreurs dont elle étoit accompagnée, & de décrire le cérémonial que l'on y observoit. Cette attention étoit nécessaire. Mais on peut leur faire à cette occasion le même reproche que nous leur avons déjà fait au sujet du culte des animaux pratiqué en Egypte; ils n'en ont point fait sentir la liaison avec le principe général du Polythéisme: ils ne nous ont pas montré comment une première erreur a été le germe de toutes les autres.

On peut regarder comme une maladie épidémique des Payens, la divination ou l'envie de connoître l'avenir, & la persuasion qu'on pouvoit l'obtenir des Dieux, qu'ils ledévoiloient à leurs adorateurs par les oracles, par le cours des astres, par les entrailles des victimes, par le vol des oiseaux,

par les songes, par les prodiges. Tous ceux qui ont parlé de ces pratiques, n'ont pas eu de peine d'en montrer le ridicule; il ne leur eût pas été moins facile de nous en développer l'origine, s'ils avoient mieux arrangé leur système.

6. 3. Dans la supposition que les principaux Dieux du Paganisme aient été des hommes, comment les peuples ont-ils pu se persuader que ces êtres autrefois semblables à eux avoient acquis tout-à-coup la connoissance de l'avenir ? l'expérience nous convainc assez qu'elle n'est point l'apanage de l'humanité. La mort, en dégageant notre ame des liens du corps, ne lui donne point un privilège qui ne peut convenir qu'à une nature supérieure à la nôtre : mille autels érigés aux morts ne sauroient les rendre plus habiles.

Nous voyons, il est vrai, dès les premiers temps de l'idolâtrie, la coutume introduite d'évoquer les ames des morts pour apprendre d'elles l'avenir. Cette pernicieuse pratique est défendue aux Israélites dans les livres de Moïse (a). Mais il est probable que cette opinion n'est venue qu'à la suite d'une autre plus ancienne, dont elle étoit comme une conséquence.

(a) Deut. 18, 11.

Les Payens, en admettant plusieurs or- 6. 4
 dres de Génies, ont toujours été persuadés
 que ces Dieux étoient par leur nature aussi
 supérieurs aux hommes en connoissance
 qu'en pouvoir, que rien ne leur étoit ca-
 ché, qu'ils voyoient sans nuage la chaîne
 des destinées. Dès qu'on les croyoit portés
 à nous faire du bien, il étoit naturel de con-
 clure qu'ils vouloient nous révéler ce que
 nous avons envie ou intérêt de savoir; qu'il
 n'étoit question que de faire attention aux
 signes dont ils se servoient pour nous inf-
 truire. C'étoit le raisonnement des Stoï-
 ciens (a).

Par une nouvelle gradation, l'on a ima-
 giné que les ames des morts se trouvant dé-
 gagées de la matiere, comme les Génies,
 pouvoient participer à leurs connoissances,
 ou qu'étant admises à la société des Dieux,
 elles recevoient une communication de leurs
 lumieres. L'habitude d'interroger les Dieux
 a donc fait employer à peu près les mêmes
 pratiques pour consulter les ames ou les
 ombres des morts. Il y a un enchaînement
 entre les erreurs aussi-bien qu'entre les vé-
 rités; un systême ne peut nous satisfaire
 qu'autant qu'il remonte au principe des unes
 & des autres.

(a) Cic. de la Divin. l. 2, n. 101.

3. 5. Selon le récit des Poètes, on a toujours mis une différence infinie entre les morts que l'on évoquoit, & les Dieux que l'on consultoit. Quand Ulysse dans l'Odyssée évoque l'ombre de Tirésias (a), quand Enée converse dans les enfers avec son pere Anchise (b), ils ne leur parlent pas comme à des Divinités : ils supposent même que ces morts ignorent ce qui se passe sur la terre. Tandis que les ombres sont errantes dans l'Elysée, & sont avides du sang des victimes, les Dieux habitent l'Olympe où ils s'enivrent de nectar ; jamais ces deux espèces d'êtres n'ont été confondues.

Dans les siècles postérieurs, lorsque les Philosophes Platoniciens eurent mis à la mode la Théurgie ou le prétendu commerce avec les Dieux, la distinction fut encore plus marquée entre ceux-ci & les ames des morts. Ces Philosophes avoient subtilisé tant qu'ils avoient pu les idées du Paganisme, mais ils n'en avoient pas renversé le système ; la différence entre les Dieux immortels & les ames forties de ce monde, est aussi ancienne que l'idolâtrie.

4. 6. Il paroît certain que si les Dieux de la Grèce avoient été des hommes, les oracles

(a) Odyss. l. 11, v. 90.

(b) Enéide, l. 6, v. 695.

n'y auroient pas été si communs, il n'y auroit pas eu tant de cavernes d'où il sortoit une exhalaïson prophétique. A quel propos se feroit-on avisé de loger les ames des morts dans les cavernes ? les tombeaux sans doute auroient été le seul sanctuaire des Oracles. Mais dès qu'une fois l'imagination abusée eut peuplé de Génies tous les coins de l'univers, il étoit naturel d'en supposer dans tous les antres, dont l'aspect inspiroit une secrete horreur. Le son de la voix redoublé par les échos des rochers souterrains, un léger nuage souvent suspendu à l'entrée pendant les grandes chaleurs, le frisson dont on est saisi en y entrant, le bruit sourd qui se fait entendre au fond, pour peu que l'on y fasse de mouvement, la vapeur humide & puante que l'on y respire & qui peut quelquefois causer des vertiges, tout cela paroïssoit merveilleux & funèbre naturel aux Grecs imbécilles, comme il le paroît encore aujourd'hui au peuple & aux enfans (a). Il y a sans doute un Génie qui habite cette grotte profonde : telle est la premiere conclusion que tire un esprit foible & peureux. Ce Génie qui se tient là oisif, pourroit nous instruire sur nos af-

(a) Voyez dans Pompon. Mela, l. 1, c. 13, la description qu'il fait d'une fameuse caverne de Cilicie.

fares , si nous venions le consulter ; nouvelle conséquence qui suit de la première. S'il se trouve là un fourbe assez habile pour profiter de l'occasion , voilà un Oracle établi (a).

Telle est vraisemblablement l'origine de celui de Delphes , le plus fameux de tous. Sans nous arrêter à ce que les anciens en ont raconté , il ne seroit pas étonnant qu'une caverne eût exhalé , sur-tout pendant les chaleurs , une vapeur capable de faire impression sur ceux qui la respiroient. Les premiers qui osèrent en approcher , furent sans doute effrayés de l'aspect affreux qu'elle présenteoit , & en parurent troublés ; c'en fut assez pour persuader qu'il en sortoit une vapeur divine.

Après toutes les précautions que l'on prenoit & toutes les cérémonies que l'on faisoit observer à la Pythie , avant que de l'asseoir sur le trépied sacré , il y auroit eu bien du malheur si la tête ne lui avoit tourné , & si elle n'avoit pas prononcé quelques paroles extravagantes. Il est probable que les femmes à vapeurs furent préférées pour cet important ministère : le laurier qu'on leur faisoit mâcher , étoit un secret admirable pour

(a) On ne prétend point adopter par-là le système de M. de Fontenelle.

provoquer l'enthousiasme. Il n'est pas plus surprenant de voir les Grecs d'alors prendre cette maladie pour une fureur divine, qu'il l'est aujourd'hui de voir le peuple mal instruit la regarder comme un effet de la possession du Démon. Les ignorans se ressemblent par-tout.

Mais nous verrons sur le v. 497 de la Théogonie, que les noms *Pytho* & *Delphus* que portoit la ville de Delphes, aussi-bien que sa situation singulière ne contribuèrent pas peu à la faire regarder comme un lieu sacré, & à multiplier les fables.

Ce même Poëme nous apprendra que les 6. 7. astres avoient été déifiés, c'est-à-dire, que l'on étoit persuadé qu'un Génie les animoit pour leur faire observer une marche si régulière. C'étoit aussi le sentiment des Philosophes les plus célèbres. On s'apperçut d'assez bonne heure que les diverses apparences de leur lumière indiquoient souvent des changemens prochains dans la température de l'air : Virgile décrit avec son élégance ordinaire, les divers pronostics que l'on peut tirer du soleil & de la lune pour diriger les travaux champêtres (a). Selon lui, lorsque ces astres rendent une lumière pâle, c'est un signe certain de pluie, s'ils

(a) Georgic. l. 1, v. 351.

paroissent rouges, on est menacé du vent, s'ils sont clairs & brillans, le beau tems est assuré. Voilà donc des êtres doués d'intelligence & de l'esprit prophétique. Delà l'opinion de l'influence des astres, la folie des horoscopes & de l'astrologie.

Le nom des Constellations entra pour beaucoup dans la vertu particulière qui leur fut attribuée. Les Hyades, par exemple, γ'αδ'ες, étoient ainsi nommées, parce qu'elles représentent un V ou Y sur la tête du taureau : les Latins qui s'imaginèrent que ce nom venoit de γ'ς, υ'ος, pourceau, les nommerent *Suculæ*; & comme il paroissoit encore dérivé de γ'ω, *Pluo*, les Hyades furent regardées comme une Constellation pluvieuse, quoiqu'il ne pleuve pas davantage sous ce signe que sous un autre. Les Pleïades indiquoient le temps de la navigation, parce qu'on rapportoit leur nom à πλέο, *Navigo*. De même les Astrologues ont débité dans la suite que les enfans qui naissoient sous le signe du taureau devoient être forts; méchans & cruels sous celui du lion; justes sous celui de la balance, &c. c'étoit une sottise renouvelée des Grecs.

5. 2. D'où leur avoit pû venir l'opinion bizarre que les oiseaux connoissoient l'avenir & avoient le don de le prédire ? il est vraisemblable qu'une observation fort simple

y avoit donné lieu. On avoit remarqué que les oiseaux par leur chant ou par leurs divers mouvemens, annonçoient souvent les changemens de l'air, le beau temps ou la pluie. Virgile fait encore cette observation (a). Lorsque la tempête approche, les Plongeurs quittent la pleine mer, s'approchent du rivage & jettent des cris aigus : les Poules d'eau s'égayent sur le sable, le Héron sort des marais & vole au plus haut des airs. Quand l'orage est amené par la bise, les Grues se retirent dans les plus profondes vallées, l'Hirondelle vole à fleur d'eau sur les lacs & les rivières, les Corbeaux se rassemblent & s'élèvent dans les nues, les oiseaux aquatiques se plongent la tête dans l'eau & la répandent sur leurs plumes, la Corneille croasse & se promène seule sur le sable. Au contraire, lorsque le temps est prêt à devenir serein, les Alcyons n'étendent plus leurs ailes au soleil sur le rivage, la Choïette se fait entendre au coucher du soleil, l'Aigle marine s'élève dans les airs & donne la chasse à l'Aigrette, les Corbeaux répètent leurs croassemens & paroissent plus gais que de coutume. Le Poëte ajoute fort judicieusement que ces animaux n'ont pas pour cela l'esprit de divination,

(a) Georg. l. 1, v. 361.

que la diverse température de l'air agit puissamment sur eux & les affecte différemment. Mais le peuple ne portoit pas ses vûes si loin : il imagina que , puisque les oiseaux pouvoient prédire le beau temps & la pluie, le calme & les orages, ils pouvoient annoncer de même les divers événemens de la vie, que les Dieux leur avoient donné ce talent pour l'utilité des hommes. Malgré toutes les railleries que purent faire les Philosophes sur l'usage ridicule de les consulter, la gravité Romaine ne s'en départit jamais ; & Cicéron qui n'y ajoutoit aucune foi, ne laisse pas de l'approuver (a).

9. 9. Dès que l'on avoit divinisé tous les êtres physiques ou moraux dont le pouvoir paroïssoit supérieur aux forces humaines, nous ne devons pas être surpris que l'on eût fait un Dieu du sommeil. L'état où il nous réduit pendant plusieurs heures consécutives, les songes qui nous surviennent alors, cette espèce d'extase où il semble que l'ame seule agisse, sans aucune dépendance du corps, paroïssent aux Grecs des phénomènes incompréhensibles, qui ne pouvoient arriver sans l'intervention d'une Divinité. Selon leurs idées, les rêves étoient une conversation avec les Dieux, un moyen dont ils

(a) De la Divination, liv. 1, n. 75.

se servoient souvent pour nous donner des lumieres extraordinaires. Telle est l'idée que s'en formoit Quintus, dans le premier livre de la Divination. Cicéron lui démontre la fausseté de ce préjugé, par les bizarreries, les ridiculités, les absurdités de la plupart des songes, mais Cicéron raisonnoit en Philosophe & les anciens Grecs n'en savoient pas tant. Leurs erreurs, toutes folles qu'elles sont, regnent encore parmi les esprits foibles & peu capables de réflexion; c'est un monument toujours présent de la source où les Grecs avoient puisé les dogmes & les pratiques de leur Religion.

L'on conçoit encore plus aisément qu'ils devoient attribuer au pouvoir supérieur d'une Divinité, tout ce qu'ils appelloient prodiges. Plus les peuples sont ignorans, plus ils en apperçoivent & plus ils en sont frappés : tout est pour eux merveille, signe, pronostic, annonce de quelque événement extraordinaire. Les Dieux sans doute ne font rien en vain; il faut s'évertuer pour découvrir leurs desseins; ainsi la superstition se nourrit par les monstres mêmes qu'elle s'est formés. §. 10.

Mais, en parcourant l'un après l'autre tous les genres de Divinations, quelle relation y trouvera-t-on avec la folie d'adorer des hommes? aucune. En supposant au

contraire des Génies d'une nature supérieure à la nôtre répandus par-tout, qui se mêlent de tout, qui décident de tous les évènements, le chaos des superstitions payennes se développe; on voit du même coup d'œil le principe & l'enchaînement de tous les égaremens de l'esprit humain.

§. 11. On objectera peut-être qu'il est inutile de chercher de la suite & de la liaison dans les idées des Payens, que leur Religion n'est point un système formé par réflexions & par principes, que c'est un assemblage bizarre de suppositions qui se détruisent. Si cela est, les Savans ont tous eu tort d'en rechercher l'origine: l'opinion des Mythologues historiens est aussi mal fondée que celle des allégoristes. On ne pense point à expliquer les rêves d'un homme en délire, ni à donner la raison des discours d'un insensé. Le Paganisme est un tissu d'erreurs, mais elles ont une cause: ce sont des hommes ignorans & grossiers, mais néanmoins raisonnables, qui en sont les auteurs. Il est donc à propos de les suivre dans la route qu'ils ont tenue pour s'égarer, de démêler les fausses lueurs qui leur ont fait illusion: & il paroît que dans le système du sens historique des fables, il est impossible d'y réussir.

§. 12. Le cérémonial du Paganisme a été puisé

dans la même source que les fables mêmes; les équivoques du langage, des allusions souvent forcées & ridicules ont donné lieu à la plupart de ces institutions religieuses qui ne sont devenues respectables que quand on a eu perdu de vûe leur véritable origine. C'est au vieux langage de la Grèce & à des rapports de convenance que les Dieux sont redevables de leur pouvoir, de leurs fonctions, de leurs talens, aussi-bien que de leur sexe & de leur famille. On a réglé sur le même fondement la maniere dont ils devoient être honorés, les lieux qu'il falloit leur consacrer, les victimes qu'il convenoit de leur offrir, les animaux & les productions sur lesquels ils avoient un droit particulier. Il est bon d'en apporter quelques exemples.

C'est le nom des Dieux qui a décidé de leurs emplois. *Hermés* en grec signifie une pierre, un tas de pierres, une borne placée sur le chemin; il désigne le gain, le profit, le commerce, la conversation: conséquemment *Mercuré* a été le Dieu des voyageurs, des messagers, des orateurs, des ambassadeurs, des négocians, des voleurs; il a présidé à tous les négoce bons ou mauvais. Comme le nom de *Diane* signifie chasseuse & accoucheuse, on a donné à cette prétendue Vierge, le soin de présider à la chasse & aux accouchemens.

Janus, chez les Romains, étoit le soleil: Horace, *Sat. 6, l. 2, v. 20*, l'appelle *Martinus Pater*. On le peignoit avec deux ou avec quatre visages, pour exprimer qu'il éclaire de toutes parts, ou qu'il voit tout, selon l'expression d'Homère; mais, en rapportant son nom à *Janua*, on le prit pour le Dieu des portes, & on lui mit une clef à la main.

5. 14. L'allusion des noms a fait juger de la manière dont les temples des Dieux devoient être placés. Jupiter étoit honoré sur les plus hautes montagnes, parce qu'il est le plus élevé parmi les Dieux; delà les titres de Jupiter Olympien, Idéen, Cénéen, Capitolin, Casius, &c. Mont-jou, Mont-joui, Mont-jeu, est un nom commun à plusieurs montagnes des Gaules; il signifie haute montagne: comme on l'a traduit en latin par *Mons Jovis*, on n'a pas manqué de croire dans la suite qu'il y avoit eu des temples ou des autels de Jupiter sur toutes ces montagnes. Neptune avoit les siens sur plusieurs promontoires, parce que son nom signifie *ce qui domine sur la mer*, ou dans les lieux sous lesquels il y avoit des eaux souterraines. Voyez Pausan, *l. 8, c. 10*. Il en est de même d'Hermès ou de Mercure, parce que ce nom désigne un monceau, un tertre, une colline. Vulcain étoit honoré dans les lieux où il y

avoit des Volcans. Le golphe appelé *Saroncus sinus*, à l'orient du Péloponnèse, étoit nommé anciennement *φοῖβον*, *φοῖβαιον*; c'est le même nom que *βοῖβον*, ou *βοῖβεις*, lac de Thessalie: l'un & l'autre signifient un lac, un lieu plein d'eau. Comme on crut que le premier faisoit allusion à *φοῖβον*, Diane, il fallut lui bâtir un temple sur le bord de ce golphe.

Selon la même méthode, les villes grecques eurent soin de choisir des Divinités tutélaires dont le nom avoit quelque rapport au leur. Les Athéniens honoroient singulièrement Athéné ou Minerve; ceux d'Olympie, Jupiter Olympien; ceux d'Argos, Junon, à cause de son surnom *Ἀργεῖα* ou *Ἀργείνη*: l'isle de Cypre étoit consacrée à Vénus, nommée en grec *Κυπρίς*. Ces allusions donnerent occasion d'imaginer dans la suite que ces Divinités étoient nées dans le lieu où on les adoroit. §. 15.

La plupart des animaux consacrés aux Dieux avoient quelque rapport à leurs noms, à leurs fonctions, à leur caractère. L'aigle étoit l'oiseau de Jupiter, parce que c'est celui qui s'élève le plus haut par son vol; le paon appartenoit à Junon, il est le symbole de l'orgueil: le cheval à Mars, parce qu'il sert à la guerre; mais on l'attribuoit aussi à Neptune par une confusion grossière de *Hippos*. §. 16.

cheval, avec *Hippos*, eau, fontaine, riviere. On donnoit le lion à Vulcain, parce que c'est un animal des pays méridionaux, & par une allusion abusive de *Λεαινα*, une lionne; avec *χλαινω*, échauffer. Le serpent & le coq étoient à Esculape, Dieu de la médecine, parce que le premier est le symbole de la santé, & que le nom du second *Αλεκτῶρ* peut signifier l'animal qui fait quitter le lit. Les pigeons & les moineaux étoient les oiseaux de Vénus, à cause de leur lubricité.

On immoloit des victimes blanches aux Dieux célestes, parce que le blanc est une couleur lumineuse, & des victimes noires aux Dieux infernaux, parce que le noir représente les ténèbres de l'enfer. On sacrifioit des chiens à Hécaté, qui est la lune, parce que cet animal, en aboyant, chasse, disoit-on, les spectres envoyés par Hécaté, c'est-à-dire, parce que les chiens aboyent pendant la nuit & souvent au clair de la lune. Pour détourner les influences de la canicule, les Romains lui immoloient des chiens roux, près de la porte *Catularia*. A Cybèle qui est la terre, & à Cérès, on offroit des porceaux, parce qu'ils fouissent la terre & endommagent les moissons. C'étoit la victime la plus commune dans les sacrifices, parce que c'est l'animal dont la chair a le moins besoin.

besoin d'apprêt pour être mangée, & qui est la plus délicate au goût des peuples de la campagne. Les festins des amans de Pénélope dans l'Odyssée, consistoient principalement en viandes de porc, & ce met fait encore aujourd'hui la base du régal dans les fêtes & les nôces de village. Aux Dieux Larès, on sacrifioit presque tous les animaux domestiques & les hirondelles, parce qu'elles nichent dans les cheminées; à Bacchus, les chevres & les boucs, parce qu'ils broutent la vigne. Ainsi des autres.

Rien n'est plus connu que la vertu singulière que les anciens ont attribuée à l'eau de quelques fontaines; l'équivoque d'un terme a souvent contribué à faire naître ce préjugé. Les eaux de la fontaine Salmacis, dans la ville d'Halicarnasse, étoient troubles & bourbeuses, (*Obscænæ*). En prenant cette épithète dans un sens odieux, on imagina qu'elles avoient la propriété de rendre efféminés ceux qui s'y baignoient: Ovide a fondé sur cette opinion une de ses métamorphoses (a), & Strabon recherche vainement d'où cette erreur a pu naître (b). Le nom de la fontaine *Juturna* en Italie, dérivé mal-à-propos de *Juvo*, fit croire que son eau étoit salutaire

(a) L. 4, fab. 11.

(b) Géorg. l. 14.

pour les malades, & ils en alloient puiser dans cette confiance. On ne manqua pas d'en faire une Nymphe sœur de *Turnus*, à cause de la ressemblance du nom (a). Pline raconte que les brebis qui buvoient dans la riviere Mélas en Béotie, devenoient noires; que celles qui buvoient dans le Xanthus près de Troye, devenoient rousses; il pense que ces deux rivieres avoient tiré leur nom de cette propriété. Tout au contraire, c'est l'allusion de Μέλας noir, & Ξανθός roux, qui avoit donné lieu à cette fable (b). Il y en a bien d'autres de cette espèce dans Pline.

Bayle a observé que la superstition des Romains étoit excessive à l'égard des noms.

« A Rome, quand on levoit des soldats, on
 » prenoit garde que le premier qui s'enrô-
 » loit, eût un nom de bon augure. Dans les
 » sacrifices solennels, ceux qui conduisoient
 » la victime, devoient avoir un de ces noms-
 » là. Quand on procédoit à l'adjudication
 » des fermes publiques, on commençoit par
 » le lac *Lucrinus*, & tout cela *boni ominis*
 » *ergo*, afin de porter bonheur. Cette su-
 » perstition étoit si grande, qu'au rapport de
 » Festus, les dames Romaines offroient des
 » sacrifices à la Déesse Egérie pendant leur

(a) Servius, in-12, *Eneid*, Varron, l. 4, n. 6

(b) *Hist. natur.* l. 2, c. 103.

» grossesse, parce que ce nom d'*Egerie* avoit
 » dans leur langage une grande relation aux
 » accouchemens (a) ».

L'auteur du *Traité de la formation mé-* §. 18.
chanique des Langues, dont nous emprun-
 tons volontiers les remarques, est persuadé
 de même, que la prononciation vicieuse d'un
 nom suffit pour introduire de fausses opinions.
 La *Tour Saint-Vrain*, près de Grenoble,
 est appelée abusivement par le peuple, *Tour*
sans Venin; delà on a conclu que les ani-
 maux venimeux mouroient dès qu'ils en ap-
 prochoient; ce qui est démenti par l'expé-
 rience. Rien de moins rare, continue le même
 auteur, que de voir le nom ou la significa-
 tion d'un mot, donner naissance à une his-
 toire qui reste répandue dans le vulgaire long-
 temps après que la signification du mot est
 perdue pour lui. L'opinion populaire que le
 jugement dernier & universel se tiendra en
 Palestine dans la vallée de Josphat, ne vient
 que de ce que le nom *Josphat* signifie juge-
 ment de Dieu (b).

Donnons-en un nouvel exemple tiré des
 Anciens. Les Indiens avoient autrefois deux
langues, c'est-à-dire, deux langages différens.
 En prenant de travers le terme de *langue*,

(a) Pensées sur la Comete. §. 31.

(b) Tome 1, n. 188, pag. 141; & 267, pag. 458

un Ecrivain ancien a dit que les peuples de l'isle Tapobrane, aujourd'hui Ceylan, avoient la langue fendue en deux & double jusqu'à la racine, que par ce moyen ils pouvoient entretenir deux personnes à-la-fois en deux langages différens (a), &c. Equivoques des termes, fausses allusions, prononciation vicieuse des noms; telle est la source la plus abondante des fables anciennes & modernes.

Il n'est donc pas nécessaire de chercher de grands mystères dans les erreurs & les cérémonies du Paganisme; ce ne sont point des Philosophes qui en sont les auteurs, mais des hommes simples, des peuples grossiers; la clef la plus nécessaire pour en pénétrer le sens, est de faire attention aux idées communes & aux usages des peuples de la campagne: ils se ressemblent dans tous les siècles. Dans le sein même du Christianisme, si l'on n'avoit soin de les tenir en garde contre les superstitions anciennes, ils ne feroient encore que trop enclins à y tomber; les équivoques du langage seroient un piège aussi dangereux pour eux, qu'elles l'ont été pour les Grecs & les Romains.

§. 19 Les mystères institués en l'honneur de plusieurs Divinités, rappelloient encore aux

(a) Diodore de Sicile, l. 2, n. 31, tome 1, pag. 326.

Payens les anciennes idées qui avoient été le principe de leur Religion. Ceux de Cérés à Eleufis n'étoient d'abord qu'une représentation des ufages & des travaux de la vie champêtre, du bonheur & de la paix dont on jouit dans cet état, par conféquent une leçon utile pour les mœurs, quoiqu'on y ait mêlé des abominations dans la fuite (a). Ceux de Bacchus étoient dans leur origine, le tableau de la culture des vignes & des attentions néceffaires pour faire le vin : mais un excès de gaieté y ayant introduit la peinture des effets de cette boiffon dangereufe, toute la cérémonie devint une école de libertinage (b). Ceux des Dieux Cabires dans l'ifle de Samothrace, n'avoient pas un objet moins fimple ni moins innocent, felon le témoignage de Cicéron. « Lorsqu'on vient à les expliquer, dit Velleïus, & à rendre raifon de leur institution, l'on y trouve plus de lumière fur la physique que fur la nature des Dieux (c) ». Ainfi tout concourt à nous ramener au fpectacle de l'univers, comme à la feule caufe qui ait donné naiffance aux Dieux du Paganifme.

L'on a dit ci-devant (d) que la Mytholo- §. 10.

(a) S. Clément d'Alex. Exhort. aux Gentrils, p. 17.

(b) Hérodote, liv. 2, n. 68.

(c) De la Nat. des Dieux, l. 1, n. 119.

(d) Chap. 7, §. 9.

gie Egyptienne étoit fondée comme celle des Grecs, sur des allusions & des équivoques de langage, que c'étoit la seule raison qu'ils avoient eu de choisir certains animaux pour représenter telle ou telle Divinité; c'est ici le lieu, d'en donner la preuve; mais il y a sur cela quelques observations à faire.

1°. Il est fort incertain si les Dieux étoient absolument les mêmes en Egypte & dans la Grèce, si Osiris est Bacchus, Anubis Mercure, Bubastis, Diane, &c. Ce sont à la vérité des personnages qui ont quelque ressemblance; mais quand il a été question de prononcer sur leur identité, les auteurs ne se sont point accordés. Les uns prétendent qu'Osiris est le soleil, d'autres le Nil, d'autres Bacchus: tantôt on nous dit qu'Isis est la Terre; tantôt que c'est la Lune, Junon, Io, Cérès; quelques-uns la prennent pour Téthys: Anubis est quelquefois Mercure, d'autres fois Esculape. Diodore de Sicile a remarqué cette confusion (a): ce qui prouve que les Grecs ont connu très-superficiellement les Dieux d'Egypte, qu'il y a peu de fond à faire sur leur récit. Il paroît que les Egyptiens eux-mêmes n'ont pas toujours attaché la même idée au même nom, que delà est venue en

(a) Hist. Univ. tom. 1, pag. 50.

grande partie l'obscurité de leur Mythologie.

2°. Nous ne sommes pas mieux instruits du sens qu'ils attachoient aux divers symboles usités parmi eux. Il n'est pas certain qu'un bœuf ait toujours désigné Osiris; un chien Anubis; un enfant Horus, &c. ni que le même symbole ait eu le même sens partout.

3°. Nous connoissons encore moins l'ancienne langue des Egyptiens que leur Religion, & les Grecs ne l'entendoient pas mieux que nous. Il est donc fort difficile de savoir ce que signifioient les noms qu'ils donnoient à leurs Dieux; jusqu'à présent on n'en a parlé que par conjecture, & l'on doit se défier beaucoup de ce qu'en ont dit les anciens & les modernes.

Au milieu de ces épaisses ténèbres, il paroît cependant incontestable qu'Osiris étoit la principale Divinité des Egyptiens; aussi ce nom peut signifier en général maître ou seigneur. *Sir*, en hébreu, commander, avoir l'autorité: *Ἄνωρος* en grec, haut ou élevé, selon Suidas: *Æsar*, en Etrusque, étoit le nom de Dieu, à ce que dit Suétone. Il peut encore exprimer le Soleil, comme *Σείριος* chez les Grecs: enfin *Siris* étoit le nom du Nil chez les Ethiopiens, selon le témoignage de Pline; comme *Sihor* en hébreu, & il y a une rivière *Siris* en Italie près de Ta-

rente. Pausanias nous fait observer que les fêtes d'Osiris avoient un rapport marqué avec le Nil (a). Ces diverses significations, que Plutarque a rapportées, ont occasionné les fables que l'on a débitées sur Osiris, & la confusion de ce personnage avec plusieurs Divinités grecques.

9. 21. Porphire, cité par M. l'Abbé Banier (b); rapporte une priere des Prêtres Egyptiens, où le Soleil est appelé *la premiere Divinité*. Selon Diodore (c), Osiris & Isis; le Soleil & la Lune ont été les premiers Dieux des Egyptiens: Hérodote semble insinuer que c'étoit Vulcain (d). C'est que l'on a quelquefois confondu Vulcain, Dieu du feu & de la chaleur, avec le Soleil, Dieu de la lumière; voilà pourquoi les Egyptiens supposoient le Soleil fils de Vulcain.

Au contraire, Osiris pris pour le Nil étoit selon eux le pere des fleuves, le seigneur des eaux; & comme Dionysius ou Bacchus chez les Grecs étoit *le maître de toute nature humide*, selon l'expression de Pindare, il n'en fallut pas davantage pour faire dire à quelques-uns, qu'Osiris étoit Bacchus, comme Hérodote le rapporte. C'est ainsi que sur la

(a) Liv. 10, c. 32.

(b) Hist. Univ. tome 2, l. 4, c. 1, p. 419.

(c) Tom. 1, l. 1, p. 23.

(d) Liv. 3, p. 112.

plus légère ressemblance les Egyptiens & les Grecs ont confondu leurs Dieux sans y regarder de plus près.

Mais de quelque maniere que l'on envisage Osiris, le bœuf a pu en être le symbole par une équivoque. §. 22.

1°. *Sar*, *Sir*, qui signifie en hébreu maître ou seigneur, désigne aussi un bœuf ou un taureau: de même en grec *Taũros* désigne une montagne, un bœuf & un homme puissant: *Taũros*, *magni* ou *magnates*. Il est donc à présumer qu'en Egyptien Osiris a eu le même sens & qu'il a fait la même équivoque, qu'il a signifié tout-à-la-fois le plus grand des Dieux & le plus gros des animaux.

2°. Le même terme qui exprime un rayon dans les langues orientales, exprime aussi la corne des animaux; delà les rayons dont la face de Moïse étoit environnée, ont été appelés des cornes. Par la même confusion l'on a pu désigner en Egyptien les rayons du soleil par les cornes d'un bœuf. Telle est l'origine de la coutume des Grecs d'immoler au Soleil un taureau avec les cornes dorées.

3°. Osiris pris pour le Nil ou pour le Dieu des fleuves, a pu être représenté de même. Dans la plupart des langues le même mot signifie un bœuf & un fleuve ou un canal.

Taupos en grec, selon Suidas, est le canal de l'uretère, & c'est le nom d'une rivière dans Sophocles. *Tauplos* est l'ancien nom du fleuve Hilycus, au rapport de Pausanias (a). Les diverses branches d'une rivière ou ses embouchures sont appelées des cornes *Κέρατα*. Aussi les Egyptiens, selon Diodore (b), parloient d'une métamorphose du Nil changé en Taureau; les Grecs racontaient la même chose du fleuve Achélois. Delà l'histoire de la corne qui lui fut arrachée par Hercule, la coutume de sacrifier des Taureaux aux fleuves, les noms de *Taureus* & *Tauriceps* donnés à Neptune. Euripide dans Iphigénie, dit que Nestor portoit pour enseigne sur ses vaisseaux, la figure du fleuve Alphée aux pieds de Taureau. On voit la source de toutes ces imaginations & de l'usage où étoient les Sculpteurs de représenter les fleuves sous la figure de Taureaux: voyez Elie, l. 2.

4°. Enfin par la même équivoque Bacchus, Dieu des liqueurs, est appelé par les Poètes *Tauricornis*, *Tauriceps*, *Tauriformis*, *Tauriphagus* (c). Le Taureau a donc pu

(a) Pausan. l. 2, c. 32.

(b) Diod. tom. 1, page 112.

(c) Diodore, tome 1, l. 3, page 462, observe que les Peintres & les Sculpteurs représentoient l'ancien Bacchus avec des cornes, parce que les premiers vases dont on s'est servi pour boire, ont été des cornes de bœuf.

caractériser en Egypte Osiris pris pour Bacchus.

Les mêmes allusions ont fait prendre la Vache pour symbole d'Isis, & lui en ont fait donner la tête. Isis étoit l'épouse d'Osiris, la Reine des Dieux; le bœuf ou le mâle étant le signe du mari, la femelle devoit l'être de l'épouse, tout comme elle étoit chez les Grecs la victime dévouée à Junon. Isis confondue avec la Lune, avoit pour enseigne le croissant, dont les cornes de vache étoient la figure. Elle étoit ainsi représentée à Elis, selon Pausanias, l. 6. c. 24. Prise pour la terre ou pour Cérès, elle avoit droit sur l'animal employé au labourage: enfin, considérée comme Téthys ou la Mer, elle avoit la même relation avec les Vaches que Neptune avec les Taureaux. La plupart des fables & des pratiques de l'idolâtrie ne sont pas fondées sur des titres plus authentiques ni plus sérieux que ceux-ci.

Il faudroit savoir plus sûrement ce que c'étoit qu'Anubis, pour deviner ce que signifioit sa tête de chien, & pourquoi l'on peignoit cet animal à côté de lui. Etoit-ce la canicule? Dans ce cas l'équivoque étoit la même en Egyptien qu'en grec, où *Κύων* signifioit un chien & une lumière étincelante, telle qu'est celle de l'étoile nommée pour ce sujet la canicule. Etoit-ce Mercure, Dieu

des Voyageurs; alors il lui falloit un chien; comme les Voyageurs ont coutume d'en avoir. Si c'étoit Esculape, Dieu de la santé, on ne voit plus quel rapport il avoit avec les chiens (a). Quoi qu'il en soit, on prétend qu'Anubis faisoit allusion à l'hébreu *Nobeah*, aboyer; c'est donc encore une équivoque qui est la source de cette représentation.

Il en est de même de Bubastis, Diane; Déesse de la chasse; elle étoit représentée par un chat, parce que *Bubastis* exprimoit cet animal en égyptien, selon Etienne de Byzance, & parce que le chat en Egypte donne la chasse aux aspics & à plusieurs autres animaux nuisibles. C'est la remarque de Diodore (b).

§. 24. On peut se dispenser de pousser plus loin ce détail. Ceci suffit pour prouver que les idées ridicules des Egyptiens, aussi-bien que celles des Grecs, n'étoient souvent fondées que sur des allusions puériles & sur l'équivoque des noms propres, que la Mythologie & la Religion de ces deux peuples ont été formées selon la même méthode. Doit-on en conclure que les Grecs ont emprunté la leur des Egyptiens? C'est ce que nous examinerons dans le Chapitre quatorzième.

(a) Peut-être croyoit-on en Egypte, comme on le voit encore ailleurs, que les chiens en léchant une plaie, peuvent la guérir.

(b) Tome 1, l. 1, pag. 184.

CHAPITRE XIII.

Que doit-on penser des Héros? leurs fables sont-elles de même nature que celles des Dieux?

LA persuasion dans laquelle ont été les Mythologues historiens, que tous les héros célèbres dans les fables ont réellement vécu, n'a pas peu contribué à leur faire envisager les Dieux comme autant de personnages aussi réels: il est difficile de porter sur ces deux espèces d'êtres un jugement différent. Leur existence est prouvée par les mêmes témoignages, par le récit des Poètes, par la tradition constante de toute la Grèce, par une multitude de monumens. L'on a fait sur les uns & sur les autres à peu près les mêmes fables: si celles qui ont pour objet les héros, sont des restes de l'ancienne histoire, on ne voit pas pourquoi celles des Dieux seroient autre chose. C'est donc par engagement de système qu'il a fallu les expliquer de même.

Au contraire si l'on soutient que les Dieux sont des êtres imaginaires, & leurs fables des allégories, n'est-on pas forcé conséquemment de nier l'existence des héros? voilà donc l'histoire grecque & toutes les ancien-

nes traditions reléguées au rang des fables. Malgré le témoignage exprès du Sage qui nous apprend que l'on a rendu un culte divin à des hommes, malgré l'attestation des Historiens & des Philosophes qui enseignent unanimement que l'on a décerné les honneurs suprêmes aux bienfaiteurs des Nations, nous voilà réduits à ne plus voir que des fantômes dans tous les êtres divinifiés par les Payens. Il n'est pas nécessaire de relever toutes les conséquences que traîne à sa suite un système si hardi.

Que la critique cesse de s'alarmer; on ne prétend point nier absolument l'existence de tous les héros de la Grèce, mais on soutient que cette existence n'est pas aussi certaine qu'on le croit communément, que quand elle le seroit, cela n'empêche pas que leurs fables ne soient allégoriques. Qu'il y ait eu ou non plusieurs hommes nommés Bacchus ou Hercule, cela est indifférent; il nous suffit de prouver qu'ils n'ont point fait les actions qu'on leur attribue, que leur histoire a été forgée sur une fausse explication des travaux par lesquels on a rendu la Grèce habitable & fertile, & sur une topographie mal entendue de ses diverses contrées.

D'abord cette opinion n'a rien de contraire au témoignage du Sage qui nous apprend que les Payens ont adoré leurs Rois

par un excès d'adulation, & leurs propres enfans par une folle tendresse. En Asie, on a rendu à quelques Souverains, même pendant leur vie, les honneurs divins. Nous voyons dans Daniel, les courtisans de Nabuchodonosor lui adresser leurs prières comme à un Dieu (*a*); ce prince ordonne par un édit à ses sujets, sous peine de mort, de se prosterner devant la statue qu'il avoit fait élever (*b*). La même chose est-elle arrivée en Egypte? nous l'ignorons; Diodore de Sicile l'affirme (*c*); Hérodote le nie (*d*). Dans la Grèce, les Athéniens érigerent des temples à Thésée qu'ils regardoient comme un de leurs Rois, & ils bâtirent une chapelle à Socrate. Les Romains ont adoré Romulus sous le nom de Quirinus, & les ames des morts sous le nom de *Dieux manes*: Cicéron éleva un oratoire à Tullia sa fille. Le Sage n'a donc rien dit des Payens qui ne soit exactement vrai.

S'ensuit-il delà que le très-grand nombre des Dieux, les Dieux principaux, les Dieux anciens, ont été des hommes? Rien moins: les excès dont nous venons de parler, n'ont jamais pû venir à l'esprit des peuples encore barbares.

(*a*) Dan. c. 6, v. 7.

(*b*) *Ibid.* c. 3.

(*c*) Tome 1, liv. 1, sect. 1, p. 23, 25, 28.

(*d*) Hérodote, l. 1, n. 92.

S'ensuit-il du moins que tel ou tel demi-Dieu a véritablement existé? Non : c'est assez qu'un seul héros réel ait reçu les honneurs divins, pour que les Historiens & les Mythologues aient pu croire que la même chose étoit arrivée à une infinité d'autres. C'est donc par l'examen de chaque personnage en particulier, & non par une présomption générale, qu'il faut juger s'il est réel ou imaginaire.

Comme le doute que nous voulons jeter sur l'existence des héros, doit paroître fort extraordinaire, nous ne pouvons nous dispenser d'alléguer les preuves sur lesquelles il est fondé, quoique la vérité de notre système n'en dépende en aucune manière.

1°. Ce n'est pas un attentat nouveau de rejeter absolument toute l'histoire héroïque; de donner ainsi atteinte à l'existence des héros les plus célèbres; plusieurs anciens auteurs ont eu cette hardiesse. Nous avons déjà vu que Platon s'est également inscrit en faux contre les fables des Dieux & contre celles des héros. Il ne veut pas que l'on ajoute foi à ce qu'Homere & les autres racontent de la fureur d'Achille, des bassesses de Priam, des brigandages de Thésée & de Pirithoüs, des guerres que les héros ont faites aussi-bien que les Dieux à leurs plus proches parens (a).

(a) *De Repub.* 1, 2 & 3.

Diodore de Sicile soutient que les Grecs se sont attribué mal-à-propos plusieurs héros qui n'étoient point nés chez eux, & qui avoient été connus chez les Egyptiens longtemps avant que les Grecs en eussent entendu parler (a). Pausanias qui rapporte une infinité de traditions contradictoires des différentes villes de la Grèce, fait profession de n'y ajouter aucune foi.

2°. Les anciens mêmes n'ont jamais décidé nettement si Hercule & Bacchus étoient deux Dieux ou deux héros; selon Hérodote, les Egyptiens les revendiquoient comme deux de leurs anciens Dieux, les Phéniciens adoroient le second, avant qu'il fût connu des Grecs (b). Varron étoit persuadé qu'Hercule & Castor étoient le même personnage que *Deus fidius* ou *Sancus* chez les Sabins; or celui-ci n'étoit pas un homme (c). Hésiode met Bacchus au nombre des demi-Dieux; cependant Héraclide de Pont est persuadé que son nom n'exprime rien autre chose que le vin. Ceux qui expliquoient les fables des Dieux dans un sens figuré, entendoient de même ce que l'on publioit des Héros. Le même Héraclide tourne en allégorie ce

(a) Hist. univ. l. 1, sect. 1, c. 13; l. 3, à la fin; & l. 5, c. 45.

(b) Hérodote, l. 2, n. 67 & 92.

(c) Voyez ses paroles, c. 9, §. 15.

qu'Homère a dit des voyages d'Ulysse dans l'Odyssée, aussi-bien que les combats des Dieux chantés dans l'Iliade; s'il a cru l'existence d'Ulysse, il n'en a pas ajouté pour cela plus de foi à ses aventures.

3°. Dion Chrysostôme dans son discours XI^e, soutient que jamais les Grecs n'ont pris Troie, & il le prouve par plusieurs raisons. Hérodote, l. 2, n. 83, appelle l'histoire de ce siège, un discours insensé, *Μάταιον λόγον*. Le savant Bianchini regardoit l'Iliade comme une allégorie; Thucydide, dans le préambule de son Histoire, représente les premiers Grecs comme un peuple nomade & vagabond, qui n'avoit ni demeure fixe ni aucun lien de société, il ne tient aucun compte de ce que l'on disoit des temps héroïques ou fabuleux. Après deux mille ans qui se sont écoulés depuis Thucydide, sommes-nous plus à portée de vérifier les faits, que cet habile Historien?

4°. Plusieurs Savans modernes, frappés de cet exemple, ne se font aucun scrupule de révoquer en doute l'existence des héros Grecs; nous nous contenterons d'en citer deux qui ont écrit récemment. « Dans les siècles d'ignorance où l'on écrivoit l'Histoire sans critique, on faisoit venir les François de Francus, petit-fils d'Hector, les Bretons de Brutus, les Medes de Medus,

» fils de Médée; les Turcs de Turk, fils de
 » Japhet. On avoit toujours tout prêt quel-
 » que Prince imaginaire d'un nom identique
 » à celui de chaque peuple dont on le di-
 » soit auteur. Malgré le silence des monu-
 » mens historiques, son nom forgé sur celui
 » de la Nation suffisoit pour admettre son
 » existence. Je ne fais si l'Histoire, sur-tout
 » l'Histoire ancienne est suffisamment déga-
 » gée de ces noms, de ces faits, de ces éty-
 » mologies inventées à plaisir. Le plus sûr
 » est de les regarder comme fabuleux, à
 » moins que le récit ne soit accompagné
 » de particularités vraisemblables & bien
 » liées avec l'histoire du temps, & de cher-
 » cher ailleurs l'origine du nom des villes &
 » des nations ». Tel est le sentiment du sa-
 » vant auteur qui a traité de la formation mé-
 » chanique des langues (a).

« Pour adopter, dit M. de Bougainville;
 » cette transmutation de fables théologiques
 » la plupart, ou physiques, en faits réels,
 » il faut se résoudre à placer ces aventures
 » prétendues des premiers Grecs dans un
 » temps dont non-seulement l'histoire se se-
 » roit perdue, si elle avoit jamais existé;
 » mais dont il ne pouvoit jamais exister au-
 » cune histoire; puisqu'il ne s'y passoit alors

(a) Tome 2, n. 211, pag. 250.

» aucun-événement général, puisqu'alors,
 » suivant les plus anciennes traditions des
 » Grecs eux-mêmes, les naturels tombés
 » dans la plus grossière ignorance, n'avoient
 » pas encore pensé à se réunir pour former
 » le plus chétif village ou la plus foible na-
 » tion (a) ».

Si l'on veut réfléchir un moment sur l'ancien état de la Grèce, on sentira combien ces observations sont solides. Les peuples barbares, tels qu'ont été les Grecs pendant un grand nombre de siècles, n'ont point de monumens historiques, ne pensent point à noter les événemens. A-t-on trouvé chez les Sauvages de l'Amérique des traditions fidèles qui nous apprennent les noms, la famille, les actions de leurs premiers chefs?
 « On ne peut rien tirer des Sauvages en gé-
 » néral touchant leur origine, dit un au-
 » teur qui avoit soigneusement étudié leurs
 » mœurs; n'ayant point de lettres, ils n'ont
 » point aussi de fastes ni d'annales sur les-
 » quelles on puisse compter. Ils ont seule-
 » ment une espèce de tradition sacrée qu'ils
 » ont soin d'entretenir (b) ». Selon les My-
 thologues historiens, les fables sont venues en grande partie du défaut de lettres &

(a) Mém. de l'Acad. tome 29, p. 27.

(b) Mœurs des Sauvages, tome 1, p. 93.

de monumens ; cela n'est pas douteux : comment donc , sans lettres & sans monumens , a-t-on pu conserver pendant cinq ou six cens ans , les noms , la généalogie , le regne , la postérité , les aventures des Dieux & des héros ? Il y a bien moins d'inconvéniens de supposer les premiers temps de la Grèce absolument inconnus , que d'en faire un système au hasard , où rien ne se trouve lié , où tout est fabuleux & fautif.

Quand il est question d'établir des faits historiques , il faut peser & non pas compter les témoignages. Les premiers Ecrivains Grecs ont été postérieurs de deux cens ans à la guerre de Troie où se sont trouvés les derniers héros. L'époque même de cette guerre n'est établie que sur le nombre des générations , & les Poètes ont pu augmenter ce nombre ou le diminuer à leur gré ; personne n'étoit en état de les démentir : leurs contradictions & les embarras des Chronologistes nous en convainquent. Point d'écritures , point de monumens dans ces temps-là qui ayent pu conserver la multitude de généalogies dont Homère est l'auteur ou le compilateur. Quelle certitude ont pu avoir les historiens plus récents de la réalité des personnages que le Poète a créés ou arrangés comme il lui a plû ? Ils

ont recueilli, comme lui, les traditions des différens peuples, & ces traditions se contredisoient.

Strabon nous apprend que les trois villes du Péloponnèse, nommées *Pylos*, prétendoient toutes trois être la patrie de Nestor & le siège de son regne : si les traditions postérieures à Homère étoient encore si incertaines, que doit-on penser de celles des siècles précédens (a) ?

Lorsque les Grecs commencèrent à jeter les yeux sur le chaos de leur Mythologie, cet édifice bizarre étoit construit depuis long-temps. Les fêtes, les mystères, les cérémonies, les traditions étoient établies depuis plusieurs siècles, & la Religion avoit tout consacré. Comment vérifier des événemens auxquels on ne tenoit que par une chaîne imaginaire ? c'est comme si à la naissance des lettres dans les Gaules sous l'empire Romain, on avoit voulu découvrir quels avoient été les premiers colons de nos provinces, & rechercher leur généalogie par le secours des poésies ou des cantiques des Bardes & des Druides.

La superstition grossière des Grecs avoit couvert d'une nuit épaisse tous les siècles précédens ; par-tout on voyoit des monu-

(a) Strab. Geogr. l. 8, dans la descrip. de l'Elide.

mens, mais récents & érigés par l'ignorance, par-tout on marchoit sur les fables. Le langage altéré par la succession des temps, ne laissoit plus appercevoir le sens des anciens noms : au lieu de voir qu'une montagne ou un torrent avoit été changé en personnage, on crut qu'un héros lui avoit donné son nom ; autant de noms anciens ; autant de héros divers. Voilà les archives des Grecs & les titres de leurs traditions, la topographie de leur pays. Ceux qui voulurent aller chercher des lumières en Egypte, en rapportèrent de nouvelles erreurs. Ils furent tous étonnés d'y retrouver leurs Dieux ; pouvoient-ils ne pas y retrouver la nature ? on leur montra même des personnages qu'ils s'obstinoient à regarder comme des héros nés chez eux : preuve convaincante de l'authenticité de leurs traditions. Avant l'établissement des Olympiades, tout est fable, fiction pure dans l'histoire de la Grèce, sinon pour les personnages, du moins pour les événemens. Les Historiens, par toutes leurs recherches, les Philosophes avec toutes leurs lumières, n'ont jamais pu démêler sûrement s'il y avoit dans l'histoire héroïque du vrai mêlé avec le faux : il est encore bien plus impossible aujourd'hui de discerner les personnages qui ont véritablement existé, d'avec ceux qui sont absolument fabuleux.

Quand les Philosophes auroient pû le faire, quand ils auroient découvert que la plupart des héros étoient imaginaires, ils n'auroient pas osé le dire. Les Grecs étoient attachés à leurs héros, encore plus étroitement qu'à leurs Dieux; ils étoient infatués d'une antiquité fabuleuse & de leur origine qu'ils rapportoient à ces hommes célèbres. Pas une seule ville qui ne crût avoir chez elle le berceau ou le tombeau de son fondateur, quelques-unes étoient persuadées que leur destinée en dépendoit : plusieurs avoient établi sur ces fausses traditions des privilèges & des honneurs dont elles étoient jalouses à l'excès. Les principales familles devoient à ce même préjugé leur lustre & leur prééminence; la plupart des fêtes, des cérémonies, des jeux, des assemblées solennelles du Paganisme tenoient aux mêmes opinions; les villes, les républiques, les peuples entiers étoient intéressés à les maintenir : telle est la règle qui avoit dirigé les Poètes dans la composition des fables. Le P. Brumoy observe que les Athéniens vouloient être flattés par leurs Auteurs dramatiques; & ils furent toujours servis à souhait. *L'Edipe à Colone* de Sophocles avoit été fait pour exalter les Athéniens au préjudice des Thébains; les *Euménides* d'Eschyle avoient pour but de fortifier l'alliance
de

de ces mêmes Athéniens avec les Argiens & de rendre sacrées les décisions de l'aréopage : il en est de même de plusieurs autres tragédies. Les Philosophes auroient-ils pu en sûreté attaquer ces traditions, que la vanité & l'intérêt rendoient sacrées ? Quand ils réclament, comme Platon, contre les fables, leur sentiment est d'un grand poids ; quand ils se taisent ou qu'ils parlent comme le vulgaire, leur voix non plus que leur silence ne prouve rien.

Est-il croyable, dira-t-on, qu'Homère n'ait voulu faire qu'un Roman ? je demande à mon tour, est-il croyable que Virgile n'ait débité que des fables ? le savant Bochart a cependant prouvé que jamais Enée n'a mis le pied en Italie ; mais comme les Romains avoient le foible de vouloir descendre des Troyens, que leurs Historiens avoient adopté ce préjugé, Virgile a sagement fait de ne point le contredire ; il s'est concilié tous les suffrages en suivant dans l'Enéide une tradition autorisée à Rome. Homère sans doute avoit fait de même. Il avoit recueilli dans toute la Grèce qu'il avoit parcourue, les traditions dominantes, ce que l'on racontoit de l'origine de chaque ville en particulier, ce que l'on disoit des Dieux & des héros ; il a concilié ces récits autant qu'il lui a été possible,

il les a embellis par des circonstances & par des personnages de son invention ; la vraisemblance poétique y a mis le sceau de l'authenticité. Mais il n'est pas moins vrai que toutes ces traditions étoient aussi fabuleuses que celles des Romains & que celles de nos premiers historiens.

Il n'y a qu'à jeter les yeux sur l'histoire d'Athènes dans *l'origine des Loix, des Sciences & des Arts*, ouvrage très-savant, très-judicieux, très-estimable à tous égards. On verra 1°. que l'auteur n'a pu apporter en preuve que le témoignage d'écrivains postérieurs de plusieurs siècles, aux événemens dont ils parlent & auxquels ils ne tiennent par aucune chaîne. Il convient que les Grecs n'ont commencé que fort tard à écrire l'Histoire ; ceux qui ont écrit les premiers, ont donc été forcés de s'en tenir aux traditions populaires, & ces traditions sont évidemment fabuleuses. 2°. Le nom des Rois fabuleux fait une allusion évidente à la physique ou à la géographie, & il n'en est pas de même de ceux dont l'existence est constatée par les monumens. Aussi souvent l'on est obligé de doubler les premiers pour leur ajuster les événemens ; voilà pourquoi l'on suppose parmi les Rois d'Athènes deux Cérops, deux Pandions, &c. 3°. Il se trouve toujours entre ces Rois douteux & les

Rois certains, un vuide qu'il est impossible de remplir, & l'Histoire attribuée à ces derniers, les mêmes actions que la fable met sur le compte des premiers; ainsi les Rois d'Athènes, bien postérieurs à Cécrops, font les mêmes établissemens, les mêmes réglemens dont on dit que Cécrops est le premier auteur. 4°. Cela donne lieu à des Anachronismes monstrueux : le conseil des Amphictions se trouve chargé de veiller à la conservation du Temple de Delphes, avant que la ville & le temple fussent bâtis. Ne vaudroit-il pas mieux regarder tous ces faits comme des rêveries de la vanité des Grecs, qui vouloient, à quelque prix que ce fût, être fort anciens, dans un temps où ils étoient encore très-modernes, & qui pour soutenir cette prétention folle, ont transformé des montagnes & des rivières en Rois qui les ont gouvernés ?

Voilà une partie des raisons que l'on pourroit alléguer si l'on vouloit absolument nier l'existence des héros de la Grèce. Les Mythologues historiens étoient intéressés à supprimer ces raisons ou à les affoiblir; on les rapporte sans vouloir en tirer aucun avantage.

Car, encore une fois, le système des allégories ne nous oblige point de révoquer en doute l'existence des héros; en la

supposant certaine, ils ont vécu dans un temps où la Grèce étoit barbare & à peu près dans le même état où sont aujourd'hui les Sauvages Américains ; la ressemblance entre les mœurs de ceux-ci & celles des héros, a fourni la matière d'un ouvrage estimable (a). Il est impossible que dans ces siècles de ténèbres, on ait pu conserver par des titres & des monumens le souvenir de la généalogie, des alliances, des exploits de ces hommes fameux, l'histoire en a été forgée long-temps après leur mort sur la topographie des lieux qu'ils ont habités ou qu'ils ont parcourus ; il est temps d'en donner des exemples.

Athènes, dit-on, fut fondée par Cécrops, originaire de l'Attique selon les uns ; Egyptien selon les autres ; & qui étoit tout-à-la-fois homme & serpent. Il avoit épousé Agraulé, fille d'Actæus ; il en eut un fils appelé Erychthon, & trois filles, Aglaure, Hersé & Pandrose. Il eut pour successeurs Cranaüs, sous lequel arriva le déluge de Deucalion & qui donna à l'Attique le nom de sa fille Atthis ; ensuite Amphiction, qui fut suivi par Eriçthon. Il y eut contestation entre Neptune & Minerve, pour savoir lequel des deux produiroit

(a) Mœurs des Sauvages Américains, par le P. Lafiteau

le plus excellent ouvrage & donneroit son nom à la nouvelle ville. Neptune frappa la terre de son trident, & en fit sortir un cheval; selon Apollodore, il fit paroître une source d'eau dans le milieu de la citadelle. Minerve, d'un coup de lance, fit naître l'olivier que l'on voyoit encore plusieurs siècles après dans le temple de Pandrose, & remporta ainsi la victoire. Conséquemment elle donna son nom *Athéné*, à la ville de Cécrops & promit d'y faire fleurir les sciences.

Qu'il y ait eu réellement un ou plusieurs Cécrops Rois d'Athènes, ou qu'il n'y en ait eu aucun, cela est égal. On soutient que son histoire est une pure fable forgée après coup, en confondant la physique; la topographie d'Athènes, & quelques faits peu intéressans, & en prenant les noms dans un faux sens. On prie le lecteur de se prêter pour un moment à cette ennuyeuse discussion (a).

(a) Elle a révolté plusieurs partisans du sens historique des fables. N'est-ce pas une témérité, disent-ils de prendre pour des êtres imaginaires, Cécrops, ses enfans, ses successeurs, dont l'existence est attestée, par les marbres d'Arundel & par l'opinion constante de toute l'antiquité? N'est-ce pas établir le pyrrhonisme historique? Non, assurément. Il n'y a ni témérité ni pyrrhonisme à distinguer les temps connus d'avec les temps inconnus, les époques certaines d'avec les dates forgées, la fable d'avec l'histoire. Les marbres dont on parle, ont été gra-

Cécrops est la hauteur, ou la *croupe* de montagne sur laquelle Athènes fut bâtie d'abord, où l'on plaça ensuite la citadelle, nommée *Acropolis & Cecropia*, à cause de sa situation. C'est le même nom que *Κροπι* ou *Κροφι*, montagne d'Égypte dans Hérodote. *Κρέπεται*, selon Hésychius, signifie lieux élevés. On ne peut méconnoître la ressemblance entre *Cécrops & Scrupus* des Latins, qui désigne un pierre ou un terrain raboteux. On a cru que *Cécrops* étoit Égyptien, en prenant *Αἴγυπτος*, lieu fermé, lieu environné d'une enceinte, pour le nom de l'Égypte. *Κέκροψ Αἴγυπτιος*, en vieux grec signifioit hauteur fermée ou entourée de murs. Par la même erreur on a regardé comme autant de chefs de colonies égyptiennes *Inachus, Danaüs, Ægialée*, dont l'histoire a été bâtie sur le même fondement que celle de *Cécrops*.

vés plus de treize cens ans après le prétendu regne de *Cécrops* : nous demandons par quel monument le souvenir de ce Roi & de ses actions a pu se perpétuer pendant ce laps de temps chez un peuple qui n'avoit pas encore l'usage des lettres. Par la tradition, sans doute; mais puisque la tradition est évidemment fabuleuse dans les circonstances, qui nous répondra qu'elle ne l'est point dans la substance même des faits? Ces mêmes matbres rapportent le procès entre Mars & Neptune jugé par l'Aréopage, & ce procès n'est qu'une fable fondée sur une équivoque; nous le verrons ci-après. En quels lieux regnoient Mars & Neptune, & par quel hazard deux Rois se trouvent ils justiciables de l'Aréopage? Il y auroit bien d'autres remarques à faire.

Celui-ci épousa Agraule, fille d'Actæus. *Αγραυλον* est composé de *Αγρος*, champ, campagne, & *Αυλων*, vallée; Actæus vient de *Ακτη*, rivage. Agraule, fille d'Actæus & femme de Cécrops, est donc une campagne ou terre basse, qui touchoit d'un côté la mer, & de l'autre la hauteur sur laquelle on commença de bâtir Athènes. Comme cette montagne étoit escarpée d'un côté par le bas, en prenant *Τραχων* lieu escarpé pour *Δράκων* un serpent, on a dit que Cécrops avoit le bas du corps d'un serpent. On racontoit encore la même chose d'Erich-ton, successeur de Cécrops, parce qu'*ἐπιχθων*, à la lettre *terrein élevé*, désignoit le même lieu que Cécrops; voilà comme il étoit devenu son semblable & son successeur. Nous reverrons plus d'une fois la même équivoque.

Cécrops & Agraule eurent pour enfans; 1°. Erysiçthon, c'est-à-dire, tiré de la terre ou fruit de la terre. 2°. Aglaure, bon vent ou bel air. 3°. Herfé, la rosée. 4°. Pandrose, la pluie (a). On peut trouver la signi-

(a) Aglaure & Pandrose avoient des temples à Athènes; & il n'est pas certain que Cécrops en ait eu. La raison en est simple; on avoit plus besoin d'invoquer le vent & la pluie, que de faire des vœux à un Roi qui n'existoit pas. Le culte de Pandrose joint à celui de l'une des saisons, acheve de démontrer ce que c'étoit que tous ces personnages. Voyez Pausanias, l. 9, c. 35.

fication de tous ces noms dans les dictionnaires grecs les plus communs. Il est aisé de voir par cette postérité, quels personnages c'étoient que Cécrops & Agraule; elle nous fait comprendre que la plaine entre la hauteur d'Athènes & la mer, étoit cultivée; qu'avec le secours d'un bon air, de la rosée & de la pluie, il y croissoit du grain.

La fable de Neptune qui fait sortir de la terre, de l'eau, ou un cheval, est bâtie sur l'équivoque du mot ἵππος, qui peut signifier une fontaine & une monture. Comme Neptune est le Dieu des eaux, il est aussi le pere des fontaines & des rivières; selon le style ordinaire des Poëtes, celles-ci sont toutes filles de l'Océan. Mais en confondant *Hippos* de l'eau, avec *Hippos* cheval, on a dit que le cheval étoit une production de Neptune. La même équivoque a donné lieu à une infinité de fables que l'on verra dans les remarques sur Hésiode: en expliquant celle de Minerve, on dira pourquoi l'olivier lui étoit consacré & pourquoi la ville d'Athènes l'avoit choisie pour Divinité tutélaire.

L'histoire des successeurs de Cécrops n'est pas moins authentique ni moins grave que la sienne. Selon Hérodote, les anciens Athéniens furent nommés *Cranai* & *Cécropides*, c'est-à-dire, habitans d'une hauteur; on en

a vu la raison : mais les Grecs postérieurs aimèrent mieux rapporter ces noms aux Rois Cécrops & Cranais. Ἀττική, l'Attique, fait évidemment allusion au substantif Ἀκτιή rivage, comme Strabon l'a observé, parce qu'elle est environnée de la mer, & non pas à une prétendue Nymphé Attis. Ἀμφικτίων, autre nom de Roi, est composé de Ἀμφί, *Circum*, & de κτίω, pour κτίζω, *Habito*, d'où vient κτίτης, *Habitator* ; il désigne les colons de l'Attique ou ceux qui habitoient autour d'Athènes.

Par-là on conçoit ce que c'étoit que le conseil des Amphictions, si fameux dans l'histoire de la Grèce ; c'étoit dans son origine l'assemblée de la Commune, des habitans de la campagne avec ceux d'Athènes ; mais les Historiens qui veulent que tout soit grand & pompeux chez les Grecs, en ont fait un conseil aussi respectable dès sa naissance, qu'étoit le Sénat Romain après la seconde Guerre Punique. Ils ont fait de même de l'Aréopage. Mars, dit-on, tout Dieu qu'il étoit, fut obligé de comparoître à ce tribunal pour un homicide. Cette fable a été imaginée à l'occasion d'un usage assez singulier. Les Athéniens, pour témoigner plus d'horreur de l'homicide, faisoient le procès à la hache qui avoit servi à tuer un homme ; & comme Ἄρης, Mars, signifie

aussi le fer & tout instrument tranchant, la hache ainsi poursuivie criminellement, est Mars jugé pour un homicide (a).

Il n'est pas une seule ville sur laquelle on n'ait forgé des histoires semblables à celle d'Athènes ; la lecture de Pausanias suffit pour en convaincre tout homme non prévenu ; cet historien convient lui-même en plus d'un lieu de la vanité des Grecs, sur cet article. C'est la topographie de ces villes & des environs que l'on a donnée dans la suite pour la généalogie de leurs Rois & de leurs fondateurs.

On voudra bien en souffrir encore un exemple. Voici ce que les Argiens racontotent sur la fondation de leur ville. Inachus, Roi du pays, donna son nom à un fleuve qu'il consacra à Junon ; ce fleuve eut un fils nommé Phoronée, qui avec trois autres fleuves, Céphise, Asterion & Inachus son propre pere, fut arbitre entre Neptune & Junon, qui dispuoient à qui auroit cette contrée sous son empire. Le différend fut jugé en faveur de Junon. Neptune en eut du ressentiment, & pour se venger, il mit tous ces fleuves à sec, d'où il arriva que ni le fleuve Inachus ni les autres, ne purent donner d'eau que tout au plus dans la

(a) Pausan. l. 1, c. 28.

faison où les pluies sont abondantes. En effet, durant la sécheresse de l'été, il n'y a dans cette contrée que le marais de Lerne qui ne manque point d'eau (a). C'est ce qui avoit fait donner à la ville d'Argos, le surnom de *Dipsium*, la ville qui a soif; c'est ce qui avoit rendu si célèbre chez les Argiens le culte de Jupiter & de Junon, Dieux de la pluie. Ces peuples surpris de ce que leurs rivières manquoient d'eau, tandis qu'il y en avoit tant chez leurs voisins, forgerent cette fable pour en rendre raison. On voit par-là combien la généalogie des descendants d'Inachus, si savamment débrouillée par les Mythologues historiens, mérite de considération.

Une description de l'ancienne Grèce, encore plus exacte que celle de Pausanias, une carte géographique du même pays, encore plus détaillée que celle de M. Danville, s'il étoit possible d'en faire une, seroient la meilleure clef pour l'explication des fables héroïques: une carte même de la Grèce moderne, où les moindres objets seroient marqués, pourroit y contribuer. Mais si l'histoire même des héros n'est souvent qu'un

(a) Pausan. l. 2. c. 15. Strabon, l. 8, contredit le récit de Pausanias, mais il convient que dans le temps de sécheresse les Argiens tiroient de l'eau de leurs puits qu'ils attribuoient aux Danaïdes.

tableau grossier de la nature, que doit-on penser de celle des Dieux ?

Les Grecs avoient tellement défiguré leurs origines, qu'ils ne comprenoient plus le sens des divers noms de leur Nation. Ils avoient imaginé autant de Rois ou Chefs de colonie qui n'ont existé probablement que dans le cerveau des Poètes. Si on les a nommés *Iones*, c'est à cause d'un certain Ion, fils de Xuthus, qui regna dans l'Attique. *Achæi*, *Achivi*, vient d'Achæus, frere du précédent : *Dores*, de Dorus, fils de Neptune & d'Alope : *Hellenes*, de Hellen, fils de Deucalion : *Pelasgi*, de Pelasgus, fils d'Arcas : *Myrmidones*, dans Homère, de *Μύρμις*, fourmi ; parce que Jupiter, pour peupler la Grèce, changea des fourmis en hommes. Le Péloponnèse a tiré son nom de Pélops, fils de Tantale. C'est dommage sans doute que tous ces héros dont on a raconté de si merveilleuses aventures, ressemblent si fort à des personnages en l'air. Les premiers Grecs, peuple nomade & vagabond, qui n'avoit ni demeure fixe, ni aucun lien de société, si nous en croyons Thucydide, étoient bien éloignés d'avoir des Rois.

Dans les Ecrivains sacrés, la Grèce & les pays voisins sont nommés les Isles, les Pays maritimes, non-seulement à cause du

grand nombre des Isles de l'Archipel, mais encore parce que la Grèce est bordée de mers presque de toutes parts; les noms précédens ne signifient pas autre chose.

Le premier qui ait conduit une colonie dans ces contrées, est appelé *Javan*, & ce nom désigne en hébreu, de la boue, du limon, par conséquent un pays aquatique: Pausanias, l. 6, c. 21, parle d'une riviere *Jaon*, dans l'Elide. En prononçant l'ων, comme les Grecs qui n'ont point d'J, ni d'V consonne, au lieu de *Jaon* ou *Javan*, l'on n'en changé point la signification, puisqu'ilων est le nom de plusieurs lacs ou rivières, non-seulement de la Grèce, mais encore des autres pays du monde. Pausanias au même lieu; c. 22, fait mention d'une fontaine d'Elide, nommée les nymphes Ionides. Ion, est, dit-on, fils de Xuthus & de Creüse; Ἰωνός, dans Hétychius, signifie humide; on conçoit ce que c'est que son épouse: Creüse est une fontaine de Béotie dans Strabon, l. 9.

Achai, *Achivi*, est formé de *ach* qui est le nom générique d'eau dans toutes les langues. Αχαιή, fontaine de Messénie dans Pausanias, Αχαιός, riviere de Scythie; *Acheloüs*, *Achates*, *Acheron*, *Acherusia Palus*, & une infinité d'autres noms grecs, viennent de la même source.

Dores est le même que *Doris*, l'un des noms de la mer dans Hésiode : voilà pourquoi on a supposé *Dorus*, fils de Neptune & d'*Alope*, celle-ci est une fontaine d'*E-leusine*, selon Hésychius; *Hellōpia* dans Pline, sont des eaux chaudes de l'Isle d'*Eubée*.

Hellen, *Hellene*, désignent encore les eaux & la mer. *Ἑλένη*, est un vase ou un lieu profond. Il y avoit près de *Corinthe*, une fontaine appelée les bains d'*Hélène*, où jamais *Hélène* n'avoit mis les pieds (a). *Elané* est l'ancien nom d'un lac du *Gévaudan*; *Alen*, rivière d'Angleterre; *Alaine*, rivière du comté de *Bourgogne*; *Pausanias* cite une rivière *Alens*, en *Ionie*. On suppose *Hellen*, fils de *Deucalion* : *Deucalion* & *Pyrrha* sont deux petites îles ou deux rochers du golphe de *Magnésie* (b); il est probable que dans un naufrage quelques personnes se sauverent sur ces deux éminences; delà on a fait deux fables : la première, que *Deucalion* & son épouse avoient repeuplé le monde après un déluge; la seconde qu'ils avoient délivré ceux qui fuyotent les *Centaures*. *Δευκαλιον*, signifie pierre mouillée, & *πυρραία*, élévation ou éminence. Voyez *Hésychius*.

Pelasgi, vient évidemment de *Πελαγος*,

(a) *Pausan.* l. 2, c. 2.

(b) *Strabon*, l. 9, pag. 419.

la mer; & comme ce nom a été donné tantôt aux habitans du Péloponnèse, tantôt à ceux de l'Attique, d'autres fois à ceux de l'Ionie, l'on a regardé ces Pélasges comme un peuple vagabond, qui avoit d'abord habité le Péloponnèse, ensuite l'Attique, & enfin l'Ionie.

Myrmidones, dans Homère, signifie peuple nombreux: *Μυρμιδων*, qui exprime en grec une fourmillière, désigne aussi une grande quantité: nous parlons de même dans notre langue. Voilà comme les Grecs sont nés des fourmis.

Le Péloponnèse étoit nommé par les anciens, *Apia & Pelasgia*; *Ἀπια γῆ*, selon Héfyehius, signifie pays reculé, parce que le Péloponnèse est comme séparé de la Grèce par l'Isthme de Corinthe: *Pelasgia* vient d'être expliqué. On l'appelle aujourd'hui *Morée* de *mor* ou *morre*, la mer, dans les langues du nord. Les Grecs qui en dérhoient le nom de Pélops, ajoutoient que celui-ci étoit fils de Tantale. Or Tantale est un marais de Phrygie selon Pausanias. Delà est venue la fable de Tantale plongé dans les eaux. Il étoit fils de Jupiter & de Pluto, c'est-à-dire, fils de la pluie & d'un lieu profond (a). Toutes ces généalogies se soutiennent &

(a) Pausanias, l. 2, c. 7; & l. 2, c. 22

nous présentent toujours les mêmes objets.

La Grèce & ses différentes contrées ont donc tiré leurs noms de leur situation & non pas des premiers colons qui les ont habitées; ce seroit plutôt ceux-ci qui auroient emprunté le leur du pays dans lequel ils demuroient. « Les noms de lieux, dit un judicieux Ecrivain, sont eux-mêmes, comme il est aisé de le remarquer en tous les pays & en toutes les langues, dérivés de leur position physique, des productions du terroir, de quelque qualité naturelle ou accidentelle à l'endroit (a) ». Nous aurons souvent occasion de remarquer la justesse de cette observation, & peut-être de la confirmer (b).

N'y a-t-il donc pas lieu de regretter la peine que se sont donnée les Savans les plus habiles, pour fixer l'époque de la naissance, du regne, des exploits de tous ces héros fabuleux? A supposer qu'ils aient véritablement existé, c'est beaucoup que les Grecs

(a) Traité de la formation méchan. des langues, tom. 1, pag. 299.

(b) Strabon a pensé de même, l. 9, pag. 391. Cependant les partisans du sens historique soutiennent qu'une rivière, une montagne, une fontaine, ont plutôt tiré leurs noms d'un homme, que celui-ci n'a emprunté le sien du lieu qu'il habitoit. Malheureusement cette opinion est démontrée fautive par la multitude des noms propres de lieu qui se trouvent les mêmes dans tous les pays du monde & dans toutes les langues

postérieurs aient pu en conserver seulement le nom.

Il est à propos de prévenir une objection. Accordons-le pour un moment, dira-t-on; la tradition des villes grecques, les fables des Poètes, le culte fondé sur ces fables ne prouvent point l'existence des héros; mais de notre aveu, ces fables allégoriques ne la détruisent pas non plus. Ils peuvent avoir vécu, quoique dans la suite on ait composé leur histoire sur la topographie de la Grèce. Donc de même quand on réussiroit à tourner toutes les fables des Dieux en allégories, cela ne démontreroit point que les Dieux n'ont pas été des hommes vivans.

Je conviens qu'à envisager uniquement la nature des fables, elles ne démontrent ni la réalité ni la fausseté des personnages qui en sont l'objet; elles suffisent seulement pour nous en faire douter; mais il ne faut pas séparer cette considération d'avec les autres preuves qui montrent ce que c'étoit que les Dieux du Paganisme. 1°. Les mêmes témoignages qui peuvent nous persuader que les héros étoient des hommes, nous enseignent clairement que les Dieux n'en étoient pas, puisqu'ils les ont expressément distingués. 2°. Il n'est pas étonnant que les Grecs, après avoir déifié tous les êtres naturels, en soient venus jusqu'à rendre les honneurs di-

vins à des hommes; on a montré la connexion de ces deux erreurs; mais il est inconcevable que le Polythéisme ait commencé par la dernière. 3°. Les circonstances des fables nous obligent de faire la même distinction. Que deux héros tels que Bacchus & Hercule (a), aient vécu l'un à Thebes, l'autre à Tirynthe, il n'y a rien là que de naturel; mais si les Dieux sont des hommes, comment s'est-on avisé de placer Jupiter & Junon dans les airs, Neptune dans la mer, Pluton dans les enfers? Il n'est pas nécessaire de répéter les autres raisons que l'on a données pour prouver que les Dieux n'ont jamais été des hommes. 4°. Quand, à toutes ces raisons, l'on ajoute l'examen des fables, & que l'on montre qu'elles son évidemment une peinture grossiere de la nature; cette conséquence tirée d'un fait déjà prouvé & vérifié dans le détail, devient une nouvelle preuve pour tout lecteur non prévenu.

(a) *Nota.* Je parle ici selon l'opinion vulgaire; car il me paroît démontré que ces deux personnages étoient deux Dieux, & non deux héros.



CHAPITRE XIV.

Quatrième conséquence : les Fables Grecques ne sont point venues d'Égypte ni de Phénicie, ou elles ont été altérées par les Grecs.

LES partisans du sens historique des fables soutiennent qu'il est survenu un changement dans la Religion des Grecs, lorsqu'ils commencèrent à se réunir en corps de société ; nous le supposons de même : nous avons vu qu'Hésiode l'enseigne en termes assez clairs : & cette révolution par laquelle a commencé le culte de Jupiter & des autres Dieux, est, selon nous, la troisième époque de la Religion Grecque. Reste à examiner quelle part les étrangers ont pu y avoir. La nouvelle forme que l'on donna au culte public, les fables que l'on y mêla, furent-elles empruntées des colonies arrivées d'Égypte, comme M. l'Abbé Banier le prétend sur l'autorité d'Hérodote, ou des négocians Phéniciens, comme Bochart & le Clerc l'ont pensé ? Jamais question ne fournit une plus ample matière de doutes & de disputes.

Il faut convenir d'abord que la date du changement dont nous parlons, qui est la

fondation des premières villes & des plus anciens états de la Grèce, est une circonstance favorable au sentiment de ces auteurs. Dans le même temps, ou à peu près, Sicyone fut fondée par Ægialée, Inachus donna naissance à la ville & au royaume d'Argos, Cécrops, à celui d'Athènes; ce sont, à ce que l'on dit, trois Egyptiens. Cadmus avec une colonie de Phéniciens, vint bâtir Thèbes dans la Béotie, c'est l'opinion commune. Par conséquent le commencement de l'idolâtrie grecque se rencontre juste avec l'arrivée de ces étrangers.

- §. 3. Mais il s'en faut beaucoup que l'on puisse fixer certainement la date de l'arrivée de Cadmus, d'Inachus & des autres, ni indiquer le lieu de leur origine. Selon Bochart, Cadmus est un de Chananéens chassés de la Palestine par Josué; or au temps des guerres de Josué, il y avoit déjà plus de 500 ans que les premières villes grecques étoient bâties. Si nous en croyons les anciens auteurs orientaux, cités par Hérodote dans le préambule de son Histoire, & qu'il ne contredit point, les Phéniciens sont venus pour la première fois dans la Grèce, peu après la fondation d'Argos, & ils y commirent des hostilités, puisqu'ils enleverent Io, fille d'Inachus, Roi & fondateur d'Argos. Ces auteurs ajoutent que jusqu'à la guerre de Troye, les Grecs

n'avoient eu aucune relation avec les Asiati-
ques, que par des rapines & des brigandages
mutuels: est-il probable que dans ces temps-
là même une colonie de Phéniciens soit ve-
nue s'établir dans la Béotie, que les Grecs
aient reçu leur Religion & leurs Loix, d'une
Nation qu'ils devoient regarder comme en-
nemie?

Sicyone, dit-on, doit son origine à *Ægia-* §. 4.
lée; ce nom signifie hauteur près de la mer,
c'est la situation de Sicyone, & il désignoit
autrefois toute la contrée nommée dans la
suite *Achaïa*. Argos fut bâtie par Inachus,
& Inachus est la riviere qui baignoit les
murs d'Argos. Thèbes fut édifïée par Cad-
mus, & la montagne sur laquelle la cita-
delle de Thèbes étoit assise, s'appelloit Cad-
mus ou Cadmé (*a*). Cécrops signifie la
Croupe, la hauteur où la ville d'Athènes fut
placée d'abord. Voilà des fondateurs bien
suspects.

Si l'on s'en rapporte à l'ancienne tradi-
tion de ces villes, que Pausanias nous a
conservée, elles devoient leur naissance à
des hommes du pays même, à des Pélasges,
non à des étrangers; & cette tradition est
beaucoup plus probable que la précédente.

(a) Voyez les remarques sur le v. 490 de la Théo-
gonie.

Qu'est-ce que les Phéniciens ou les Egyptiens seroient venus faire dans un pays encore désert, chez des peuples sauvages qui n'avoient ni villes, ni sociétés, ni commerce?

Le savant auteur qui a recherché *l'origine des Loix, des Arts & des Sciences*, a prouvé par plusieurs témoignages (a) que les anciens Egyptiens avoient la mer en horreur, & regardoient les navigateurs comme des impies; qu'ils manquoient de matériaux pour construire des vaisseaux; que contents des productions de leurs pays qui fournissoit abondamment à tous leurs besoins, ils ne s'occupoient point de commerce, qu'ils avoient pour maxime de ne point sortir de leur pays. Ils persisterent dans cet usage jusqu'au regne de Sésostris, c'est-à-dire, plus de 400 ans après la fondation des premières villes grecques. Comment avec ces principes a-t-on pû croire que les Grecs devoient la fondation de leurs villes aux Egyptiens?

§. 5. La situation seule de ces villes dépose contre l'origine qu'on leur attribue. Des Egyptiens accoutumés à cultiver les campagnes arrosées par le Nil, auroient choisi

(a) Tome 2, l. 4, art. 2, pag. 233; tome 4, l. 4, chap. 1.

des plaines sur le bord des rivières; les Phéniciens livrés au commerce, auroient occupé les ports & le rivage de la mer; point du tout: les premières villes grecques, Athènes, Argos, Thèbes, Sicyone furent placées d'abord sur des montagnes & sur des rochers, comme les vieux châteaux bâtis lorsque l'Europe étoit ravagée par des troupes de brigands.

Aussi Diodore de Sicile, moins crédule qu'Hérodote, a-t-il révoqué en doute ces transmigrations d'Égyptiens dans la Grèce dont ces peuples se vantoient; « Nous ne les voyons soutenues, dit-il, d'aucune preuve assez sensible, ni attestées par aucun monument assez certain (a) ».

Supposons néanmoins l'opinion commune mieux établie. Est-ce assez pour prouver que ces colons étrangers sont les auteurs de la Religion Grecque? Il faudroit prouver encore qu'à l'arrivée de ces colonies dans la Grèce, les Égyptiens & les Phéniciens étoient déjà idolâtres; & cela n'est pas aisé. Plusieurs chronologistes placent les commencemens de Sicyone à l'an 1915 du monde, plus de 150 ans avant le voyage d'Abraham en Égypte. A la date même de ce voyage, l'Écriture ne nous montre

(a) Diod. tome 1, pag. 60.

encore aucun vestige d'idolâtrie chez les Egyptiens ni chez les Chananéens ; elle nous infinue au contraire , que les uns & les autres connoissoient & adoroient le vrai Dieu.

A la vérité , la plupart des chronologistes modernes rapprochent de plusieurs siècles la fondation des villes grecques , & supposent Cécrops contemporain de Moïse. Nous n'en sommes pas plus avancés. Selon Pausanias (*a*), Cécrops est le premier qui ait fait adorer Jupiter comme Dieu suprême ; mais Jupiter n'étoit point le Dieu suprême des Egyptiens , c'étoit Osiris , & ces deux Dieux n'ont rien de commun. La Religion Grecque n'est donc point celle des Egyptiens ; & il s'en faut beaucoup que le système que nous examinons , soit fondé sur des faits positifs.

6.7. Comme rien n'est si incertain ni si fabuleux que l'histoire des premiers temps de la Grèce , cherchons d'autres fondemens pour appuyer nos conjectures. Une question se présente d'abord. Si les Grecs ont reçu l'idolâtrie des Egyptiens ou des Phéniciens , de qui ceux-ci la tiennent-ils eux-mêmes ? de personne , ils en sont les auteurs. Mais si les peuples de l'Egypte & de la Phénicie ont

(*a*) Tome 3, l. 8, c. 2, page 210.

pu se former une fausse Religion sans aucun secours étranger, on ne voit pas pourquoi ceux de la Grèce n'ont pas pu en faire autant. Si les premiers, policés plutôt, ont été assez aveugles pour avoir des idées absurdes de la Divinité, ce n'est pas une merveille, que les seconds, placés dans les mêmes circonstances, aient eu le même malheur. Nous avons montré que l'on a passé de la vérité à l'erreur par une progression facile, & en suivant le fil des idées qui viennent naturellement à l'esprit des peuples grossiers. Il est donc à présumer que les Grecs ont suivi pour s'égarer, la même route dans laquelle d'autres s'étoient déjà écartés avant eux, & que l'on doit assigner la même origine aux rêveries des uns & des autres. Nous avons fait voir que les idées des sauvages de l'Amérique sont conformes à celles des Egyptiens; les ont-ils puisées en Egypte? si les Dieux nouveaux des Grecs ont été formés selon la même méthode que les Dieux Titans ou les Dieux anciens des Pélasges, comme on espère de le montrer, ceux-ci étant originaires de la Grèce, il n'y a pas lieu de croire que leurs successeurs soient des Dieux étrangers.

Nous trouvons, il est vrai, en Egypte, en Phénicie aussi-bien qu'en Grèce, un Jupiter, un Saturne, une Vénus, ou du moins des

personnages qui leur ressemblent; qu'en doit-on conclure? que ces Dieux prétendus n'ont vécu nulle part, que ce sont des noms allégoriques, des emblèmes, pour désigner les mêmes idées & les mêmes objets, pour exprimer des notions familières à tous les peuples.

5. 9. De ce qu'un culte paroît semblable, & cependant plus ancien dans l'Égypte ou dans la Phénicie que dans la Grèce, ce n'est pas une preuve suffisante pour juger qu'il a passé d'un peuple à l'autre; c'est néanmoins le seul argument d'Hérodote & de ceux qui l'ont suivi. Pour en sentir le foible, il suffit de réfléchir à l'abus que l'on en a fait sur un point très-important. Parce que l'on a cru appercevoir dans la loi de Moïse, quelques cérémonies approchantes de celles que l'on fait avoir été pratiquées en Égypte, quelques Savans ont affecté d'en conclure que ce saint législateur n'avoit fait que copier les rites Égyptiens & appliquer au culte du vrai Dieu, ce que l'on faisoit ailleurs pour honorer les Idoles. L'Auteur de l'Histoire du ciel a réfuté solidement cette assertion téméraire; il a fait voir que les pratiques principales ordonnées aux Juifs, avoient été en usage chez tous les peuples, avant même la naissance de l'idolâtrie, que c'étoit des restes de la Religion primitive sortis de la famille de Noé,

des rites observés par nos premiers parens : que les idolâtres en les copiant en avoient perverti l'intention : que Moÿse au contraire les avoit rappelés à leur ancienne destination & à leur premier objet. Il est fâcheux que ce judicieux Ecrivain ait oublié ses propres principes. Parce qu'il a trouvé chez les Grecs des idées & des usages semblables à ceux d'Egypte, il a conclu que l'idolâtrie grecque étoit empruntée des Egyptiens. Il devoit sentir mieux qu'un autre le défaut de ce raisonnement. Les idées des Grecs, quoique fausses, ont été communes à tous les peuples ignorans, même aux sauvages ; ce sont ou des erreurs populaires dont quelques-unes subsistent encore, ou des vérités triviales grossièrement exprimées & entendues : & nous avons montré que l'on ne pouvoit manquer de tomber dans ces égaremens, dès que l'on a eu perdu de vue cette première vérité : qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur, conservateur, & souverain maître de l'univers.

La prétendue conformité des personnages n'est souvent qu'apparente, & quand elle seroit plus parfaite, elle ne prouveroit rien. Nous ne connoissons la croyance & les usages des autres nations que par le canal des Ecrivains grecs ; or, tout est grec entre les mains de ceux-ci. Lorsqu'ils nous par-

lent des Divinités étrangères, ils les rapprochent tant qu'ils peuvent de leurs propres Dieux. Orus étoit peint en Egypte sous la figure d'un enfant; Hérodote se persuade que c'est Apollon, parce que les Grecs représentoient celui-ci comme un jeune homme. Isis avoit un grand nombre de mamelles; c'est donc la même que Cérès, dont le nom signifie nourrice ou nourriture. Osiris avoit quelques symboles semblables à ceux de Bacchus, c'est donc le même personnage. Telle est la méthode des Grecs. Avec cette prévention, leur autorité est-elle d'un grand poids pour nous instruire de ce qui regarde les Dieux des autres Nations?

5. 11. Il paroît qu'Osiris est le soleil; $\Sigma\epsilon\iota\pi\iota\omicron\varsigma$ chez les Grecs, désigne ce même astre & la canicule. Isis est la terre; c'est l'hébreu *Iffis*, le bas, le fondement. Servius, sur le 8^e livre de l'Enéïde, nous apprend qu'il signifioit la même chose en égyptien. Orus, leur fils, est la fécondité ou le travail qui la produit. Son nom peut signifier ou le labourage ou les fruits de la terre; & il a du rapport avec $\Omega\pi\alpha$ en grec, la fleur de jeunesse & la beauté des fruits. Les Egyptiens vouloient exprimer par ces trois figures, que le soleil est le principe de la fécondité de la terre & des succès du labourage; ce n'est pas un grand

myſtere. De même, ſelon les Grecs, Cérés, l'agriculture ou la fertilité, eſt fille de Rhéa, la terre & de Saturne, le ciel ou le temps; mêmes idées chez les deux peuples. Mais il n'eſt pas ſurprenant qu'avec quelque variété dans les ſymboles, ils ſe ſoient rencontrés dans une choſe auſſi ſimple & auſſi triviale.

Les Egyptiens repréſentoient ſouvent leur Orus dans un van ou un panier, avec une figure de ſerpent, ſymbole de la vie. De même, les Athéniens plaçoient leurs enfans nouvellement nés dans un van, & ils les y étendoient ſur des ſerpens d'or. C'étoit, diſoient-ils, en mémoire de ce que Minerve avoit fait pour Erichon: donc ils avoient tiré cet uſage de l'Egypte. Tâchons de démêler le ſens de la fable, nous verrons qu'il n'a pas été beſoin de l'aller chercher hors de la Grèce. Minerve ou l'industrie, pour faire vivre Erichon, c'eſt-à-dire, pour faire renaître le grain, (Erichon ſignifie tiré de la terre ou fruit de la terre), inventa l'inſtrument pour le vanner & le ſéparer d'avec la paille. On ajoute qu'elle confia le van, le panier, le crible ou le coffre qui renfermoit Erichon, à Aglaure, le vent; à Herſé, la roſée, & à Pandroſe, la pluie. Cela ſe conçoit: c'eſt une hiſtoire des ſemailles groſſièrement entendue, d'où les Athéniens prirent occaſion d'imagi-

ner que ; pour assurer la vie à leurs enfans , il falloit les mettre dans un van (a) avec des figures de serpent. Ce n'est pas seulement parce que le mot hébreu ou égyptien qui signifie la vie , désigne aussi un serpent ; que celui-ci a été pris par-tout pour le symbole de la santé ; c'est encore parce qu'il est le plus vivace de tous les animaux ; tellement qu'étant coupé en plusieurs morceaux , il continue de remuer pendant long-temps. Delà le serpent d'Epidaure , l'histoire de son transport à Rome , &c. cette fable a donc pû naître en Grèce sans avoir aucun rapport avec l'Egypte. Il en est de même de toutes les autres.

16. 13. Pour raisonner conséquemment & par analogie ; de même que les fables égyptiennes ont pu venir de l'abus des hiéroglyphes qui peignoient aux yeux des peuples les opérations de la nature ou les usages de la so-

(a) Il ne faut pas se persuader que les anciens missent leurs enfans dans des berceaux faits comme les nôtres : ils les plaçoient dans des espèces de corbeilles ou de paniers creux ; d'où est venu le latin *Cunæ*, *Cunabula*. Les Laboureurs qui avoient de ces paniers pour mettre leur grain ou pour le vaner , s'en servoient aussi pour coucher leurs enfans. Cet usage fort simple dans son origine , fut regardé comme mystérieux , lorsque les fables eurent tourné la tête aux Grecs. On a vu de pauvres gens placer leurs enfans dans un morceau d'écorce de chêne desséchée , peut-être est-ce là l'origine de la fable qui a dit que les premiers hommes étoient nés des chênes.

ciété, de même la Mythologie grecque est née des équivoques du langage qui peignoit les mêmes objets aux oreilles, & il n'a pas été nécessaire que ces deux peuples empruntassent rien l'un de l'autre. De même encore que les Egyptiens se figurerent dans les siècles postérieurs, que leurs Dieux, Osiris, Orus, &c. qui n'étoient que des personnages allégoriques, avoient été des Rois qui avoient gouverné autrefois l'Egypte; de même aussi les Grecs après eux imaginèrent que Cœlus, Saturne, Jupiter qui n'étoient que des emblèmes, avoient été des Princes qui avoient régné dans la Thessalie. Même prévention, même erreur, même vanité partout.

Une nouvelle preuve que les Divinités Grecques, Egyptiennes, Phéniciennes, ne sont point les mêmes, c'est que les noms sont forts différens. Si l'une ou l'autre de ces Nations avoit introduit chez les Grecs & les Romains, ses propres Dieux, elle les eût fait connoître sans doute sous le même nom sous lequel elle les adoroit, ou sous des noms équivalens. Lorsque les Grecs dans les siècles postérieurs ont adopté quelque une des Divinités de l'Egypte, ils en ont scrupuleusement conservé le nom & les attributs. Dans les temples que les Athéniens, les Corinthiens, les Lacédémoniens avoient élevés

à Isis, à Sérapis, ces Dieux étoient représentés & honorés comme en Egypte, nous le voyons dans Pausanias. Il est donc à présumer que si les Grecs plus anciens en avoient reçu quelques autres, ils en auroient de même gardé les noms & les caractères. Point du tout. Ces noms que l'on suppose tous tirés des langues orientales, n'ont aucun rapport & signifient des objets totalement différens. Vénus, par exemple, étoit nommée chez les Phéniciens *Astarté*, & ce nom vient, dit-on, d'*Ascherah, lucus*, bois sacré. D'autres l'appelloient *Urania*, & c'est la même que Baaltis, la Reine des cieux. Aphrodité en grec, est dérivé selon le Clerc, d'*Aphradatah, separata à viro*, selon l'histoire du ciel, d'*Am-Pheroudoth, mater fructuum*. Le latin *Vénus*, est une corruption de *Succoth-vénoth, tentoria puellarum*. Quelle relation y a-t-il entre ces noms divers? pas un seul qui exprime le caractère que l'on donnoit à Vénus. Par quel hasard ont-ils désigné le même personnage?

Apollon étoit Orus chez les Egyptiens, le travail ou le labourage. Son nom grec *φοῖβός* est le même que *Phé-oub*, bouche du fleuve ou du débordement, parce que le soleil en fondant les neiges des montagnes d'Ethiopie, fait déborder le Nil. Selon le Clerc, il vient de *Phé bo Hapollon, os in eo mirum*,

mirum. Selon d'autres, *Apollon* vient de *Ἀπολλύμι*; il signifie *disperdens* ou *destruens*. Il semble que tous ces noms ayent été donnés en rêvant.

Isis, la terre, en Egypte est, dit-on encore, la même que *Cérès* ou *Δημήτηρ*. Celle-ci, selon le Clerc, est *Dio*, Reine de Sicile, qui apprit aux Grecs l'agriculture. Selon l'histoire du ciel, *Δημήτηρ* est formé de *Dè Matar*, abondance de pluie. *Cérès*, nom latin, vient de *Kerets*, *confractio*, il signifie le bouleversement du monde par le déluge; ou, comme veut le Clerc, de *Ghérés*, blé moulu. Cette méthode arbitraire d'expliquer les noms & de confondre les personnages, est moins propre à éclaircir la Mythologie qu'à la rendre plus obscure: ce n'est pas sans raison que plusieurs Savans l'ont désapprouvée. Pour que l'on puisse juger qu'une Divinité est la même chez différens peuples, il faut que tous ses noms expriment la même chose. Dès qu'on ne se tient pas à cette regle, on ne fait plus que deviner au hazard.

La ressemblance même des noms n'est pas toujours une preuve concluante, lorsque le sens n'est pas le même, & souvent elle a donné lieu à de grossières erreurs. En voici un exemple remarquable. Le nom *Isis*, qui signifie le bas, la terre, désigne aussi la

profondeur & les eaux : *Isis* est une riviere de la Colchide , & il y en a une autre de même nom en Angleterre. Conséquemment ce terme désignoit un vaisseau chez les anciens Germains. Il y a lieu de présumer qu'il signifioit la même chose chez les Egyptiens par ces paroles de Lactance : *Isidis navigium Ægyptus colit* (a). Comme les Germains rendoient une espèce de culte à ce symbole de la navigation sous le nom d'*Isis*, le judicieux Tacite en a conclu que les Germains adoroient l'*Isis* Egyptienne , & l'on a disserté savamment pour découvrir par quelle voie ce culte avoit pu pénétrer d'Égypte en Germanie. Parce que les Saxons appelloient *Irminful*, le Dieu ou le symbole qu'ils adoroient ; en rapprochant ce terme du grec *Hermès*, on a conclu qu'ils adoroient Mercure.

Il en est de même de la ressemblance des personnages. L'idolâtrie moderne des Indes , de la Perse , des pays du nord , de l'Amérique , est la même que l'ancienne idolâtrie égyptienne ; M. l'Abbé Banier en est convenu (b), & nous l'avons montré en détail. Croirons-nous pour cela que tous ces peuples ont reçu leurs Dieux de l'Égypte ? Selon

(a) Divin. Instit. l. 1, c. 2.

(b) Tome 1, l. 5, c. 7, pag. 444.

les Grecs, Io, fille d'Inachus, Roi d'Argos, est la même qu'Isis chez les Egyptiens; la source de l'erreur est palpable. Io ou Ino, car il paroît qu'on a confondu ces deux noms, étoit une fontaine d'Argos, c'est le même nom que *Ἰνός*, marais de Laconie, dans Pausanias (a); Inn, riviere d'Allemagne, Isne, riviere de Suabe, &c. On a dit qu'elle étoit fille d'Inachus & d'Ismene, parce qu'elle se déchargeoit dans l'une ou l'autre de ces deux rivieres; tout comme l'océan est appelé le pere des fleuves qui y conduisent leurs eaux. Comme elle avoit deux sources ou deux branches appellées en grec *κέρατα*, des cornes; voilà Io changée en vache. On a fait la même fable du Nil & de l'Acheloïs changés en taureaux. Or, l'Isis Egyptienne étoit souvent représentée avec une tête de vache; c'est donc la même chose qu'Io; le reste du parallèle est de même goût. Il se pourroit très-bien faire que la fontaine Ino eût été aussi appellée Isis, puisque c'est un nom de riviere, la méprise dans ce cas étoit encore plus aisée.

Le peu que nous savons des traditions & des rites de l'Égypte, est très-différent de ceux de la Grèce. Le culte des animaux & des productions de la terre, les hiéro-

§. 17.

(a) L. 3, c. 23.

glyphes ou figures symboliques, étoient des usages universels chez les Egyptiens, & faisoient une partie essentielle de leur Religion; nous n'en voyons aucun vestige chez les Grecs. Il eût été à propos que les partisans d'Hérodote nous donnassent quelque raison de cette différence.

§. 18. Embrasserons-nous le sentiment de Diodore de Sicile, qui accuse Hérodote d'avoir inventé des fictions incroyables, en parlant des Egyptiens, pour attirer ainsi l'attention de ses lecteurs (a)? non assurément. Il est plus convenable de croire que cet historien a été dupe de la vanité des Prêtres d'Egypte. Il fut frappé de quelques rapports qu'il apperçut entre les Dieux Egyptiens & ceux de la Grèce: il en demanda la raison aux Prêtres, & ceux-ci ne manquèrent pas d'assurer que toutes les Divinités grecques avoient pris naissance chez eux & y avoient été connues de tout temps; ils appuyerent cette assertion sur des généalogies & des dates qu'ils forgeoient à plaisir; Hérodote les crut sur leur parole.

§. 19. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'Hérodote & tous ceux qui l'ont suivi, en assurant que les Grecs ont tiré leurs Dieux de

(a) Diod. tome 1, pag. 149.

l'Égypte, se sont retranché à eux-mêmes la seule preuve qui pouvoit nous convaincre du fait. Les Grecs, disent-ils, après avoir fait cet emprunt, ont changé exprès les noms, les attributs, les fonctions, la figure, la généalogie des Dieux, pour faire croire qu'ils étoient nés chez eux. Dans cette supposition, que nous reste-t-il pour vérifier ce prétendu transport des Dieux Egyptiens dans la Grèce? Si l'on disoit: les Divinités grecques ont même nom, mêmes attributs, même figure que les Dieux Egyptiens; donc ils ont été apportés de l'Égypte: la conséquence seroit du moins vraisemblable. Mais pour nous prouver l'identité des personnages, on commence par avouer qu'ils n'ont plus rien de commun.

Ceux qui ont soutenu que les fables grecques viennent de la Phénicie, ont-ils mieux rencontré, & nous donnent-ils de meilleures preuves de leur système? Nous n'avons d'autre monument pour nous instruire de la Religion des Phéniciens, que le fragment de Sanchoniathon conservé par Eusébe, & ce fragment n'est pas une tradition fort certaine. Il faudroit avoir vu l'original, pour juger si c'est l'auteur ou le traducteur qui a cherché à se rapprocher de la Mythologie grecque; car on ne peut pas y méconnoître cette affectation. Ce que les livres saints

nous disent des Dieux des Syriens & des Chananéens, est fort obscur; ceux qui en ont tenté l'explication, se sont toujours dirigés sur les fables grecques. Après avoir lu le livre de Selden, de *Diis Syris*, on est à peu près aussi instruit qu'auparavant.

§. 21.

C'est une foible raison pour croire qu'une fable est Phénicienne, que des étymologies tirées bien ou mal de l'hébreu: l'envie de tout rapporter à cette source, semble souvent avoir fasciné les yeux des Mythologues. Rien de plus connu des anciens que deux petits lacs de Sicile, appelés *παλικοί*, *Palici*, c'est-à-dire, deux creux d'eau: *Λ'η*, signifie de l'eau dans les noms *Ἰλικά*, *Ἐλικῶν*, *Ἄλικος*, &c. qui sont des noms de lacs ou des rivières. On nommoit encore *Delli*, ceux de Sicile; c'est le même nom que *Deulle*, rivière des Pays-bas, & *Andèle*, rivière de Normandie. Enfin on les appelle aujourd'hui *Nephti*; c'est le même sens. Comme l'eau en est minérale & sulphureuse, on crut que deux Génies en étoient les auteurs: on les nomma *les Freres Palices*, enfans d'*Adranus*, rivière voisine; on leur attribua la vertu de faire connoître les parjures & on leur rendit un culte pompeux. Diodore de Sicile en fait une description merveilleuse dans son histoire (a). α De ces deux lacs, dit-il,

(a) Diod. l. 11, c. 36, tome 3, pag. 167.

» s'élevent des étincelles qui paroissent for-
 » tir d'une grande profondeur: on diroit
 » que ce sont des chaudrons posés sur un
 » grand feu, & que l'eau qui en déborde, est
 » elle-même enflammée. On n'oseroit ap-
 » procher de cet embrasement, pour en
 » découvrir la cause; & la terreur que cet
 » objet imprime dans l'ame, y fait recon-
 » noître quelque chose de surnaturel & de
 » divin ». L'origine de leur Divinité est fort
 simple comme on voit; mais les Mytholo-
 gues ont mieux aimé aller chercher ces
 deux personnages imaginaires en Phénicie,
 dériver leurs noms de l'hébreu *Palichin*, vé-
 nérables, leur donner pour pere Adrame-
 lech, l'un des Rois ou des Dieux des Cha-
 nanéens (a). C'est de l'érudition dépensée
 à pure perte & par engagement de systé-
 me.

Soutiendrons-nous donc opiniâtement §. 22.
 que les Grecs n'ont reçu aucun de leurs
 Dieux des Egyptiens ni des Phéniciens?
 Non. Il y auroit de la témérité à prendre ce
 parti extrême dans une question si obscure,
 & cela n'est point nécessaire pour maintenir
 la vérité de notre système. Que tous les
 Dieux honorés avec Jupiter, soient éclos du
 cerveau des Grecs, ou que quelques-uns

(a) Mythol. de Banier, tome I pag. 619.

aient été apportés d'ailleurs, cela est fort indifférent pour décider de leur nature & du vrai sens de leurs fables : puisque partout on les a forgés à peu près de même.

§. 23. Essayons néanmoins s'il n'y a pas un moyen de distinguer les Dieux anciens des Grecs d'avec ceux qui ont pu venir des étrangers, Hésiode nous servira de guide. Il distingue des Dieux de deux espèces : les premiers sont les différentes parties de la nature, le ciel, la terre, la mer, les fleuves, le soleil, la lune, &c. ce sont les Dieux anciens ou les Dieux Titans. On y doit ajouter encore les passions de l'humanité personnifiées ; comme Vénus, Némésis, le Sommeil, la Discorde, les Furies, les Parques, la Mort, &c. aussi Hésiode les fait naître tous sous le regne de Cœlus ou de Saturne.

Les seconds sont ceux que l'on supposoit auteurs des Sciences & des Arts ; ainsi Bacchus & Cérès n'ont présidé à l'agriculture ; Vulcain, à la mécanique ; Mercure, au commerce ; Mars, à la guerre ; Minerve, aux sciences ; les Muses, à la poésie ; Apollon & Esculape, à la médecine ; les Graces au maintien extérieur, que quand on a commencé à cultiver ces talens divers. On a rendu un culte à Vesta & aux Dieux Larès, lorsqu'on a été réuni dans un foyer

commun. Certains Dieux font aussi devenus nouveaux par la nouvelle maniere de les envisager. Ainsi on n'a cru que Jupiter étoit le Roi des Cieux ou le Roi des Dieux ; Pluton , le Roi des enfers ; Neptune , le Roi des mers , que quand on a vu des Rois exercer l'autorité dans les villes de la Grèce. Voilà pourquoi Hésiode place la naissance de tous ces Dieux nouveaux sous le regne de Jupiter , & comme leur culte fut beaucoup plus pompeux que celui des Dieux anciens , & les fit presque oublier , on a dit que Jupiter à la tête des nouveaux Dieux , avoit vaincu les anciens ou les Titans , & les avoit précipités dans le fond du Tartare.

Mais cette révolution ne prouve pas encore que ces Dieux nouveaux soient venus des pays étrangers. Les Grecs paroissent avoir reçu plusieurs arts des Egyptiens & des Phéniciens ; il est à présumer qu'ils en ont reçu en même temps la Divinité à laquelle on attribuoit chacun de ces arts , à supposer qu'elle fût déjà honorée en Egypte ou en Phénicie. La difficulté est de déterminer en détail ce que les Grecs ont inventé & ce qu'ils ont appris des autres Nations , & quelles Divinités ont été adorées ailleurs avant de l'être dans la Grèce. Dans cette incertitude , soutenir que les Grecs ont em-

prunté des autres peuples le fond de leur Religion & toute leur Mythologie, c'est un systême dénué non-seulement de preuves, mais encore de vraisemblance.

On peut cependant faire une objection. N'est-il pas probable que l'idolâtrie s'est glissée chez les Grecs adorateurs d'un seul Dieu, comme elle s'est introduite plus d'une fois chez les Hébreux ? c'est toujours par la communication avec leurs voisins que ceux-ci ont adopté un culte étranger & oublié leur propre Religion. Mais il faut faire attention que le cas est fort différent. Que les Israélites, réduits en servitude en Egypte, aient copié les mœurs de leurs maîtres : qu'ils aient souvent imité les Chananéens dont ils étoient environnés, dont l'exemple seroit à les séduire, dont les fêtes pouvoient les attirer ; on le conçoit aisément. Mais que la Nation entière des Grecs ait reçu les coutumes & les idées de quelques Egyptiens fugitifs ou de quelques négocians Phéniciens, cela ne se comprend plus : & indépendamment des autres preuves que nous avons données du contraire, cela est absolument sans exemple.

Supposons néanmoins le fait, tout incroyable qu'il est. On convient que les Grecs ont changé les noms, les attributs, les fonctions, la figure, la généalogie des

Dieux qu'ils ont reçus des Phéniciens & des Egyptiens; donc c'est dans le sol, le langage, & le génie de la Grèce qu'il faut principalement chercher le sens des fables grecques: on ne doit le puiser dans la Mythologie Egyptienne ou Phénicienne que quand les personnages & les idées paroissent absolument semblables, & lorsque le grec ne fournit aucun moyen d'explication. Telle est la méthode qui nous est prescrite par la nature même du sujet que nous traitons, & dont nous tâcherons de ne pas nous écarter. Nous nous proposons uniquement d'expliquer les fables telles qu'Hésiode les raconte, & telles qu'elles étoient communément reçues dans la Grèce.

CHAPITRE XV.

Cinquième conséquence; utilité de la comparaison des Langues pour expliquer les fables; défauts que l'on y doit éviter.

QUAND il seroit encore plus évidemment démontré que les Phéniciens ni les Egyptiens ne sont point les auteurs de la Religion Grecque, il ne s'ensuit pas qu'il soit inutile de chercher l'étymologie des noms des Dieux dans les langues orientales, com-

me M. de la Barre le prétend. Si l'on peut blâmer les Savans qui ont suivi cette méthode, c'est parce qu'ils l'ont fait sur une supposition qui n'étoit pas prouvée d'ailleurs, & sans être assujettis à aucune regle certaine. Il seroit encore à souhaiter qu'ils n'y eussent pas eu recours sans nécessité, qu'ils n'eussent point affecté de puiser dans le Phénicien des étymologies forcées, peu naturelles & arbitraires, tandis que la langue grecque pouvoit en fournir de plus vraisemblables. Les Poètes n'entendoient plus le vieux langage de leurs peres; au temps d'Hésiode, les fables avoient déjà plus de mille ans. La plupart des noms propres étoient des termes surannés, comme ils le sont parmi nous. Il faut donc quelquefois en chercher le sens ailleurs que dans le grec; & où le trouver, sinon dans les langues plus anciennes ou dans celles qui sont émanées de la même source? Le phénicien, l'hébreu & le grec ayant été formés des mêmes élémens, le grec ancien devoit approcher davantage des langues orientales que le grec des siècles suivans. Les Latins ayant emprunté un grand nombre de termes du grec encore barbare, on peut en retrouver plusieurs dans leur langage.

§. 2. Si nous avons à faire l'histoire des premiers temps de notre Monarchie, & qu'il

nous fallut expliquer les noms propres des personnages, Merovée, Childeric, Dago- bert, Hermengarde, Brunehilde, &c. se- roit-ce dans la connoissance du françois mo- derne & dans nos dictionnaires, que nous trouverions beaucoup de secours? Il nous faudroit des Glossaires de l'ancien Teuton ou des langues du nord qui en approchent. Telle est la nécessité où nous sommes à l'é- gard des noms propres des Dieux & des Héros; c'est du vieux grec: on ne le par- loit plus au siècle de Platon & de Démof- thène. Les Dictionnaires formés sur les écrits de ces derniers sont insuffisans, il faut y suppléer par des Glossaires tels que celui d'Hésychius & par les langues des peuples voisins de la Grèce.

On continuera donc à suivre la métho- de de Bochart & de le Clerc, en confron- tant les langues, mais on le fera avec plus de réserve, & en tâchant d'éviter les dé- fauts dans lesquels ils sont tombés. 1°. L'on aura recours aux langues de l'orient pour expliquer les noms des Dieux orientaux, Egyptiens ou Phéniciens; il est évident que le grec seul n'est pas propre à nous en dé- couvrir le sens. 2°. L'on s'en servira pour montrer la signification d'un mot grec, lorsqu'il est unique en cette langue; quand on ne peut pas y trouver des termes aux

quels on puisse le comparer, alors on est forcé de recourir aux autres langues. 3°. Dans ce même cas on emploiera le latin pour expliquer le grec, sur-tout lorsqu'on verra qu'un terme est évidemment le même dans les deux langues. 4°. L'on ne fera même point de difficulté de rapprocher les objets qui sont certainement communs à tous les peuples. Quand un nom de montagne, par exemple, ou un nom de riviere, se trouve en Egypte, en Syrie, dans l'Ionie & dans la Grèce, en Italie & dans les Gaules, en Afrique, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, on peut croire sans hésiter, que ce nom a la même énergie chez tous les peuples de l'univers, quand même il y auroit une légère variété dans la prononciation. Quand on trouve l'*ov*, riviere ou lac de Thessalie; l'*ov*, riviere d'Elide dans le Péloponnèse; Yon, riviere du Poitou; Yon, riviere de Lorraine; Yung, riviere de la Chine; Yonne, riviere de Bourgogne; Vionne, riviere du Vexin; Yane, riviere de Picardie; Vienne, riviere de Touraine; ces différentes inflexions de la même syllable peuvent-elles empêcher d'assurer qu'elle a signifié de l'eau dans toutes les langues? Lorsque les Géographes nous citent huit ou dix montagnes nommées *Olympe* en différens pays, pouvons-nous

douter que ce terme n'ait signifié hauteur ou élévation (a)? 5°. Lorsque le grec seul fournira un nombre suffisant de termes de comparaison pour vérifier le sens d'un mot, l'on s'abstiendra de citer les autres langues; ce seroit alors un étalage d'érudition déplacé & inutile. Un Mythologue qui cherche le vrai, a dû les consulter toutes, autant qu'il est possible, pour s'assurer de ses conjectures, mais il doit épargner cette rebutante discussion au lecteur.

Enfin l'on ne perdra jamais de vûe ces deux principes: que le nom d'une Divinité doit exprimer son caractère & ses fonctions: que lorsqu'elle est différemment nommée dans les diverses langues, tous ces noms doivent avoir la même énergie, être synonymes ou équivalens; autrement ce n'est plus le même personnage.

(a) Ceux qui n'ont jamais examiné de près les anciennes langues, seront sûrement révoltés de la multitude des synonymes que l'on y suppose. Est-il vraisemblable qu'il y ait eu quatre-vingts ou cent mots pour désigner les eaux? voici ma réponse. Par un recueil que j'ai été obligé de faire pour mon usage de tous les noms connus de rivières & de montagnes, je suis en état de montrer, 1°. que d'environ 150 racines que l'on peut former par la combinaison des lettres de l'alphabet, il n'en est aucune qui n'ait été le nom de quelque montagne & de plusieurs rivières. 2°. Qu'il n'est aucun nom grec de rivière qui ne se retrouve dans quelqu'autre partie du monde. Je ne sais si ces deux faits paroîtront vraisemblables; quant à moi ils me sont démontrés. Je laisse aux Savans le soin d'en tirer les conséquences.

§. 4. Avec toutes ces précautions l'on ne laisse pas de sentir combien l'explication de la Mythologie doit paroître insipide au commun des lecteurs, à ceux qui ne cherchent à s'instruire qu'en s'amusant. Rapprocher, comparer, décomposer des mots, disserter sur des minuties de Grammaire, relever les fautes des Commentateurs & des Dictionnaires, on laisse cette occupation aux Glosseurs, personne ne leur envie la satisfaction qu'ils peuvent y trouver; en vain l'on présente au public le résultat de tant de veilles, si l'on veut qu'il en partage l'ennui.

§. 5. Mais, en relevant avec beaucoup de liberté ce qui a paru défectueux dans les autres Mythologues, on ne prétend point diminuer l'estime qui est due à leurs savans ouvrages. Il y auroit de l'ingratitude à les décrier après en avoir profité. En nous apprenant à comparer les langues, ils ont répandu un grand jour sur une infinité d'objets, & nous ont mis en état de pousser les découvertes plus loin. S'ils se sont trompés en plusieurs choses, c'est qu'il n'est pas donné aux yeux mêmes les plus clairvoyans de tout appercevoir d'abord. Peut-être que dans les remarques où l'on réfute leurs conjectures, on a pris quelquefois un ton qui semblera trop affirmatif, sur-tout dans une
matiere

matiere où l'on ne peut avoir que des probabilités. Mais on prie le lecteur de se souvenir que la répétition continuelle des correctifs deviendrait à la fin ennuyeuse. Dès qu'un auteur a déclaré une fois qu'il propose ses explications, non comme évidentes, mais comme plus vraisemblables que les autres, personne ne doit plus être choqué de la liberté de ses expressions.

On jugeroit donc mal de cet ouvrage & des intentions de l'auteur, si on se persuadoit qu'il l'a entrepris en vûe de diminuer la réputation dont jouit à juste titre celui de M. l'Abbé Banier. Ceux mêmes qui n'approuvent point son systême, lui auront toujours obligation. C'est un recueil très-ample, très-complet & très-judicieux de Mythologie, où l'on peut puiser les raisons & les preuves des différentes opinions. On ne donne celui-ci que comme un foible supplément; ou, si l'on veut, que comme une légère correction à faire à celui de ce savant Académicien.

Malgré la vraisemblance que l'on a cru appercevoir dans les explications que l'on a données des fables principales, on ne se flatte point encore d'avoir dissipé tous les doutes ni éclairci toutes les difficultés; mais on croit avoir indiqué la vraie route qu'il faut suivre pour parcourir le labyrinthe de

la Mythologie. Avec ce secours, il est à présumer que des Ecrivains plus intelligens découvriront dans la suite des explications encore plus satisfaisantes & plus probables que celles qui sont proposées dans ce recueil.

§. 7.

Si l'on osoit présumer qu'il doit être favorablement accueilli, c'est qu'il réunit en quelque façon tous les systêmes, & que l'on y suit en quelque chose toutes les différentes méthodes, dont on a fait usage jusqu'ici pour expliquer les fables : celle de Bochart & de M. Fourmont, en ce que l'on cherche quelquefois comme eux le sens des noms dans les langues orientales : celle de le Clerc & de M. l'Abbé Banier, parce que l'on croit avec eux qu'il y a quelques fables historiques, mais non pas dans le sens qu'ils le prétendent : celle de M. Pluche, parce qu'on suppose que les fables font souvent allusion aux usages communs de la vie & sur-tout de la vie champêtre : celle de M. de la Barre, puisque l'on pense après lui que les Dieux sont des personnages feints, & que le Poëme d'Hésiode est l'Histoire de la Religion Grecque : enfin celle des Allégoristes, en ce que l'on découvre dans les fables, non une physique sublime & des mystères profonds, comme ils ont fait, mais une physique grossière & populaire, & les vérités les plus simples.

Peut-être cette apparence même de conciliation est ce que l'on goûtera le moins; on ne la trouvera pas suffisante. Il auroit fallu, dira-t-on, garder un sage milieu entre les deux opinions; tout système exclusif est ordinairement défectueux, les Historiens & les Allégoristes ont également tort. Ce n'est qu'en se rapprochant les uns des autres qu'ils pourront enfin avoir raison. Il est vraisemblable que dans les fables il y a tout-à-la-fois de l'histoire & de l'allégorie; pour en donner une explication satisfaisante, il faut faire un choix prudent des faits qui paroissent les mieux prouvés ou les plus vraisemblables, & des allégories les plus naturelles; ce n'est qu'en faisant usage à propos de ces deux clefs que l'on pourra pénétrer dans le sens de toutes les fables, contenter tous les esprits, réunir enfin tous les suffrages. Voilà, si je ne me trompe, la plus forte objection que l'on m'ait opposée.

S'il se trouve jamais un génie conciliateur assez habile pour allier ensemble deux choses aussi incompatibles que l'histoire & l'allégorie, ou autrement l'Histoire naturelle avec l'Histoire civile, je rendrai volontiers hommage à ses talens. Pour moi je renonce à la gloire d'un si beau projet; je l'ai tenté souvent, & toujours sans succès; ce n'est

pas sans raison que je le crois impossible.

1°. Les fables sont une espèce de système suivi, les Dieux descendent les uns des autres; la généalogie qu'en donne Hésiode, ne paroît point être de son invention, elle s'accorde à peu près avec Homere, les divers Mythologues ne varient que sur quelques circonstances. Si dans la liste des Dieux vous placez un homme, la chaîne est rompue, comment expliquera-t-on sa naissance & sa postérité? Qu'il y ait eu un Roi nommé Zéus ou Jupiter, ce fait isolé & dégagé de toutes ses circonstances est vraisemblable sans doute: examinez seulement le temps où il faut placer son regne, la vraisemblance disparoît. Dans des siècles de dispersion, où l'on peut à peine supposer quatre familles rassemblées, il n'y avoit pas de Rois. Pour concevoir tout ce que l'on raconte de Jupiter, il faut supposer qu'il a régné au moins cinq cens ans. Rapprochez les lieux où il a vécu, l'embarras augmente; cinq ou six peuples différens revendiquent sa naissance: les Egyptiens, les Phéniciens, les Crétois, les Atlantes montrent chez eux son berceau; à laquelle de ces traditions donnerons-nous la préférence? Le ferons-nous voyager de l'un des bouts de l'univers à l'autre, & passer les mers dans un temps où la navigation n'étoit pas connue? Que

lera-ce, lorsqu'il faudra concilier sa généalogie, ses exploits, ses alliances, sa postérité, ses crimes; contradictions, rêveries, ridiculités de toutes parts: où restera la vraisemblance?

2°. Pour faire un choix parmi des faits appuyés sur les mêmes traditions, sur les mêmes monumens, sur les mêmes témoignages, quelle est la règle qu'il faudra consulter? pas un seul de ces titres qui remonte à l'origine ou au temps des événemens. Les fables sont nées plusieurs siècles avant que d'avoir été écrites, ou plutôt elles se sont augmentées de siècle en siècle: entre les divers auteurs qui les ont racontées, aucun ne mérite plus de croyance que les autres. Aucun n'a pu avoir de certitude des choses qu'il rapporte, puisqu'elles ont dû se passer chez des peuples encore sauvages qui ne savoient rien transmettre à la postérité.

3°. Pourquoi employer sans raison plusieurs méthodes, lorsqu'une seule peut suffire? dès qu'une fois le penchant des peuples sauvages à diviniser toutes les parties de la nature est prouvé, doit-on abandonner ce principe certain & démontré pour courir après un autre que rien ne peut nous garantir? Supposer dans une même fable, selon le besoin, des circonstances qui sont historiques, & d'autres qui ne le sont pas, c'est

retomber dans le goût arbitraire que l'on a reproché à tous les systèmes. Avant que d'y avoir recours, il convient d'essayer si notre méthode ne peut pas rendre raison de toutes les fables.

4°. En un mot, voici un raisonnement simple auquel il ne paroît pas possible de répondre. La Mythologie des Idolâtres modernes ne renferme rien d'historique, donc il en est de même de celle des Grecs & des Romains. Il seroit donc ridicule de chercher un milieu où il n'y en a point, & où il ne peut point y en avoir.

CHAPITRE XVI.

Examen de deux autres systèmes, & réponse à quelques objections.

9. 1. **U**N savant moderne qui a développé brièvement, mais avec beaucoup d'éloquence, *l'Origine, les Progrès & la décadence de l'Idolâtrie* (a), prétend qu'elle a commencé avant le déluge, qu'elle est née de l'abus des hiéroglyphes ou de l'écriture symbolique, qui a été en usage non-seulement chez les Egyptiens, mais dès le premier âge

(a) Imprimé à Paris en 1767.

du monde & chez les descendans d'Adam. Selon lui, la coutume de peindre le soleil & la lune, pour former une espèce de calendrier, d'adorer Dieu au lever du soleil & de s'assembler aux nouvelles lunes, fit d'abord déifier ces deux astres. L'invention du Zodiaque, dont les Egyptiens ne sont point les auteurs & qui est plus ancien qu'eux, introduisit ensuite le culte des animaux. Les premiers qui firent réflexion au mal physique & moral qu'ils appercevoient dans l'univers, ne purent concevoir qu'un Dieu infiniment bon en fût l'auteur; ils imaginèrent deux principes, l'un bon, l'autre mauvais: bientôt on crut que deux ne suffisoient pas, qu'il en falloit plusieurs; cette idée peupla l'univers d'Intelligences du second ordre auxquelles on rendit un culte. Le respect pour les morts, le souvenir de leurs vertus & de leurs bienfaits engagerent les peuples à rendre de grands honneurs aux héros, & on ne tarda pas de passer jusqu'à l'adoration; ainsi Jupiter, Pluton, Neptune furent mis au rang des Dieux. On leur prodigua les mêmes titres que l'on donnoit auparavant aux astres, il n'en fallut pas davantage pour les confondre. Leurs statues placées en public & chargées d'affiches ou de symboles, furent la source de nouvelles erreurs. La première colonie qui peupla

l'Égypte, y porta ce goût pour l'écriture symbolique plus ancien qu'elle; mais il lui fallut de nouveaux caractères pour désigner un ordre particulier de travaux qu'exigeoit le sol de l'Égypte fort différent des autres climats; les signes anciens ne servirent donc plus que pour le culte religieux. Dès-lors l'intelligence en fut réservée aux seuls Prêtres, & on la perdit entièrement lorsque l'écriture alphabétique plus commode eut fait négliger l'ancienne. De là sont nées les fables, les métamorphoses, l'adoration des animaux en Égypte & les autres folies du Paganisme. Les Grecs avides de merveilleux, & grands admirateurs des Égyptiens, approprièrent les représentations symboliques de ceux-ci aux Dieux que les navigateurs Phéniciens avoient apportés dans la Grèce, & créèrent une foule d'autres personnages sur le même modèle. Enfin Rome les adopta pour la plus grande partie; elle y joignit non-seulement ses propres Dieux, mais encore ceux des Nations qu'elle avoit soumises à son empire.

Ce système, comme l'on voit, est à peu près le même que celui de l'histoire du ciel, excepté qu'il remonte plus haut; il est sujet à la plupart des objections que l'on a faites contre cette opinion qui a toujours paru plus ingénieuse que solide.

On ne répétera point ce qui a été dit ci-devant contre cette prétendue adoption faite par les Grecs des Dieux d'Égypte & de Phénicie; on n'examinera point s'il y a une liaison bien réelle entre les divers progrès que l'on fait faire à l'erreur dans l'esprit des anciens peuples, & si ces progrès sont conformes à ce que nous apprend l'histoire. On se contentera d'observer que l'adoration des astres des animaux, & des autres parties de la nature, se trouve chez plusieurs Nations qui n'ont jamais fait usage du Calendrier, du Zodiaque, ni de l'Écriture symbolique, & qui ne paroissent pas en avoir jamais eu aucune connoissance: nous l'avons montré en détail dans le Chapitre cinquième. L'idolâtrie a donc une autre origine que l'abus de ces différentes institutions.

C'est ce qu'a montré avec toute la sagacité possible, le savant Magistrat qui a traité du culte des Dieux fétiches (a): il a fait voir qu'aucun des systèmes proposés jusqu'ici sur l'origine de l'idolâtrie, ne peut rendre raison du culte insensé que tous les peuples de l'univers, sans en excepter les Grecs ni les Romains, ont rendu aux brutes & aux créatures inanimées; que l'adoration des animaux n'avoit aucune relation avec les astres

(a) En 1740.

ni avec les héros déifiés; que ce culte étoit direct, absolu, & non point symbolique ni relatif; & il seroit difficile de rien opposer de solide aux raisons qu'il en apporte. Mais, malgré les lumières supérieures de cet habile Ecrivain, il y a dans son ouvrage plusieurs suppositions qui paroissent non-seulement dénuées de preuves, mais inconcevables, d'autres qui semblent se contredire.

§. 4. D'abord il donne la préférence à la méthode d'expliquer les fables par l'ancienne histoire; il en prouve la justesse par le nom même de *Mythologie*, qui signifie, selon lui, *le récit des actions des morts*. Par-là, il insinue que les Dieux principaux des Grecs ont été *des morts* ou des hommes divinifiés après leur trépas. Voyons si cette hypothèse peut s'accorder avec ce qu'il nous enseigne ailleurs.

§. 5. 1°. Il convient que cette méthode ne peut rendre raison de toutes les espèces d'idolâtrie, du culte rendu aux astres, aux animaux, aux êtres même inanimés; qu'elle ne peut expliquer ce qu'on appelle le *fabéisme* & le *fétichisme* (a). Voilà déjà un grand défaut. Si donc on peut trouver un système qui rende raison de toutes ces pratiques, il mérite sans doute d'être préféré. Or tel

(a) Page 10.

est celui que l'on a tâché de prouver jusqu'ici.

2°. Il soutient que l'adoration des astres & des êtres naturels est plus ancienne que l'idolâtrie proprement dite, ou le culte des héros & de leurs images (a); que c'a été la première Religion des Grecs aussi-bien que celle des Egyptiens & des Phéniciens (b); que le fétichisme & le sabéisme étoient dans les premiers temps les deux seules Religions reçues en Egypte; que l'érection des statues de figure humaine y étoit rarement d'usage, ou même n'avoit pas lieu, non plus que l'idolâtrie des hommes déifiés, à laquelle l'Egypte n'a presque pas été sujette (c); que, selon le fragment de Sanchoniathon, les anciens Phéniciens ont adoré de même les germes de la terre, le soleil, les vents, le feu (d). Cela supposé, comment peut-on avancer avec Hérodote que les Grecs ont emprunté leurs nouveaux Dieux ou héros divinifiés de l'Egypte ou de la Phénicie? Les Grecs ont-ils reçu le culte des héros de deux Nations qui n'adoroient pas les héros?

3°. *La Grèce*, dit-il après Hérodote, §. 7.

(a) Page 12 & 61.

(b) Page 150.

(c) Page 104 & 252.

(d) Page 114 & suiv.

donna dans la suite à ses vieux Bétyles, les noms des Dieux étrangers (a). Cela se conçoit-il? les Grecs avoient sans doute dans leur langue des noms pour exprimer leurs Divinités. Mais ces noms propres sont tous orientaux: c'est-à-dire, ils ont une signification dans les langues orientales; mais ils en ont aussi une en vieux grec & en latin, & même une plus naturelle que celle qu'on veut leur donner en les défigurant; au besoin, on leur en trouveroit une en Chinois. Leur étymologie tirée au hasard du Phénicien est la plus foible de toutes les preuves.

- §. 8. 4°. Notre savant Auteur a très-bien développé les diverses causes qui ont conduit généralement tous les peuples à l'adoration des êtres naturels (b). Le penchant de l'homme à concevoir tous les êtres semblables à lui-même, à supposer de la bonté ou de la malice aux choses inanimées qui lui plaisent ou qui lui nuisent, à personnifier les êtres physiques & les êtres moraux: voilà ce qui a fait croire dans tous les pays l'existence des Génies, des Fées, des Lutins, des Satyres, des Spectres, &c. voilà ce qui a peuplé l'univers d'Intelligences, de Nymphes, de Divinités de toute

(a) Page 158.

(b) Page 215 & suiv.

espèce. Il est donc inutile de chercher une autre origine à l'idolâtrie de tous les peuples Grecs, Romains, Phéniciens, Sauvages anciens & modernes, au culte que les Egyptiens ont rendu aux animaux, enfin au fétichisme des Negres. Dans cette supposition, quelle relation les anciennes fables de la Grèce peuvent-elles avoir avec l'Histoire?

Mais ce penchant, dira-t-on, peut-il conduire les hommes au point d'adorer un arbre ou un caillou? voilà le doute que laisse toujours dans l'esprit le savant ouvrage que nous examinons; & la principale difficulté demeure indécise.

§. 2.

Pour la résoudre, il faut se rappeler une observation que notre Auteur a faite (a) & que nous avons déjà rapportée d'après les Voyageurs (b), que les objets du culte des Negres ne sont pas toujours des Dieux proprement dits, mais des choses que l'on suppose douées d'une vertu divine, des oracles, des amulettes, des talismans préservatifs; que ces fétiches ne sont pas tous les objets, matériels en eux-mêmes, mais ceux qu'il a plu aux Negres de choisir & de faire consacrer par leurs Prêtres. Il faut se souvenir encore de ce que ces mêmes Voyageurs rap-

(a) Page 11.

(b) Chap. 5, §. 9.

portent de la confiance excessive que les Nègres ont en leurs Prêtres : ils croient que ces fourbes conversent familièrement avec les Esprits ou Génies qui sont leurs véritables Dieux , qu'ils sont dépositaires de toute leur puissance. Il n'est pas surprenant qu'ils soient persuadés en conséquence que leurs Prêtres ont le pouvoir d'attacher la vertu & la protection des Génies à certains talismans ou fétiches , qu'en vertu de la consécration faite par ces Prêtres , un caillou peut servir de gage de la présence & du secours des Génies dont on ambitionne les faveurs & dont on redoute la colere ; que dans cette opinion ils réverent à l'excès ces fétiches ou amulettes , comme autant de marques de l'assistance & de la protection de leurs Dieux , qu'ils les croient même animés , tout comme les Grecs ont cru autrefois qu'en vertu de la consécration des Statues, des Idoles ou des Bétyles, les Dieux y habitoient réellement & y recevoient les hommages de leurs adorateurs. Il est clair que toutes les pratiques des Nègres supposent nécessairement la croyance des Esprits ou Génies répandus dans tout l'univers , telle que les Voyageurs la leur attribuent ; que cette croyance est la vraie origine du culte des fétiches , de l'idolâtrie grecque , de la magie , & de toutes les autres folies du Paganisme. Dès que l'on perd de vue ce dogme

fondamental, on ne conçoit plus rien.

Il reste une autre objection à résoudre. §. 10.
 Selon le sentiment du même Auteur, nous supposons faussement que les Grecs ont eu d'abord la connoissance d'un seul Dieu, & qu'ils sont tombés ensuite dans le Polythéisme & l'Idolâtrie. Tous les peuples sauvages & ignorans, tels qu'ont été les Grecs, sont incapables des notions intellectuelles & de l'idée de Dieu telle que nous l'avons. L'on n'arrive à cette connoissance que par degrés, par un examen attentif de la nature, par des réflexions qui passent la portée des peuples sauvages : leurs idées bornées & grossières les conduisent assez naturellement au Polythéisme (a); ce qui a fait conclure aux plus habiles Métaphysiciens, que depuis la dispersion du genre humain, le Polythéisme a toujours été la première Religion des hommes.

Nous avons déjà observé (b) que ce fait §. 11.
 est absolument étranger à l'objet principal de nos recherches, à la question de savoir si les Dieux des Grecs ont été des hommes ou des êtres physiques personnifiés. Quand la première Religion des Pélasges ou des anciens Grecs auroit été le Polythéisme,

(a) Page 191 & suiv.

(b) Chap. 2, §. 11.

comme Hérodote l'assure , il s'ensuivroit seulement qu'Hésiode a été dans une erreur de fait , en nous donnant Cœlus , ensuite Saturne pour l'unique objet du culte de ces peuples : ou tout au plus , il s'ensuivroit que nous prenons mal le sens de son Poëme sur ce point particulier. Dans ce cas-là même , il y auroit peu de chose à changer dans le progrès que nous avons fait faire aux erreurs de l'esprit humain : il faudroit seulement supprimer la premiere époque où nous avons envisagé la Religion Grecque : au lieu d'avancer que les Grecs ont connu d'abord un seul Dieu , comme nous croyons l'avoir prouvé , il faudroit supposer qu'ils ont commencé par croire toute la nature animée par des Génies auxquels ils ont rendu leur culte. Le fond de notre systême sur la nature des Dieux & sur le sens des fables , n'en recevroit aucune atteinte.

En second lieu , c'est mal-à-propos qu'on nous accuse de supposer les anciens Grecs parvenus par voie de raisonnement à la connoissance d'un seul Dieu : c'est par tradition que cette idée s'est conservée chez les premiers chefs de colonie , sortis de la famille de Noë. Une croyance si essentielle a pu sans doute être transmise des peres aux enfans pendant plusieurs générations & pendant plusieurs siècles , même chez les

hommes devenus sauvages, tout comme nous voyons les peuples des forêts de l'Amérique communiquer à leurs descendans les notions grossières & imparfaites qu'ils ont de la Divinité, avec les erreurs qu'ils y ont ajoutées. Il n'a donc pas été nécessaire que les Grecs arrivassent à cette connoissance par degrés & par un examen attentif de la nature. Ces Métaphysiciens dont on nous vante l'habileté, commencent par supposer ou que la connoissance d'un seul Dieu n'a pas été donnée par révélation & par tradition aux premiers hommes, ou que cette tradition a été d'abord anéantie après la dispersion des peuples; ces deux faits sont également faux, contraires au texte des livres saints, aux monumens de l'histoire, à la croyance actuelle des nations idolâtres.

Enfin, il s'en faut beaucoup que le sentiment des Métaphysiciens qu'on nous oppose, soit infallible ou démontré: des Ecrivains qui passent parmi nous pour de grands Philosophes, après avoir pesé les raisons, se sont décidés pour l'opinion contraire. §. 124

Il est naturel, disent-ils, qu'une famille ou une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ses moissons, maltraitée par la bourgade voisine, éprouvant tous les jours sa foiblesse, sentant par-tout un

pouvoir invisible, ait bientôt dit : il y a quelqu'être au-dessus de nous qui nous fait du bien ou du mal ; il y a un pouvoir supérieur, qui tantôt nous favorise & tantôt nous maltraite. Il n'est pas vraisemblable qu'elle ait dit d'abord : *il y a deux pouvoirs* ; car pourquoi plusieurs ? on commence en tout genre par le simple, ensuite vient le composé, & souvent enfin on revient au simple par des lumières supérieures. Telle est la marche de l'esprit humain.

Quel est cet être que l'on aura d'abord invoqué ? sera-ce le soleil, sera-ce la lune ? il n'y a pas d'apparence. Les enfans ne font point attention à la beauté, à l'utilité, au cours régulier des astres, ils y sont accoutumés ; mais que le tonnerre gronde, ils tremblent, ils vont se cacher. Les premiers hommes ont sans doute agi de même. Ce sont des espèces de Philosophes qui ont remarqué les premiers le cours des astres.

Un village se fera donc borné à dire : il y a une puissance qui tonne, qui grêle sur nous, qui fait mourir nos enfans, apaisons-la par de petits présens, comme on calme les gens irrités. Il faut bien aussi lui donner un nom : le premier qui s'offre, est celui de chef, de maître, de seigneur. *Kneph* chez les Egyptiens, *Adoni* chez les Syriens,

Baal, *Bel*, *Moloch* chez leurs voisins, *Papée* chez les Scythes, signifient seigneur & maître. *Ouranos* ou *Cælus*, premier Dieu des Grecs, a désigné la même chose.

Ce n'est point par une raison supérieure & cultivée que tous les peuples ont ainsi commencé à reconnoître une seule Divinité; s'ils avoient été Philosophes, ils auroient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village; ils auroient examiné ces rapports infinis de tous les êtres qui prouvent un être créateur & conservateur; mais ils n'examinèrent rien, ils sentirent. Chaque bourgade imaginoit un être tutélaire & terrible, résidant dans la forêt voisine, ou sur la montagne, ou dans une nuée; elle n'en imaginoit qu'un seul, parce qu'elle n'avoit qu'un seul chef à la guerre.

Il est bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur esprit ayant acquis des connoissances confuses, ils aient bientôt multiplié leurs Dieux & assigné des Génies moteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux astres. Plus ils auront examiné ces globes lumineux, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le soleil, quand on adore la Divinité d'un ruisseau? Dès que le premier pas est fait, la terre est bientôt

couverte de Dieux, & on descend enfin des astres aux chats & aux oignons.

Cependant il faut bien que la raison se perfectionne; le temps forme enfin des Philosophes qui voient que ni les oignons, ni les chats, ni même les astres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces Philosophes, Babyloniens, Perses, Egyptiens, Scythes, Grecs & Romains, admettent un Dieu suprême, rémunérateur & vengeur.

On n'ose d'abord le dire au peuple; mais on le dit secrètement & dans les mystères. Toutes les autres Divinités ne sont que des Êtres intermédiaires. On place des héros, des empereurs au nombre des Dieux, c'est-à-dire, des bienheureux. Mais il est sûr que Claude, Octave, Tibère & Caligula, ne sont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot, il paroît prouvé que du temps d'Auguste, tous ceux qui avoient une Religion, reconnoissoient un Dieu supérieur, éternel; & plusieurs ordres de Dieux secondaires, dont le culte fut appelé depuis idolâtrie (a).

§. 13. Assurément nous ne pensons pas que ces réflexions soient une preuve démonstrative, plusieurs sont très-sujettes à contestation;

(a) Diction. Philos. art. Religion, deuxième question.

mais enfin jusqu'à ce qu'on ait prouvé que la chose s'est faite autrement, nous sommes en droit d'affirmer, en vertu des preuves que nous en avons données, que les Grecs, comme les autres peuples, ont admis d'abord un seul Dieu sous la notion confuse d'*Etre supérieur*, avant que d'en venir à cette multitude de Génies ou de Puissances intermédiaires qu'ils ont adorés dans la suite.

Mais quelque système que l'on suive sur la manière dont ce culte s'est introduit, il demeure pour certain que les principaux & les plus anciens Dieux du Paganisme, ont été les Génies moteurs de la nature, que le culte des héros a été inconnu à tous les peuples barbares, qu'il n'a commencé par conséquent que fort tard chez les Grecs & lorsqu'ils ont été policés, qu'il n'a rien changé au culte des Dieux plus anciens. L'explication de la Théogonie achevera de mettre cette vérité dans la dernière évidence, ou du moins la portera au souverain degré de la probabilité.

Il reste cependant toujours une objection, dont tous les esprits font d'abord frappés. Est-il vraisemblable que dans un objet aussi important que la Religion & le culte divin, les anciens peuples aient pris des êtres imaginaires pour des personnages réels, des

allégories pour des narrations sérieuses, que les seules équivoques du langage aient pu opérer un aveuglement si inconcevable ?

On pourroit répondre que le système des Mythologues historiens suppose des faits infiniment plus incroyables que celui-ci. Est-il vraisemblable qu'il y ait eu un puissant Empire chez des peuples sauvages, qui s'est formé on ne fait comment, & qui a disparu de même ; que les Grecs aient commencé par adorer des scélérats ; qu'après avoir rendu un culte aux êtres naturels, ils l'aient quitté pour honorer des étrangers ; que pouvant multiplier à discrétion ces héros vrais ou fabuleux, ils y aient encore ajouté des personnages chimériques, la nuit, la discorde, le sommeil, la mort, &c. qu'ils aient fait ainsi dans leur Religion le mélange le plus bizarre ? On ne répétera point les autres objections que l'on a faites contre ce système.

Mais il faut résoudre directement la difficulté. Je soutiens que la supposition dont les esprits prévenus révoquent en doute la possibilité, devient très-vraisemblable quand on veut réfléchir sur la marche de l'esprit humain, telle qu'on l'a tracée, Chapitre 2, §. 8, & Chap. 6, sur les fables, sur les erreurs, sur les pratiques populaires qui subsistent encore aujourd'hui, & qui paroîs-

sont avoir la même origine que chez les Grecs.

1°. Il y a chez nous comme chez eux, deux espèces de fables, les unes physiques, les autres historiques, telles que les romans. L'on doit mettre au rang des premières tout ce que l'on raconte sur les feux nocturnes, sur le cochemar, sur les follets qui pansent les chevaux, sur les différentes espèces de lutins : erreurs dont les unes sont nées des opérations des somnambules, les autres de la malice de quelques fourbes. Parmi les romans anciens, il en est quelques-uns dont les principaux personnages ont existé, comme ceux de Richard sans Peur, de Robert le Diable, de Pierre de Provence, &c. d'autres où tout est fabuleux, Gargantua, l'Espégle qui est un recueil de tours & de filouteries, &c. N'est-il pas à présumer qu'il en étoit de même chez les Grecs ?

2°. Les principales erreurs des anciens se retrouvent encore parmi les peuples grossiers des campagnes, malgré l'attention que l'on a de les instruire ; ils croient encore aux influences de la lune, aux songes, aux présages, aux jours heureux & malheureux, aux talismans, aux forciers, au sabat, &c. ne doit-on pas juger que les mêmes préventions venoient autrefois de la même source, de l'ignorance des causes naturelles,

de la croyance d'un pouvoir supérieur agissant dans tout l'univers, & des Génies répandus dans ses différentes parties ?

3°. Dans notre Religion même, malgré les lumières qu'elle donne aux plus simples, malgré le zèle & la vigilance des pasteurs, il s'est introduit souvent parmi le peuple, des erreurs & des pratiques, les unes innocentes, les autres superstitieuses, qui n'étoient fondées que sur l'ignorance & l'abus du langage : l'inscription *vera Icon*, placée sous une image de la face du Sauveur, a fait naître une *Sainte Véronique* ; d'autres noms anciens mal-entendus ont fait honorer des Saints imaginaires & des Reliques apocryphes, dont les critiques ont prouvé la fausseté, & dont les Evêques les plus sages ont souvent eu bien de la peine de déraciner le culte. Il y a eu des dévotions particulières fondées sur la simple allusion des noms : l'on a invoqué *S. Fort*, pour fortifier les membres, *S. Genou*, pour le mal des genoux, &c. ce culte n'avoit rien de mauvais, puisque l'intercession des Saints peut être utile contre toutes sortes de maux ; mais l'idée particulière que s'en formoit le peuple, venoit uniquement du langage. Il s'est glissé parmi les ignorans, des pratiques superstitieuses établies sur le même fondement, comme la coutume de
plier

plier les pièces de monnoie que l'on donnoit pour offrande, la confiance à l'eau de quelques fontaines auxquelles on avoit donné le nom d'un Saint, & plusieurs autres usages dont il seroit inutile, peut-être même dangereux de rappeler le souvenir. N'est-il donc pas vraisemblable que les erreurs, les fables, les superstitions anciennes, ont eu la même origine?

CHAPITRE XVII.

Pourquoi l'on suit Hésiode; idée, de la Version françoise de ses Poësies & des Remarques qui l'accompagnent.

POUR développer le système de l'idolâtrie, on ne pouvoit choisir un meilleur guide qu'Hésiode. M. l'Abbé Banier observe, que pour bien expliquer les fables, il faut les prendre dans les Poètes les plus anciens: Hésiode est l'un des premiers & il s'accorde assez avec Homere. La Théogonie est l'histoire des Dieux la plus complete & la plus suivie; ceux qui l'ont continuée, n'ont fait qu'ajouter quelques fables plus récentes. Dès que l'on peut réussir à expliquer celles de notre Poète, il est aisé de découvrir l'origine & le sens de toutes les autres;

elles ont été bâties sur le même fond & selon la même méthode.

§. 2. On ne s'arrêtera point à faire remarquer la beauté du génie d'Hésiode, les graces naïves de son style, le sublime même auquel il s'éleve quelquefois. La description du combat des Titans, celle de la naissance de Typhon, celle du bouclier d'Hercule, peuvent être mises en parallèle avec les plus beaux endroits d'Homere. Si on ne trouve pas le même feu, la même vivacité dans le reste de ses ouvrages, c'est que la matière ne le comportoit pas. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait répandu tous les agrémens dont elle étoit susceptible : aussi Quintilien lui donne-t-il le premier rang parmi les Poètes qui ont écrit dans le style médiocre.

§. 3. Quand on dit que sous les regnes allégoriques de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, Hésiode a voulu nous indiquer les divers états de la Religion Grecque, on ne prétend pas assurer que c'ait été son dessein exprès, ni qu'il l'ait ainsi conçu distinctement lui-même. Peut-être a-t-il eu seulement en vûe de nous apprendre ce que l'on publioit communément par tradition sur les Dieux anciens & nouveaux. Mais on soutient que cette tradition telle qu'Hésiode la rapporte, nous indique en termes obscurs les

révolutions arrivées successivement dans la croyance des Grecs. Il est cependant probable que le Poëte en a soupçonné quelque chose, qu'il a parlé en termes énigmatiques, pour ne pas blesser l'opinion reçue, & pour n'avoir pas à craindre le même sort que Socrate subit dans la suite.

Quoi qu'il en soit, nous regardons Hésiode, non pas comme auteur ou inventeur, mais comme simple historien des fables, quoiqu'Hérodote ait pensé le contraire (a).

Quant à la version françoise, on conçoit qu'il étoit impossible de la rendre exactement littérale; un Poëte ne doit point être servilement traduit. Notre langue ne souffre point les épithetes entassées qui ne servent que pour l'harmonie du vers, ni les répétitions si familières aux anciens. Plusieurs expressions qui n'étoient peut-être pas indécentes chez les Grecs, feroient un très-mauvais sens en françois. La traduction que nous donnons, ne doit point être lûe sans les remarques.

Le lecteur s'apercevra aisément que nous nous sommes servis de l'excellente édition d'Hésiode donnée par le Clerc : on n'y peut rien ajouter pour la correction du texte ni

(a) Hérodote, l. 2, n. 69.

pour l'exactitude de la version latine. Que pouvoit-on faire de mieux que de la suivre constamment? C'est-là qu'il faut avoir recours, s'il survient des doutes sur la fidélité de la traduction françoise.

- §. 5. Les remarques, outre leur objet principal, qui est de développer le vrai sens d'Hésiode, & le système de la Théogonie, sont encore destinées souvent à montrer que celles de le Clerc ne sont pas toujours aussi bien fondées qu'elles le paroissent, que le plus grand nombre de ses étymologies tirées des langues orientales, comme celles de Bochart, sont forcées & arbitraires, que l'opinion de ces deux Auteurs, tant sur l'origine de la mythologie, que sur la multitude des Colonies Phéniciennes, n'est rien moins que solide. L'on n'a cependant fait aucune difficulté de copier quelques-unes des notes du premier, lorsqu'elles ont paru justes & nécessaires pour l'intelligence du texte.
- §. 6. On a partagé le Poëme de la Théogonie en cinq parties: la première, qui sert comme de Préface, est une Invocation des Muses; les quatre suivantes sont relatives aux quatre époques de la Religion Grecque que l'on a distinguées ci-devant, & dont ce Poëme est l'histoire.
- §. 7. En nous appliquant à ce travail, nous

ne l'avons point envisagé comme un objet de pure curiosité; il a semblé propre à établir deux vérités importantes. La première, que tous les anciens peuples ont connu d'abord un seul Dieu, que c'est du moins l'opinion la plus probable, & que l'idolâtrie n'est point de la plus haute antiquité. La seconde, qu'aucune Nation livrée à elle-même n'a conservé long-temps de saines idées sur la Divinité; qu'il falloit par conséquent une révélation surnaturelle, éclatante & revêtue des caractères les plus frappans pour établir & conserver la vraie Religion sur la terre. C'est ici en même tems une application du principe que nous avons tâché de développer ailleurs, que l'étude des élémens primitifs des langues & leur comparaison peuvent servir à dissiper peu à peu les ténèbres répandus sur l'Histoire des anciens peuples, & nous faire distinguer avec plus de certitude les événemens réels d'avec les imaginations fabuleuses.

Mais quand ce principe seroit encore plus évidemment démontré dans cet ouvrage, il sera toujours fort aisé de le tourner en ridicule, en suivant la méthode employée par quelques Savans pour décrier ce genre d'érudition. L'on affectera de choisir quelques-unes des étymologies qui paroîtront les moins plausibles au premier coup d'œil.

en les détachant de ce qui peut les appuyer & les rendre probables. On présentera ces lambeaux décousus & déplacés, comme un échantillon par lequel on peut juger du reste : on conclura que toutes ces observations grammaticales sont absolument destituées de la plus légère vraisemblance. On pourra étayer encore cette décision par des réflexions générales sur les abus de la science étymologique, sur l'incertitude de ses applications, sur le danger de s'y livrer. Le lecteur ainsi prévenu par le compte infidèle qu'on lui rend d'un système dont on ne combat que l'accessoire, ne se donnera pas la peine de consulter le livre même, d'en examiner les principes, d'en suivre les conséquences, de voir si l'Auteur raisonne de suite, ou s'il s'écarte de propos délibéré comme on l'en accuse.

Par ce procédé peu équitable & qui est assez à la mode, l'on parviendra très-sûrement au point auquel nous touchons déjà de fort près, à faire mépriser souverainement l'étude des anciennes langues, à décréditer toute espèce d'érudition, à ne plus estimer d'autre talent que celui d'écrire avec légèreté & avec grace; & il n'est pas nécessaire de montrer jusqu'où cette façon de penser peut nous conduire.

3. 9. Qu'on me permette de le répéter & de

finir par où j'ai commencé. Pour porter un jugement sensé & réfléchi de cet ouvrage, il y a deux choses à faire : la première, d'examiner la question principale, si les Dieux du Paganisme ont été des êtres réels ou imaginaires, si la mythologie est fondée sur l'Histoire ou si elle est allégorique ; & de peser les preuves que nous avons rassemblées. La seconde, de suivre, du moins sommairement, l'application de la méthode que nous proposons pour l'explication des fables : nous avons déjà fait observer qu'elle ne porte que sur des conjectures, & qu'il est impossible qu'elles soient toujours également heureuses. Mais quand il y en auroit encore un plus grand nombre de hasardées, ces défauts de détail font-ils un motif suffisant de rejeter un système, quand il est prouvé d'ailleurs ? Avec cette prévention, quel livre, quel genre d'étude peut être l'abri de la critique & du mépris des Censeurs les plus ignorans ? Tant que l'on n'a pas montré le foible ou la fausseté des preuves directes dont un Auteur s'appuie, il est ridicule de le chicaner sur les conséquences.

Nous ne nous flattons pas néanmoins de persuader ceux qui ont déjà pris parti sur cette matière. Un Écrivain obscur doit-il assez compter sur la force du vrai pour espérer

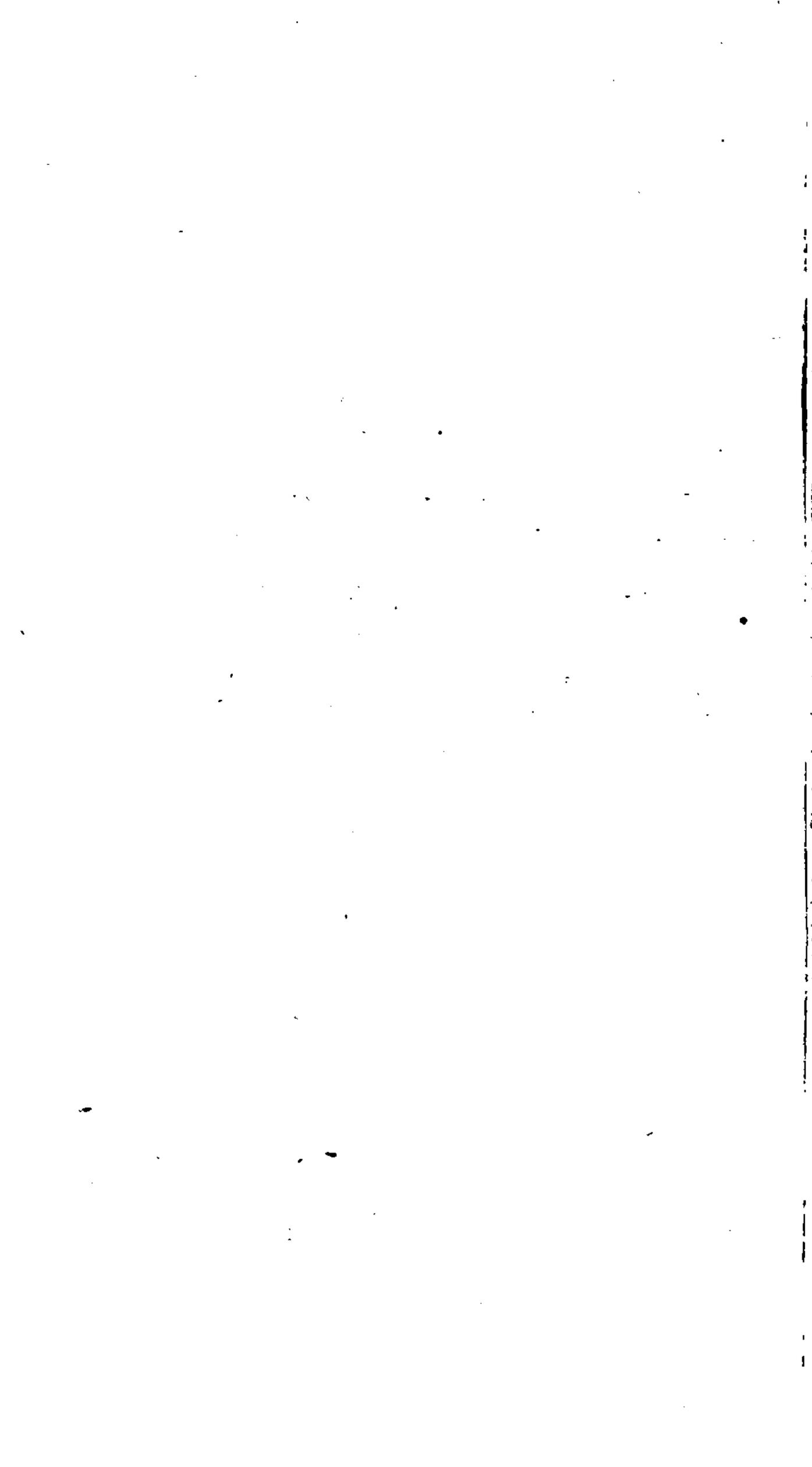
de renverser par un premier effort une opinion qui a pour elle les plus grands noms & les suffrages les plus respectables? c'est beaucoup, si l'on daigne seulement jeter un coup d'œil sur ses raisons & sur sa méthode. Mais il se trouve toujours un certain nombre de lecteurs équitables & non prévenus, qui ont égard aux preuves plus qu'à l'autorité, qui cherchent de bonne foi dans chaque question ce qu'il y a de vrai ou de plus vraisemblable; c'est pour eux principalement que l'on a composé cet ouvrage.



POÈMES
D' HÉSIODE,
TRADUITS
EN FRANÇOIS.

Tome I.

Dd.





THÉOGONIE.

PREMIERE PARTIE.

Invocation des Muses.

COMMENÇONS nos chants par invo- 7. 18
 quer les Divinités qui président à la musi-
 que & qui habitent sur le mont Hélicon,
 les Muses de ma patrie qui s'exercent à
 danser autour de la belle fontaine & de
 l'autel de Jupiter. Après s'être baignées dans 50
 les eaux sacrées du Permesse, de l'Hippo-
 crène & de l'Olmus, elles continuent leurs
 aimables jeux sur le sommet de l'Hélicon.

Enveloppées d'un nuage léger; elles pas- 100
 sent les nuits à célébrer dans leurs concerts
 le souverain des Dieux, la Reine d'Argos
 Junon à la brillante chaussure, la fille de
 Jupiter Minerve aux yeux pers, Apollon
 Phœbus, Diane la chasseuse, Neptune qui 150
 ébranle & environne la terre de ses flots,
 la respectable Thémis, Vénus aux yeux
 pleins de douceur, Hébé couronnée d'or, la
 belle Dioné, l'Aurore, le Soleil, la Lune, 200
 Latone, Japetus, le rusé Saturne, la Ter-

re, le vaste Océan, la Nuit ténébreuse & toute la Cour céleste des immortels.

27. Ce sont ces Nymphes divines qui inspirerent autrefois Hésiode, lorsqu'il gardoit ses moutons au pied de leur montagne sacrée, tel est le discours que lui adresserent les Muses de l'Olympe, les filles du souverain Jupiter : Bergers, oisifs habitans des campagnes, gens inutiles qui ne pensez qu'à manger, écoutez nos leçons. C'est nous qui enseignons l'art de composer d'ingénieuses fictions & de dire agréablement la vérité.

30. En prononçant ces paroles, elles me mirent à la main une branche de laurier symbole de leur pouvoir; je me sentis animé d'un esprit divin, l'avenir & le passé se dévoilerent à mes yeux: elles m'ordonnerent de célébrer la naissance des heureux immortels & de ne jamais les oublier elles-mêmes dans mes Vers. Mais où me conduira ce propos?

35. Que les Muses soient donc mon premier objet: ce sont-elles, qui par leurs concerts, réjouissent Jupiter dans l'Olympe. Elles présentent à ses yeux l'ordre des destinées, le présent, le passé, l'avenir: leur voix ne s'affoiblit jamais & leur douce harmonie répand la joie dans le séjour du tonnerre; le sommet de l'Olympe en retentit, & toute la

cour céleste y est attentive. Elles chantent dans leurs éternels concerts, les Dieux qui dès le commencement sont nés du ciel & de la terre, les Intelligences bienfaisantes qui leur ont succédé & qui regnent sur toute la nature. Le pere des Dieux & des hommes, le souverain Jupiter est le principal sujet de leurs louanges; elles exaltent son regne & sa puissance; elles récréent leur pere en lui racontant les actions des hommes & les exploits des héros. 45. 50.

C'est de Jupiter même que les Muses ont reçu la naissance, c'est dans la Piérie qu'il leur donna le jour, pour faire oublier aux malheureux mortels les chagrins qui les dévorent. Mnémofyne, fille de Jupiter qui regne sur les hauteurs d'Eleuthere, eut avec lui un commerce secret: après l'année révolue, le temps de son enfantement étant arrivé, elle mit au monde neuf filles d'une ressemblance parfaite, dont l'esprit toujours tranquille n'est occupé que de chant & de poésie. Le sommet glacé de l'Olympe est le séjour ordinaire où se rassemble leur cour; les graces, la volupté, les plaisirs de la table ne les abandonnent jamais; elles chantent les loix, les mœurs, les exploits des immortels. 55. 60. 65.

La premiere fois qu'elles allerent sur l'Olympe faire la cour à leur pere, le son

70. agréable de leur voix , le bruit de leurs danses firent retentir les échos. Il regne dans le ciel d'où il lance la foudre & fait gronder son tonnerre : après avoir vaincu son pere Saturne, il a réglé les rangs parmi les immortels & leur a distribué leurs emplois.

75. Voilà ce que chantent les neuf filles de Jupiter dans le céleste palais : Clio , Euterpe , Thalie , Melpoméne , Terpsichore , Erato , Polymnie , Uranie , Calliope ; celle-ci est la plus puissante de toutes ; elle doit toujours accompagner les Rois.

80. Lorsque les Muses jettent un regard favorable sur un Prince que Jupiter a placé sur le trône , elles répandent une douce rosée sur sa langue , les paroles coulent de sa bouche comme un torrent de miel , il fixe les regards du peuple , lorsqu'il monte sur son tribunal pour rendre la justice. Un seul discours prononcé avec dignité , suffit pour apaiser les plus vives contestations. C'est pour cela que le ciel a donné aux Rois la prudence , afin qu'ils fassent regner l'équité , qu'ils sachent prévenir ou réparer les crimes par les graces insinuanes de leurs discours. Dès qu'un Roi digne de la couronne se montre à ses peuples , il voit la foule se prosterner à ses pieds , lui rendre les mêmes hommages qu'à la Divinité , il tient dans une attention

85.

90.

respectueuse la plus nombreuse assemblée. Tels sont les dons précieux que les Muses accordent à leurs Eleves. Ce sont les Muses & Apollon, Dieu redoutable par ses traits, qui forment les Musiciens & les Poëtes; mais c'est Jupiter qui place les Rois sur le trône. 95.

Heureux le favori des Muses! Les graces & la persuasion naissent de sa bouche. Qu'un malheureux soit plongé dans la plus amere tristesse; dès qu'un Poëte inspiré par les Muses commence à chanter les exploits des héros, les louanges des habitans de l'Olympe, l'homme affligé oublie ses peines, la sérénité renaît dans son ame; il cède au pouvoir enchanteur des Déeses qui l'entraînent. 100.

Venez, filles de Jupiter, mettez dans ma bouche des chants dignes des immortels que je vais célébrer. Dites-nous quels Dieux sont nés de la terre, du ciel, de la nuit, ou de l'humide élément: racontez-nous comment la terre, les fleuves, la mer orageuse, le ciel, les astres ont été les premiers Dieux; comment leur ont succédé les Intelligences bienfaisantes qui répandent les richesses de la nature, qui président à ses différentes fonctions; comment ils ont partagé entr'eux les emplois; comment ils ont commencé à demeurer sur les hauteurs de l'Olympe. Di-

315. vines Muses, qui habitez le ciel depuis la naissance du monde, apprenez-nous cet important secret, & quel a été le premier de tous.

SECONDE PARTIE.

Regne de Cœlus, génération des Etres.

316. **L**E Chaos fut avant toutes choses, ensuite la terre, séjour tranquille des immortels qui habitent les sommets glacés de l'Olympe, le ténébreux Tartare dans les profondes entrailles de la terre, & l'Amour le plus beau des Dieux, qui charme les soucis des Dieux & des hommes, qui triomphe du courage & de la prudence.

320. Du Chaos sont nés l'Erebe & la Nuit obscure, de la Nuit jointe à l'Erebe sont sortis le Jour & la Lumiere.

325. La Terre produisit d'abord le Ciel aussi étendu qu'elle, parsemé d'étoiles, pour qu'il lui servît de couverture & de séjour aux Dieux. Elle enfanta encore les hautes montagnes où habitent les Nymphes qui se plaisent à errer sur les hauteurs & dans les forêts; elle engendra même la Mer profonde & orageuse sans le secours de l'Amour.

Bientôt unie au Ciel, elle mit au monde

L'Océan & ses gouffres profonds; Céus, 135.
 Créus, Hypérion, Japétus, Théa, Rhéa,
 Thémis, Mnémofyne, Phœbé avec sa cou-
 ronne d'or, & l'aimable Téthys. Le rusé Sa-
 turne est le dernier & le plus violent de ses
 enfans, il fut ennemi de son pere dès sa
 naissance

La Terre enfanta de nouveau les redouta- 140.
 bles Cyclopes, Bronté, Stérops & le vail-
 lant Argé, qui ont donné le tonnerre à Ju-
 piter & lui ont forgé la foudre. Ils étoient
 en tout semblables aux Dieux, mais ils n'a-
 voient qu'un œil rond au milieu du front;
 c'est delà qu'on leur a donné le nom de 145.
 Cyclopes: leur force & leur adresse éclai-
 roient dans les ouvrages qui sortoient de
 leurs mains.

Il nâquit encore du Ciel & de la Terre
 trois enfans d'une taille monstrueuse & d'u-
 ne force extraordinaire, dont on ne parle
 qu'en tremblant, Cottus, Briarée, & Gy-
 gès, race terrible, qui avoient chacun cin-
 quante têtes & cent bras, & les autres mem- 150.
 bres à proportion.

Tous ceux qu'ont enfanté le Ciel & la
 Terre, ont été d'une grandeur & d'une force
 plus qu'humaine; mais ils étoient odieux au 155.
 Ciel leur pere: à mesure qu'ils naissoient,
 il les cachoit dans les entrailles de leur me-
 re, ne leur laissoit point voir le jour, & se

160. faisoit un jeu de cette brutale violence. La Terre en gémissoit & en séchoit de douleur ; le ressentiment lui suggéra un trait de vengeance également adroit & cruel. Lorsqu'elle eut tiré de son sein le fer & les métaux, elle en fit une faux tranchante, & s'ouvrit à ses enfans de son dessein. « Vous » voyez, leur dit-elle, la conduite cruelle » de votre pere, si vous voulez me croire, » nous vengerons les outrages qu'il vous fait » & la maniere indigne dont il vous traite ». La crainte dont ils étoient saisis ne leur permit pas de répondre ; mais le rusé Saturne plus hardi que les autres lui repliqua : « Ma » mere, je me charge de l'exécution : le » crime dont notre pere se rend coupable, » me dispense d'avoir pour lui les sentimens » d'un fils ». La Terre satisfaite le plaça dans un lieu secret où il ne pouvoit être apperçu, lui mit à la main la faux tranchante qu'elle avoit préparée, & lui dit l'usage qu'il en devoit faire. Sur le soir, le Ciel répandit sur la terre les ténèbres de la nuit, & lorsqu'il s'étendoit pour s'approcher de son épouse, Saturne d'une main hardie mutila son pere, & jetta bien loin derriere lui ce qu'il lui avoit coupé.

180. Mais le sang du ciel ne pouvoit cesser d'être fécond ; autant il en tomba de gouttes sur la terre, autant il en sortit de nou-

veaux Etres. Delà font nées les terribles Furies, les Géans armés & exercés à la guerre, & les Nymphes qui errent sur la terre sous le nom de Mélies.

185.



TROISIÈME PARTIE.

Regne de Saturne & des Titans : seconde époque de la Religion Grecque.

SATURNE jetta incontinent au milieu des flots agités de la mer ce qu'il avoit ôté à son pere; cette portion d'un corps immortel flotta long-temps sur les eaux. De l'écume qui s'en forma, nâquit une nouvelle Divinité qui aborda à l'isle de Cythere & bientôt après en Cypre; par-tout où se monroit la charmante Déesse, les fleurs croissoient sous ses pas: on l'appelle Aphrodité ou Vénus, Reine de Cythere, elle est toujours couronnée de fleurs. Ce nom que lui ont donné les Dieux & les hommes, fait allusion à l'écume de la mer dont elle est née. On la nomme encore Cytherée, à cause de l'isle où elle aborda, Cypris, parce que c'est auprès de Cypre qu'elle a reçu le jour; & ses inclinations ne démentent point son origine. L'Amour & le beau Cupidon sont toujours à sa suite, & ils l'ac-

f. 188.

190.

195.

200.

compagnent dans l'assemblée des Dieux.
 205. Les ris, les jeux de la jeunesse, les entretiens galans, les supercheres de l'amour, les plaisirs, les caresses, la volupté lui sont échus en partage. Tel est le sort que lui ont assigné les Dieux & les hommes.

Le Ciel irrité contre son propre sang donna alors à ses enfans le nom odieux de Titans, les menaçant du châtement qu'ils
 210. recevraient de leur révolte & de leur crime, dont la vengeance devoit retomber sur toutes les races futures.

La Nuit enfanta la Parque cruelle, le Destin odieux & la Mort, le Sommeil & la troupe des Songes sans le secours d'aucune autre Divinité. Elle accoucha de Mo-
 215. mus, du Chagrin dévorant, des Hespérides qui gardent au-delà de l'océan les pommes d'or que portent les arbres de leurs jardins. Les Déeses fatales, les Parques impitoyables, Clotho, Lachésis, Atropos,
 220. sont encore filles de la Nuit; ce sont elles qui distribuent le bonheur & le malheur aux hommes à leur naissance, qui punissent les crimes des mortels & des Dieux, qui ne cessent de poursuivre les malfaiteurs jusqu'à ce qu'elles en aient tiré vengeance. Enfin l'odieuse Nuit mit au monde Némésis,
 225. Divinité si pernicieuse aux hommes, la Fraude, les Amours criminels, la Vieillesse infirme, la Discorde.

Celle-ci à son tour enfanta le travail & les soucis, l'oubli, la faim, les douleurs cuisantes qui nous arrachent des larmes, les combats, les meurtres, la guerre, le carnage, les querelles, le mensonge; les procès, le mépris des loix, le crime, tous freres étroitement unis, le serment qui cause de si grands maux quand on ose le violer. 230.

La Mer au contraire eut pour fils aîné le bon Nérée qui ne mentit jamais; on l'appelle le vieux Nérée, parce qu'il est sincere & bienfaisant, ami de l'équité, rendant justice à tout le monde. 235.

De l'union de la Mer avec la Terre sont nés Thaumás, le vaillant Phorcys, la belle Ceto & l'impitoyable Eurybie.

Nérée & Doris son épouse, fille de l'Océan, ont produit la nombreuse famille des Nymphes marines ou des Divinités aimables qui vivent dans les eaux: Proto, Eucraté, Sao, Amphitrite, Eudora, Thétis, Galéné, Glaucé, Cymothoé, Spio, Thoë, la belle Thalie, la gracieuse Mélite, Euliméné, Agavé, Palithée, Erato, Eunicé aux doigts de roses, Doto, Proto, Pherusa, Dynaméné, Nesée, Actée, Protomedie, Doris, Panope, & la belle Galathée, l'agréable Hippothoë, & Hipponoë aux mains blanches, Cymodocé & Cymatologé qui 240.
245.
250.

255. appaisent les vents orageux & les flots de la mer; Amphitrite aux pieds délicats, Cymo, Eioné, Halimède avec sa belle couronne, la gaye Glauconomé, Pontoporie, Liagoré, Euagoré, Laomédie, Polynomé, Autonoë, Lyfianasse, Euarné dont le caractère est aussi beau que son visage, l'élégante
 260. Psamathé, la divine Menippe, Néso, Eupompé, Thémisto, Pronoë, Nemertès qui a le génie divin de son pere. Telle est la postérité du bon Nérée, cinquante jeunes Nymphes d'une conduite irréprochable.

265. Thaumás eut pour épouse Electra, autre fille du profond Océan; celle-ci enfanta Iris; les Harpyes avec leur longue criniere, Aello, Ocypeté, qui égalent de leurs ailes rapides la vitesse des vents & des oiseaux, & qui s'élevent au plus haut des airs.

270. Céto eut de Phorcys les Grées, blanches dès leur naissance, que les Dieux & les hommes ont nommées pour ce sujet les vieilles, Pephredo & Enyo, toujours couvertes d'un superbe voile. Elle fut encore
 275. mere des Gorgones qui habitent au-delà de l'océan du côté de la nuit où sont les Hespérides, Stheno, Euryale, & l'infortunée Méduse: celle-ci étoit mortelle, les deux autres immortelles & incapables de vieillir. Neptune eut commerce avec elle

sur la tendre verdure, & Persée lui ayant
 coupé la tête, il en sortit le grand Chry- 280.
 saor & Pégase. Celui-ci fut ainsi nommé
 parce qu'il étoit né auprès des sources de
 l'océan, l'autre parce qu'il portoit à la main 285.
 une épée d'or : il s'est envolé de dessus la
 terre au séjour des immortels, où il habite
 le palais de Jupiter & il porte le tonnerre
 & la foudre.

Chrysaor devenu époux de Callirhoë,
 fille de l'océan, fut pere de Géryon mon-
 stre à trois têtes; celui-ci fut dépouillé de
 ses armes par Hercule qui lui enleva ses 290.
 bœufs dans l'isle Erythie, & qui en con-
 duisit le troupeau à Tirynthe; après avoir
 franchi le vaste océan, tué le chien Or-
 thos, & le Bouvier Erythion dans la ca-
 verne obscure où il se retiroit.

Callirhoë enfanta encore dans un antre 295.
 profond un autre monstre qui n'eut jamais
 rien de semblable parmi les Dieux & les
 hommes, la redoutable Echidna, moitié
 nymphe à visage agréable, aux yeux noirs,
 & moitié serpent dont la vûe fait horreur, 300.
 qui est taché de diverses couleurs, qui se
 nourrit de carnage dans le sein de la ter-
 re. Il se tient dans une caverne profonde
 sous un rocher loin des Dieux & des hom-
 mes. Telle est la demeure que les Dieux 305.
 ont assignée à la cruelle Echidna, nym-

phe immortelle qui ne vieillit point; elle y est renfermée dans les montagnes. On dit que Typhon, vent orageux & violent a eu commerce avec cette belle aux yeux noirs, que delà font venus Orthos, chien de Géryon, ensuite Cerbere, chien de Pluton, monstre à cinquante têtes, d'une taille & d'une force extraordinaire, d'une voix terrible & d'une cruauté égale. Il en est venu encore l'hydre de Lerne qui fit tant de ravages: Junon l'avoit nourrie par haine contre Hercule; mais le fils de Jupiter, aidé du courageux Iolaüs & des conseils de Minerve, tua ce monstre à coups d'épée.

Echidna enfanta encore la Chimere, animal cruel, monstrueux, d'une vitesse extrême: il avoit trois têtes, l'une de lion, l'autre de chèvre, la troisième d'un dragon, & ressembloit à ces trois animaux; au lion par le devant du corps, à la chèvre par le milieu, à un serpent par derrière, & vomissoit des torrens de flammes.

Le vaillant Bellerophon, à l'aide de Pégase, s'en rendit le maître.

La Chimere unie au chien Orthos mit au monde le Sphinx qui fit tant de maux à la postérité de Cadmus, & le lion de Némée. Junon épouse de Jupiter l'avoit élevé elle-même & l'avoit lâché dans les forêts d'où

d'où il ravageoit les environs de Nemée & du mont Apesas. Il fut encore tué par Hercule. 330.

Enfin Céto & Phorcys engendrèrent le dragon terrible qui garde les pommes d'or dans les vastes campagnes des Hespérides: telle est en détail leur postérité. 335.

De Tethys & de l'Océan sont sortis les fleuves les plus fameux, le Nil, l'Alphée, le Po & ses gouffres profonds, le Strymon, le Méandre, le majestueux Danube, le Phasé, le Rhésus, le clair Acheloüs, le Nessus, le Rhodius, l'Haliacmon, l'Heptaporus, le Granique, l'Æsopus, le divin Simoïs, le Penée, l'Hermus, le Caïcus, remarquable par la beauté de ses eaux, le Sangar, le Ladon, le Parthenius, l'Evenus, l'Ardescus, & le divin Scamandre. 340.
345.

Tethys est encore la mere des Nymphes qui habitent les fontaines auxquelles les jeunes gens consacrent leur chevelure, aussi bien qu'au grand Apollon & aux fleuves. Tel est le sort qu'ont reçu de Jupiter Pitho, Admete, Ianthé, Electre, Doris, Prymno, Uranie, Hippo, Clymène, Rhodia, Callirhoë, Zeuxo, Clythie, Idyie, Pasithoë, Plexaure, Galaxaure, l'aimable Dioné, Melobosis, Thoë, la belle Polydore, Cerceïs, Pluto, Perseïs, Janire, Acaste, Xanthé, Petrée, Menestho, Europe, 350.
355.

360. Méris, Eurynomé, Telestho, Crisié, Asia; l'aimable Calypso, Eudoré, Tyché, Amphiro, Ocyroë, & la Styx qui est la plus respectable de toutes.

365. Telle est la postérité de l'Océan & de Tethys, telles sont leurs filles aînées; mais il en est un plus grand nombre dispersées par toute la terre & qui demeurent au fond des eaux. Il est de même une infinité d'autres fleuves nés de Tethys & de l'Océan, qu'il n'est pas possible à un mortel de nommer, mais qui sont connus des peuples qui en habitent les bords.

370.

Thia épouse d'Hypérion enfanta le Soleil, la Lune & l'Aurore qui éclaire les mortels sur la terre & les Dieux immortels dans le ciel.

375. Eurybie, femme de Crius, fut mere d'Astræus, de Pallas, de Persés plus habile que ses freres. Astræus, marié à l'Aurore, fit naître les vents impétueux, Argestès & Zephyre, le rapide Borée, l'humide Notus. L'Aurore accoucha encore de l'étoile du matin & des astres brillans dont le ciel est semé.

380.

385. Pallas & Styx fille de l'Océan, produisirent l'ardeur bouillante & la victoire, la force & la valeur, illustres enfans qui habitent le palais de Jupiter & accompagnent par-tout le maître du tonnerre : ainsi l'ob-

390.

tint Styx leur mere, dans ce jour mémorable où le Dieu qui fait gronder la foudre sur l'Olympe, fit venir devant lui tous les immortels. Il promit à tous ceux qui combattoient pour lui contre les Titans, de ne point leur ôter les privilèges dont ils jouissoient pour lors, mais de les leur confirmer à jamais. Il ajouta même que tous ceux qui avoient été laissés dans l'oubli sous le regne de Saturne; seroient élevés aux honneurs sous le sien, chacun suivant ses mérites. L'immortelle Styx, conduite par les avis de l'Océan son pere, arriva la premiere sur l'Olympe avec toute sa famille. C'est en récompense de son zèle que Jupiter lui a accordé les plus flatteuses distinctions; il a voulu qu'elle fût le lien redoutable du serment des Dieux, & a pris pour commensaux tous ses enfans. Il a tenu de même aux autres tout ce qu'il leur avoit promis, parce qu'en qualité de maître souverain il avoit le pouvoir de le faire.

Cœus associa Phœbé à son lit, & la rendit mere de Latone, fille charmante aux yeux des Dieux & des hommes & qui fait dans l'Olympe l'ornement de la cour immortelle. Phœbé mit encore au monde la brillante Astérie, dont Persés fit son épouse dans la suite & qui fut mere d'Hécaté.

Jupiter a fait à celle-ci les plus insignes faveurs & lui a donné les plus grands privilèges ; il lui laisse exercer son pouvoir sur terre & sur mer. Déjà sous le regne du lumineux Cœlus, elle avoit les mêmes honneurs & les Dieux immortels la respectoient infiniment. De même aujourd'hui, si quel-
 415. qu'un offre des sacrifices ou fait des expiations suivant le rite prescrit, il ne manque jamais d'invoquer Hécaté, & son respect ne demeure point sans récompense ; la
 420. Déesse écoute favorablement ses vœux : elle répand sur lui les richesses & l'abondance, parce qu'elles sont en son pouvoir. De tous les enfans du Ciel & de la Terre, aucun n'a eu d'aussi grandes prérogatives ; Jupiter ne lui a retranché aucune de celles dont
 425. elle jouissoit déjà sous le regne des Titans ou des anciens Dieux : elle a conservé la dignité, telle qu'elle lui est échue dès le commencement. Quoique Déesse unique, elle n'en est pas moins révérée ; son pouvoir s'étend comme auparavant sur toute la terre, dans le ciel & sur mer : il est même augmenté, parce que Jupiter lui accorde ses bonnes grâces. La Déesse protège & fait
 430. prospérer qui elle juge à propos ; elle le rend respectable dans l'assemblée du peuple. Lorsque les guerriers prennent leurs armes pour marcher au combat, il dépend d'elle de

leur accorder la victoire & de faire triompher leur valeur. Elle est assise à côté des Rois , lorsqu'ils prononcent des arrêts : elle se trouve au milieu des combattans sur l'arène , pour animer l'ardeur de celui qu'elle veut favoriser ; bientôt victorieux par son secours il se couvre d'une gloire immortelle , & qui réjaillit sur toute sa famille. Fidelle à suivre les cavaliers dans leurs courses & les navigateurs dans leurs voyages ; elle les exauce , lorsqu'ils adressent leurs vœux à Hécaté & au bruyant Neptune. Souvent la Déesse accorde une proie abondante à celui qui l'invoque , souvent elle l'arrache à celui qui croyoit déjà la tenir. Elle est occupée avec Mercure à multiplier les troupeaux dans les étables , les bœufs , les chèvres , les moutons : elle les fait croître ou diminuer comme il lui plaît. Quoiqu'elle soit le seul enfant de sa mere , elle exerce ce pouvoir immense parmi les Dieux. Jupiter l'a chargée encore de conserver le jour aux enfans qui viennent de naître & de les faire grandir. Tels sont ses privilèges.

Rhée , épouse de Saturne , eut d'illustres enfans : Vesta , Cérés , Junon à la chaussure dorée , le terrible Pluton qui exerce dans les lieux souterrains un cruel empire , Neptune qui fait entendre au loin le bruit de ses flots , le sage Jupiter pere des Dieux &

des hommes dont la foudre fait trembler le ciel & la terre.

460. Saturne les avaloit à mesure que leur mere les mettoit au monde, parce qu'il ne vouloit pas qu'aucun autre des enfans du Ciel lui disputât l'empire sur les immortels. Il avoit appris de la Terre & du Ciel ses parens que par l'ordre des Destins, malgré
465. toute sa force, il seroit un jour vaincu par son propre fils & par les desseins de Jupiter. Il ne s'arrêta point à de vains projets, mais attentif à épier le moment, il devoit ses enfans à leur naissance.

Rhêa désolée en gémissoit; mais lorsqu'elle se sentit prête d'enfanter Jupiter pere des Dieux & des hommes, elle supplia la
470. Terre & le Ciel ses parens de l'aider de leurs conseils, de lui suggérer le moyen de mettre à couvert le fils qu'elle alloit mettre au monde, & de le dérober à la fureur de Saturne son pere qui ne manqueroit pas de le dévorer comme les autres. Touchés
475. des prieres de leur fille, ils lui découvrirent tout ce que les Destins avoient réglé sur le sort de Saturne & de son fils. Ils l'envoyèrent en secret à Lyctus dans l'isle de Crète, lorsqu'elle étoit sur le point d'accoucher. La Terre elle-même reçut dans ses bras Jupiter naissant, le nourrit & l'éleva
480. dans l'isle de Crète. D'abord sa mere le

porta à Lyctus au milieu des ténèbres de la nuit, & le cacha de ses propres mains dans une caverne profonde au pied du mont Egée. Ensuite Rhéa prit une grosse pierre, & l'ayant enveloppée de langes, elle la présenta au fils du Ciel, à Saturne ancien souverain des Dieux. Le malheureux prit la pierre & l'avalâ sur le champ, sans prévoir qu'un jour son fils reparoîtroit sain & sauf, lui arracheroit le trône par violence & regneroit à sa place. 485.

La force & les membres du jeune Prince croissoient avec une promptitude merveilleuse; après l'année révolue, par le secours des conseils artificieux de la Terre; le grand Saturne tout rusé qu'il étoit, fut obligé de laisser reparoître son fils, & succomba bientôt sous sa violence & ses intrigues. D'abord il vomit la pierre qu'il avoit avalée récemment; Jupiter la planta & l'affermit dans la terre auprès de Pytho, dans un des enfoncemens du Parnasse, pour servir de monument & de spectacle aux hommes. Il tira de prison les fils du Ciel ses oncles que son pere avoit chargés de chaînes par une aveugle jalousie. En récompense de ce bienfait ils lui mirent entre les mains le tonnerre, la foudre, les éclairs que la Terre avoit cachés dans son sein; & c'est 490.
495.
500.
505.

avec ces armes redoutables qu'il commande
aux Dieux & aux hommes.

Japetus prit en mariage Clymène, fille
de l'Océan, qui fut mere du vaillant Atlas.
310. Elle enfanta encore le fameux Menœtius,
l'industrioux & rusé Prométhée, & l'insensé
Epiméthée qui causa bientôt un grand pré-
judice aux hommes. C'est lui qui épousa
la premiere femme que Jupiter s'avisâ de
former.

Le Roi des Dieux irrité des crimes de
Menœtius, le frappa de la foudre & le pré-
cipita dans l'Erebe pour punir son audace
315. & sa férocité. Atlas, asservi à une loi rigou-
reuse, se tient debout aux extrémités de la
terre près des Hespérides, & porte le ciel
sur sa tête & sur ses bras sans se laisser ja-
mais ; tel est le poids énorme dont Jupiter
320. l'a chargé. Il a étroitement enchaîné Pro-
methée & l'a attaché par des liens indisso-
lubles à une colonne, où un aigle éployé
lui ronge éternellement les entrailles. Autant
l'oiseau cruel en mange pendant le jour,
325. autant il en croît pendant la nuit.

Le vaillant Hercule, fils d'Alcmène, a
délivré le fils de Japetus de ce supplice &
a tué l'oiseau qui le dévorait. Jupiter l'a
permis du haut de l'Olympe où il regne,
330. afin d'augmenter la gloire de l'Hercule Thé-
bain

bain & de le rendre fameux par toute la terre : tel est l'honneur qu'il a voulu faire à son fils. Quoique violemment irrité, il a oublié son ressentiment & l'audace de Prométhée qui osa disputer d'habileté avec le souverain des Dieux.



QUATRIÈME PARTIE.

*Règne de Jupiter & des autres Dieux ;
établissement des Sacrifices : troisième
époque de la Religion Grecque.*

LORSQUE les Dieux étoient en dispute avec les hommes à Méconé, Prométhée partagea exprès un bœuf en deux parts pour tromper Jupiter. D'un côté il enveloppa dans la peau les chairs, les entrailles & la graisse, les cachant avec le ventre du bœuf : de l'autre il rangea adroitement tous les os & les couvrit de graisse. Alors Jupiter, pere des Dieux & des hommes, lui adressant la parole : fils de Japet, lui-dit-il, le plus puissant des Rois, tu as bien mal fait les parts.

Jupiter, à la connoissance duquel rien ne peut échapper, lui parloit ainsi pour lui reprocher sa mauvaise foi. Prométhée toujours dans les mêmes dispositions, lui répondit

en fouriant : glorieux Jupiter , souverain des Dieux éternels , c'est à vous de choisir celle
 550. que vous jugerez à propos. Cette réponse n'étoit qu'un artifice , mais Jupiter éclairé d'une lumière éternelle n'ignoroit aucune de ses pensées. Il forma sur le champ contre les hommes un funeste projet , qu'il ne tarda pas d'accomplir. Après avoir détourné la graisse qui cacheoit les os du bœuf ,
 555. il conçut un dépit secret dont il donna bientôt des marques ; c'est dès ce moment que les hommes ont suivi la coutume de brûler les os des victimes sur les autels des
 560. Dieux. Fils de Japet , continua Jupiter indigné , tu as trop d'esprit & tu en fais mauvais usage.

Dès-lors Jupiter irrité & ne pouvant oublier cet outrage , n'accordoit plus l'usage du feu aux malheureux mortels. Mais le fils de Japet trouva encore le moyen de
 565. le tromper ; il déroba le feu qu'il cacha dans une tige de fêrule , & le ralluma ainsi sur la terre.

Jupiter appercevant du haut des cieux la lueur du feu parmi les hommes , en conçut un nouveau ressentiment & résolut de
 570. les punir de ce vol. Il donna ordre à Vulcain de former avec de la terre la figure d'une fille également belle & modeste ; Minerve prit le soin de la parer & la revêtit

D'une robe blanche, lui mit sur la tête une
 coëffure artistement rangée, une guirlande 575
 des plus belles fleurs, une couronne d'or
 d'un travail exquis, où Vulcain avoit dé-
 ployé toute son industrie pour plaire au sou-
 rain Jupiter. Il y avoit gravé la figure de la 580
 plupart des animaux qui vivent sur la terre
 ou dans les mers, avec tant d'art qu'ils pa-
 roissoient vivans & qu'on ne se lassoit point
 de les admirer. Après avoir ainsi formé avec 585
 un soin infini cette dangereuse merveille,
 il la fit paroître dans l'assemblée des Dieux
 & des hommes avec toutes les graces dont
 Minerve s'étoit plûe à l'embellir. Les uns
 & les autres virent avec une admiration éga-
 le, le don séduisant mais funeste que l'on
 alloit faire aux hommes. Delà est venue 590
 cette race foible & délicate de femmes, que
 les mortels gardent parmi eux pour leur mal-
 heur. Jamais amies de la pauvreté ni de l'é-
 pargne, elles n'ont de goût que pour le luxe
 & la dépense; semblables aux frelons qui
 se nourrissent du travail des abeilles auquel 595
 ils n'ont point eu de part, qui tandis que
 ces diligentes ouvrières sont occupées du
 matin jusqu'au soir à faire leur miel, se tien-
 nent oisifs dans la ruche, ne pensant qu'à
 dévorer le fruit des peines d'autrui. C'est ainsi 600
 que Jupiter a fait aux hommes le funeste

présent des femmes pour partager leurs travaux & leurs fatigues.

Il ne les a pas moins affligés d'une autre maniere : quiconque craignant les ennuis du mariage & l'embarras d'une femme, demeure dans le célibat, s'il vient à vieillir, il est privé des secours les plus nécessaires à la vieillesse : s'il est riche, une troupe de parens éloignés partageront ses biens après sa mort. Celui qui a été assez heureux en se mariant pour rencontrer une femme sage & fidèle, trouve dans ses maux mêmes une ressource puissante : mais si par malheur on l'a prise d'un mauvais caractère, c'est un chagrin qui ronge éternellement le cœur & auquel il n'y a point de remède. Ainsi l'on ne peut échapper à la vengeance de Jupiter ni tromper ses desseins ; le fils de Japet, Prométhée avec toute son adresse, & malgré son innocence, n'a pu se soustraire à sa colere ni au funeste lien dont il est garrotté.

Jupiter non moins irrité contre Briarée, Cottus & Gygès, les enchaîna de même, quoiqu'il ne pût s'empêcher d'admirer leur force & leur taille énorme. Il les fit descendre dans les entrailles profondes de la terre & aux extrémités de l'univers, où ils souffrent sans relâche & déplorent vainement leur triste sort.

Mais Jupiter & les autres Dieux enfans de Saturne & de Rhéa, les ont rendus de nouveau à la lumiere, comme la Terre le leur avoit conseillé. Elle leur fit comprendre que ces géans devoient partager avec eux les hafards du combat & la gloire de la victoire. Car il y a eu une longue guerre & de sanglantes batailles entre les Dieux Titans & les enfans de Saturne. D'un côté les Titans campés sur l'Othrys, de l'autre les Dieux bienfaifans, enfans de Rhéa & de Saturne retranchés sur l'Olympe, se battront avec acharnement pendans dix années entieres, fans que l'on pût favoir comment finiroit la guerre, ni de quel côté feroit l'avantage.

Enfin le pere des Dieux & des hommes ; Jupiter, les ayant un jour raffafiés de nectar & d'ambroisie & régalés splendidement de tous les mets dont les Dieux se nourrirent, voyant que leur courage s'enflammoit sur la fin du festin, il leur tint ce discours : Illustres enfans du ciel & de la terre, foyez attentifs à mes paroles ; voilà déjà longtemps que nous combattons contre les Titans pour leur enlever la victoire & l'empire ; redoublez aujourd'hui votre valeur & vos efforts contre ces ennemis redoutables ; rappelez-vous les bienfaits dont je vous ai comblés, les ténébres profondes & les liens

555. cruels dont j'ai su vous délivrer. Alors le
 vaillant Cottus prit la parole : Nous savons,
 Seigneur, repliqua-t-il, la vérité de ce que
 vous dites ; nous connoissons par expérience
 toute l'étendue de vos lumières & de vo-
 tre sagesse. C'est par elle que vous avez su
 660. venger l'opprobre des immortels ; c'est elle
 qui nous a tirés des chaînes & de la de-
 meure obscure où nous gémissions. Com-
 ptez, fils de Saturne, que nous n'omettrons
 rien pour vous assurer l'empire & que nous
 combattrons les Titans avec plus d'ardeur
 que jamais.

Toute l'assemblée des Dieux applaudit à
 ce discours & se sentit animée d'un nou-
 665. veau courage. Tous, Dieux & Déeses, an-
 ciens Titans ou enfans de Saturne, com-
 battirent dès-lors avec plus de fureur. Jupi-
 ter mit en face de l'ennemi les géans qu'il
 670. avoit fait sortir du sein de l'Erebe, mon-
 tres redoutables par leur force & leur figure ;
 ils avoient chacun cent bras & cinquante
 têtes, & les membres d'une grosseur énor-
 me. Ils lançoient d'un seul bras des rochers
 675. entiers. De l'autre côté les Titans étoient
 rangés avec un air fier & menaçant, & dé-
 chargeoient les plus terribles coups. Les flots
 de la mer en fureur mêloient leur bruit con-
 fus à celui des combattans, la terre en reten-
 tissoit & en pouffoit de tristes gémissemens.

Le vaste Olympe étoit ébranlé par les efforts 680.
des Dieux ; leur marche impétueuse , le tu-
multe de leurs mouvemens , la violence de
leurs coups se faisoient sentir jusqu'au fond
du noir Tartare. Ils s'accabloient mutuel-
lement d'une grêle de traits , les cris de fu- 685.
reur qu'ils pouffoient pour s'exciter , péné-
troient jusqu'aux cieus. Jupiter donna l'essor
à son courage & fit les plus grands efforts
de valeur : son bras puissant lançoit du haut
du ciel & de l'Olympe le foudre avec un
fracas de tonnerre & des éclairs continuels.
La terre en mugissoit prête à être embrasée 690.
, & les forêts entieres étoient en proie
aux flammes. Une chaleur brulante se fai- 695.
soit sentir sur toute la face du globe & fai-
soit bouillir les flots de la mer ; les Titans
mêmes ne purent en éviter les ardeurs , des
tourbillons de flammes s'élevoient jusqu'aux
nues : l'œil ne pouvoit soutenir l'éclat du 700.
foudre qui embrasoit jusqu'à l'Erebe. On
croyoit voir & entendre le ciel s'approcher
comme autrefois de la terre , & celle-ci prê-
te à être réduite en poudre par le poids de
sa chute : tel étoit le fracas que faisoient 705.
les Dieux acharnés au combat. Les vents
déchaînés élevoient des tourbillons de pouf-
siere & mêloient leurs sifflemens aigus au
bruit du tonnerre & des foudres que lan-
çoit Jupiter. Le tumulte alloit toujours crois-

710. fant, & le combat s'échauffoit par la violence du carnage. Enfin cette fureur martiale commença à se ralentir. Les deux armées d'abord rangées de front avoient fondu avec impétuosité l'une sur l'autre; mais Cotus, Briarée, & le fougueux Gygès avoient
715. porté les plus terribles coups; ils avoient lancé de leurs mains vigoureuses jusqu'à trois cens rochers. Ils accablèrent enfin les Titans sous la multitude de leurs traits; ils les précipiterent dans les entrailles de la terre, & les y enchaînerent avec tout leur orgueil.
720. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant il y a d'espace entre la terre & le fond du Tartare. Une enclume tombée du ciel demeureroit neuf jours & autant de nuits avant que de toucher à la terre, & il lui faudroit un temps égal pour tomber depuis la terre jusqu'au fond du Tartare.
725. Un mur de fer l'entourne de toutes parts, & des ténèbres trois fois plus épaisses que la nuit en ferment l'entrée. Au-dessus sont les fondemens de la terre & de la
730. mer. C'est-là que les Titans sont plongés dans une obscurité profonde par ordre de Jupiter; triste demeure, éloignée du séjour des mortels & dont ils ne peuvent sortir: Neptune les y a renfermés avec des portes de fer & un mur impénétrable: c'est-là encore qu'habitent les fidèles Satellites de Ju-

piter , Gygès , Cottus , & Briarée. C'est-là
 enfin que commencent & finissent tour-à-
 tour la terre obscure , le Tartare ténébreux ,
 l'inépuisable mer , & le ciel lumineux : lieu
 affreux que les Dieux mêmes ont en hor-
 reur , chaos immense , dont un mortel ne
 pourroit atteindre le fond dans une année :
 à peine auroit-il passé l'entrée , qu'il seroit
 emporté de côté & d'autre par un mouve-
 ment impétueux & des secousses violentes :
 séjour abhorré des Dieux mêmes , qui n'est
 habité que par la nuit & ses épaisses téné-
 bres. Le fils de Japetus , Atlas , debout à
 l'entrée soutient le ciel sur sa tête & sur
 ses bras , sans se lasser jamais. C'est-là que
 le jour & la nuit se suivent alternativement
 & sans interruption & passent tour-à-tour
 par une porte de fer. A mesure que l'un
 entre , l'autre sort , sans que jamais ils se
 trouvent ensemble au même lieu. Dès que
 l'un est parti pour parcourir la terre , l'au-
 tre attend paisiblement qu'il soit de retour
 pour recommencer la même course. L'un
 porte la lumière aux habitans de la terre ,
 l'autre leur conduit le sommeil frere de la
 mort. C'est donc là que se tient la nuit té-
 nébreuse avec ses enfans le sommeil & la
 mort , Divinités odieuses que jamais le so-
 leil n'éclaire de ses rayons , soit lorsqu'il
 monte au plus haut des cieux , soit lorsqu'il

735

740

745

750

755

760

descend sur la fin du jour. Le premier parcourt tranquillement toute l'étendue de la terre & le vaste espace des mers pour donner le repos aux hommes ; l'autre avec un cœur de fer & des entrailles d'airain , attaque impitoyablement le premier qu'elle rencontre , & se fait haïr des Dieux mêmes sur lesquels elle n'a aucun pouvoir. Là est le triste palais des Dieux infernaux , du redoutable Pluton & de Proserpine : l'entrée en est gardée par un chien hideux & cruel exercé à un manège artificieux ; il caresse & fait accueil à ceux qui entrent , mais il ne leur permet plus de sortir , & dévore inhumainement ceux qui veulent s'échapper de ce sombre séjour.

Là se trouve encore la fontaine Styx ; fille aînée de l'Océan , l'horreur des Dieux immortels. Elle est dans un antre écarté , sous un vaste rocher , soutenu par des colonnes aussi brillantes que l'argent , & qui s'élevent jusqu'aux cieux. La fille de Thaummas , la prompte messagere Iris est quelquefois obligée de franchir les mers , lorsqu'il s'éleve des dissentions parmi les Dieux. Si quelqu'un des habitans des cieux se rend coupable de mensonge , Jupiter envoie Iris chercher dans un vase d'or l'eau glacée de Styx , qui est le lien du serment des Dieux. Elle tombe goutte à goutte du sommet d'un

rocher , & forme sous terre un ruisseau toujours couvert d'une sombre nuit , & qui se jette dans l'océan. De dix parties de cette eau , il y en a neuf qui coulent autour de la terre & forment un clair ruisseau qui se décharge dans la mer : la dixième partie qui tombe du rocher , est destinée à la punition des Dieux. Quiconque des immortels habitans de l'Olympe se parjure sur cette eau , demeure pendant un an sans parole , sans respiration & sans vie , privé de l'ambrosie & du nectar , étendu sur un lit dans une léthargie profonde. Au bout de l'année , quoique guéri de cette maladie , il n'est pas à la fin de ses peines. Il est séparé pour neuf ans de la compagnie des Dieux immortels , il n'est point admis pendant tout ce temps à leurs assemblées ni à leurs festins ; enfin à la dixième année il rentre dans tous ses privilèges. Telle est la peine que les Dieux ont attachée au parjure commis sur l'eau de Styx , fontaine réverée de tout temps & qui coule dans des précipices.

C'est-là que commencent & finissent tour-à-tour la terre obscure , le Tartare ténébreux , l'inépuisable mer , le ciel brillant d'étoiles ; lieu hideux , affreux , que les Dieux ont en horreur. Là des portes d'airain sont suspendues à des poteaux immobiles , & dont rien ne peut ébranler la solidité. C'est

790.

795d

800d

805d

810d

815. là que demeurent les Titans, loin des Dieux; dans le fond du chaos ténébreux. Les fidèles Satellites de Jupiter, Cottus & Gygès sont placés aux sources de l'océan: Neptune a fait Briarée son gendre par estime pour son courage, & lui a donné sa fille Cymopolie en mariage.

820. Lorsque Jupiter eut chassé du ciel les Titans, la Terre unie au Tartare eut pour dernier fils Typhon, dont les pieds & les mains avoient une force plus qu'humaine, mais dont les cent têtes semblables à celles d'un

825. serpent ou d'un dragon horrible, laissoient échapper de leur gueule une langue noire, jettoient le feu par les yeux & vomissoient des flammes. Toutes ensemble faisoient des

830. cris affreux semblables à ceux de différens animaux & qui étoient entendus jusqu'aux cieux; tantôt elles pouissoient des mugissemens comme un taureau en fureur, tantôt des rugissemens aussi terribles que ceux d'un lion; tantôt des hurlemens comme un chien.

835. Souvent il faisoit un bruit dont les montagnes retentissoient au loin. Il seroit sans doute arrivé une révolution funeste à sa naissance, il se seroit rendu maître des Dieux & des hommes, si Jupiter le pere commun n'y

840. avoit pourvû. Il fit gronder son tonnerre à coups redoublés; le bruit en retentit non-seulement jusqu'aux extrémités de la terre

mais jusqu'au plus haut des cieux & au fond
 des abymes de l'océan. L'Olympe trembla
 sous les pas du Roi des immortels, & la terre
 en poussa des gémissemens. Le feu de la foudre
 éclatoit de toutes parts, & faisoit rouler des
 tourbillons de flamme; le ciel, la terre, la
 mer en ressentirent également les ardeurs.
 Les vagues en fureur se brisoient avec vio-
 lence contre les rivages; l'émotion des
 Dieux causoit dans tout l'univers un boule-
 versement affreux. Pluton en fut effrayé
 dans l'empire des morts, les Titans précipi-
 tés avec Saturne au fond du Tartare, en
 ouïrent le bruit & en ressentirent la secousse.
 Jupiter en courroux redoubla les coups de
 tonnerre, fit briller les éclairs, & du haut
 de l'Olympe frappa le monstre en lançant
 contre lui la foudre. Il réduisit en cendres
 ses horribles têtes, le fit tomber sous ses
 coups redoublés, & la terre retentit du bruit
 de sa chute. La flamme gagna les forêts &
 les montagnes; elle embrasoit la terre & la
 faisoit couler comme les métaux fondus s'é-
 chappent de la fournaise, & comme Vulcain
 fait sortir du sein des montagnes des torrens
 de fer devenu liquide par la violence du feu.
 Ainsi la terre tomboit en dissolution par les
 ardeurs de ce terrible élément. Jupiter indi-
 gné précipita le monstre au fond du Tar-
 tare.

845a

850a

855a

860a

865a

370. C'est Typhon qui produit les vents orageux, excepté Notus, Borée, Argestes & Zéphyre, que les Dieux ont fait naître pour l'utilité des hommes. Pour les autres, ils ne servent qu'à soulever les flots de la mer, à exciter des tempêtes, à causer des naufrages.

375. Tantôt ils tourmentent les vaisseaux & font périr les matelots; malheur à ceux qui en sont assaillis sur mer, leur perte est inévitable; tantôt ils soufflent sur la vaste étendue de la terre, brisent les tendres fleurs dont elle est couverte, renversent les travaux des hommes, remplissent tout de poussière.

380. Les Dieux délivrés enfin de leurs travaux & de la guerre qu'ils avoient eue à soutenir contre les Titans, déférèrent par les conseils de la terre l'empire des immortels à Jupiter, maître de l'Olympe, & pour récompense, il leur a distribué à tous des emplois. Jupiter, Roi des Dieux, prit pour sa première épouse Métis, la plus savante des Dieux & des hommes. Mais lorsqu'elle fut sur le point d'accoucher de la Déesse Minerve, Jupiter gagné par les conseils artificieux & les discours séduisans du Ciel & de la Terre, la renferma dans son propre sein. Leur dessein étoit d'empêcher qu'aucun des Dieux immortels ne s'emparât de l'autorité de Jupiter: parce qu'il étoit réglé par les destins que Métis mettroit au monde des

enfans d'un génie supérieur. D'abord elle 895.
 devoit enfanter la Déesse aux yeux bleus,
 qui sortit peu après du cerveau de Jupiter,
 qui égale son pere en force & en prudence,
 ensuite un fils qui par son courage seroit
 devenu maître des Dieux & des hommes.

Jupiter prévint ce malheur en cachant Mé- 900.
 tis dans ses propres entrailles, afin qu'elle
 lui fît connoître le bien & le mal:

Jupiter épousa ensuite la belle Thémis.
 Celle-ci enfanta les heures, les bonnes loix,
 l'équité, la paix, qui apprennent aux hom-
 mes à tout faire avec ordre, & les Parques
 auxquelles le souverain des Dieux a donné
 de grands privilèges: ce sont Clotho, La- 905.
 chésis, Atropos, qui distribuent aux hom-
 mes le bonheur & le malheur.

L'aimable Eurynomé, fille de l'Océan ;
 eut de Jupiter les trois Graces, Aglaé, Eu-
 phrosyne & Thalie, filles aussi charmantes
 que leur mere, dont les regards gracieux 910.
 inspirent une respectueuse tendresse.

Jupiter prit ensuite pour épouse Cérès,
 nourrice du genre humain, qui fut mere de
 Proserpine: Pluton l'enleva par violence à
 sa mere, mais le souverain des Dieux lui
 permit de la garder.

Il aima encore Mnémofyne qui donna 915.
 naissance aux neuf muses dont les plaisirs
 ordinaires sont les festins & les concerts. La- 920.

tone eut de lui Apollon & la chasteuse Diane, les deux plus aimables enfans de tous les immortels.

La dernière épouse de Jupiter, Roi des Dieux & des hommes, fut la belle Junon qui devint mere d'Hébé, de Mars & de Lucine. Jupiter fit sortir de son cerveau la respectable Pallas, Déesse vive & courageuse qui anime les guerriers, qui se plaît aux combats & au tumulte des armes.

Junon, sans le secours de son mari & pour disputer de pouvoir avec lui, mit au monde le fameux Vulcain, le plus industrieux de tous les immortels.

D'Amphitrite & du bruyant Neptune est né Triton, Dieu puissant, qui domine sur les abymes de la mer, & qui habite le superbe palais du Roi & de la Reine des eaux; dont il a reçu le jour.

Vénus, épouse de Mars, Dieu de la guerre, enfanta la Crainte & la Terreur, Divinités redoutables, qui mettent le trouble & la confusion dans les armées, se mêlent aux horreurs de la guerre & aux calamités que Mars traîne toujours à sa suite. Vénus mit encore au monde Harmonia, qui devint épouse de Cadmus.

Maïa, fille d'Atlas, aimée de Jupiter, donna le jour à l'illustre Mercure, ambassadeur & héraut des Dieux.

CINQUIÈME

CINQUIÈME PARTIE.

Hommes placés au nombre des Dieux : quatrième époque de la Religion Grecque.

SÉMÉLÉ, fille de Cadmus, eut de Jupiter 7. 940
le joyeux Bacchus, Dieu immortel, quoique
né d'une mere mortelle, mais tous deux
jouissent à présent des honneurs de la Divi-
nité.

Enfin du commerce d'Alcméne avec Ju-
piter est né le vaillant Hercule.

Vulcain, Dieu fameux, mais mal bâti & 945
boiteux des deux côtés, époufa Aglaé la plus
jeune des trois Graces.

Bacchus aux cheveux blonds prit pour
épouse la belle Ariadne, fille de Minos, à
laquelle Jupiter a daigné accorder l'immor-
talité & une jeunesse éternelle.

Le vaillant Hercule, fils d'Alcméne heu- 950
reusement sorti des hafards auxquels il a été
exposé par son courage, a épousé dans l'O-
lympe la belle & sage Hébé; heureux mor-
tel qui a mérité par ses exploits d'habiter
éternellement parmi les Dieux sans vieillir 955
jamais.

Perseïs, fille de l'Océan, épouse du so-
leil, l'a rendu pere de Circé & du Roi

960. Aëtès. Celui-ci par l'avis des Dieux immortels a épousé Idyia, fille du grand fleuve Océan; de leur mariage est née la belle Médée.

965. Recevez nos hommages, Dieux immortels, qui habitez le ciel, la mer, les isles & le continent. Que les Muses, filles de Jupiter, célèbrent dans mes vers la postérité des Déeses immortelles qui, unies à des hommes, ont donné naissance à des enfans semblables aux Dieux & assurés comme leurs meres de l'immortalité.

970. Cérès, la plus estimable des Divinités; devenue épouse de Jasius dans l'isle fertile de Crète, & occupée avec lui à cultiver la terre, enfanta Plutus, Dieu bienfaisant qui parcourt la terre & les mers, enrichit & comble de prospérités celui qui est assez heureux pour le rencontrer.

975. L'épouse de Cadmus, Harmonia, fille de Vénus, fut mere d'Ino, de Sémélé, de la belle Agavé & d'Autonoë, qui fut femme d'Aristée. Elle enfanta encore Polydore dans l'illustre ville de Thebes.

980. Calliroë, fille de l'Océan, épouse & amante de Chrysaor, mit au monde le plus robuste des mortels, Géryon qui fut tué par Hercule; ce Dieu lui enleva ses bœufs dans l'isle Erythie.

L'aurore, épouse de Titon, accoucha de

Memnon, Roi des Ethiopiens & d'Emathion, autre Roi célèbre. La même, unie 985.
 à Céphale, eut un illustre fils, le vaillant
 Phaëton, héros semblable aux Dieux. Ce
 beau Prince étant encore dans la première
 fleur de jeunesse & occupé des plaisirs de
 son âge, fut enlevé par la galante Vénus & 990.
 transporté dans son temple dont elle lui con-
 fia la garde pendant la nuit; pour récom-
 pense, la Déesse lui accorda les honneurs
 divins.

Jafon, fils d'Æson, après s'être heureuse-
 ment tiré des périls auxquels l'injuste & fu-
 perbe Roi Pélidas l'avoit forcé de s'exposer,
 enleva Médée, fille du Roi Aëtès, par l'or- 995.
 dre des Dieux; & après bien des peines, il
 ramena sur son vaisseau cette jeune beauté,
 & l'épousa à Iolcos dont il étoit Roi. Bien- 1000.
 tôt cette charmante épouse mit au monde
 un fils auquel elle donna son nom de Mé-
 dée, & qui fut élevé dans les montagnes par
 Chiron, fils de Philyre: ainsi se font ac-
 complis les desseins du grand Jupiter.

Pfamathe, fille du vieux Nérée, Dieu
 marin, & l'une des Nymphes les plus ac-
 complies, ayant eu commerce avec Æacus, 1005.
 devint mere de Phocus.

Téthys, Déesse d'une blancheur éblouif-
 sante, choisit Pélée pour son mari, & mit
 au monde le vaillant Achille, ce héros fa-

meux qui versa le sang de tant d'ennemis.

La galante Vénus Reine de Cythere, accorda ses faveurs au vaillant Anchise dans les forêts du mont Ida, & fut mere d'Enée.

Circé, fille du Soleil & petite fille d'Hypérion, unie au malheureux Ulyffe, en eut Agrius & Latinus, Rois d'une équité & d'un courage fans reproche. Ils tenoient sous leurs loix, les peuples fameux nommés Tyrrhéniens qui habitent les isles les plus éloignées. Calypso, autre Déesse, eut du même Ulyffe Nausithoüs & Nausinoüs, pendant le séjour qu'il fit chez elle.

Voilà les Divinités immortelles, qui mariées à des hommes, ont eu des enfans immortels & semblables aux Dieux. A présent; Muses charmante, filles du souverain Jupiter, qui habitez l'Olympe avec lui, chantez dans vos concerts la race des femmes dignes de l'immortalité.





LE BOUCLIER D'HERCULE.

E L L E étoit Alcméne, fille du puissant Electryon, lorsqu'elle quitta sa patrie & sa famille, pour suivre à Thèbes son mari Amphitryon : elle surpassoit par sa beauté & par la régularité de sa taille, toutes les femmes de son siècle ; aucune ne lui étoit comparable pour la prudence & les dons de l'esprit. Elle auroit pû le disputer à Vénus même par les graces touchantes de sa physionomie & le tendre feu de ses regards. Elle joignoit à ces rares qualités un attachement inviolable à son époux ; quoiqu'elle eût vû son propre pere tomber sous les coups de cet époux redoutable, mais justement irrité de la perte de ses troupeaux.

Forcé de s'éloigner de sa patrie, Amphitryon vient à Thèbes, & supplia les descendans de Cadmus de le recevoir dans leur ville avec son épouse. Mais il ne lui étoit pas permis alors d'habiter avec elle. Il s'étoit engagé à venger auparavant le meurtre de ses freres, à porter le fer & le feu chez les fiers Téléboïens qui habitoient l'isle de Taphos. Telle étoit la loi qu'il s'étoit imposée, & dont il avoit pris les Dieux à

témoin. La crainte d'encourir leur disgrâce lui faisoit hâter une expédition que le ciel sembloit approuver. Il avoit sous ses ordres d'excellens cavaliers Béotiens, dont l'ardeur égaloit la sienne, qui, couverts de leurs boucliers, ne respiroient que le carnage :
 25. des Locriens exercés à combattre de près, & des Phocéens qui ne leur cédoient point en valeur. Le fils d'Alcée, à la tête de cette troupe invincible, se croyoit égal aux plus grands héros.

Jupiter, pere des Dieux & des hommes ; formoit alors un projet différent, il vouloit donner le jour à un héros digne par son courage d'être le défenseur des Dieux & des
 30. hommes. Il quitta l'Olympe tout occupé du dessein de surprendre pendant la nuit la charmante épouse d'Amphitryon. Il descendit sur le mont Typhaon, d'où il passa sur le sommet du mont Phicius, & il s'arrêta
 35. un moment à rêver à son projet. L'exécution n'en fut point différée, il passa la nuit suivante avec la fille d'Electryon. Pendant cette nuit même, son époux vainqueur & couvert de gloire, arriva chez lui ; & sans parler à aucun de ses domestiques, courut
 40. d'abord à l'appartement de son épouse. Semblable à un homme échappé d'un danger pressant, d'une maladie douloureuse, ou d'une étroite prison, notre héros sorti heureu-

tement d'une expédition périlleuse, s'empressa de regagner sa maison, & combla de ses caresses une épouse qu'il chériffoit. Alcène ayant successivement passé dans les bras d'un Dieu & dans ceux d'un homme, mit au monde deux enfans bien différens de caractère, quoique formés dans le même sein. Le premier nommé Iphiclés, n'eut rien qui le distinguât des autres hommes : le second, nommé Hercule, fut le plus grand & le plus vaillant des héros. Celui-ci avoit pour pere Jupiter, tandis que son frere étoit né d'Amphitryon : origine bien différente ! L'un devoit le jour à un homme mortel, l'autre au fils même de Saturne, au souverain des Dieux.

C'est lui qui fit tomber sous ses coups le fils de Mars, le vaillant Cygnus; il les rencontra l'un & l'autre dans un bois consacré à Apollon : Mars environné des horreurs de la guerre, montoit un même char avec son fils; l'œil ne pouvoit soutenir le vif éclat de leurs armes; deux coursiers fougueux, par leur marche précipitée, faisoient voler des tourbillons de poussiere; le char, traîné avec rapidité, faisoit un bruit épouvantable. Cygnus plein d'audace se flattoit de renverser à ses pieds le fils de Jupiter & son conducteur, & de se faire un trophée de leurs armes; mais Apollon ne prêta point

70. l'oreille à ses vœux, il anima au contraire le courage de son ennemi. Le bois sacré & l'autel d'Apollon brilloient de l'éclat des armes du Dieu de la guerre & du feu qui sortoit de ses yeux étincelans : quel mortel eut osé lui tenir tête, si ce n'est Hercule & Iolaüs ? La force de leur corps étoit égale à la grandeur de leur courage, leur bras puissant portoit des coups auxquels rien ne pouvoit résister.

75. Tel est le discours qu'adressa pour lors Hercule au compagnon de ses travaux. Brave Iolaüs, le plus cher de mes amis ; Amphitryon avoit sans doute irrité les Dieux ; 80. lorsqu'il quitta l'agréable séjour de Tirynthe pour aller demeurer à Thèbes. Le meurtre d'Electryon sur lequel il vengea la perte de ses troupeaux, l'obligea de se réfugier auprès de Créon & d'Hénioché son épouse : il en fut reçu avec bonté, ils eurent 85. pour lui tous les égards que l'on doit à un suppliant fugitif, ils l'honorèrent même de leur amitié. C'est dans ce temps-là même qu'il prit Alcmène pour épouse, & qu'elle nous donna la naissance a votre pere & à moi. Mais nous nous sommes trouvés bien 90. différens de corps & de caractère : il faut que Jupiter lui ait ôté la prudence, puisqu'il a quitté sa patrie & sa famille pour devenir le lâche courtisan de l'impie Eurysthée.

restée. Le malheureux n'a eu que trop sujet de déplorer sa faute, mais elle est irréparable, pour moi je suis condamné par les ordres du ciel à des travaux rudes & périlleux. Mais, mon ami, tenez ferme les rênes à nos vigoureux coursiers, ranimez votre courage, conduisez droit devant vous les chevaux & le char; ne vous laissez point effrayer par le bruit que fait Mars en fureur & par les vaines clameurs dont il fait retentir le bois sacré d'Apollon: quoiqu'exercé à la guerre & au carnage, il aura besoin à ce moment de toute sa valeur.

Iolaüs ne tarda point à lui répondre: O mon maître, de quelle gloire vous allez être couvert! Le pere des Dieux & des hommes, le puissant Neptune protecteur de Thèbes, présentent eux-mêmes à vos coups ce fier mortel, pour relever par sa défaite l'éclat de votre courage. Allons, revêtez-vous de vos armes redoutables, opposons à ce char dont Mars fait parade, le nôtre qui ne lui cède en rien; montrons-lui que l'intrépide fils de Jupiter & celui d'Iphiclès ne le redoutent point; forcé à fuir devant nous, qu'il apprenne que les descendans d'Alcée savent combattre aussi vaillamment que lui, & ne connoissent d'autre plaisir que celui de la victoire.

Hercule, charmé d'une réponse si cou-

rageuse, & le regardant d'un air satisfait ;
 Brave Iolaüs, dit-il, élève de Jupiter, le
 combat ne tardera point ; rappelez votre
 120. ancienne valeur, maniez avec adresse le
 noir Arion, le meilleur des chevaux de ba-
 taille, & secondez-moi de toutes vos forces.

En finissant ces paroles, il mit ses bot-
 tes d'airain dont Vulcain même lui avoit
 125. fait présent ; il garnit sa poitrine d'une cui-
 rasse couverte d'or, dont le travail exquis
 rehaussoit encore l'éclat, que la fille de Ju-
 piter, la Déesse Pallas lui avoit donnée lors-
 qu'il combattit pour la première fois : il cei-
 130. gna l'épée tranchante qui lui avoit déjà pro-
 curé tant de victoires, il rejetta derrière lui
 son carquois plein de ces fleches meurtrie-
 res qui font voler la mort & portent au
 loin le dueil & les larmes : elles étoient
 d'une longueur excessive, d'un poli par-
 fait, garnies à l'extrémité du plumage d'un
 135. aigle. Tenant d'une main sa lance armée
 d'airain, il couvrit sa tête altière d'un cas-
 que d'acier richement orné : tel étoit l'équi-
 page du grand Hercule, du favori des Dieux.

140. Mais il munit son bras gauche d'un bou-
 clier merveilleux, qu'aucune force humai-
 ne n'eût pû rompre ni percer ; il étoit garni
 de toutes parts d'or, de vermeil, d'étain,
 d'ivoire, de lames d'acier d'un brillant éclat.
 L'on voyoit au milieu un dragon terrible,

dont les yeux étincelans lançoient des éclairs, sa gueule hérissée de dents faisoit frémir : il portoit sur sa tête la cruelle Discorde qui sembloit voltiger, animoit les guerriers au combat, & portoit la terreur dans les cœurs assez hardis pour se mesurer avec le fils de Jupiter : bientôt l'ame de ces téméraires descendoit dans le sombre Tartare, & leur corps devenu la proie des vers, pourrissoit sur la terre. On y voyoit le choc des guerriers acharnés au combat, leurs mouvemens réciproques, le tumulte confus de leurs coups, le bruit de la mêlée, la fureur, la terreur, la mort. La parque cruelle entraînoit au milieu du carnage un homme encore frais & vigoureux, un autre déjà languissant de ses blessures, un troisième expirant & étendu : sa robe étoit teinte de sang, ses regards terribles, ses cris affreux. Douze serpens d'une figure hideuse épouvantoient par leurs sifflemens les ennemis du héros ; & quand il agitoit ses armes, on entendoit le grincement horrible de leurs dents. On y distinguoit toutes ces figures, sans aucune confusion, l'on appercevoit jusqu'aux taches de la peau de ces furieux dragons & la noirceur de leurs mâchoires.

1508

1598

1602

1652

1702

On y voyoit des troupeaux de sangliers & des lions irrités, au regard farouche, prêts à se dévorer, qui s'avançoient fièrement

l'un contre l'autre, dont les crins hérissés annonçoient la fureur. Déjà un lion d'une grandeur énorme & deux sangliers étoient étendus morts couverts de sang, ceux-ci, la hure renversée sous la griffe cruelle des lions.

175.

Ce spectacle sembloit animer davantage les deux troupes de ces terribles animaux.

180.

Le combat des Lapithes y étoit représenté. D'un côté le Roi Cæneus, Dryas, Pirithoüs, Hopléus, Exadius, Phalerus, Prolochus, Mopsus d'Ampycide, Titaresius descendant de Mars, Thésée, fils d'Egeus, tous guerriers d'une valeur plusqu'humaine, couverts d'armes également riches & brillantes : de l'autre les Centaures en ordre de bataille, le grand Petræus, l'augure Asbolus, Arctus, Hurius, Mimas aux cheveux noirs, les deux Peucides, Perimedes, Dryalus, avec des massues garnies d'or : ils sembloient s'élancer sur leurs ennemis comme s'ils eussent été vivans ; ils combattoient de près avec la lance & la massue. Le terrible Mars, auteur de tant de maux, paroissoit au milieu monté sur son char attelé de chevaux couverts d'or ; l'épée à la main il animoit les combattans, tout couvert de sang & de poussière, prêt à enlever les dépouilles des vaincus. Il étoit environné de la Pâleur & de la Crainte, monstres altérés de carnage. La fille de Ju-

185.

190.

puter, la fiere Pallas se montroit aussi animée que lui & aussi ardente au combat. Elle tenoit sa lance à la main, avoit un casque d'or sur sa tête & l'égide sur son épaule; ainsi elle sonnoit la charge.

200.

Sur le même bouclier étoit représentée l'assemblée des Dieux. Le fils de Jupiter & de Latone, placé au milieu, jouoit de sa lyre dorée; l'Olympe retentissoit d'une douce harmonie. Tout autour étoit rassemblée la troupe infinie des immortels; les Muses joignoient à l'envi le concert de leur voix au son de la lyre d'Apollon.

205.

On y remarquoit encore la forme d'un port sur le bord d'une mer immense, le bassin formé de métal représentoit l'inégalité des ondes: des dauphins se jouoient au milieu, prêts à se jeter sur d'autres poissons, & sembloient animés: deux dauphins d'argent sortant leur tête hors des eaux, dévoroient leur proie; & tandis que la crainte rendoit les autres poissons immobiles, un pêcheur placé sur le bord, attentif à les observer, tenoit un filet qu'il se préparoit à jeter.

210.

215.

L'objet le plus remarquable étoit le fameux cavalier Persée, fils de Danaé, qui sortoit tout entier hors du bouclier, & sembloit n'y pas tenir, tant le savant ouvrier Vulcain avoit su l'en faire paroître détaché;

220.

il étoit couvert d'or, avoit des ailes aux
 pieds & une épée d'airain suspendue au
 côté par un baudrier : il sembloit voler avec
 autant de rapidité que la pensée. Il portoit
 derrière lui la tête monstrueuse de la Gor-
 gone, enveloppée dans un drap d'argent
 225. garni de crépines d'or. Le héros avoit sur
 sa tête le casque de Pluton environné des
 ténèbres de la nuit ; il fuyoit de toutes ses
 forces transporté de frayeur ; les cruelles &
 horribles Gorgones le poursuivoient & s'ef-
 230. forçoient de l'atteindre : leur bouclier d'a-
 cier bruni sembloit résonner par l'impétuo-
 sité de leur course. Elles avoient à leur cein-
 ture deux serpens qui baïssent la tête, lan-
 çoient leur langue, grinçoient les dents ;
 235. & jettoient des regards furieux.

Au-dessus de ces horribles monstres étoit
 peint le plus terrible spectacle ; des hom-
 mes armés & obstinés au combat, les uns
 pour défendre leur patrie & leur famille,
 240. les autres pour y porter le fer & le feu.
 Plusieurs étoient déjà étendus par terre,
 d'autres continuoient à se charger de coups.
 Des troupes de femmes rassemblées sur les
 murs & sur les tours d'une ville, perçoient
 le ciel de leurs cris & se déchiroient le vi-
 sage ; tous ces objets sembloient respirer &
 245. montroient l'adresse de Vulcain. Des trou-
 pes de vieillards, blanchis par les années,

sortoient de la ville, les bras étendus vers le ciel, imploroient le secours des Dieux pour leurs enfans, tandis que ceux-ci continuoient à combattre. Derrière eux, les Parques au visage noir, à la dent meurtrière, au regard farouche, avides de carnage se disputoient les corps des mourans : toutes vouloient se rassasier de sang ; dès qu'un malheureux étoit blessé, elles le faisoient de leurs griffes redoutables, & faisoient descendre son ame dans les froides ténèbres du Tartare. Après avoir assouvi leur faim cruelle, elles le jetoient brutalement par derrière & couroient de nouveau à la mêlée & au carnage. Clotho, Lachésis & Atropos Déesse de plus petite stature que ses sœurs, mais la plus âgée & la plus redoutable, combattoient autour de chacun des guerriers, en se jettant des regards furieux, & se déchirant de leurs ongles cruels. Auprès d'elles étoit la Tristesse-pâle & affligée, décharnée & languissante, consumée par la faim, qui se soutenoit à peine sur ses genoux ; ses mains armées de griffes aiguës, son visage sale, ses joues couvertes de sang, ses dents serrées, épouvantoient le spectateur : elle avoit les épaules couvertes de poussière, & pleuroit amèrement.

A quelque distance on voyoit une ville supermentect bâtie, avec sept portes dorées,

où les habitans étoient livrés à la joie & au plaisir. Les uns conduisoient une nouvelle épouse dans un char magnifique & célébroient le Dieu de l'hymenée à la lueur des flambeaux que portoit une troupe d'esclaves. Des femmes superbement parées étoient à la tête du cortége, d'autres les suivoient en dansant : un chœur de Musiciens les accompagnoit, faisoit retentir les échos du son des instrumens, & animoit les danseuses par une vive harmonie ; d'autre côté des jeunes gens étoient rassemblés à un festin & se réjouissoient au son de la flûte ; le jeu, le chant, la danse, la gaieté regnoient de toutes parts : toute la ville étoit plongée dans la joie. Hors des murs, plusieurs s'exerçoient à la course des chevaux ; des laboureurs habillés à la légère, conduisoient la charrue ; une vaste campagne étoit couverte de riches moissons : déjà des ouvriers armés de faux faisoient tomber les épis dorés, & recueilloient les dons de Cérès ; d'autres les lioient en javelles & les conduisoient dans la grange. D'autres étoient occupés à la vendange, & la serpe à la main dépouilloient la vigne de ses fruits : les uns remplissoient de raisins les paniers couronnés de feuilles & de pampre, d'autres les portoient sous le pressoir. Les seps de vigne rangés avec art, étoient éga-

lement remarquables par l'éclat de l'or dont ils étoient formés, & par l'art avec lequel Vulcain avoit représenté les feuilles qui sembloient voltiger autour des échaldas, & les raisins avec leurs couleurs naturelles. Le son de la flûte animoit au travail ceux qui fouloient le raisin dans les cuves & ceux qui puisoient le divin jus de Bacchus. On voyoit des jeunes gens qui s'exerçoient au combat du ceste & de la lutte, des chasseurs occupés à poursuivre le gibier, deux chiens, qui la gueule béante sembloient prêts à atteindre leur proie, des lievres qui par la rapidité de leur course s'efforçoient d'échapper au danger.

Plus loin des guerriers combattoient à cheval & sur des chars pour le prix de la course; les écuyers placés sur le devant, lâchoient les rênes & animoient les coursiers: ceux-ci sembloient voler, l'on croyoit entendre le bruit des chars & le mouvement des roues: l'ardeur pour la victoire & la crainte pour le succès du combat étoient peintes sur le visage des combattans. Au bout de la lice paroissoit un grand trépied d'or fabriqué par Vulcain, qui devoit être le prix de la victoire.

Sur le bord du bouclier & tout autour étoit représenté l'océan dont les ondes sembloient flotter: des cignes voloient au-des,

sus des vagues & se rappelloient par leurs
 cris; d'autres nageoient dans les flots au mi-
 lieu d'une troupe de poissons qui s'égayoient
 autour d'eux. Jupiter lui-même auroit admi-
 920. ré le travail exquis de ce bouclier divin
 que Vulcain avoit fabriqué par ses ordres.
 Malgré sa grandeur & son poids, le vail-
 lant fils de Jupiter le portoit sans effort,
 & le manioit avec adresse.

A la légéreté avec laquelle il sauta sur
 son char, on l'auroit pris pour Jupiter même
 armé du foudre. Iolaüs, digne écuyer d'un
 tel héros, gouvernoit d'une main hardie
 & savante, les deux coursiers qui le traî-
 noient.

925. La Déesse aux yeux bleus, la blonde Mi-
 nerve leur apparut alors, & leur adressa ces
 paroles; Courage, généreux descendans de
 Lyngéus, le souverain des immortels; Ju-
 piter lui-même vous protège; il vous ac-
 corde l'avantage de tuer Cygnus de votre
 930. main & de le dépouiller de ses armes; mais
 n'oubliez pas, jeune héros, l'avis que je
 viens vous donner; après avoir ôté la vie
 à votre ennemi, laissez-le étendu sur la
 place avec ses armes; attachez-vous à ob-
 server le cruel Mars prêt à fondre sur vous;
 & lorsque vous le vertez découvert de son
 935. bouclier, plongez-lui votre épée dans le
 sein; retirez-vous ensuite, parce qu'il ne

vous est pas permis de vous emparer de ses chevaux ni de ses armes.

A ces mots, la Déesse monta sur le char, tenant dans ses mains immortelles la victoire & la gloire. Iolaüs d'une voix terrible excitoit l'ardeur des coursiers; ceux-ci animés par les cris de leur maître, faisoient voler le char & couvroient la terre de poussière. Minerve, par le mouvement de son égide, leur avoit inspiré une nouvelle vigueur; la terre sembloit mugir sous leurs pas. 340.

D'autre côté le fameux cavalier Cygnus & Mars, Dieu de la guerre, s'avançoient avec autant de rapidité que le feu & la tempête. Les chevaux des deux chars prêts à s'entrechoquer, poussèrent un cri aigu & firent retentir les échos d'alentour. Hercule prit la parole le premier: Lâche Cygnus, comment oses-tu hasarder un combat contre des hommes endurcis aux travaux & aux périls de la guerre? crois-moi, détournes ton char, & cherches à t'éloigner. Je vais à Trachine, chez le Roi Ceyx: tu connois sa puissance & le respect qui lui est dû: tu ne saurois l'ignorer, puisqu'il t'a donné sa fille Themistonoë: un lâche comme toi ne méritoit pas cet honneur; mais si tu oses te mesurer avec moi, Mars lui-même ne te sauvera pas de la mort. Ce n'est pas la première fois qu'il a éprouvé 345. 350. 355.

360. vé la force de mon bras; lorsqu'il voulut me
 disputer la possession de Pyles, trois fois je
 le portai par terre d'un coup de lance avec
 son bouclier percé: du quatrième coup je la
 365. lui passai de toutes mes forces au travers de
 la cuisse après avoir percé son bouclier: on
 le vit renversé ignominieusement sur la pouf-
 siere par la force du coup. Les Dieux mê-
 mes insultèrent à sa foiblesse, & lui repro-
 cherent les dépouilles sanglantes qu'il m'a-
 voit laissées entre les mains.

Ces audacieuses paroles ne firent point
 reculer le vaillant Cygnus; le fils de Jupiter
 370. & celui de Mars mirent promptement pied
 à terre, tandis que leurs écuyers rangerent
 leurs chevaux de côté. La violence de leur
 choc fit retentir la terre sous leurs pieds.
 Tels que les rochers se précipitent du som-
 375. met des montagnes, roulant les uns sur les
 autres, brisent en tombant, les chênes, les
 pins, les peupliers, malgré la profondeur
 de leurs racines; ainsi les deux guerriers
 se jettoient l'un sur l'autre & faisoient re-
 380. tentir de leurs cris les villes voisines; Phtie,
 Iolcos, Arné, Hélice, la fertile Antée, en-
 tendirent leur voix & le bruit de leurs armes.

Jupiter fit partir un coup de tonnerre &
 pleuvoir du sang, heureux présage pour son
 fils, qui lui enfla encore le courage.

385. Tel qu'un affreux sanglier poursuivi dans

les gorges des montagnes, grince les dents ; se rue sur les chasseurs, aiguise sa dent meurtrière, blanchit sa gueule d'écume, lance des regards étincelans, fait dresser les soies sur son dos & sur sa hure ; tel le fils de Jupiter parut en s'élançant de son char.

390

C'étoit le temps auquel la bruyante Cigale, cachée sous la verdure, annonce aux hommes l'été par ses chants, recueille pour se nourrir la rosée sur les plantes, & fait entendre son ramage depuis le lever de l'aurore jusqu'à la fin du jour ; temps des chaleurs brûlantes de la canicule, lorsque le millet semé au commencement de l'été se forme en épis, lorsque le raisin encore verd commence à changer de couleur, & fait espérer aux hommes les doux présens de Bacchus. C'est ce temps-là même que nos guerriers prirent pour mesurer leurs forces & pour se livrer le plus cruel combat.

395

400

Comme deux lions irrités se battent pour s'arracher le corps sanglant d'un cerf qu'ils viennent d'égorger, poussent des rugissemens horribles & grincent les dents de fureur ; comme deux vautours au sommet d'un rocher se déchirent à coups de bec & d'ongles, & font entendre au loin leurs cris aigus, lorsqu'ils ont apperçu une chevre sauvage ou une biche qu'un jeune chasseur a percée de ses fleches : si le jeune homme,

405

incertain du lieu où est tombée sa proie, vient à s'écarter, les cruels oiseaux fondent sur elle, & se battent pour la dévorer; tels nos deux guerriers s'obstinoient au combat, & faisoient retentir l'air de leurs clameurs.

Cygnus croyant percer le fils de Jupiter, poussa sa lance contre le bouclier de son ennemi, mais il ne put pénétrer au travers de cette armure divine; Hercule au contraire lui plongea la sienne entre le casque & l'écu, l'atteignit sous le menton, où il étoit sans défense, & lui coupa les deux nerfs du cou. Terrible plaie qui le fit tomber sans force & sans vie; tel qu'un chêne ou un rocher escarpé frappé du foudre de Jupiter, ainsi fut renversé le malheureux Cygnus, & il fit retentir la terre du bruit de ses armes.

Le fils de Jupiter le laissa étendu pour recevoir le redoutable Mars qui s'élançoit sur lui. Comme un lion au regard terrible se jette sur sa proie, la déchire de ses griffes meurtrières, lui arrache en un moment la vie, se rassasie de sang & de carnage: le feu dans les yeux, il se bat les flancs & le dos de sa queue, gratte la terre de ses pieds, jette l'épouvante autour de lui; tel le fils d'Amphitrion, échauffé au combat, osa tenir tête à Mars lui-même & disputer de courage avec le Dieu de la guerre,

Ce Dieu redoutable s'avançoit avec le désespoir dans le cœur : ils jetterent tous deux un grand cri, & commencerent à se charger. 435

De même qu'un rocher tombé du haut d'une montagne roule au loin en bondissant, fait un fracas épouvantable, remonte contre la colline qui se trouve sur son passage & qui lui fait obstacle; ainsi le cruel Mars poussant son char avec impétuosité & jettant un cri affreux, se précipita sur Hercule. Ce lui-ci immobile, soutint l'effort sans s'ébranler : alors la fille du souverain Jupiter, la Déesse Minerve, couverte de sa noire égide, se présente devant Mars & le regardant d'un air indigné lui cria : Arrête, Dieu sanguinaire, arrête la fougue de ton courage & les vains efforts de ton bras; il ne t'est point donné par les Destins de dépouiller le fils de Jupiter & d'ôter la vie au grand Hercule. Quittes la partie & ne t'exposes point à combattre contre moi. 440

Mars ne daigna pas l'écouter; agitant ses armes aussi brillantes que l'éclair, il déchargea sur Hercule un coup qu'il croyoit mortel : désespéré du meurtre de son fils, il plongea sa lance de toutes ses forces contre le bouclier dont Hercule étoit couvert; mais Minerve d'une main habile détourna le coup & le rendit inutile. Mars furieux, tira son épée & voulut en percer Hercule; 445

176 LE BOUCLIER

celui-ci non moins animé lui passa sa lance
au travers du bouclier, lui fit une profon-
de blessure à la cuisse & le renversa par terre.

Le trouble & l'effroi, écuyers du Dieu
de la guerre, le replacerent à l'instant sur
son char, & poussant à toute bride, ses
vaillans coursiers, le ramenerent sur l'Olym-
pe. Le fils d'Alcméne & son fidèle Iolaüs
couverts de gloire, dépouillerent Cygnus de
ses armes, & reprirent la route de Trachine
où ils ne tarderent pas d'arriver. La blonde
Minerve de son côté regagna l'Olympe &
le Palais de son pere.

Le Roi Ceyx accompagné de tout son
peuple, des habitans d'Antée, de Phtie,
d'Iolcos, d'Arné & d'Hélice, accourut pour
rendre à Cygnus les honneurs de la sépul-
ture. Ces peuples prirent part à la juste dou-
leur d'un Roi respecté des hommes & qui
n'étoit pas moins chéri des Dieux. Mais les
eaux du fleuve Anaurus dans une inondation
violente ont entièrement couvert le tom-
beau de Cygnus & l'ont rendu inaccessible.
Ainsi l'a voulu le fils de Latone, le divin
Apollon, pour se venger de ce Prince qui
avoit l'audace de dépouiller & d'outrager
ceux qui conduisoient à Delphes des victi-
mes pour les sacrifices.



LES TRAVAUX

ET

LES JOURS.

MUSES Piérides qui accordez l'immortalité aux vers des Poètes , j'implore votre secours : inspirez-moi des chants dignes de votre pere. C'est le souverain Jupiter qui du haut du ciel où il fait gronder son tonnerre , décide à son gré du sort des mortels , qui couvre l'un de gloire & retient l'autre dans l'obscurité , qui tantôt nous élève au faite des grandeurs & tantôt nous en fait descendre , qui nous rend comme il lui plaît , le destin ennemi ou favorable , qui punit les méchans & humilie les superbes. Jetez sur moi , ô Roi des Dieux , un regard de bienveillance , & prêtez l'oreille à ma voix : inspirez l'équité à ceux qui rendent la justice , pour moi je me charge d'enseigner la vérité à Persés.

Il y a parmi les hommes deux fortes de rivalité : l'une digne de louange , l'autre de blâme , mais toutes deux source de division. L'une entretient la discorde & la guerre

15. pour le malheur des mortels ; tous la dé-
 testent , & tous par une fatalité inévita-
 ble , ont entr'eux des différends & des pro-
 cès. Celle-là est fille de la Nuit ; le Roi
 du ciel , le souverain Jupiter , plaça l'autre
 20. sur la terre pour le bien des humains : elle
 anime le plus indolent au travail. Un hom-
 me oisif vient-il à jeter les yeux sur celui
 qui s'est enrichi , cet exemple lui inspire le
 goût de l'agriculture & de l'économie. Cette
 émulation est avantageuse ; le voisin est ja-
 25. loux du gain de son voisin , l'artisan de tous
 ceux qui exercent son métier , le pauvre de
 celui qui mendie comme lui , le Poète de
 quiconque fait des vers.

Perfès , mon ami , souviens-toi de mes
 leçons. Qu'une maligne jalousie ne te fasse
 point quitter le travail pour aller être spec-
 tateur des disputes & des clameurs du Bar-
 30.reau. Quiconque n'a pas été fidèle à culti-
 ver les dons de Cérès , à recueillir pendant
 l'été de quoi vivre toute l'année , ne doit
 point s'occuper de procès ; il faut être sûr
 de sa propre subsistance , avant de disputer
 35. aux autres leurs possessions. Tu n'auras plus
 lieu désormais de commettre cette impru-
 dence ; finissons pour toujours nos démêlés
 par un arrangement équitable : c'est la plus
 grande faveur que Jupiter puisse nous ac-
 corder. Lorsque nous fîmes autrefois nos

partages, tu fus t'emparer de ce qui te con-
 venoit; tu comptois sur les présens que tu
 faisois à des Juges avides, & qui préten-
 dent décider nos contestations à leur gré.
 Insensés! ils ne savent pas que la moitié
 vaut souvent mieux que le tout, & quel
 avantage on trouve à vivre de plantes &
 de légumes.

Les Dieux ont caché aux mortels la vraie
 maniere de vivre; sans cela tu saurois ga-
 gner dans un seul jour de quoi subsister pen-
 dant toute une année sans rien faire: tu
 pourrois suspendre à ton foyer le gouver-
 nail de ton vaisseau, faire reposer tes bœufs
 & tes mulets qui succombent sous la fa-
 tigue. Mais Jupiter irrité nous a dérobé ce
 secret pour se venger des tromperies de Pro-
 méthée, & nous a condamnés à des pei-
 nes continuelles.

Il avoit ôté le feu aux hommes; le fils
 de Japet le leur rendit en le cachant dans
 une tige de fêrule, à l'insu de Jupiter, &
 sans redouter sa foudre: le Dieu du ciel
 indigné lui adressa ces funestes paroles:
 Fils de Japet, fourbe trop habile, tu triom-
 phes de m'avoir trompé & d'avoir rendu à
 la Terre un élément dont je l'avois privée;
 mais tu payeras cher ce vol, toi & ta pos-
 térité. Je vais faire aux hommes un don
 qui sera la source de leurs plaisirs & de

leurs peines ; ils chériront l'instrument de
 60. ma vengeance & de leur malheur. Le père
 des Dieux & des hommes accompagna cette
 menace d'un sourire amer. Il ordonna à
 Vulcain de former une statue d'argile dé-
 trempée , de lui accorder le don de la pa-
 role & toute la vigueur d'un homme , d'en
 faire une fille charmante , égale en beauté
 aux Déeses immortelles. Minerve fut char-
 75. gée de lui apprendre à travailler , à manier
 savamment l'aiguille & le fuseau , Vénus ,
 d'orner sa tête de toutes les graces , de lui
 inspirer de violens desirs & un goût décidé
 pour la parure ; Mercure , de lui donner
 un esprit fourbe , un caractère dissimulé.
 Tels furent les ordres du souverain fils de
 Saturne , & ils furent ponctuellement exé-
 cutés. On vit sortir des mains de l'habile
 70. Vulcain une figure de jeune fille ; la Déesse
 aux yeux bleus , la savante Minerve prit soin
 de la parer & de la coëffer ; les graces &
 la persuasion releverent sa beauté par l'or
 75. & les pierreries ; les saisons lui firent une
 couronne des brillantes fleurs du printemps ;
 l'industrielle Pallas n'oublia rien pour en
 faire une personne accomplie ; Mercure mit
 dans son cœur la duplicité , le mensonge ,
 l'art de séduire , & dans sa bouche le talent
 80. de la parole ; enfin il lui donna le nom de
 Pandore , parce que tous les Dieux l'avoient

comblée de leurs dons, pour la rendre plus pernicieuse aux hommes.

Après avoir ainsi achevé cette dangereuse merveille, Jupiter envoya le prompt messager des Dieux, Mercure, en faire présent à Epiméthée. Celui-ci ne se souvint plus des avis que lui avoit donnés Prométhée, de ne rien recevoir de Jupiter, mais de tout refuser, de peur qu'il n'en arrivât quelque malheur aux mortels. Après avoir reçu le présent fatal, il sentit bientôt de quel fardeau il s'étoit chargé.

Avant ce temps, les hommes vivoient sur la terre sans peine & sans travail, exempts de maladies & des incommodités de la vieillesse; dès-lors ils passent leurs années dans la douleur & le chagrin. Pandore ayant ouvert la boîte qu'elle avoit entre les mains, en laissa sortir tous les maux qu'elle renfermoit : l'espérance seule demeura au fond, lorsque Pandore referma le couvercle. Telle fut l'artificieuse vengeance de Jupiter. Dès-lors les maux de toute espèce sont répandus parmi les hommes; ils couvrent toute l'étendue de la terre & la surface de la mer. Les maladies parcourent l'univers jour & nuit & nous surprennent sans parler; Jupiter les a rendues muettes; & il n'est pas possible de se soustraire aux décrets du maître des Dieux.

Si tu veux, je te ferai encore une autre leçon non moins utile, fais exact à la retenir.

210. Lorsque les Dieux furent nés aussi-bien que les hommes, ces immortels citoyens du ciel créèrent d'abord le siècle d'or pour les habitans de la terre. Ce fut sous Saturne, & lorsqu'il regnoit dans le ciel. Les hommes vivoient aussi heureux que les Dieux, dans une entière sécurité, sans soins, sans travail, sans vieillir jamais, toujours avec un corps également jeune & vigoureux : exempts de chagrin, ils ne pensoient qu'à jouir des plaisirs de la table & de l'abondance que les Dieux leur accordoient. Leur mort étoit semblable au sommeil : ils ne manquoient de rien, la terre féconde portoit d'elle-même & sans culture des fruits en abondance; heureux & tranquilles, ils jouissoient en paix des dons de la nature. 220. Après que cette première race d'hommes fut enterrée, ils devinrent, par l'ordre du souverain Jupiter, des Démons ou bons Génies qui errent sur la terre enveloppés d'un air léger, pour prendre soin des hommes; ils examinent leurs bonnes ou leurs mauvaises actions & leur distribuent les richesses de la nature. Telle est la dignité suprême à laquelle ils ont été élevés. 225.

Les Dieux créèrent ensuite le siècle d'ar

gent beaucoup moins heureux que le premier, où les mortels n'avoient plus la même force ni le même caractère. Leur enfance duroit cent ans, pendant lesquels ils vivoient sous la conduite de leur mere, & demeuroient renfermés sans autres occupations que celles du bas âge. Parvenus enfin à la puberté, ils vivoient peu de temps, & le défaut de sagesse rendoit encore leur vie malheureuse : ils ne pouvoient s'abstenir de l'injustice; ils ne vouloient point honorer les Dieux ni offrir des sacrifices sur leurs autels comme il est établi par l'usage. Jupiter irrité les fit bientôt disparoître, parce qu'ils ne rendoient aucun culte aux Dieux bienheureux qui habitent l'Olympe.

Après que cette seconde race eut été ensevelie dans les entrailles de la terre, on les nomma les mortels bienheureux; ils ne tiennent que le second rang, ils sont cependant honorés.

Le souverain Jupiter créa en troisième lieu le siecle d'airain, pire encore que le siecle d'argent; alors vivoit une race d'hommes sauvages, robustes & violens, qui n'avoit de goût que pour la guerre & les combats; ils ne prenoient aucune nourriture apprêtée; ils étoient d'un caractère dur & indomptable. Ils avoient le corps & les membres d'une grandeur & d'une force prodigi-

150. gieuse; rien ne résistoit aux efforts de leurs bras. Ils étoient couverts d'armes d'airain & habitoient des maisons de même métal; on n'en connoissoit point d'autre alors, le fer n'étoit pas encore en usage. Ils se détruisirent les uns les autres, & descendirent couverts de crimes dans la sombre demeure de Pluton : leur force terrible ne les sauva point des coups de la mort, ni des ténèbres où elle enveloppe les mortels.

160. Lorsque cette odieuse espèce d'hommes fut exterminée, Jupiter en fit naître une quatrième plus sage & plus vertueuse. C'est la race divine des héros que l'on nomme autrement demi-Dieux, qui nous ont précédés sur la terre. Tous ont péri dans les hasards de la guerre & au milieu des combats; les uns dans la terre de Cadmus, au siège de Thèbes entrepris pour la succession d'Œdipe, les autres au-delà des mers au siège de Troye. La funeste beauté d'Hélène en fut la cause, & ils en ont été les victimes. Le fils de Saturne, le souverain Jupiter les a placés aux extrémités du monde dans une demeure également éloignée des Dieux & des hommes, où ils sont gouvernés par Saturne : ce sont les isles fortunées situées au milieu de l'océan, où ces héros menent une vie tranquille & heureuse,

se, où la terre féconde porte des fleurs & des fruits trois fois l'année.

Que n'a-t-il plû au ciel de m'exempter de vivre parmi la cinquième race des hommes, de me faire mourir plutôt ou naître plus tard ! C'est le siècle de fer, où les travaux & la misère sont sans interruption, auquel les Dieux n'accorderont jamais de repos, où tout au plus les maux sont entremêlés de quelques biens. Jupiter ne tardera pas de faire périr encore cette nouvelle espèce d'hommes ; à peine sont-ils nés, qu'ils blanchissent de vieillesse. L'union ne regne ni entre le pere & les enfans, ni entre les voisins, ni entre les amis ; la discorde arme les freres contre les freres, & pendant une si courte vie, ils sont l'opprobre de leur famille. Les uns sont des impies qui sans craindre la vengeance des Dieux, calomnient & outragent les innocens ; les autres des cœurs dénaturés qui ne témoignent à leurs parens, vieux & cassés, aucune reconnoissance pour leur éducation : celui-ci porte la guerre chez ses voisins, & met leurs biens au pillage ; on ne fait grace ni à la justice, ni à l'innocence, ni à la vertu ; l'on a plutôt des égards pour les scélérats & les méchans. Il n'y a plus ni justice ni pudeur. Un homme couvert de crimes outrage impunément l'hom-

me de bien , & se parjure sans scrupule.

195. L'Envie au teint livide , qui ne se repaît que des maux d'autrui , poursuit tous les hommes & les noircit par de fausses accusations. Enfin la Pudeur & la Correction habillées de blanc , ont quitté la terre pour retourner au ciel ; elles ont abandonné les hommes pour rejoindre les Dieux : elles les ont laissés en proie à leurs misères sans aucune espérance de les voir jamais finir.

200. J'adresse maintenant une parabole aux Rois qui croient être sages ; voici le discours que tint l'épervier à un rossignol qu'il avoit enlevé au plus haut des airs , qu'il tenoit dans ses serres , & à qui la douleur faisoit pousser des cris lugubres : Malheureux oiseau , à quoi servent tes plaintes ? tu es au pouvoir d'un plus fort que toi ; malgré l'harmonie de tes chants , il faut que tu me suives , il dépend de moi de te dévorer ou de te mettre en liberté. C'est une imprudence de résister à celui qui est plus puissant que nous , loin d'y trouver aucun avantage , on n'en est que plus maltraité. Ainsi raisonnoit l'épervier , sûr de la force de ses aîles.

210. Mon cher Persés , sois ami de l'équité ; ne te rends ni coupable ni fauteur de l'injustice ; elle cause infailliblement la ruine

des petits : les grands la souffrent impatiem-
 ment & se vengent du dommage qu'elle 215.
 leur cause. Le plus sûr moyen de parve-
 nir est la justice, elle l'emporte tôt ou tard
 sur son ennemie; l'insensé en fait l'expé-
 rience à ses dépens. Le Dieu redoutable
 des sermens poursuit sans relâche la ven-
 geance des jugemens iniques : la justice ou-
 tragée par les juges corrompus, & forcée 220
 de succomber sous leurs arrêts tyranniques,
 élève ses cris vers le ciel; enveloppée d'un
 air léger elle voltige autour des villes &
 des nations qui la méconnoissent, & fait
 pleuvoir les fléaux sur ceux qui l'ont ban-
 nie de leurs assemblées. Ceux au contraire 225.
 qui rendent également justice aux étrangers
 & à leurs Concitoyens, qui ne s'écartent
 jamais des regles de l'équité, rendent leur
 patrie & leur nation florissante; ils y font
 regner une paix profonde; Jupiter attentif
 à leur conduite, écarte loin d'eux les mal-
 heurs de la guerre, les horreurs de la fa- 230
 mine & toute espèce de désordres. Rien
 ne trouble la joie de leurs festins; la terre
 s'empresse de leur prodiguer ses dons; ils
 trouvent même, sur les chênes, du gland
 pour se nourrir, & du miel pour l'assai-
 sonner. Leurs brebis portent de riches toi- 235.
 sons, leurs femmes mettent au monde des
 enfans semblables à leurs peres; ils font dans

l'abondance de toutes choses. Ils n'ont besoin ni de navigation ni de commerce ; ils trouvent dans la culture de leurs campagnes , de quoi pourvoir à tous leurs besoins.

240. Pour ceux qui se livrent à l'injustice & au crime , Jupiter ne tarde pas de les punir. Souvent toute une ville est la victime des désordres & des projets pernicioeux d'un seul Citoyen : Jupiter y envoie la disette & la contagion ; les peuples périssent , la stérilité afflige les femmes , les familles tombent & s'anéantissent ; ce Dieu vengeur
245. fait périr leurs armées , ouvre leurs murs à l'ennemi , ensevelit leurs vaisseaux sous les flots.

Rois , qui jugez les Nations , réfléchissez sur ces malheurs : les Dieux ont les yeux ouverts sur la conduite des mortels ,
250. ils regardent de près ceux qui font pencher la balance du côté de l'injustice , & qui bravent la vengeance divine. Ils sont répandus par milliers sur la face de la terre ; Jupiter les y a placés pour veiller sur les hommes , pour examiner leur conduite & leurs crimes : enveloppés d'un air léger ils
255. parcourent l'univers.

La justice est une vierge pure qui doit sa naissance à Jupiter ; les Dieux même qui habitent le ciel , ont du respect & de la

vénération pour elle. Si quelqu'un la blesse & l'outrage, sur le champ elle porte ses plaintes à Jupiter contre les hommes; elle l'engage à venger sur les peuples les crimes des Rois, qui foulent aux pieds les loix & abusent de leur autorité. Juges corrompus par les présens, redoutez sa vengeance, réformez vos jugemens, renoncez pour jamais à l'injustice. 260.

Celui qui pense nuire à autrui, se fait tort à lui-même; un mauvais conseil est toujours pernicieux à celui qui le donne. L'œil perçant de Jupiter à qui rien n'est caché, tient un compte exact de tout; il n'ignore point de quelle manière un peuple rend la justice. Voudrois-je être juste, & le conseillerois-je à mes enfans, s'il étoit défavantageux de l'être, & si le parti le moins équitable éprouvoit toujours le meilleur sort? Jamais le Dieu qui lance le tonnerre, ne permettra que l'ordre soit ainsi perverti. 265.

Souviens-toi, mon cher Persés, des conseils que je te donne. Sois fidele à suivre les regles de l'équité, renonces à toute injustice; telle est la loi que Jupiter impose à tous les hommes. Il peut être permis aux bêtes féroces, aux poissons, aux oiseaux de dévorer leurs semblables; la justice n'est pas faite pour eux, mais elle convient aux hom- 270.

mes, & fait leur bonheur. Si quelqu'un dit en public la vérité, telle qu'il la connoît, Jupiter le comble de bienfaits; si au contraire il se parjure & blesse la justice par un faux témoignage, il se prépare un malheur sans remède: sa postérité tombera dans le mépris, au lieu que les descendants du juste seront plus honorés de siècle en siècle.

C'est pour ton bien que je te parle, imprudent Persès; il est aisé de pousser la méchanceté à son comble, la voie en est toujours ouverte & les occasions sont fréquentes. Pour arriver à la vertu, les Dieux veulent qu'il en coûte, le chemin en paroît d'abord long, pénible, escarpé; dès que l'on y est entré, il s'aplanit, & les difficultés s'évanouissent.

C'est la perfection de la vertu sans doute, de prendre toujours le bon parti par ses propres lumières, & de considérer en toutes choses la fin où elles doivent aboutir; mais c'est aussi un mérite de suivre les bons conseils. Celui qui n'a ni sagesse ni docilité, n'est bon à rien.

Fidèle à mes avis, appliques-toi au travail, mon cher Persès; rends-toi digne des Dieux dont tu es descendu; tu seras à l'abri de l'indigence, Cérès te comblera de ses dons, & remplira ta maison de biens.

La faim marche à la suite de la paresse : un homme oisif est détesté des Dieux & des hommes ; il ressemble aux avides frêlons qui dévorent dans leur oisiveté le fruit du travail des abeilles. Prends du goût pour les travaux les plus avantageux , afin d'avoir toujours chez toi de quoi pourvoir à tes besoins. Le travail est la source de l'opulence ; il te rendra cher aux Dieux & aux hommes : un fainéant leur est en horreur.

Ce n'est point un déshonneur de travailler , c'en est un de ne rien faire ; dès que tu sauras t'occuper , bientôt l'aïfance dont tu jouiras , excitera l'envie des paresseux mêmes : l'opulence ainsi acquise , a pour compagnes la gloire & la vertu : tu deviendras semblable aux Dieux. Travailler est donc le fort du sage. Ne jettes plus un œil avide sur le bien d'autrui , pense à te rendre utile , & pourvois à ta subsistance ; c'est l'avis que je te donne.

Le partage de l'indigence est la honte ; & la mauvaise honte ; car il y en a une qui est utile ; la première ne conduit qu'à la pauvreté , le courage fait parvenir aux richesses. Ce n'est point par le vol ou par la violence qu'il faut s'en procurer ; celles que les Dieux nous donnent , sont infiniment préférables. Si quelqu'un s'enrichit par la

rapine, par la fourbe, par le mensonge; (& l'on n'en voit que trop en qui l'avidité a perverti la raison, chez qui l'effronterie a banni toute pudeur;) les Dieux ne tarderont pas de renverser sa fortune & d'anéantir sa famille; il n'est pas riche pour long-temps.

C'est se rendre coupable de maltraiter un étranger, un suppliant, de fouiller le lit de son frere, de lui débaucher son épouse par un adultere honteux, de faire tort à de foibles orphelins, d'outrager de paroles un pere blanchi par les années, & courbé sous le poids de la vieillesse. C'est exciter la colere de Jupiter qui punit tôt ou tard le crime, & rend le mal pour le mal.

Sois assez sage pour éviter de semblables forfaits. Honores les Dieux immortels selon tes facultés, par des offrandes pures & innocentes : offres-leur des holocaustes; ais soin de les appaiser par des libations & des victimes, le soir avant que de prendre ton repos, le matin à ton réveil, afin qu'ils te chérissent & te protègent; qu'ils te mettent en état d'acheter les terres d'autrui, & non pas de vendre les tiennes.

Invites ton ami à ta table, n'y appelles jamais ton ennemi; ais soin sur-tout de régaler ton voisin. S'il te survient un travail ou un embarras imprévu, les voisins

accourent sans ceinture, les parens prennent le temps de se retrouffer. Un mauvais voisin est un malheur, un bon voisin est un bien inestimable, heureux qui en rencontre de tels : si le Laboureur voit périr son bétail, c'est qu'il a de mauvais voisins.

Empruntes de ton voisin dans une juste mesure, rends-lui de même; & si tu peux, rends-lui davantage; afin qu'il te prête une autre fois ce dont tu auras besoin. Ne cherches point de profits injustes, ce sont de vrais dommages. Rends amitié pour amitié, visite pour visite, présent pour présent, & rien à celui dont tu n'as rien reçu : on rend volontiers à celui qui donne; quiconque ne donne rien, ne reçoit rien. La libéralité est toujours utile, le vol dangereux & pernicieux. Un homme libéral répand ses dons avec joie, c'est le plaisir le plus pur pour une belle ame. Celui qui est porté au larcin & qui le commet sans scrupule, pour peu qu'il dérobe, se prépare de cruels remords. En amassant peu & fréquemment, on amasse enfin beaucoup; pour éviter les horreurs de l'indigence, il faut accumuler sans cesse. Ce que tu as chez toi, ne te donne point d'inquiétude, il est en sûreté; ce qui est dehors, est toujours en danger. Il est agréable d'user de ce qu'on a, il est

triste d'avoir besoin de ce qu'on n'a pas : fais-y réflexion. Bois à longs traits du tonneau que tu viens de percer : épargnes-le quand il est au milieu ; il est trop tard pour l'épargner quand il est au bas.

370. Récompenses justement les services , même d'un ami : quand tu jouerois avec ton frere , prends des témoins. La confiance & la défiance poussées à l'excès perdent également les hommes. Ne te laisses point séduire par les ajustemens , par les discours ,
375. par les caresses d'une femme ; se livrer à elle , c'est se fier aux voleurs.

Un seul enfant suffit pour conserver la maison paternelle : dans ta vieillesse il te fera consolant d'en voir croître un second avant de mourir ; tes richesses augmenteront avec tes enfans , plus ils seront en grand nombre , plus Jupiter les comblera de biens.
380. Plusieurs donnent plus de soins , mais ils font plus de profit. Si tu veux devenir riche , observes cette maxime : que tes travaux se succèdent sans interruption.

Commences ta moisson au lever des Pleyades , & ton labour à leur coucher.
385. Elles demeurent cachées pendant quarante jours , mais elles reparoissent sur la fin de l'année , quand on commence à aiguïser la faux. Telle est la regle des laboureurs , tant pour ceux qui habitent les rivages de la

mer, que pour ceux qui cultivent de fertiles vallées loin de cet élément. 396

Laboures, sèmes, & moissonnes sans habits. Il faut achever de bonne heure tous les travaux de Cérès, si tu veux avoir ses fruits dans leur maturité; autrement tu cours risque de mendier ton pain & de voir ta peine perdue. Tu m'es venu exposer tes besoins; mais une seconde fois n'attends de moi ni dons ni emprunts: travailles, insensé, c'est la loi que les Dieux ont imposée aux hommes, si tu ne veux pas mendier avec ta femme & tes enfans, & souffrir les rebuts de tes voisins. On te donnera une ou deux fois, à la troisième tu seras importun. Tu auras beau te plaindre & faire de longs discours, on ne t'écouterà pas, & tu n'avanceras rien. Je te donne pour avis de penser à payer tes dettes, & à prévenir la faim. 397

Commences à te procurer une maison, du bétail pour le labourage, une bergère pour le conduire, des outils en bon état afin que tu ne sois pas obligé de les emprunter; & si on te les refuse, de laisser passer le temps propre au travail. Ne rejets aucun ouvrage au lendemain; le laboureur indolent ne remplira jamais ses greniers: l'activité double l'ouvrage. Un négligent est toujours aux prises avec les accidens. 400

415. En automne, lorsque les ardeurs du soleil & les sueurs commencent à diminuer, que Jupiter rafraîchit l'air par des pluies fréquentes, le corps humain est plus agile; alors le soleil ne darde point ses rayons directement sur nos têtes, & il prolonge son absence pendant la nuit.
420. Lorsque le bois de charpente est moins sujet à la carie & à la pourriture, que les feuilles tombent & que la sève ne monte plus, souviens-toi qu'il est temps de couper les bois nécessaires. Coupes un tronc de trois pieds pour un mortier, un pilon de trois coudées, une planche de sept pieds; c'est la juste mesure. Si tu la fais de huit pieds, tu pourras en retrancher de quoi faire un maillet. Donnes trois palmes aux jantes des roues, & dix palmes à un charriot. Amasses plusieurs bois courbes; lorsque marchant dans la plaine ou sur les montagnes tu trouveras un chêne verd propre pour un manche de charrue, ne manques pas de le porter chez toi; c'est le bois le plus dur pour servir au labour.
430. Qu'un élève de Pallas ait soin de le ficher dans le dental & de le clouer au timon.

Fais deux charrues en travaillant dans ta maison; l'une d'une seule pièce, l'autre d'assemblage; c'est le meilleur parti: si l'une vient à se rompre, tu te serviras de l'au-

tre. Le laurier & l'orme sont les meilleurs 435.
bois pour faire le timon de la charrue, le
chêne pour le dental, le chêne verd pour
le manche. Ais sois d'acheter deux bœufs
de neuf ans, c'est à cet âge qu'ils sont les
plus forts, lorsqu'ils cessent de croître, ils
sont plus propres au labour. Qu'ils ne soient
pas sujets à se battre, à rompre la charrue 440.
& à laisser ainsi l'ouvrage imparfait; qu'ils
soient conduits par un homme robuste de
quarante ans, muni d'un bon quartier de
pain, qui soit attentif à l'ouvrage & à tra-
cer des sillons droits, qui ne s'amuse point à 445.
regarder ses camarades, mais qui soit atta-
ché à son travail. Un plus jeune ne seroit
pas aussi capable de semer, comme il con-
vient, pour éviter de semer deux fois; il
seroit trop aisément distrait par ses compa-
gnons.

Observe attentivement chaque année le
passage de la grue; les cris qu'elle pousse 450.
dans les airs, annoncent le temps du la-
bour & l'approche des pluies de l'hiver:
fâcheuse circonstance pour celui qui man-
que de bœufs pour labourer; ais donc alors
des bœufs à toi dans tes pâturages. Il est
aisé de dire: prêtez-moi des bœufs & un
charriot; il est aussi facile de répondre à
l'emprunteur: mes bœufs sont occupés. Alors 455.
un homme riche en idée, forme le projet

de faire un charriot : l'insensé ne pense pas qu'il faut cent pièces pour le faire ; il auroit dû y faire attention plutôt, & se les procurer.

450. Dès que le temps du labour est arrivé, commences des premiers ; & du matin, toi & tes domestiques, laboures la terre sèche ou humide dans la saison pour rendre tes champs fertiles. Au printemps donnes le premier coup de charrue, n'oublies pas de donner le second en été ; & sèmes en automne la terre devenue plus légère par ce second labour. La terre ainsi préparée met à couvert de la disette & du désespoir qui l'accompagne, & te procure de quoi apaiser les cris de tes enfans.

455. Fais des vœux à Jupiter terrestre, à la chaste Cérès, pour qu'elle fasse parvenir ses dons à leur maturité. Lorsque tu commences ton labour, que tu prends d'une main le manche de la charrue & de l'autre l'aiguillon pour faire avancer les bœufs attachés au timon, qu'un jeune valet armé d'un hoyau recouvre la semence & écarte les oiseaux. L'ordre est pour les mortels la source de tous les biens, la confusion n'engendre que des maux ; tu verras des épis bien nourris pencher vers la terre, & avec le secours du ciel ils viendront à maturité. Tu penferas alors à nettoyer tes greniers ; &

470.

475.

tu pourras te réjouir à ton aise, quand ils seront pleins. Riche en provisions tu attendras paisiblement le printemps ; tu n'auras rien à demander à personne, & les autres auront besoin de toi.

Si tu attends le solstice d'hiver pour semer, tu moissonneras à ton aise, à peine trouveras-tu de quoi emplir ta main, tu ne lieras que des javelles inégales en te traînant dans la poussière ; confus & désolé tu les emporteras à la corbeille, & tu ne recevras les félicitations de personne. Jupiter accorde à la vérité des succès, tantôt bons & tantôt mauvais, & personne ne peut en répondre ; si tu laboures tard, voici toute la ressource que tu peux attendre. 480.

Lorsque le coucou commence à chanter sur les chênes, & qu'il annonce aux mortels l'heureux retour du printemps, si Jupiter fait pleuvoir pendant trois jours sans interruption, tellement que l'eau monte aussi haut que l'ongle des bœufs & pas d'avantage, alors le blé semé tard pourra égaler le premier semé. 485.

Observe exactement les saisons, ne te négliges point au retour du printemps & lorsqu'il pleut à propos. 499.

Pendant l'hiver, lorsqu'un froid violent tient tout le monde renfermé, ne fréquentes ni les boutiques des artisans, ni les assem- 495.

blées des homme oisifs ; un pere de famille laborieux fait augmenter son bien dans ce temps-là même : crains de te voir accablé tout-à-la-fois par la rigueur de la saison , par l'indigence & les horreurs de la faim. Un homme qui craint le travail , qui dans sa pauvreté se repaît de vaines espérances ,
 500. est souvent occupé de desseins criminels : assis tout le jour dans les lieux d'assemblée , dans la disette de toutes choses , il se livre aisément à de noirs projets.

Dis à tes valets pendant la belle saison : l'été ne durera pas toujours , réparons notre demeure. Evitez le mois Lenxon & les jours dangereux où la température de l'air est pernicieuse au bétail : préservez-vous des froids glaçans que nous envoie Borée , dont le souffle met en fureur la mer de Thrace , couvre de glaces la terre & les arbres , déracine sur les montagnes les chênes & les
 505. sapins , les précipite dans les vallons , fait un bruit épouvantable dans les campagnes & les forêts. Les bêtes féroces sont saisies de crainte & demeurent immobiles ; le poil dont elles sont revêtues , ne les met point à couvert des rigueurs de la froidure : elle se fait sentir au bœuf , malgré l'épaisseur de
 515. son cuir , & à la chevre , malgré la longueur de son poil ; les troupeaux de moutons y sont moins sensibles à cause de l'é-
 paisseur

païſſeur de leur laine. Le vieillard tranſi courbe ſes épaules : la jeune fille qu'une pudeur délicate retient ſédentaire auprès de ſa mere, n'y eſt pas expoſée ; le bain & l'huile dont elle fait uſage, le ſoin qu'elle a de ſe couvrir exactement pendant la nuit, la défendent contre la rigueur de l'hiver. Alors le Polype ſe ronge les membres dans ſa froide & ſombre retraite ; le ſoleil ne lui montre plus d'autre nourriture dont il puiſſe ſe raffaſier. Cet aſtre eſt retiré vers les climats des noirs Ethiopiens, & ne luit que fort tard ſur la Grèce.

520.

525.

Dans cette triſte ſaiſon, l'on voit les différens animaux qui peuplent les forêts, fuir en grinçant les dents, au travers des brouſſailles ; ils cherchent à ſe mettre à couvert dans les plus épais taillis ou dans les cavernes des rochers : ſemblables à un vieillard courbé ſur ſon bâton, dont les membres ſont ſans vigueur & la tête penchée vers la terre ; ils rodent de tous côtés pour éviter la neige & les frimats.

530.

535.

Alors fais ſoin de te revêtir d'étoffe de laine & d'une longue robe ; enveloppes-toi d'un drap épais & bien fourni, ſi tu ne veux trembler ſans ceſſe & frissonner de froid. Couvres tes pieds de bons ſouliers de cuir de bœuf garnis de fourrures en-dedans. Lorsque la froidure ſera plus violente, fais-toi un

540.

545. manteau de peau de chevreau cousue avec des nerfs de bœuf pour te défendre de la pluie; & mets sur ta tête un chapeau capable de préserver tes oreilles de l'humidité. Le froid redouble au point du jour, lorsque la bise va cesser; l'air frais du matin se répand sur la terre pour donner la fécondité
 550. aux travaux du riche Laboureur. L'humide vapeur qui s'élève des rivières, portée au plus haut des airs par la force du vent, tantôt retombe en pluie, & tantôt est agitée avec violence, lorsque Borée nous amène de la Thrace de sombres nuages.

555. Préviens-le pour finir ton ouvrage & rentrer à la maison; ne demeures point exposé à l'humidité d'un brouillard épais qui pénètre les habits & le corps, évites-le soigneusement, la saison de l'hiver est dangereuse à tous, aux animaux comme aux hommes. Il faut donner alors aux bœufs la moitié de
 560. leur ordinaire, & un peu plus à l'homme; la longueur des nuits diminue leurs besoins. Sur cette observation aie soin pendant l'été de proportionner la nourriture à la longueur du travail journalier & à celle du repos de la nuit, jusqu'à ce que la terre ait fourni de nouvelles provisions à ses habitans.

565. Sixante jours après le solstice, l'étoile Arcturus sortant de l'Océan, paroîtra la première sur le soir. Ensuite l'hirondelle de

Pandion vient annoncer aux mortels par ses chants lugubres du matin le retour du printemps. Préviens son arrivée pour tailler la vigne, c'est le temps le plus propre. Lorsque l'escargot paroissant hors de sa coquille, commence à se traîner sur les plantes au lever des Pleyades, il est trop tard pour fouir la vigne. Aiguises alors ta faux, & conduis tes gens au travail. Ce n'est plus le temps de reposer à l'ombre ni de dormir le matin, lorsque la moisson vient & que le soleil affoiblit nos forces : il faut se hâter, mettre promptement ses grains à couvert, se lever au point du jour pour avoir assez de temps. L'aurore seule emporte le tiers du travail journalier; c'est le moment le plus précieux pour mettre en train les ouvriers & pour avancer la besogne : c'est l'aurore qui met les hommes en mouvement & fait attacher les bœufs au joug.

570.

575.

580.

Lorsque le chardon fleurit, que la bruyante Cigale fait entendre son ramage sur la verdure, & tient ses aîles dans un mouvement continuel, les chaleurs se font sentir avec violence : alors les chevres sont plus grasses, le vin plus agréable au goût, les femmes plus portées au plaisir, les hommes moins vigoureux; desséchés par les brûlantes ardeurs du soleil, à peine se soutiennent-ils sur leurs genoux. Alors il est agréa-

585.

590. ble de prendre le frais sous un ombrage épais avec du vin de Biblos, de grandes coupes de lait de chevre dont les petits sont sevrés, de la chair de chevreau & de génisse qui n'ait pas encore porté. Dans cette saison tu peux boire à longs traits, étendu à l'ombre, & te régaler à ton aise, en respirant la douce haleine des zéphirs
 555. & la fraîcheur d'une fontaine vive & pure : mêles trois parties d'eau avec un quart de vin.

600. Au premier lever d'Orion, commandes à tes gens de fouler les dons précieux de Cérès dans une aire bien battue & exposée au grand air; après avoir mesuré ton grain, serres-le promptement dans le grenier. Lorsque tu auras rassemblé toutes tes provisions, je te conseille de chercher un valet qui n'ait point de domicile, & une servante qui n'ait point d'enfans : une servante avec des enfans est un embarras. Entretiens un chien alerte & vigoureux, & ne
 605. lui épargnes point la nourriture, de peur qu'un voleur attentif à dormir de jour & à veiller de nuit ne t'enleve ce qui t'appartient. Amasses du foin & de la paille pour nourrir tes bœufs & tes mulets; mais accordes de temps en temps du repos à tes domestiques & ôtes le joug à tes bœufs.

610. Lorsque Orion & Sirius seront parvenus

au plus haut du ciel, & qu'Arcturus paroîtra avec l'aurore, alors, mon cher Persés, il faut vendanger & recueillir le raisin. Exposes-le au soleil pendant dix jours & dix nuits; tiens-le à l'ombre pendant cinq jours, & le sixième verses dans des vases le précieux jus de Bacchus. Enfin lorsque les Hyades, les Pleiades & l'étoile d'Orion auront disparu, ais soin de labourer à temps : ainsi toute l'année sera successivement occupée par les travaux champêtres.

615.

Si tu veux t'exposer aux périls de la navigation, lorsque les Pleiades fuyant le nébuleux Orion se seront cachées sous les eaux de la mer, différens vents commencent à souffler avec impétuosité, il ne faut plus exposer un vaisseau sur les flots : c'est le temps de s'occuper à l'agriculture, comme je te l'ai enseigné. Mets ton vaisseau à sec, & le soutiens de toutes parts avec des pierres, pour qu'il ne soit pas battu par les vents; vuides la sentine, de peur que les eaux ne le pourrissent : tiens à couvert tous les agrès, plies proprement les voiles, suspends le gouvernail à la fumée, attends paisiblement le retour du temps propre à remettre en mer. Alors remets ton vaisseau à flot, fournis-le d'une riche cargaison pour en tirer un profit considérable.

620.

625.

630.

C'est ainsi, ô imprudent Persés, que mon

635. pere & le tien montoit des vaisseaux pour
gagner de quoi vivre : c'est ainsi qu'il sor-
tit de Cumès en Eolide pour venir ici par
mer ; il ne quittoit ni biens ni héritages ,
il fuyoit la pauvreté que Jupiter envoie à
qui il lui plaît. Il s'établit au pied de l'Hé-
640. licon dans le chétif village d'Ascra , séjour
incommode en hiver , désagréable en été ,
& qui n'est bon en aucune saison.

Ais sois de faire à temps toutes sortes
d'ouvrages , mais sur-tout les voyages par
mer. Approuves les petits vaisseaux , mais
fers-toi d'un grand , une charge plus con-
sidérable rapportera plus de profit , si tu
645. n'es pas contrarié par les vents. Si tu veux
t'appliquer au commerce pour rétablir tes
affaires & sortir de l'indigence , je t'ensei-
gnerai les regles de la navigation , quoique
je ne les aie jamais apprises par expérience :
650. je n'ai jamais monté un vaisseau que pour
aller en Eubée depuis Aulide , où autrefois
nos peres rassemblèrent toutes les forces de
la Grèce & attendirent un vent favorable
pour voguer à Troie. J'allai à Chalcis pa-
roître au concours de Poésie publié par les
ordres d'Amphidamas , où l'on avoit pro-
655. posé des prix considérables. J'y remportai
pour prix de ma victoire un trépied magni-
fique , que je consacrai aux Muses de l'Hé-
licon , pour les remercier de l'avantage qu'el-

les m'avoient accordé. C'est la seule fois que j'ai été porté sur un vaisseau. 660.

Je t'enseignerai néanmoins ce que Jupiter veut que tu fasses; les Muses elles-mêmes me l'ont appris.

Cinquante jours après le solstice, lorsque les travaux de l'été sont finis, c'est le meilleur temps pour la navigation; les naufrages sont alors moins à craindre, tu ne courras aucun risque, à moins que le terrible Neptune ou le souverain Jupiter ne veuillent te perdre de propos délibéré; car il dépend d'eux de nous envoyer des biens ou des maux. Dans cette saison les vents sont plus doux, la mer plus calme & plus tranquille, tu peux leur confier ton vaisseau, mais prends soin de le charger à propos & de ne pas trop différer ton retour. N'attends pas que le vin nouveau soit tiré, que les pluies d'automne soient venues, & l'hiver commencé: le souffle impétueux des vents du midi met alors la mer en fureur, fait tomber des pluies abondantes & rend la navigation périlleuse. 665. 670. 675.

On peut encore naviger au printemps, lorsque le figuier commence à pousser à l'extrémité de ses branches des feuilles semblables au pied d'une corneille. La mer est encore accessible; mais ces voyages de la première saison ne sont ni sûrs ni agréables; 680.

685. il faut en épier l'occasion; c'est un hazard si on les fait sans danger. La folie des hommes les leur fait entreprendre, les richesses leur tiennent plus au cœur que leur vie; & quelle mort que de périr au milieu des flots? Mais c'est à toi de faire des réflexions sérieuses sur les avis que je te donne.

690. N'exposes pas tout ton bien sur un vaisseau, n'en hazarides que la moindre partie; il est triste de tout perdre sur mer; il ne l'est pas moins de briser un char pour l'avoir trop chargé, & de gâter ses marchandises. Gardes le milieu en toutes choses; le grand secret est de savoir prendre son temps.

695. Prends-le sur-tout pour choisir une épouse, peu devant ou peu après trente ans; c'est l'âge le plus convenable. Qu'une fille soit nubile à quatorze ans & qu'elle se marie à quinze; prens une fille de bonnes mœurs & à qui tu puisses apprendre à les
700. conserver. Choisis-la dans ton voisinage, après l'avoir soigneusement examinée; ne t'exposes point à être la risée du public. Une femme vertueuse est pour son époux le plus précieux de tous les biens; mais c'est le plus terrible de tous les fléaux qu'une
705. femme de mauvaise conduite qui fait sécher son époux de douleur & vieillir avant les années.

Observez

Observez le respect & la piété envers les Dieux. N'ais jamais pour un ami la même confiance que pour un frere, sinon gardes-toi de lui manquer le premier. N'uses jamais avec lui de mensonge ni de détour; mais s'il vient à te blesser par ses paroles ou par sa conduite, punis-le doublement. S'il cherche à regagner ton amitié & à te faire satisfaction, reçois-le : un malheureux est exposé à changer souvent d'amis. Que jamais l'air de ton visage ne trahisse les secrets de ton ame, il ne faut pas être l'hôte de tout le monde, ni l'hôte de personne, parrifan des méchans, ni calomniateur des bons. N'ais jamais la dureté de reprocher à un homme sa pauvreté, souvent elle vient des Dieux.

710.

715.

La langue qui fait se taire, est un trésor, celle qui parle à propos, est encore plus louable; si tu fais un reproche, peut-être t'en fera-t-on un plus grand. Ne chicanes pas sur le prix d'un régal que l'on se donne entre amis; l'on y goûte beaucoup de plaisir pour peu de dépense.

720.

Ne fais jamais à Jupiter ni aux autres Dieux, des libations de vin sans avoir lavé tes mains; ils n'écouteront ni tes vœux ni tes prières. Ne te tournes point contre le soleil pour épancher de l'eau, ne le fais pas même après le soleil couché & pen-

725.

dant la nuit d'une manière peu modeste.
 730. Les Dieux veillent même pendant les ténèbres. Un homme modeste se retire à l'écart ou derrière un mur pour satisfaire aux nécessités de la nature. Ne te découvres jamais d'une manière indécente devant ton
 735. foyer. N'habites point avec ton épouse au retour d'un repas funèbre, mais après un sacrifice offert aux Dieux. Ne traverses jamais à pied les eaux pures d'une rivière sans en avoir salué le Génie & lavé tes mains
 740. dans ses eaux : traverser un fleuve sans s'être purifié les mains, est une action odieuse aux Dieux, & ils la punissent par quelque accident.

Ne coupes point tes ongles pendant le festin d'un sacrifice; ne poses point le vase où l'on verse du vin, sur la coupe des convives; cette action est un présage de malheur.
 745. Ne laisses point imparfait l'édifice que tu auras commencé, de peur qu'une corneille de mauvais augure n'aille croasser sur les murs; n'y manges point & n'y prends point le bain, avant que d'en avoir fait la
 750. dédicace, c'est une espèce de crime. Ne fais point asseoir sur une pierre un enfant de douze ans ou de douze mois, cela pourroit l'énerver : qu'un homme ne se lave point dans les bains d'une femme, cette indécen-
 755. ce entraîne des malheurs à sa suite. Si tu

arrives à un sacrifice commencé, n'en tournes point les mysteres en ridicule, le Dieu en seroit offensé. Ne lâches jamais aucune ordure dans le lit des fleuves qui se jettent dans la mer, ni dans les fontaines, évites même avec soin cette malpropreté. Redoutes la censure publique, & la mauvaise réputation. La renommée est à craindre, elle est aisée à exciter, fâcheuse à supporter, difficile à étouffer : un bruit qui passe par la bouche de tout un peuple, ne se dissipe jamais entièrement; c'est la voix de la renommée qui est une Divinité. 760.

Jours remarquables.

Observe la distinction des jours selon l'ordre de Jupiter, & apprends à tes gens à faire de même; le trentième du mois est heureux pour visiter les travaux & distribuer les provisions; ce jour-là tout le monde est occupé à ses affaires. Ceux-ci ont encore été désignés par Jupiter. La nouvelle lune, le quatrième & le septième: celui-ci est sacré, parce que c'est le jour auquel Latone mit au monde Apollon avec sa chevelure dorée. Le huitième & le neuvième sont favorables pour vaquer à ses affaires, l'onzième & le douzième sont encore bons; le premier pour tondre les brebis, le second pour faire les moissons; le douzième cependant est préférable. 770.

C'est à celui-ci que l'araignée suspendue en l'air à la chaleur du jour, file sa toile, & que la sage fourmi augmente son monceau : une femme le doit choisir pour ourdir sa toile & commencer son travail.

780. Ne commences jamais à semer le treize du mois, mais il est bon pour planter : le seize est dangereux pour les plantes, mais il est favorable à la naissance des garçons, non pas à celle des filles ni à leur mariage ; il en est de même du sixième ; il est propre à châtrer les chevreaux & les beliers, à fermer d'une haie l'étable des troupeaux : il est encore favorable à la naissance des garçons ; il donne de l'inclination pour les injures & le mensonge, pour les discours séduisans & les entretiens secrets.

790. Il faut châtrer les chevreaux & les veaux le huit, les mulets le douze. Le vingt, auquel la lune est pleine, est heureux pour mettre au monde un fils sage & de bon caractère ; il en est de même du dix, le quatorze est pour les filles. C'est à celui-ci qu'il faut apprivoiser les moutons, les bœufs, les chiens, les mulets en les touchant de la main. Souviens-toi le quatre, le quatorze & le vingt-

795. quatre, d'éviter toute espèce de chagrin ; ce sont des jours sacrés. Le quatre est heureux pour prendre une épouse, après avoir consulté le vol des oiseaux ; les augures font

800.

nécessaires dans une occasion si importante. Evites les cinquièmes, ils sont pernicieux; alors, dit-on, les furies se promènent pour venger les droits du Dieu Orcus, que la Discorde a enfanté pour punir les parjures.

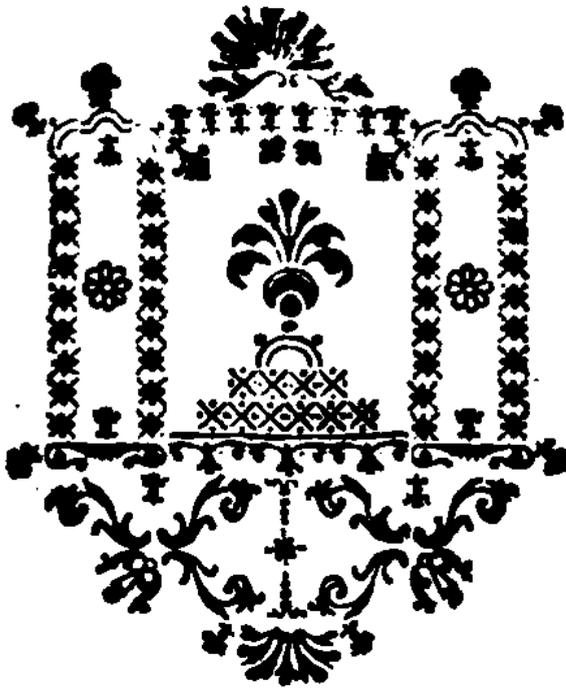
Le dix-sept, visites le blé dont Cérès t'a fait présent, & vannes-le dans ta grange; fais couper les bois de charpente & propres à faire des vaisseaux; commences le quatre à les assembler, le dix-neuf après-midi est le plus favorable; le neuf est encore sans danger, il est bon pour planter & pour augmenter une famille, jamais il n'a été marqué par aucun événement fâcheux. Mais peu de personnes savent que le vingt-neuf est excellent pour goudronner les tonneaux, pour atteler les bœufs, les mulets, les chevaux, pour mettre un navire en mer: plusieurs n'osent pas s'y fier.

Le quatre, perces ton tonneau; le quatorze est le plus sacré de tous; quelques-uns croient que c'est le vingt-quatre au matin, l'après-midi est moins favorable.

Voilà les jours les plus heureux pour tout le monde; les autres sont indifférens, ne présagent & ne causent ni bien ni mal: l'un préfère celui-ci, l'autre celui-là; mais peu de personnes sont en état d'en dire les raisons. Souvent un jour est malheureux, d'au-

825. tres fois il est meilleur. Heureux celui qui fait les distinguer pour régler son travail ! Il évite d'offenser les Dieux, de contredire les augures, de se rendre coupable.

Fin des Poèmes d'Hésiode.

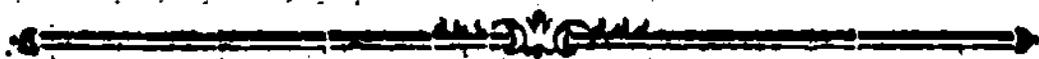




REMARQUES

SUR LA

DE HÉSIODE.



PREMIERE PARTIE.

Invocation des Muses.

CETTE premiere Partie sert de préface & d'introduction au reste du Poëme. On y verra cependant déjà des traits qui peuvent faire juger du dessein qu'Hésiode s'est proposé dans son ouvrage, ou du moins de la maniere dont nous devons l'entendre. Quelques Critiques ont pensé que les 115 premiers vers qu'elle renferme, n'étoient pas d'Hésiode, qu'ils avoient été ajoutés par un écrivain postérieur: mais le style en est si semblable à la suite de l'ouvrage, & la coutume d'invoquer les Muses est si familiere aux Poëtes, qu'il n'y a aucun fondement à ce soupçon. Il convenoit sans doute qu'en commençant un Poëme tel que celui-ci, l'Auteur eût recours à ces divinités; non-

seulement parce qu'elles présidoient spécialement à la poésie, mais encore à cause du sujet : pour découvrir la naissance des Dieux, il falloit sans doute une espèce de révélation, une inspiration spéciale. Voyez *γ.* 104 & suiv.

γ. 1. *Les divinités qui président à la musique.* On sera peut-être surpris de voir traduire ainsi *Musæ Heliconiades* : c'est qu'il y a déjà ici une équivoque. *Ἑλικίων* a signifié en grec du fil, des cordes, un instrument à cordes, une lyre ou une guitare ; *Ἑλικονιάδες*, en ce sens, désigne les Muses qui jouent de la lyre, qui président aux instrumens & à la musique. Mais les Grecs ayant confondu ce nom avec celui du mont Hélicon dans la Béotie, il n'en fallut pas davantage pour supposer que les Muses habitoient sur cette montagne & dans les lieux voisins, & pour engager les Béotiens à leur bâtir des temples chez eux. Telle est l'origine de la plupart des fables & des usages religieux de la Grèce.

γ. 2. *Et qui habitent sur le mont Hélicon.* Si *Heliconiades* dans le premier vers faisoit allusion à la demeure des Muses, Hésiode feroit ici un pléonafme & une répétition ridicule.

Le Clerc dérive le nom *Μῦσα* du Phénicien *mouisa*, inventrix. Il paroît plus con-

venable de le tirer du grec *Muta*, enseigner, instruire, comme a fait Diodore, tome 2, p. 17. Aussi, selon la remarque de Priscien, les Béotiens prononçoient *muha* pour *musa*. On dit populairement d'un homme qui rêve, *il muse*; & ce terme en Anglois signifie méditer. *Μουσῶν*, *musivum opus*, est un ouvrage fait en compartimens, avec beaucoup d'application, une mosaïque. *Musa* exprime donc application de l'esprit, par conséquent science, instruction. La poésie ayant été un des premiers talens de l'esprit que l'on a cultivés chez les Grecs, comme chez tous les autres peuples, il n'est pas surprenant que l'on ait d'abord destiné les Muses à la poésie. On leur attribua néanmoins dans la suite presque tous les genres d'érudition, & l'on appelloit *ἄμουςος* celui qui n'avoit pas l'esprit cultivé, qui n'avoit aucune teinture des sciences. Hésychius observe que les Athéniens appelloient musique, toute espèce d'art.

Le même Auteur, après Bochart, fait venir avec plus de raison le nom *Hélicon*, montagne, de l'hébreu *halik*, hauteur; il n'est cependant pas nécessaire d'en conclure que ce sont les Phéniciens qui l'ont ainsi nommée. La racine *lik* a la même force en grec que dans les Langues Orientales;

Ἡλικία, stature ou hauteur, Εἰήλικος, jeune homme déjà grand, Πεντελίκος, montagne de l'Attique, qui avoit cinq sommets, c'est ce que son nom signifie.

Dans un ouvrage de la nature de celui-ci, il n'est pas inutile de relever les étymologies qui semblent peu justes, quoique données par des Savans distingués. Cela sert à montrer que n'ayant pas envisagé le grec dans ses premiers élémens, ils ont manqué l'unique méthode par laquelle on peut découvrir la source des fables.

Les Muses de ma patrie. Hésiode étoit d'Ascra, village de Béotie au pied du mont Hélicon; il en fait le séjour des Muses, selon le privilége commun à tous les Poëtes.

ν. 3. *Elles s'exercent à danser.* On suppose que les Muses sont des nymphes ou des déesses, parce que *musa* est du féminin; conséquemment, on leur attribue les amusemens ordinaires des jeunes filles, le chant, la danse, les conversations enjouées, les veillées nocturnes, le plaisir de prendre le bain.

La belle fontaine. Hésiode l'appelle Ἰοειδέα que l'on traduit *ferruginosum*. Cette épithète, dit-on, signifie noirâtre, telle qu'est ordinairement l'eau dans les lieux profonds: elle signifieroit plutôt roussâtre, couleur de rouille, selon la force du ter-

me. Ne peut-on pas l'entendre autrement ? *I'o* vient de *I'ημι*, *emitto*, comme dans *I'o-βολος*, qui lance des flèches : *ιδος*, est de l'eau ; on le verra *ψ.* 456. *I'οιδ'α* peut donc exprimer *scaturientem*, source vive, qui jaillit avec force.

ψ. 4. *L'Autel de Jupiter.* Il pouvoit y avoir un temple ou un autel de Jupiter sur le mont Hélicon, ou dans le voisinage. Nous avons observé ailleurs que la coutume de placer les autels de ce Dieu sur les montagnes, faisoit allusion à son nom : c'étoit le Dieu du Ciel. Voyez le Discours, chap. 12, §. 14.

ψ. 5. *Le Permesse.* Bochart dérive ce nom de l'hébreu *Béer-mets* : fontaine qui s'écoule ; le Clerc, de l'arabe *Béer-mets*, source pure. Il est plus naturel de le tirer de *per* augmentatif, & de *mass*, *mess*, eau ou liqueur. *Messeis* est une fontaine de Thessalie, dans Pline, liv. 4, ch. 8. *Masseis*, fontaine de Laconie, selon Pausanias, l. 3, c. 20. *Massa*, riviere de Libye, selon Ptolomé ; *Masse*, riviere de Touraine ; *Meiss*, riviere de Saxe.

Hippocrène, dit le même Bochart, vient de l'arabe *happigran*, fontaine qui jaillit ; cette étymologie conviendroit mieux à la fontaine *Epigranea*, que Pline place aussi dans la Béotie. Il est certain qu'on l'ex-

pliqueroit mal, si on le tiroit de Κρήνη Ἰπποῦ ; la fontaine du cheval : mais il faut se souvenir que *hippos* désigne en grec autre chose qu'un cheval, puisque *hippos* est une montagne de Bithynie. *Hippocrène* peut donc être très-bien rendu par fontaine de la montagne, parce qu'elle coule au pied du mont Hélicon. Ἰππος peut être mis encore pour ἵππος, liqueur, boisson, par une prononciation plus ferme; delà est venu *hippos*, rivière de Colchide. Alors *Hippocrène* signifieroit seulement source d'eau, comme *Aganippe* qui est une autre fontaine. Il y avoit encore une Hippocrène chez les Troëzèniens, selon Pausanias, l. 2, c. 31 ; par conséquent, les noms propres des montagnes, des rivières, des fontaines ont été originairement des noms appellatifs.

On a dit que le cheval Pégase avoit fait naître la fontaine Hippocrène d'un coup de pied ; cette fable est fondée sur deux ou trois équivoques. *Hippos*, comme on vient de le remarquer, désigne un cheval, une montagne & de l'eau. Πηγὰς d'où est formé πηγασὸς, signifie de la glace & un rocher : Πάγος, de même est un lieu élevé & de la glace ; par conséquent, πηγασὸς Ἰππος, que l'on a traduit mal-à-propos *cheval Pégase*, exprime à la lettre eau froide, eau glacée, ou eau d'un rocher. Πηγασὸς Κρήνη,

fontaine froide, ou fontaine du rocher, & non pas *fons caballinus*, comme les Latins l'ont traduit. Au lieu de dire que l'Hippocrène sortoit du pied de la montagne, ou du pied du rocher, on a dit qu'elle sortoit du pied de Pégase, que l'on prenoit pour un cheval. Voyez *ŷ. 281.*

Ces discussions grammaticales ne sont certainement pas amusantes ; mais il faut absolument en dévorer l'ennui, si l'on veut remonter à la source des fables. On verra par deux mille exemples qu'elles sont toutes nées de pareilles équivoques. Il en est peu qui aient été plus fécondes que celle que nous venons de développer, en montrant le double sens du mot *hippos*. De là ont été formées les nymphes ou fontaines *Hippia, Hippe, Euhippe, Alcippe, Glau-cippe, Ménalippe, &c.* qui ont été pour la plupart métamorphosées en cavales par la toute-puissance des Poètes : le nom *Hippius* donné à Neptune, en vertu duquel il est devenu le père des chevaux : les noms *Hippodamas, Hippodamie, Hippolyte, Hipponoë, Hippocentaures, &c.* où l'on a cru voir une allusion aux chevaux : l'épithète *Euhippia* donnée à plusieurs villes, parce qu'elles étoient sur des rivières : les deux villes d'Afrique nommées *Hippo*, parce qu'elles étoient baignées par les eaux, dont

l'une même étoit traversée par une riviere, & furnommée pour ce sujet *Diarrythus*, &c.

¶ 5. *L'Olmus*. Bochart dérive celui-ci de *hol-mais* en syriaque, eau douce : il se dérive encore plus aisément du grec. Ὀλμος, Ὀλμειος, est un mortier ou un vase, par conséquent un lieu profond; telle est l'énergie du nom de la plupart des rivieres. *Almus*, riviere de Moesie qui se jette dans le Danube, *Alme*, riviere de Westphalie, ont la même racine.

¶ 10. *Elles passent les nuits*. Selon l'observation de le Clerc, le Poëte a eu raison de supposer que les Muses s'enveloppoient d'un nuage, ne dansoient que la nuit & sur le sommet d'une montagne, afin qu'on ne pût lui objecter que jamais personne ne les avoit vûes; mais puisqu'il dit aussi qu'elles chantoient, on auroit pu lui objecter tout de même que personne ne les avoit entendues.

¶ 11. *Le souverain des Dieux*. Δια τ'αιγίοχον. On traduit ordinairement *Jovem ægida tenentem*, ou *Jovem à caprâ nutritum*: il semble qu'on doit plutôt traduire *Jovem altè habitantem*, ou *summa tenentem*; 1°. l'égide étoit une peau de chevre ou un bouclier fait de cette peau; c'est à Minerve qu'on l'attribue ordinairement, plutôt qu'à

Jupiter; 2°. quoique, selon la fable, Jupiter ait été nourri par une chevre, (pure équivoque dont on montrera la source,) ce n'est pas une épithète fort honorable; & il paroît qu'Homere & Hésiode affectent de la répéter comme un titre d'honneur; 3°. Αἴξ, Αἴγας ne signifie une chevre que parce qu'il désigne un animal grim pant, & par analogie, le lieu où il faut grimper: c'est dans Pline le nom d'un rocher fameux. Αἴγαιος est une montagne de l'isle de Crète; Αἴγιαλός est un bord de la mer escarpé, un rocher sur le rivage de la mer: plusieurs rochers ou promontoires ont porté ce nom; plusieurs villes bâties sur des montagnes ou sur des rochers ont été appelées Αἴγα, Αἴγη, Αἴγαια, Αἴγινα, &c. Αἴγαιος ποντός. La mer Egée est la mer des rochers ou des écueils, & non pas la mer des chevres, comme l'ont entendu quelques Grammairiens. Αἴγιοχος signifie donc Jupiter qui habite le lieu le plus élevé ou le Ciel, & au figuré le souverain Jupiter: mais en confondant le mont Αἴγαιος de l'isle de Crète avec une chevre, & ὄχος, *tenens* ou *habitans*, avec ὄχον, *cibus*, *alimentum*, on a traduit *ægiochus* par *à caprâ nutritus*, & l'on a dit fort sérieusement que Jupiter avoit été nourri par une chevre sur le mont Egée dans l'isle de Crète. Voyez le n°. 483 ci-après.

On peut remarquer en passant la fausseté de l'étymologie que les Grammairiens Latins donnent du mot *capra* ; il vient, disent-ils, de *carpo*, parce que c'est un animal qui broute ; il vient plutôt de *cap*, hauteur, ce qui s'élève, ce qui monte. Voyez Macrobe Saturn. l. 1., c. 17. Ils ont fait encore la même équivoque que les Grecs, sur l'isle de Caprée auprès de Naples, ainsi nommée à cause de ses rochers, & non pas à cause qu'on y nourrissoit des chevres.

Nous examinerons en détail la signification des noms donnés aux Dieux à mesure que le Poëte fera leur généalogie.

§. II. *La Reine d'Argos Junon.* On verra par plusieurs exemples que les Poëtes ont donné aux différentes divinités le surnom des lieux où elles étoient honorées, où elles avoient des temples célèbres, & dont elles étoient tutélaires ; qu'ils ont même pris occasion de ce culte de supposer que ces Dieux étoient nés dans les lieux où on les invoquoit, & les peuples le publioient ainsi par vanité.

Mais ces fables étoient ordinairement fondées sur des équivoques ou sur de fausses allusions. Lorsqu'il y avoit quelque rapport entre la situation ou le nom d'une ville & celui d'un Dieu, on ne manquoit pas de le

le choisir pour divinité tutélaire. La ville d'Argos avoit été ainsi nommée, à cause de sa situation élevée; Ἀργαῖος est une montagne de Cappadoce dans Pline : & comme Junon, déesse fiere & hautaine, étoit surnommée Ἀργαῖα & Ἀργείη, les Argiens mirent leur ville sous sa protection. Voyez le Discours préliminaire, chap. 12, §. 15.

ψ. 12. *Minerve aux yeux bleus*, ou aux yeux pers; Γλαυκῶπις : Γλαυκός, *cæruleus*, signifie le vert de mer, le vert bleuâtre, & souvent il est employé pour signifier le bleu clair. Pour distinguer les différentes divinités, les Poètes leur donnoient différens attributs, & les Peintres les représentoient de diverses manieres, Junon avec de grands yeux, Minerve avec des yeux bleus, parce qu'ils la supposoient blonde, *flava Minerva*. Voyez ψ. 895 & suiv. la fable de Minerve.

On conçoit que cette différence venoit originairement de la fantaisie des Sculpteurs ou des Peintres, & des divers modèles qu'ils se propofoient. Praxitèle, pour faire la Vénus de Gnide, lui donna la figure de Cratine, courtisane dont il étoit épris : du temps de Phryné, fameuse courtisane de Thespies, tous les Peintres la prenoient pour modèle des tableaux de Vénus : les Athéniens peignoient ordinairement

Mercuré sous la figure d'Alcibiade. S. Clem. d'Alex. Exhort. aux Gentils, page 35; Athénée, liv. 13, chap. 22; Pline, l. 35, c. 10.

ϗ. 15. Neptune qui environne la terre de ses flots. Voyez ϗ. 456, la fable de Neptune.

ϗ. 16. Vénus aux yeux doux : Ελικοβλέφαρον. Guiet traduit *arcuatis superciliis* : le Clerc *volubilibus palpebris* ; c'est, dit-il, la même chose que *Pæta*, surnom que les Latins donnoient à Vénus, parce que c'est une marque de coquetterie de cligner fréquemment les yeux. Tout cela n'est pas juste ; 1°. βλέφαρον ne signifie point le sourcil ; les Grecs l'appelloient Οφρυς ou ἐπισκύνιον ; ainsi la traduction de Guiet est fautive ; 2°. Ελικος signifie à la vérité *volubilis*, mais dans le même sens que *versatilis*, qui tourne ou qui se détourne, & cela ne peut convenir aux paupières ; 3°. *Pætus* signifie louche, qui regarde de travers ; ce n'est point en ce sens que les Latins le disoient de Vénus : mais il exprime aussi qui regarde du coin de l'œil, & c'est le regard affecté d'une coquette. La paupière est donc prise ici pour l'œil ; ελικοβλέφαρος est le même que ελικώπις ; il désigne Vénus au regard affecté, Vénus aux yeux doux.

ϗ. 21. Toute la cour céleste des immortels. On voit par l'énumération que fait Hé-

siode, de quoi cette cour étoit composée, & quels en étoient les personnages : il y place indifféremment Jupiter, Apollon, Neptune, que l'on dit avoir été des hommes, avec l'Aurore, le Soleil, la Lune, la Terre, l'Océan, la Nuit, qui n'en sont certainement pas. Auroit-il fait ce mélange, s'il avoit cru que les premiers fussent des êtres plus réels que les seconds ?

§. 26. *Bergers, habitans des campagnes.*

Comme les bergers ont coutume de s'exercer à jouer de quelqu'instrument, on a feint qu'ils étoient instruits par les Muses, & qu'elles conversoient avec eux.

Gens inutiles. Le grec porte à la lettre *méchans vauriens*; le Clerc observe que ce style insultant est une marque de familiarité dont Hésiode se félicite, & un trait de l'ancienne simplicité. Il pouvoit ajouter que c'est le langage qui regne encore dans les campagnes; lorsque les jeunes gens veulent s'agacer, ils se crient de loin des injures.

§. 30. *Une branche de laurier, symbole de leur pouvoir.* Le Clerc prouve très-bien que les anciens étoient persuadés que le laurier avoit la vertu de rendre inspirés ceux qui en avoient mâché les feuilles; voilà pourquoi l'on en couronnoit les Poètes, & on leur en mettoit une branche à la

main, parce que l'on supposoit que leur enthousiasme avoit quelque chose de divin. Il n'est pas douteux que l'odeur du laurier ne soit capable d'entêter ceux qui l'auroient respirée pendant quelque temps, & de leur causer une espèce d'ivresse; telle est sans doute l'origine de cette ancienne opinion: aussi en faisoit-on mâcher à la Pythie, avant que de l'asseoir sur le trépied sacré.

§. 45. *Les Dieux qui dès le commencement sont nés du Ciel & de la Terre.* Héliode, selon l'observation de le Clerc, distingue trois espèces d'êtres; 1°. le Ciel & la Terre auxquels il ne donne point le nom de Dieux, mais qu'il suppose plus anciens que les Dieux adorés de son tems, puisque ceux-ci en étoient les enfans; 2°. ces enfans du Ciel & de la Terre dont on verra ci-après l'énumération; 3°. les enfans de Saturne ou les hommes mis au nombre des Dieux après leur mort. Ainsi, dit-il, les Grecs n'ont connu, outre ces deux espèces de Divinités, que le Ciel, la Terre & le Chaos d'où ceux-ci étoient sortis, & ils ne remontoient point à une première cause, à un Dieu, créateur unique de toutes choses.

Mais il auroit dû remarquer en même temps que son système s'accorde mal avec

Hésiode. 1°. S'il ne donne point ici le nom de Dieux au Ciel & à la Terre, il a déjà compté la Terre parmi les Dieux, v. 20; il est certain d'ailleurs que la Terre a été adorée chez les Grecs & chez les Romains.

2°. Les enfans de Saturne, Jupiter, Junon, & les autres ne sauroient être des hommes, à moins que Saturne leur pere, le Ciel & la Terre leurs ayeux, ne soient aussi des hommes; & Hésiode ne dit rien qui puisse les faire regarder comme tels. Tous ces personnages doivent être de même espèce; le Poëte ne met entr'eux d'autre distinction que celle du temps. 3°. Cependant, selon le Clerc, Hésiode distingue deux espèces de divinités; savoir, les enfans du Ciel & de la Terre, & les enfans de Saturne: si les uns & les autres ne sont que des hommes adorés après leur mort, où sera la différence?

Il y a donc une conséquence plus juste à tirer de ce passage; c'est que l'ancienne idolâtrie a eu trois espèces d'êtres pour objets de son culte; 1°. les différentes parties de la nature personnifiées, ou plutôt les Intelligences particulières que l'on a supposé animer chaque partie de la nature; 2°. les Intelligences qui ont présidé aux arts & aux sciences, comme Minerve, les Muses, Cérès, Esculape, &c. Ces Dieux sont appelés enfans des premiers, parce qu'ils ont

été connus plus tard, quoiqu'ils ne soient pas plus réels; 3°. les héros divinifiés; mais il n'en est pas ici question; Hésiode n'en parle que sur la fin de son poëme.

Les
Muses.

¶. 52. *C'est de Jupiter que les Muses ont reçu la naissance.* Il est évident que les Muses sont des personnages feints & allégoriques; 1°. par leur généalogie; le Poëte les fait naître de la Mémoire & de Jupiter son pere. Cette opinion, peu juste selon la Philosophie, est très-conforme aux idées du peuple; il ne connoît d'autre faculté dans les sciences que la mémoire; & pour exprimer un homme qui fait beaucoup, il dit que cet homme a une belle mémoire. Il n'y a aucun fondement de supposer que les Muses ont été effectivement neuf filles savantes ou musiciennes élevées à la Cour de Jupiter, Roi de Thessalie; ce Jupiter n'a pas plus existé que son cortège. La tradition rapportée par Diodore de Sicile, qui fait naître les Muses en Egypte, est un témoignage de plus contre leur existence. 2°. A cause de leur nombre de neuf relatif aux talens auxquels on les faisoit présider, & de leur nom qui y correspond. Voyez ci-après ¶. 77. Aussi quelques-uns n'en admettoient que trois, d'autres sept, d'autres deux seulement; tout cela est arbitraire. 3°. A cause du lieu où notre Poëte

les place; le sommet glacé de l'Olympe ne feroit pas un séjour fort agréable pour des musiciennes. 4°. Quand on a dit que Jupiter est le pere des Muses, ce n'est pas, comme le prétend le Clerc, dans le même sens que l'on a dit de Jubal : *ipse fuit pater canentium cytharâ & organo* : il s'agit ici d'une paternité naturelle; puisqu'Hésiode ajoute : *quas peperit patri mista Mnemosyne*.

Cette généalogie scandaleuse signifie, 1°. que les talens de l'esprit sont un don du Ciel; 2°. que les Muses n'ont commencé à être connues & honorées que sous le regne de Jupiter; nous verrons que tous les Dieux nouveaux sont appelés fils de Jupiter dans le même sens. Bientôt notre Poète donnera un autre pere à Mnémofyne. Voyez v. 135.

L'admiration que l'on a conçue d'abord pour les talens de l'esprit, & sur-tout pour la poésie, a fait supposer que les Poètes & les Musiciens étoient inspirés par des Intel ligences supérieures à l'humanité, par un feu divin, & ils n'ont eu garde de s'opposer à un préjugé qui les rendoit respectables, qui leur imprimoit un caractère sacré. Un Ecrivain saisi tout-à-coup de l'enthousiasme poétique, maîtrisé par la chaleur de son imagination, ne voit plus les objets comme les autres hommes : il est comme

enivré d'une vapeur divine; ce n'est plus lui qui parle, c'est le Dieu dont il est plein. Comme rien n'est si capricieux que cet enthousiasme, & qu'il ne dépend pas d'un Auteur de l'avoir quand il lui plaît, on a pu croire aisément qu'il lui venoit d'un pouvoir étranger, d'un génie qui veut être invoqué. Delà le nom *vates* que les Latins ont donné aux Poëtes, & qui signifie devin ou prophète; delà l'épithète de *sacrés* qu'ils donnent à leurs ouvrages: *ad sacra vatuum carmen affero nostrum*. Perse, Prologue.

ψ. 53. *Dans la Piérie*. Telle est la patrie des Muses, selon Hésiode; mais on les faisoit souvent voyager aux environs, & quelquefois assez loin. On les plaçoit, non-seulement sur le mont Piérius & dans la contrée voisine, appelée Piéria, mais sur le mont Olympe, sur le Pinde, sur l'Hélicon, sur le Parnasse, comme il plaisoit aux Poëtes; & il n'y a pas d'apparence qu'elles ayent eu des temples sur toutes ces montagnes. On met leur berceau dans la Piérie, à cause du voisinage du mont Olympe, où l'on supposoit la cour des Dieux, & parce qu'il y avoit dans cette contrée une riviere *Hélicon*, à laquelle on a cru que l'épithète *Heliconiades* donnée aux Muses faisoit allusion: enfin, parce que *Μυσιος*, selon Hésychius, est le même que *Ολυμπίος*.
Pieria,

Pieria, selon le Clerc, vient du phénicien *pieri*, qui signifie des puits ou un lieu fertile. Il est plus vraisemblable que c'est la montagne qui avoit donné son nom à la contrée, & qu'il signifie en général, élévation ou éminence, puisqu'il y avoit un mont Pierius en Syrie. On connoît encore une fontaine *piera* près d'Olympie, dont Pausanias fait mention; ce nom exprime sans doute fontaine du rocher: aussi, dans Apollodore, liv. 1, Pierus est fils de Magnés, la pierre d'aimant. Croira-t-on, avec les Grecs, que ce Pierus étoit un Macédonien qui a donné le nom à une montagne de son pays, & dont les neuf filles ont été prises pour les Muses? Pausanias, l. 9, c. 29.

§ 4. *Les hauteurs d'Eleuthere*. Le Clerc a raison de rejeter l'étymologie de ce terme, que les Grecs tiroient de la fable; il le dérive selon sa coutume de l'hébreu *halethir*, *alta specula*, ou *mons altus*; & la ville bâtie sur le penchant de la montagne en emprunta son nom: mais il ne faut pas croire qu'il soit étranger à la langue grecque. *Ελευ*, en dialecte dorien, signifie *tolle*, il désigne donc l'élévation, & *τηρείη* est une montagne de la Troade dans Homère. Ainsi l'étymologie est la même que dans les langues orientales.

On voit combien l'on doit faire de fond

sur les contes des Grecs. Mnémofyne ou la Mémoire, personnage feint, étoit de Béotie felon Hésiode, parce qu'il en étoit lui-même. Il y avoit probablement sur les hauteurs d'Eleuthere un lieu nommé *Μνήμα* ou *Μνημεῖον*, tombeau, monument; delà on prit occasion de consacrer ce lieu à Mnémofyne. Ainsi les Grecs, après avoir créé les Dieux à leur fantaisie, leur donnent une patrie & une famille avec autant d'assurance que si cela étoit prouvé par des monumens. On ne doit donc pas être surpris si les Poètes ne s'accordent pas sur la patrie de leurs Dieux & de leurs héros; c'est que chacun par vanité vouloit qu'ils fussent nés dans son pays.

✧. 58. *Le temps de son enfantement.* Ce que dit le Clerc sur la signification du mot *Ὄρα*, est fort juste; mais il n'est pas convenable de le faire venir de l'hébreu *our*, la lumière. Il viendroit bien plutôt de *ahar*, tarder, différer, durer; puisqu'il signifie en général le temps ou la durée, un certain temps, une durée déterminée. *Heure* conserve encore ce sens dans notre langue: *arriver de bonne heure*, c'est arriver au temps fixé ou avant ce temps.

✧. 62. *L'Olympe est leur séjour.* Cela ne prouve pas que les Muses aient eu un temple sur le mont Olympe. Hésiode ne les y place

que parce qu'il suppose que c'étoit la demeure de Jupiter & des autres Dieux.

v. 68. *Il regne dans le Ciel.* Selon le Clerc, les Poëtes ont confondu Jupiter le Dieu suprême, avec Jupiter, Roi de Thesalie, qui habitoit sur le mont Olympe; delà ils ont encore pris cette montagne pour le Ciel, parce qu'elle porte le même nom. Nous avons vu dans le Discours préliminaire, que rien n'est moins prouvé que l'existence de ce prétendu Roi & sa demeure sur le mont Olympe; on n'a imaginé l'une & l'autre que par un abus grossier des termes. Quand on pourroit comprendre comment les Grecs sont parvenus à confondre un Roi nommé Jupiter avec le Dieu souverain, nous n'en serions pas plus avancés; il faudroit concevoir encore comment ils ont pu confondre Saturne son pere avec le Temps, & Cœlus son ayeul avec le Ciel, & cela n'est pas aisé. En supposant que tous ces Dieux ne sont autre chose que la nature personnifiée, tout se conçoit. C'est une opinion aussi ancienne que le monde, que Dieu habite dans l'Olympe, c'est-à-dire, dans le Ciel; quand l'on eut dégradé l'idée de la divinité, & que Dieu fut regardé comme un personnage particulier, il ne fut pas difficile de se persuader qu'il pouvoit avoir demeuré sur le mont Olympe,

& cette croyance fut encore mieux affermie quand on lui eut bâti un temple sur cette montagne ou au voisinage. Ce qu'ajoute le Clerc, que cette confusion de Jupiter Dieu, avec Jupiter, Roi de Thessalie, est une clef nécessaire pour l'intelligence des Poëtes, n'est vrai que dans son système : mais nous verrons que sans cette clef, on peut très-bien trouver le vrai sens d'Hésiode, & qu'elle ne sert qu'à y répandre une nouvelle obscurité.

Ce qui est dit ici de la victoire sur Saturne, & de la distribution des emplois parmi les Dieux, reviendra dans la suite, & on fera voir qu'il n'est pas intelligible dans le sentiment des Mythologues historiens.

Les
Muses.

ν. 75. *Les neuf filles de Jupiter, Clio, Euterpe, &c.* Ces divers noms de Muses sont relatifs aux sciences ou au genre particulier d'érudition que l'on attribue à chacune d'elles. Clio préside à l'histoire, son nom vient de κλειώ, *celebro* : l'Ode, poëme destiné à célébrer les Dieux & les grands hommes, est de son ressort. Euterpe dirige la musique instrumentale ; son nom fait allusion à τέρπω, *delecto*. Thalie est la Muse de la Comédie ; θαλαία signifie fête, festin, réjouissance : la Comédie, dans son origine, n'est autre chose que la poësie gaie dont on accompagnoit les festins. Melpo-

même regne sur la Tragédie, à cause de *Μέλπω*, *canto*: on fait qu'anciennement les chœurs faisoient une partie essentielle de la Tragédie, & qu'elle a commencé par-là. On peut remarquer en passant la fausseté de l'étymologie que les Grammairiens donnent du nom de la Comédie & de la Tragédie. Le premier, disent-ils, vient de *κωμῆ*, village ou bourgade, parce que les Comédiens chantoient dans les villages; & le second de *τραγὸς*, un bouc, parce qu'on le donnoit pour récompense aux Acteurs de la Tragédie. Ce sont-là des allusions, selon la méthode ordinaire des Grecs. *κωμὸς* signifie fête, festin, réjouissance, partie de plaisir, & *κωμῳδία*, chant joyeux, poésie gaie. *Τραγὸς*, qui est le nom d'un bouc, signifie aussi rude, âpre, par conséquent triste & fâcheux: *τραγὰν* se dit des jeunes gens dont la voix mue, devient rude & désagréable; *τραγωδία* est donc un poëme où l'on chante des événemens tristes & funestes. Terpsichore préside à la danse; elle tire son nom de *τέρπω*, *delecto*, & *χορός*, *saltatio*. Erato a pour son partage, les poësies galantes, & tire son nom de *ἐράω*, *amo*. Polymnie, la Rhétorique, de *πολύ ὕμνεω*, *valdè celebros*, ou de *πολύ μνησκα*, grande mémoire. Uranie est, dit-on, l'Astronomie, & vient de *Οὐρανός*, le Ciel. S'il étoit per-

mis de contredire l'opinion universelle, on pourroit le dériver de *οὐράνια*, qui signifie les eaux ou la pluie, & conséquemment les pleurs : Uranie peut donc être la Muse des pleurs ou de l'Élégie. Enfin Calliope est la Reine de l'Eloquence & de la Poësie héroïque; *καλλιόπη* exprime belle bouche, beau discours. Il est clair que cette division n'est pas fort juste, qu'il est assez inutile de distinguer l'Eloquence de la Rétorique; que l'on pouvoit assigner une dixième Muse pour le Poëme didactique, une onzième pour la Peinture, une douzième pour la Géométrie, &c.

§. 79. *Calliope est la plus puissante de toutes.* On ne doit pas être surpris que la Muse de l'Eloquence soit regardée comme supérieure à toutes les autres; la poësie n'est qu'un art d'amusement, l'éloquence est un talent nécessaire à ceux qui gouvernent & qui sont chargés des affaires publiques. Point d'empire plus doux ni plus flatteur que celui de la persuasion.

Ceux qui n'admettoient que trois Muses, les nommoient Meleté, Mnemé & Aœdé, c'est-à-dire, la Méditation, la Mémoire & le Chant. L'on supposoit celles-ci filles du Ciel & les plus anciennes; au lieu que celles dont nous avons parlé, étoient filles de Jupiter.

¶. 82. *Un Prince que Jupiter a placé sur le trône.* Nous voyons par ce portrait ce qu'étoient les Rois à la naissance des premières Monarchies, les Juges, les Conseillers, les Pacificateurs des peuples. Comme toutes les affaires se traitoient en public, un homme assez éloquent pour se faire écouter & pour persuader, devenoit en quelque façon le Roi de l'assemblée, telle est encore aujourd'hui l'autorité des Chefs ou des Caciques chez les Sauvages.

¶. 95. *Apollon, Dieu redoutable par ses traits.* On verra dans la suite pourquoi l'on a revêtu Apollon de deux emplois aussi incompatibles que de présider aux sciences & aux armes.

¶. 96. *C'est Jupiter qui place les Rois sur le trône.* Le Poëte représente par-tout les Rois, comme singulièrement protégés par Jupiter; il les nomme ses nourrissons & ses élèves, parce qu'ils exercent parmi les hommes la même autorité que l'on attribuoit à Jupiter parmi les Dieux.

¶. 103. *Il cède au pouvoir enchanteur des Déeses.* Nous ne devons pas juger des effets que la poésie fit autrefois sur les peuples, par le peu de pouvoir qu'elle a aujourd'hui sur nous. Mais nous pouvons encore les comprendre par l'attention qu'une populace rassemblée a coutume de prêter

à un mauvais chantre, qui lui vend au son du violon, quelques chansons ou cantiques pitoyables. Pour prendre le sens des fables, il faut toujours se rappeler les anciennes mœurs, & se mettre à la place des Grecs encore très-grossiers.

ψ. 105. *Quels Dieux sont nés de la Terre, &c.* Selon la remarque de le Clerc, Hésiode distingue trois ordres de divinités; 1°. celles qui sont nées du Ciel & de la Terre, c'est-à-dire, les Dieux célestes & les Dieux terrestres; 2°. ceux qui sont nés de la Nuit; ce sont les Dieux infernaux, Pluton, Proserpine, le Styx, les Furies, &c. 3°. les Dieux de la mer: mais il faut se souvenir que cette distribution n'est pas toujours fidèlement observée. Les Hespérides, par exemple, quoique filles de la Nuit, ne sont point des divinités infernales; Proserpine au contraire est de ce nombre, quoiqu'elle n'ait pas la Nuit pour mere: Venus, quoique née de la Mer, n'appartient point à cet élément, &c.

Ce qu'il importe bien plus d'observer; c'est la distinction que fait le Poëte, ψ. 108 & 111, des Dieux anciens & des Dieux modernes adorés de son temps. Les premiers Dieux étoient, selon lui, la terre, les rivières, la mer, les astres, le ciel; ce sont les Dieux Titans: les Dieux nés de ceux-

là, c'est-à-dire, qui leur ont succédé, sont les Intelligences particulières que l'on a supposé présider aux arts & aux talens, qui ont appris aux hommes à jouir des bienfaits de la nature; Cérès, Bacchus, Minerve, Vulcain, &c. *Dii datores bonorum, utque opes dividerint*: voilà la distribution nouvelle des Dieux en divers départemens, qui s'est faite sous le regne de Jupiter, c'est-à-dire, lorsque Jupiter a été regardé comme Dieu souverain.

Suivant ce système, dira-t-on, les Dieux anciens & les Dieux nouveaux sont à peu près la même chose. Cela est vrai à l'égard de plusieurs; ce sont les mêmes objets dans le fond; ils ne sont différens que par la manière de les envisager. Coelus & Saturne, Dieux Titans, sont le même que Jupiter, ou la divinité principale, que l'on suppose présider au Ciel: Océan, Nerée, Pontus, Doris, &c. ne sont pas différens de Neptune, Dieu de la mer: le Soleil est le même qu'Apollon, &c. On honora d'abord le Ciel, la Terre, la Mer, les Astres, ou plutôt les intelligences dont on les croyoit animés, sous des noms que l'on concevoit très-bien, & l'on ne pouvoit se méprendre alors sur les véritables objets du culte. Dans la suite, ces noms étant devenus surannés, on en perdit de vue le vé-

ritable sens ; on se figura qu'ils désignoi-ent autant de personnages différens , autant d'êtres d'une nature supérieure qui avoient autrefois vécu : l'on finit par les croire des hommes , & leur associer d'autres hommes ; voilà les progrès de l'idolâtrie.

Si l'on m'accusoit de prêter à Hésiode mes idées particulières , je prierois le lecteur de confronter la traduction françoise avec la version latine & avec le grec ; on verroit qu'elle est parfaitement conforme au texte. Quiconque l'examinera de bonne foi , conviendra qu'Hésiode a désigné clairement un changement survenu dans la Religion des Grecs , & qu'il donne ici le plan général de son ouvrage.

On objectera sans doute que , selon la traduction même , le Ciel & la Terre ont été les premiers Dieux , que l'idolâtrie a donc déjà régné avant Jupiter & avant la prétendue demeure des Dieux sur l'Olympe. Cette difficulté a été résolue dans le Discours préliminaire , chap. I , §. I ; il seroit inutile de répéter.

Déformais , Hésiode entre dans le corps de son ouvrage , & commence la généalogie des Dieux ; ici finit la première partie du Poëme.

Fin du Tome premier.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un imprimé ayant pour titre : *l'Origine des Dieux du Paganisme*, avec des additions manuscrites ; je pense qu'une nouvelle édition de cet Ouvrage fera plaisir au Public. A Paris, ce 15 Avril 1773.

Signé, ADHENET.

P R I V I L È G E D U R O I .

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur DENIS HUMBLÔT, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public : *les Ouvrages de M. BERGIER* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui,

• & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Prèsentès seront entegistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Prèsentès: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expositant & ses Ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie des Prèsentès, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huisfier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Compiègne, le Mercredi deuxième jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre Règne le cinquante-quatrième, Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o. 619, fol. 729, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 29 Mars 1769.

Signé, BRIASSON, Syndic.

Achevé d'imprimer, pour la seconde fois, le 14 Mai

De l'Imprimerie de CHARDON, rue Galande. 1774.

